

HISTOIRE ANCIENNE DU NORD-OUEST de Madagascar

**UNIVERSITE DE
MADAGASCAR
1972**

par Pierre VERIN



Taloha 5 - REVUE DU MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE

NUMERO SPECIAL

HISTOIRE ANCIENNE

DU NORD - OUEST

DE MADAGASCAR

Pierre VERIN

Ny arkaeolojia eto Madagasikara sy ny Revio Taloha dia toy ny "Lam-ban'akoho ka faty no isarahana"; toy ny "mpirahalahy mian'efitra ka izaho tokiny, izy aroko".

Tamin'ny taona 1965 no nivoaka tao amin'ny "Annales Lettres" ny boky voalohany momba ny : "Niandohan'ny razana malagasy". Roa taona taty aoriania, dia niseho tamin'ny "Revio ny Madagasikara ny "Tantaran'ny Silamo eto amin'ny Oseana Indiana".

Vao nisokatra ny "Trano fitehirizana ny vakom-pirenena malagasin'ny Anjerimanontolo" (Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar) dia nampanonta ny "TALOHA", izay manatsinjarazara toy izao ny farin-tany eto Madagasikara :

- ny Afovoan-tany tamin'ny 1970 ; - Ny Atsimo-andrefana tamin'ny 1971 ; ary amin'izao fotoana izao dia ny amoronny avaratra, izany hoe mikasika ny Mahilaka, ny Ambongo, ny Marambitsy, ny Boina, ny Sambirano, ny Ankarana sy ny manodidina ny Antongil.

Mandroso tsy mijanona ny fikarohana momba ny arkaeolojia satria mbola be ireo tsy vita ary tsara ho fantarina, ary matoky sy manantena isika ny hatontosa izany satria : "Tsy misy hidy tsy afaka alana, na hena tsy afaka am-bilany".

Raha vakiana ny boky manaraka dia hita ao fa ny farin-tany avaratra no nipetrahan'ny Razambe afrikana sy indoneziana, nefà nisy koa tao karazana arabo izay nampandroso ny varotra teto amintsika ary nanorina trano vato maro izy ireo ; hita tao koa ny "civilisation souahilie".

Hitantsika amin'ny fikarohana nataon'Andriamatoa P. Vérin, fa ireo tannana fahagola dia takon'ny kirihiitr'ala ka tsy nisy nahalalana loatra ny fisan'izy ireo raha tsy momba io fikarohany io.

Ny boky voalohany nosoratany dia antenaina fa ho voantonta aoriania kely, satria ny boky voasoratra nefà tsy voatonta dia hoatry ny "vilany tsy feno mahalava tenda"; ary isika mpamaky liam-pahaizana koa dia "tsara raha mangetahe-ta ka sendra rano".

AVANT - PROPOS

Inaugurée dans l'incertitude qui était jadis celle de l'archéologie elle-même, la série Taloha poursuit son chemin. Le premier volume, paru en 1965, dans les Annales Lettres, était consacré au problème des origines. Deux ans plus tard, la "Revue de Madagascar" permettait de sortir le fascicule sur les Islamisés dans l'Océan Indien. Puis le Musée d'Art et d'Archéologie de

l'université reprenait la publication de Taloha en éditant des numéros spécialisés qui sont autant de manuels régionaux : "Hautes Terres", 1970 ; "Sud-Ouest" 1971 et maintenant "Côtes Nord"; le prochain fascicule est prévu sur la "Région orientale". Ainsi les zones qui figuraient comme *terrae incognitae* sur la carte archéologique se réduisent peu à peu.

En consultant les pages qui sont ici présentées, le lecteur se rendra aisément compte que les territoires septentrionaux de Madagascar ont été une région clé dans la mise en place du peuplement. Mais aussi, ils ont abrité une variante originale de la Civilisation souahilie, dont l'identité même était inconnue à Madagascar avant les travaux de P. VERIN. Ce volume accueille la première partie de son étude monumentale dont on veut espérer que la suite ne restera pas longtemps en friches avant publication.

J.A. RAKOTOARISOA,
Directeur du Musée d'Art et d'Archéologie
de l'Université.

SOMMAIRE

HISTOIRE ANCIENNE DU NORD-OUEST DE MADAGASCAR

	<i>Pages</i>
Avant-propos	
Chapitre I - Objet et méthodes de recherche.....	1
1 - Objet de l'étude.....	1
2 - Le cadre naturel	9
I - les caractéristiques du littoral	
II - les sites préférentiels des échelles	
III - vents, courants, climatologie	
IV - la végétation et le biotope	
3 - Bilan des recherches antérieures	20
4 - Déroulement des travaux et méthodes de recherche utilisés par l'auteur.....	29
Chapitre II - Le problème des migrations préislamiques, les venues indonésiennes et africaines à Madagascar.....	35
5 - L'Océan indien et Madagascar avant les Islamisés.....	35
I - Quelques prétendues antiquités de Madagascar	
II - Navigations préislamiques dans l'Ouest de l'O.I.	
6 - Hypothèses sur la venue des Indonésiens dans l'Ouest de l'Océan Indien.....	43
I - généralités	
II - les protomalgaches d'origine indonésienne depuis l'ère de départ du Sud-Est asiatique	
III - entre le Sud-Est asiatique et l'Ouest de l'Océan Indien	
IV - les renseignements tirés des géographes arabes	
V - la fin des migrations indonésiennes vers l'Ouest	
7 - Les immigrations africaines à Madagascar et les interférences avec les Indonésiens.....	59
Chapitre III - La côte africaine et la civilisation souahilie, berceau de la culture des échelles malgaches	65
8 - La contribution du Moyen-Orient et de l'Inde à la civilisation souahilie.....	65
9 - Histoire de la côte au travers des sources traditionnelles et archéologiques.....	69
10 - Tableau de la civilisation de la côte avant le XVIème siècle.....	75
11 - Les temps de la domination portugaise.....	77
12 - L'époque omanaise et la traite.....	80
Chapitre IV - Les venues des Islamisés à Madagascar.....	83
13 - Chronologie des établissements d'après les traditions et l'archéologie	83
14 - L'expansion des Islamisés du Nord et du Nord-Est sur la côte orientale de Madagascar.....	97
15 - Influences des Islamisés dans l'Ouest.....	110
16 - La pénétration des Islamisés vers l'intérieur.....	114

Chapitre V - L'intrusion des Européens dans le monde des Echelles.....	117
17 ~ Les échelles de Madagascar pendant la période portugaise.....	117
18 ~ L'apparition des autres étrangers au XVIIème siècle.....	127
Chapitre VI - L'époque sakalava.....	133
19 ~ L'assujetissement du Boina à la dynastie sakalava.....	133
20 ~ Invasions dans l'Ankarana et disparition des échelles du Nord-Est..	145
Chapitre VII - Le développement du système de la traite et son extension contre les Comores et la côte orientale d'Afrique.....	151
21 ~ Les nécessités croissantes de la traite.....	151
22 ~ Les razzias malgaches aux Comores et à la côte orientale d'Afrique (1785-1823).....	153
I ~ les sources de la documentation	
II ~ la genèse et le déroulement des expéditions	
III ~ l'extension des incursions vers la côte orientale d'Afrique	
IV ~ la parade des victimes et la fin des razzias	
Chapitre VIII - Les échelles du XIXème et la rivalité franco-merina.....	165
23 ~ La rupture de l'équilibre "Plateaux-côte" et l'effondrement des royaumes sakalava et antankarana.....	165
24 ~ La rivalité franco-merina et l'établissement des zones d'influence.	168

Chapitre I

objet et méthodes de recherche

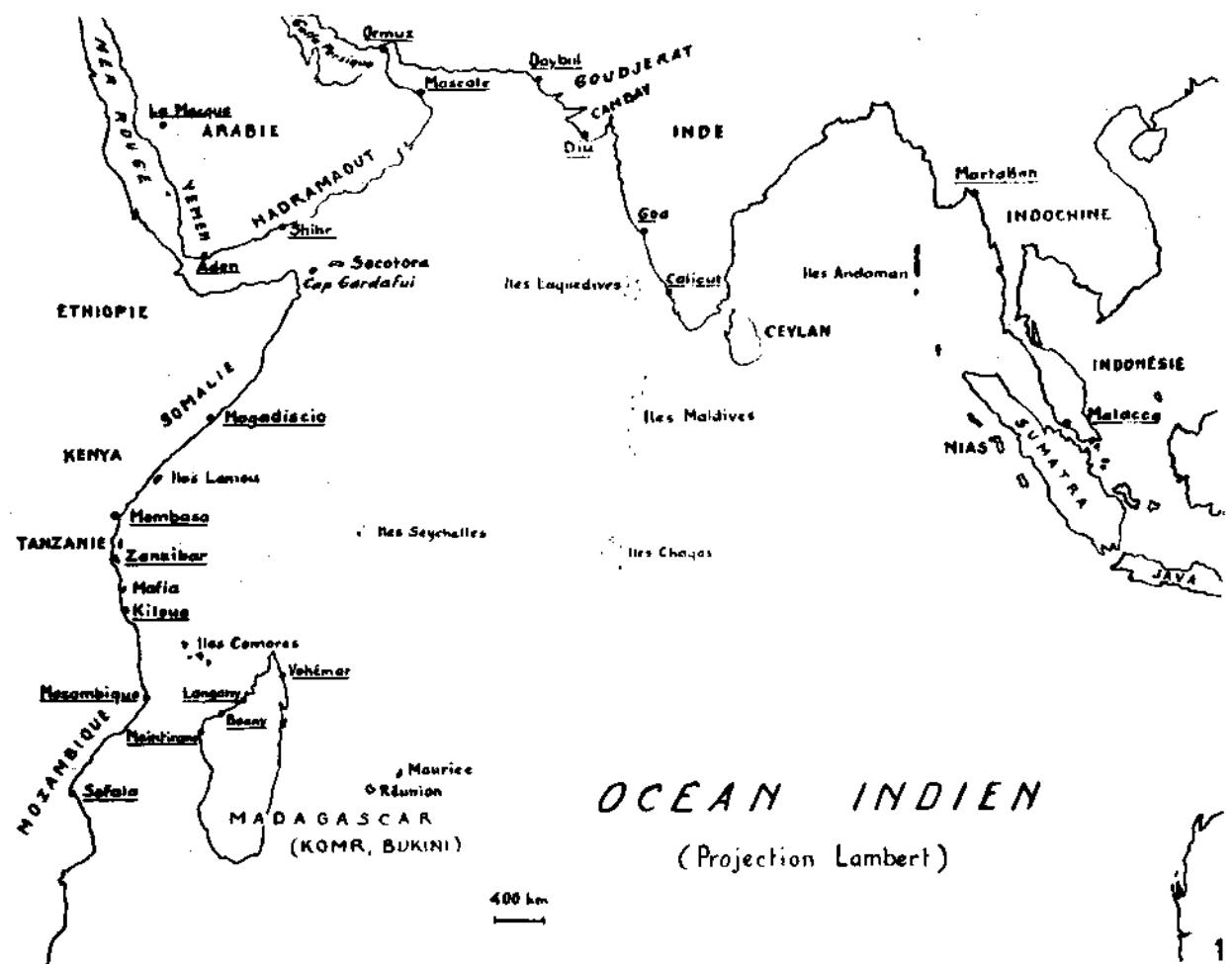
"Je n'y ai rien mis ni ajouté que je ne croye contenir vérité".

Le Baud, Chronique de Bretagne

1. OBJET DE L'ETUDE

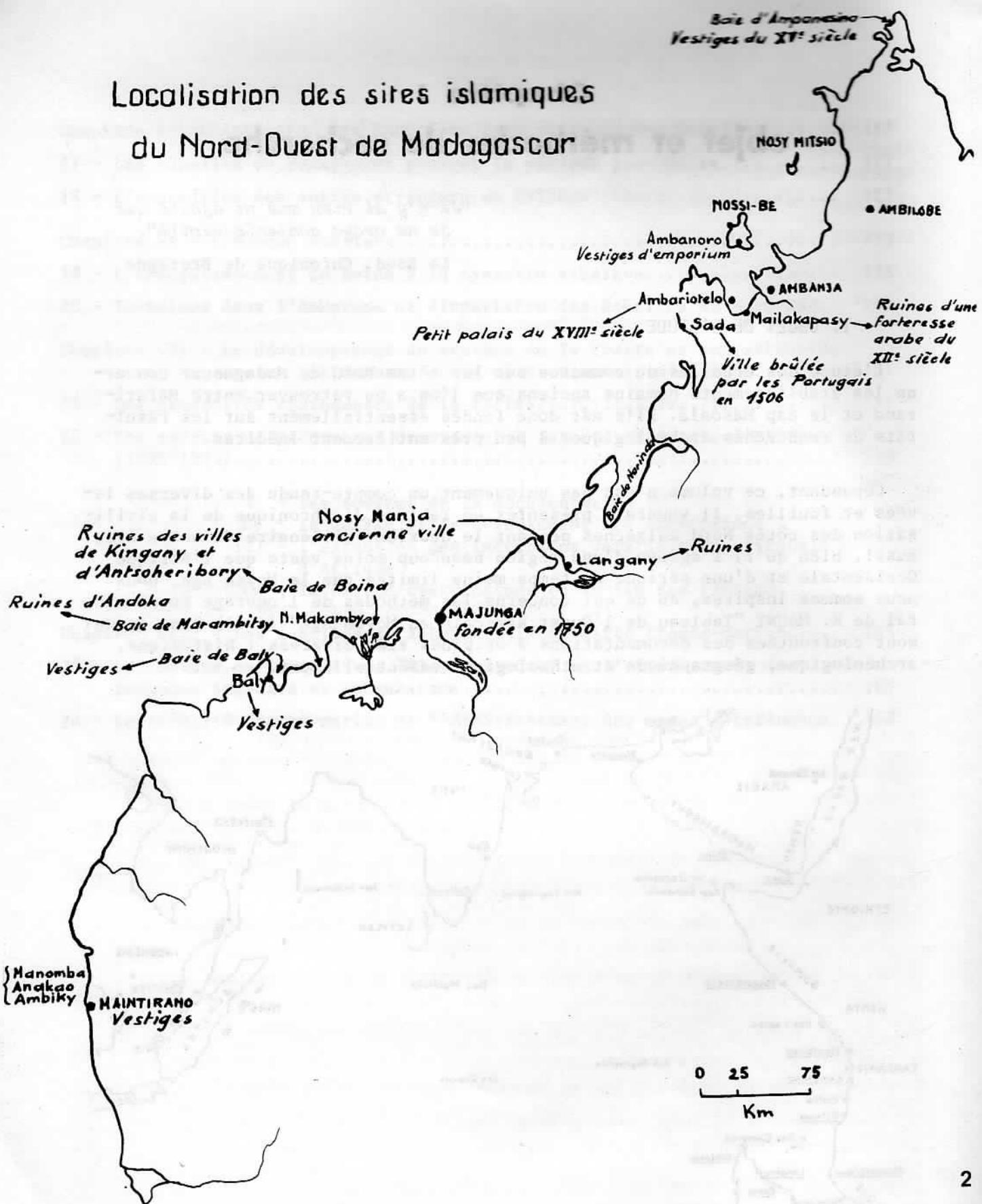
L'étude des échelles du commerce sur les côtes Nord de Madagascar concerne les établissements humains anciens que l'on a pu retrouver entre Maintirano et le cap Masoala. Elle est donc fondée essentiellement sur les résultats de recherches archéologiques à peu près entièrement inédites.

Cependant, ce volume n'est pas uniquement un compte-rendu des diverses levées et fouilles. Il voudrait présenter un tableau diachronique de la civilisation des côtes Nord malgaches pendant le deuxième millénaire de notre ère; aussi, bien qu'il s'agisse d'une région beaucoup moins vaste que l'Afrique Occidentale et d'une période de temps moins limitée que le Moyen Age, nous nous sommes inspirés, en ce qui concerne les méthodes de l'ouvrage fondamental de R. MAUNY "Tableau de l'Ouest africain au Moyen Age" (1961) dans lequel sont confrontées des documentations d'origines très diverses : historique, archéologique, géographique et ethnologique essentiellement.



OCEAN INDIEN
(Projection Lambert)

Localisation des sites islamiques du Nord-Ouest de Madagascar



La vie des échelles malgaches a été étroitement interdépendante de toute la vie maritime de l'Ouest de l'Océan Indien. La description des ruines archéologiques ne peut se faire sans références aux vestiges des échelles de la côte africaine avec lesquelles Madagascar était en relations constantes. On a affaire dans la Grande Ile à une des branches de cette culture souahilie, si vivante de la Somalie au Mozambique, et dont les Comores et les côtes malgaches du Nord-Ouest et de l'Est sont un prolongement original.

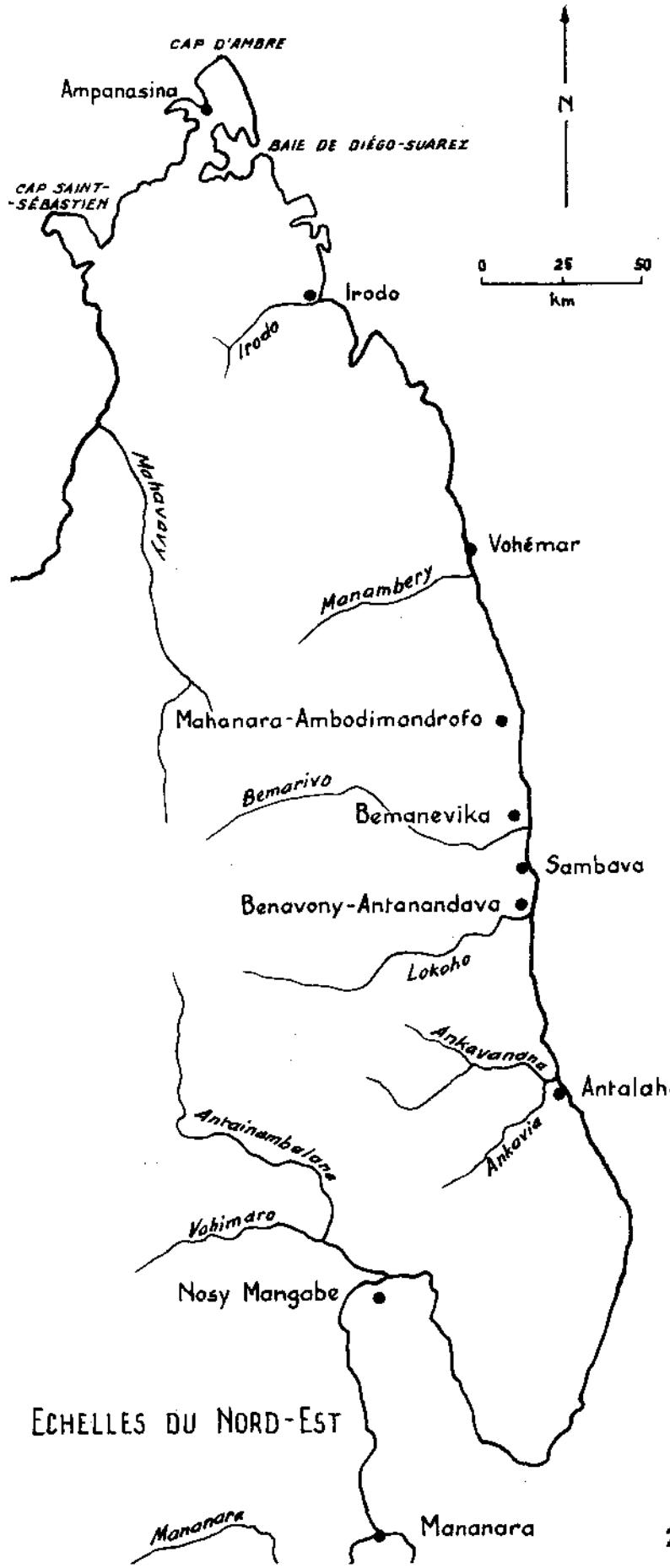
Depuis une vingtaine d'années, les recherches archéologiques sur la côte orientale d'Afrique ont mis en évidence l'existence d'une civilisation littorale de commerçants et de navigateurs qui doit ses origines à partir du VIII^e siècle à la fusion ethnico-culturelle d'Africains d'une part, et d'Islamisés d'autre part. Ces derniers sont venus du Golfe Persique, de l'Hadramaout et, peut-être, aussi du Goudjerat.

Cette civilisation souahilie ancienne, élaborée très tôt sur les côtes de la Somalie et des îles Lamou, s'est étendue assez rapidement à la côte tanzanienne et aux Comores; un ou deux siècles plus tard, elle vient fertiliser les côtes de Madagascar et du Mozambique.

La plupart de ces échelles du Nord de Madagascar sont ainsi dues à l'activité commerciale d'Islamisés venus de l'extérieur qui se malgachisent et, en même temps, initient à leur mode de vie commercial et religieux des gens du lieu. Mais *l'histoire des échelles n'est pas seulement celle des Islamisés du Nord de Madagascar. A côté de ceux-ci, et partout, coexistent des Malgaches.* L'éloignement et l'insularité de Madagascar feront que, dans une large mesure, le milieu local de la malgachitude "digérera" les apports islamiques.

Dans la première moitié du XIV^e siècle, Ibn Battouta constatait que l'islamisation de la côte africaine n'était encore qu'un fait sporadique et que surtout seules les grandes cités commerçantes comme Mogadiscio étaient soumises à la loi du Prophète. On conçoit qu'à Madagascar l'islamisation fut plus sporadique encore. Une étude restreinte aux comptoirs des seuls Islamisés nous aurait donc limités aux lieux où leur présence à demeure était certaine (existence de mosquées notamment). En fait, il a paru préférable d'étendre la recherche à tous les points de la côte où l'archéologie révèle que le commerce avec l'extérieur avait été actif. Tous ces lieux ont été certes visités par les Islamisés et même si ceux-ci ne s'y sont pas installés à demeure, ils sont responsables de l'essor commercial qui englobe tous les villages côtiers de l'époque.

Comme pour tous les travaux qui concernent une vaste aire géographique, un souci privilégié a été réservé à certaines régions et d'autres ont été forcément laissées dans l'ombre. Ceci n'est pas seulement dû au fait que certaines zones ont paru plus favorables au développement d'échelles fournissant ainsi un terrain privilégié; Il faut autant tenir compte des difficultés inhérentes à mes recherches à Madagascar. A n'en pas douter des sites d'une importance capitale sont restés à l'écart de mes prospections. Des vestiges nombreux restent encore enfouis attendant pour apparaître un cyclone ou une déflation de dune suivis du passage d'un archéologue. En outre, les renseignements historiques des anciens auteurs et le "flair" du chercheur ne suffisent pas. Il faut aussi la coopération des populations; celle-ci est souvent obtenue, mais fait parfois défaut là où les habitants sont de nouveaux occupants. Les paysans, les pêcheurs et les bouviers du pays sont les plus aptes à renseigner sur les sites lorsqu'ils ont compris ce que l'on recherche. C'est ainsi que j'ai été conduit aux sites de Kingany par des pêcheurs d'Antsoheribory. En revanche, n'ayant aucune référence de site à mentionner aux gens d'Antranovondrona dans le Bobaomby, personne n'a pu me conduire au site d'Ampanasina enfoui dans les mangliers. Il convient enfin d'ajouter que certains lieux n'ont pas été retrouvés en raison de mauvaises conditions de conservation ou d'érosion. Les vestiges découverts à Baly sont du XIX^e siècle, bien que les établissements



y soient aussi anciens qu'à Boeny (XVIème siècle). Ce genre de déception se rencontre aussi à la côte d'Afrique. CHITTICK a trouvé à Mogadiscio des tessons de céramiques dont l'ancienneté ne dépasse pas le XIVème siècle et à Merka, ville citée par IDRISI, les vestiges ne remontent pas au-delà du XVIIIème siècle. Bien que j'aie voulu que les travaux fussent aussi complets que possible, les résultats exposés ici ne représentent donc qu'un état de la recherche qui va en s'amplifiant sur les côtes Nord de Madagascar comme d'ailleurs partout dans le reste de la Grande Ile.

La limitation vers le Sud-Ouest de l'étude des échelles à la région de Maintirano pourra paraître quelque peu arbitraire. L'existence du comptoir de Sadia dans la Tsiribihina, habité par des "Cafres", et celle des ancêtres étrangers d'Andriandahifotsy au Mangoky laissent à penser que le littoral occidental a, lui aussi, été visité par des navigateurs (1). Mais l'interruption des communications entre cette région d'une part et l'Afrique et le reste de l'Océan Indien d'autre part, s'est sans doute faite plus tôt et de façon plus définitive qu'ailleurs. En 1663, BLANK note :

"... Ni les Portugais, ni les Africains (Arabes) ne fréquentent les côtes de Madagascar plus au Sud que les Baixos Pracel (2).

(C.O.A.C.M. III, p. 315)

Un peu plus de deux siècles après BLANK, A. GRANDIDIER voyageant sur la côte ouest de Madagascar, constatait aussi que les Islamisés ne s'aventuraient pas au Sud de la Tsiribihina. Au sujet de la ville de Tsimanandrafozana, située dans le delta de cette rivière, il écrit dans ses souvenirs :

"... Quelques Banyans ou Indiens y sont établis; c'est le point le plus Sud où il y en a, car ceux qui ont tenté de commercer dans le Fiherenana et chez les Mahafaly ayant été pillés et quelquefois tués, ils ont renoncé à fréquenter ces parages inhospitaliers".

(A. GRANDIDIER 1970, p.23)

L'histoire des échelles du commerce du Nord de Madagascar couvre une longue période, un millénaire environ, puisque les premiers établissements paraissent avoir été fondés vers le IXème siècle de notre ère et que les derniers prospèrent encore à l'aube du XXème siècle. Deux grandes périodes sont à considérer : la première, antérieure aux Européens, est la moins bien connue. Il est probable, mais non absolument certain, que les premières migrations des Islamisés pour fonder les échelles avaient été précédées par des venues indonésiennes et africaines. Peut-être à cette période pionnière, les Paléo-Indonésiens de Madagascar sont-ils déjà symbiosés biologiquement et culturellement avec des Africains. En tout cas, certains apports africains anciens et nombreux sont bien associés à la venue de ces Islamisés qui fondèrent les échelles (3)

(1) Parmi les autres pénétrations épisodiques du commerce international dans le Sud-Ouest, il faut citer les infiltrations de céramiques et de perles importées à Rezoky et à Asambalahy dans le pays bara.

(2) C'est-à-dire au Sud des Iles Stériles. - COACM est l'abréviation de "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar" éditée par A et G. Grandidier et M. Froidevaux (voir bibliographie).

(3) Voir à ce sujet plus loin le mythe sur la venue des Kajemby depuis Mojomby. Enfin, les migrations indonésiennes ne sont probablement pas terminées au Xème siècle : il y a eu peut-être interférences entre les ancêtres des Merina et les Islamisés (travail de la pierre, mythes de Rapeto et de Drafify).

A cette haute époque le trafic des échelles de Madagascar est entièrement intégré dans celui de la côte orientale d'Afrique, de l'Arabie du Sud, du Golfe Persique et de l'Inde. Arabes et Souahilis viennent chercher à Komr ou à Bukiqi (Madagascar) ce qui manque en Afrique orientale (riz, gomme copal, chloritoschiste), ou en Arabie et dans le Golfe Persique (esclaves destinés aux harems, poteaux de mangrove et riz). Ils apportent à Madagascar des perles indiennes de Cambaye, des céramiques islamiques du Moyen-Orient et, à partir du XIVème siècle, d'importantes quantités de céramiques chinoises qui transitent par Martaban ou Malacca, des tissus et un peu d'argent (dirhems). Le va-et-vient des boutres colporte la foi islamique en même temps que le commerce. De la côte orientale d'Afrique arrivent aussi, surtout à partir du XIVème siècle, les innovations architecturales qui s'épanouissent de la Somalie au Mozambique. Les styles de construction des rivages Est-africains parviennent à Madagascar avec un certain décalage dans le temps et aussi avec des raffinements moins prononcés. Il est normal que la civilisation souahilie voit certains traits qui font son originalité s'atténuer au fur et à mesure qu'elle se disperse et que certains de ses membres s'éloignent de son épicerie.

Avant l'arrivée des Européens, la civilisation des échelles sur les côtes Nord de Madagascar est en pleine prospérité. Nul danger venu de l'intérieur ne menace les établissements. Les villes les plus florissantes sont Boeny dans la baie de Boina, Nosy Langany (Doany-Manja) dans la baie de la Mahajamba Sada (la moderne Anorotsangana), Vohémar dans le Nord-Est.

L'arrivée des Européens va modifier considérablement la situation. Certes les Islamisés continuent le va-et-vient maritime entre Madagascar et les autres territoires de leur commerce traditionnel de l'Océan Indien, même si la prétention des Portugais de ne laisser circuler que les vaisseaux de leurs sujets (c'est-à-dire les habitants de la côte orientale d'Afrique, d'Hormuz, de Mascate et de Nord-Ouest de l'Inde) gêne fortement le trafic; mais surtout les Européens font eux aussi du commerce. Ils apportent des produits (perles, pièces d'argent, tissus) qui concurrencent puis commencent à remplacer ceux des Islamisés. Leurs fusils constituent, à partir de la fin du XVIème siècle, un objet d'échange très apprécié. Le commerce par les Européens se superpose à celui des Islamisés sans toutefois l'éliminer.

Si le rôle des Islamisés dans le commerce international de l'Ouest de l'Océan Indien n'est plus celui d'un monopole, leur fonction de collecter des produits de la côte et de l'arrière-pays se maintient et même se développe avec l'augmentation du volume des échanges. Il devient, en effet, nécessaire de ravitailler des navires de plus en plus importants, puis, à partir de la fin du XVIIème siècle, de rechercher des esclaves par milliers.

Alors que sur la côte orientale d'Afrique, l'assujettissement portugais consacre un épisode de déclin commercial marqué qui s'accompagne d'un recul sensible de la civilisation, la situation est tout autre sur les côtes de Madagascar, car on n'y fut jamais sujet du roi du Portugal.

Avec la venue des Hollandais, des Anglais et des Français, le volume des échanges augmente, le rôle commercial et, par conséquent, la prospérité des Islamisés suivent. Ce développement du commerce et la vente des fusils vont désormais avoir des répercussions sur la constitution d'unités politiques. DRURY s'entretenant à Mahabo avec des marchands *amboalambo* (merina) apprit ...

"... Avant que les Européens n'eussent introduit des fusils dans l'île au temps de Dean Lohefotsy (Lahifotsy), leur roi (c'est-à-dire celui d'Imerina) était plus puissant que celui des Saccalauvors (Sakalava), mais il n'en est plus de même aujourd'hui".

(C.O.A.C.M. IV, p. 359)

L'expansion sakalava, après avoir maté les Islamisés du Nord-Ouest (Antalaotse, doit rapidement composer avec ces intermédiaires indispensables. L'apogée du royaume sakalava du Nord-Ouest est largement due au rôle "ravitailleur" des échelles. Boeny connaît sa prospérité maximum sous ANDRIAMANDISOARIVO et ANDRIAMBONINARIVO, puis est relayé par Majunga lorsque ANDRIAMAHATINDIARIVO déplace définitivement vers 1735 la capitale à Marovoay et fait transférer les Antalaotse dans l'avant-port de la Betsiboka.

En assumant un rôle de poumon commercial essentiel avec l'arrière-pays, les échelles devenaient un objet de convoitise, surtout lorsque des convulsions politiques secouaient l'intérieur. La disparition des comptoirs du Nord-Est est probablement liée à l'état d'insécurité du Nord dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Au XIX^e siècle les échelles du Nord-Ouest sont l'objet des visées des Merina qui cherchent de s'emparer de ces établissements aux dépens des Sakalava. Le pouvoir de Tananarive réussit à contrôler la frange côtière qui va de la baie de Boina au Nord-Est, mais échoue vers Nosy-Be, dans l'Ambongo et le Mahilaka dont les échelles restent prospères jusqu'à la venue des Français.

L'histoire des établissements commerçants des côtes fera état des vicissitudes que les immigrants ou visiteurs de l'extérieur et les turbulentes populations de l'intérieur ont fait subir aux échelles. La diversité des situations régionales sera étudiée ensuite à la lumière des témoignages archéologiques et historiques recueillis pour chaque zone. Enfin, on s'efforcera de dégager les traits communs de cette civilisation des échelles morcelées en tant d'aspects régionaux.(1)

L'étude ainsi entreprise ne touchera pas forcément au tréfonds de la protohistoire malgache; il serait en effet prématuré, pour l'instant, d'essayer de débrouiller l'écheveau emmêlé des origines avec les éléments dont nous disposons; mais la description de la civilisation des échelles constitue un excellent "pont" pour parvenir à relier les temps historiques à la plus haute époque de l'installation des premiers Malgaches.

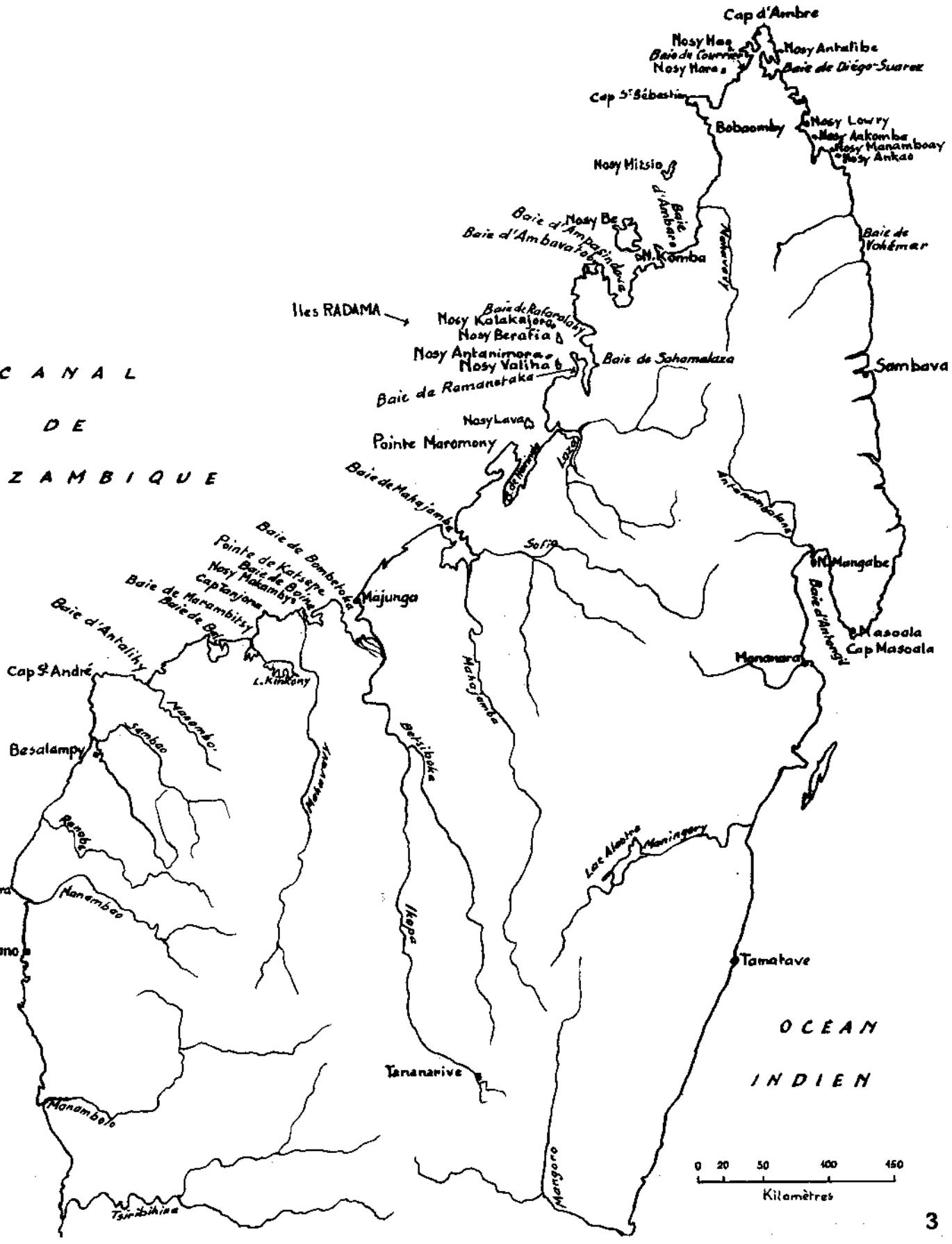
La stratégie de la recherche archéologique à Madagascar, comme ailleurs, consiste précisément à remonter le temps à partir des périodes les plus récentes en allant vers les plus anciennes. La connaissance de la civilisation des côtes antérieure à l'arrivée des Européens est un précieux repère avant de s'engager encore plus profondément dans la nuit de la protohistoire. C'est que cette période est très riche en vestiges importés dont la datation est aisée. Céramiques et perles de l'extérieur coexistent avec une poterie locale dont on peut ainsi connaître certaines variations au travers du temps.

L'archéologie des échelles ne constitue pas seulement un point d'ancre dans la chronologie de la protohistoire malgache des côtes, elle devient aussi un repère pour la comparaison avec les civilisations contemporaines dans l'intérieur; les cultures de l'arrière-pays sont beaucoup moins riches en objets venus de l'extérieur, donc moins aisément datables. Les anciennes civilisations de chasseurs de la région d'Ankazoabo dans le Sud-Ouest dont j'ai entrepris l'étude en 1970, n'auraient pu être datées sans la connaissance des vestiges des échelles des côtes acquise auparavant. J'ai retrouvé à Rezoky et à Asambalahy (sous-préfecture d'Ankazoabo) de rares céramiques chinoises et islamiques vues en grande quantité dans les sites de la côte; en outre, il y a d'étranges ressemblances entre les motifs de poteries locales de Rezoky et celles de Kingany dans la baie de Boina.

Les infiltrations d'objets étrangers venus depuis les échelles jusque dans l'intérieur de Madagascar amèneront tout naturellement à s'interroger sur les effets que cette civilisation côtière a eu sur l'ensemble de la Grande Ile. Certes, à la plus haute époque, le commerce des échelles est plutôt orienté sur la satisfaction des besoins des autres ports d'Afrique et du Moyen-Orient,

(1) L'étude des diversités et de la civilisation antalaotse paraîtront ultérieurement

C A N A L
D E
M O Z A M B I Q U E



et les échanges internationaux intéressent très peu l'ensemble des Malgaches qui vivent en autosubsistance presque complète. Cependant, les gens des échelles n'ont pas seulement été des commerçants véhiculant des produits. Ils ont diffusé des éléments culturels : en matière d'astrologie et de divination notamment (1). Sur les côtes bien que les Islamisés aient été largement absorbés par les autres populations leur legs culturel demeure important.

2. LE CADRE NATUREL

Le contexte géographique dans lequel nous allons voir vivre et mourir nos échelles pendant mille ans dépend de trois séries de facteurs : la nature des côtes elles-mêmes d'abord, le régime des vents ensuite, les ressources de l'intérieur enfin.

Les bateaux des Islamisés (ou ceux des Indonésiens auparavant), du fait de leur très faible tirant d'eau, se contentaient de n'importe quelle grève sur laquelle ils pouvaient s'échouer, mais les établissements s'installaient plutôt dans les baies ou les estuaires offrant abri. Iles et presqu'îles étaient des points de fixation appréciés, même s'ils étaient entourés de mangroves.

Les aspects climatologiques, surtout le régime des vents, méritent d'être connus, car leur rythme saisonnier était adopté pour les voyages des navires venant de l'extérieur. Là où la régularité des brises de terre et de mer existait, elle favorisait singulièrement le déroulement de la vie quotidienne des pêcheurs et des marchands. Rivages favorables et brises littorales alternantes ont largement contribué à l'essor ininterrompu des échelles du Nord-Ouest; au contraire les aspects moins hospitaliers des côtes Nord-Est (absence de rias, forte houle, constance des vents du Sud-Est) font comprendre pourquoi cette région a été moins douée à toutes les époques pour le commerce et semble même avoir été frappée d'asthénie économique au XVIII ème siècle lorsqu'il n'y eut plus de boutres pour la visiter et doubler le cap d'Ambre.

Les ressources de l'arrière-pays étaient en rapport avec la facilité des communications fluviales (rôle important de la Betsiboka) et avec les possibilités écologiques de la flore et de la faune. Comme aujourd'hui une certaine complémentarité existait. Les zones humides côtières offrant, par exemple leurs vastes forêts de copaliers à résine et les régions plus dénudées et plus sèches, leurs terrains pour les pâturages des boeufs.

I. Les caractéristiques du littoral (2)

Le secteur compris entre Maintirano et le cap Saint-André présente les caractères habituels de la côte ouest : c'est une côte basse avec d'interminables

(1) Notamment tout ce qui concerne le sikily (divination par les graines) qui n'est pas originellement islamique, mais que les Islamisés ont véhiculé et diffusé à Madagascar. Jusqu'au cœur de l'Imérina s'est affirmée la venue d'Islamisés (les ventes de perles à Ambohimanambola, la tradition des Zafimbazaha et celle d'Ambohidrabiby - la colline de Habiby-). Aussi au début du XIXème siècle, il y eut la montée des scribes antemoro à la cour d'Andrianampoinimerina.

(2) D'après les très nombreux travaux de morphologie littorale de R. BATTISTINI et mes propres observations.

flèches sableuses qui protègent de vastes mangroves. Il y a peu d'indentations et le tracé du littoral est massif, il s'agit donc d'une côte très régularisée, ce qui s'explique par le fait qu'elle est battue toute l'année par les houles puissantes nées plus au Sud dans le lit des grands vents d'Ouest, renforcée localement par les vents dominants des secteurs Sud-Ouest à Nord-Ouest.

Le relief de l'intérieur est un relief monotone de petites collines couvertes de palmiers : *Satra* (*Hyphaene Shatan Boj.*), ou de lambeaux de plateau peu élevés, résultant de la dissection par les rivières du biseau sédimentaire sablo-argileux continental pliocène. Ces formations pliocènes, recouvrant les calcaires marins miocènes, n'atteignent la mer qu'en deux endroits, au cap Mandatsakora, au Nord de Maintirano et près de Besalampy où elles donnent des falaises vives de 20 à 30 mètres de hauteur.

Le secteur compris entre le cap Saint-André et le cap d'Ambre est de beaucoup le plus découpé de tous les secteurs du littoral malgache. Il présente un grand nombre de baies souvent vastes et profondes (du Sud au Nord : baies d'Antaly, de Baly, de Marambitsy, de Boeny, de Bombetoka, de Sahamalaza, de Rafaralahy, d'Ambavatoby, d'Ampasindava, d'Ambaro, du Courrier), séparées par des avancées des terres dont les plus notables sont le cap Tanjona, la pointe Maromony, la péninsule d'Ampasindava et le cap Saint-Sébastien. Un autre caractère de ce secteur est le grand nombre des îles, plus ou moins éloignées de la côte sur le plateau continental large en moyenne d'une trentaine de kilomètres.

Ces îles sont généralement des îles élevées, comme Nosy-Komba et Nosy-Be, les îles de l'archipel des Mitsio, Nosy-Hara et Nosy-Hao dans la baie du Courrier, les quatre îles Radama, Nosy-Lava, Nosy-Makamby, etc ...

La côte présente des secteurs élevés, avec fréquemment à l'Ouest de la baie de Narindy, des falaises hautes de 30 à 100 mètres façonnées dans le matériel sablo-argileux du biseau continental pliocène, recouvrant souvent des calcaires marins tertiaires : ainsi au cap Tanjona, à la pointe de Katsepe, et de part et d'autre de la baie de Mahajamba. Au Nord de la baie de Narindy, où un relief de collines souvent hautes et même de montagnes est directement ennoyé par la mer, les côtes élevées sont aussi les plus fréquentes, particulièrement dans la péninsule d'Ampasindava et, sur le pourtour du volcan de la montagne d'Ambre de part et d'autre du cap Saint-Sébastien. Mais des secteurs de côte basse, bordés par des forêts de palétuviers, dont la largeur peut atteindre 5 à 10 kilomètres, alternent avec les secteurs élevés : c'est le cas de rivages des grands deltas (de la Mahavavy du Nord et du Sambirano, au Nord, de la Mahavavy du Sud à l'Ouest de Majunga); c'est le cas aussi du fond des grandes baies, où les mangroves prennent un développement particulièrement impressionnant, comme au fond de la baie de Mahajamba, dans la baie de Bombetoka (estuaire de la Betsiboka), dans le fond des baies de Boeny, de Marambitsy ou de Baly. Un réseau complexe de chenaux de marée pénètre ces mangroves, généralement infestées de moustiques.

La côte Nord-Ouest de Madagascar présente tous les caractères d'une côte de submersion. Les baies de Port Radama, de la Loza, de Narindy, de la Mahajamba et de Bombetoka doivent leur forme très particulière à l'envahissement par la transgression flandrienne d'un relief de cuestas : leurs élargissements internes correspondent aux dépressions monoclinales ennoyées. Cela est particulièrement net pour les baies de Mahajamba et de Bombetoka dont les goulets d'entrée resserrés correspondent aux anciennes percées conséquentes à travers la cuesta du Crétacé terminal (calcaires daniens). La baie de la Loza est une magnifique ria, avec des étranglements au passage des fronts de cuesta, et des élargissements dans les dépressions subséquentes intermédiaires.

Cette zone riche en "petites mers intérieures" présente aussi l'avantage, comme nous allons le voir plus loin, de ne pas être battue par les grandes houles océaniques et de bénéficier les brises régulières alternantes. Cette absence de grandes houles, seules capables d'engendrer une dérive littorale puissante, explique aussi, au moins en partie, le caractère peu poussé de la régularisation littorale, malgré l'abondance des apports sablo-argileux des grands fleuves.

Le littoral de la péninsule de Bobaomby, et la côte de l'extrême Nord-Est entre la baie de Diégo et Vohémar, présentent des caractères comparables : on y trouve aussi une côte souvent élevée, pénétrée de rias, la plus belle étant sans aucun doute la ria digitée qui constitue la rade du Diégo. Ici la morphologie est compliquée par l'existence de deux récifs coralliens quaternaires, portés à leur altitude maxima par des mouvements de soulèvements au cap d'Ambre (le récif tatsimien, le plus ancien, à 25 mètres d'altitude, le récif karimbolien, le plus récent, à 6 - 8 mètres).

Tout un chapelet d'îles, entre le Bobaomby et Vohémar, sont façonnées dans ces récifs soulevés : Nosy Antaly-Be, Nosy-Tendro, les îles Lowry, Nosy Ankomba, Nosy Manambiby, Nosy Ankao, etc ... Sur cette façade de l'extrême Nord-Est, à climat relativement sec (la moyenne pluviométrique annuelle est de 901 mm à Diégo, mais elle augmente vers le Sud avec 1445 mm à Vohémar, 2000 mm à Sambava, et 2177 mm à Antalaha), et exposée à l'alizé du Sud-Est, les phénomènes dunaires quaternaires et actuels prennent aussi un grand développement.

La côte entre Vohémar et la péninsule de Masoala présente certaines analogies avec la côte Sud-Est de Madagascar. Elle est bordée par de grands cordons sableux rectilignes, couverts par la forêt littorale, résultat d'une régularisation avancée par la grande houle d'alizé. On ne trouve cependant pas ici, comme dans le Sud-Est, un système continu de lagons en arrière du cordon flandrien.

Le secteur le plus au Sud-Est de l'étude, la péninsule de Masoala et la baie d'Antongil ont leur tracé commandé par un système de failles de direction Nord-Nord-Ouest/Sud-Sud-Est, direction dite "Bongo-Lava" (Alors que la côte orientale, plus au Sud, a son tracé déterminé par une fracturation Nord-Sud, dite "Côte Est"). La péninsule de Masoala est un horst granitique escarpé, aux rivages souvent abrupts, bordé de nombreuses petites criques rocheuses. La grande forêt arrive ici jusqu'à la mer. La baie d'Antongil est, au contraire, un graben (fossé d'effondrement) complexe. A l'exception du fond de la baie, où existe une plaine littorale aux rivages sableux bas, qui porte la ville de Maroantsetra, on trouve à peu près partout une côte rocheuse élevée, avec un relief de collines baignées par la mer et couvertes par la forêt. L'île de Nosy Mangabe, au fond de la baie, est, elle-même, une île haute et forestière.

Ces caractères n'excluent d'ailleurs pas des formes locales de colmatage littoral, comme la belle flèche située en face de Mananara.

Si la façade septentrionale de la péninsule de Masoala, et son extrémité possèdent un récif corallien frangeant, on ne trouve plus de coraux constructeurs à l'intérieur même de la baie d'Antongil. Les récifs frangeants réapparaissent en face de Mananara, et se continuent plus au Sud, avec des interruptions jusque dans la région de Fénérive.

II. Les sites préférentiels des échelles

Tous les sites où ont prospéré les villages des échelles sont localisés dans les îles proches de la terre ferme, ou sur son littoral immédiat ou rapproché.

Seul Kandrany était installé à plus d'une cinquantaine de kilomètres de la côte, mais en fait, il est difficile de la considérer comme un établissement de l'intérieur puisqu'il communique avec la grande baie de la Bombetoka.

Face à un arrière-pays à l'égard duquel il était nécessaire de prendre des précautions, les Islamisés et les autres protagonistes du commerce des échelles se sont installés, par préférence, dans les îles proches du littoral où ils se sentaient en sécurité.

Ce choix, lui aussi, largement pratiqué à la côte d'Afrique, avait déjà été remarqué par Diogo de COUTO qui, à propos du voyage de Balthazar Lobo de Souza dans le Nord-Ouest (1557), écrit :

"... La baie de Manzelage ... est grande et belle. Elle a en son milieu un îlot semblable à celui de Mozambique qu'on appelle Sada et où habitent les Maures; car sur toute la côte d'Afrique, de Malindi à Sofala, et dans l'île de Madagascar, les Maures se sont toujours établis dans des îlots afin d'être à l'abri des attaques des Cafres".

(C.O.A.C.M. I, p. 100) (1)

Parmi ces sites insulaires, outre Nosy Manja (le Manzelage de Lobo de Souza, dans la baie de la Mahajamba), figurent les îles de la baie de Boina (Nosy Makamby et Nosy Antsoheribory), les îles de la baie d'Ampasindava (Nosy-Be, Nosy Komba, les Ambariotelo, Kisimany), Nosy Mangabe.

Lorsqu'il n'existe pas d'îles suffisamment commodes pour habiter et proches de la côte, ce sont les sites des presqu'îles qui ont été mis à profit : Andoka, dans la baie de Marambitsy, Majunga (aujourd'hui relié à la terre par des routes-digues), Vohémar. Cet isolement péninsulaire peut être d'ailleurs assez relatif, les marécages où les mangroves semblent, à certaines époques, avoir constitué une barrière suffisante, comme à Baly, à Kandrany et à Kingany.

Sur la côte Nord-Est où les sites insulaires ou péninsulaires sont plus rares (2), les échelles s'installent sur des éminences dunaires, mais l'embouchure d'un fleuve est un facteur de fixation importante, car les rivages ne permettent pas l'accostage facile des boute. Parmi ces sites situés sur le bord de l'embouchure de fleuves figurent Benavony, Sambava, Mananara. Sur la Côte Ouest, là où n'existent pas de grands rias ou de petites mers intérieures polarisant la vie maritime, les embouchures de rivières sont également des lieux d'établissement appréciés : ainsi la rivière de Marambitsy d'où l'on pouvait remonter jusqu'à Bezavo, Anorontsangana dans la presqu'île d'Ampasimena, Marosakoa, d'où les boute s'enfonçaient jusqu'à une époque récente dans l'intérieur des terres à Antafiambotry, un peu au Nord de Mariarano.

(1) Cette abréviation C.O.A.C.M. est celle de "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar" éditée par A. Grandidier et ses collaborateurs.

(2) Cependant, dans la région d'Irodo, le chapelet des îles Lowry offrait de belles possibilités d'installation. Elles ont dû être utilisées puisqu'il y existe encore des cimetières où les Anjoaty enterrrent leurs morts. Les Anjoaty sont les descendants probables des Rasikajy.

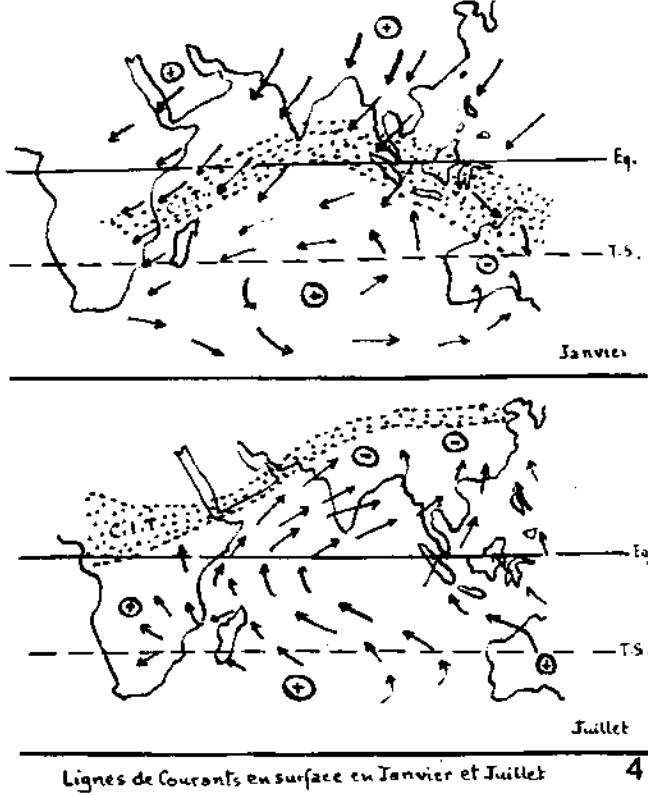
Lorsque les visiteurs européens jouent un rôle de plus en plus considérable dans le développement des échelles, ce sont les ports en eau profonde qui bénéficient de leurs visites; Majunga connaît un grand essor aux dépens de la baie de Boina peu accessible aux navires de fort tirant d'eau : Ambanoro à Nosy-Be se développe; les échelles du Nord-Est, à l'exception d'Antongil déclinent. Mais, aux temps européens, les côtes basses et peu profondes conviennent particulièrement pour établir les points de débarquement des navires de cabotage des Islami-sés *tafia*; il suffit de venir "se poser" sur la grève à marée haute; là où les mangroves occupent le littoral, on tailrait un chenal en abattant les palétuviers.

Si la présence d'embouchures de fleuves et l'existence d'îles constituent autant d'éléments favorables à l'implantation d'échelles, il faut également examiner le rôle des facteurs météorologiques.

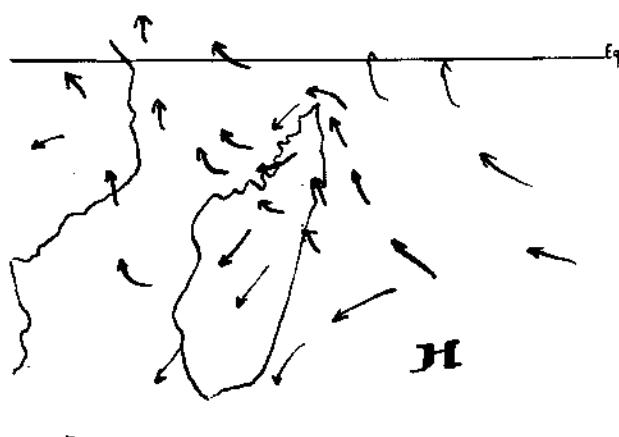
III. Vents et courants Climatologie

Le régime des vents nous intéresse à un double point de vue. D'abord, sur un plan général, celui de l'Océan Indien, le renversement des saisons permet le va-et-vient d'embarcations entre Madagascar d'une part, l'Afrique, l'Inde et le Golfe Persique d'autre part. Ensuite, sur le plan local, les variations de la houle et les alternances des brises de terres et de mer règlent la navigation côtière.

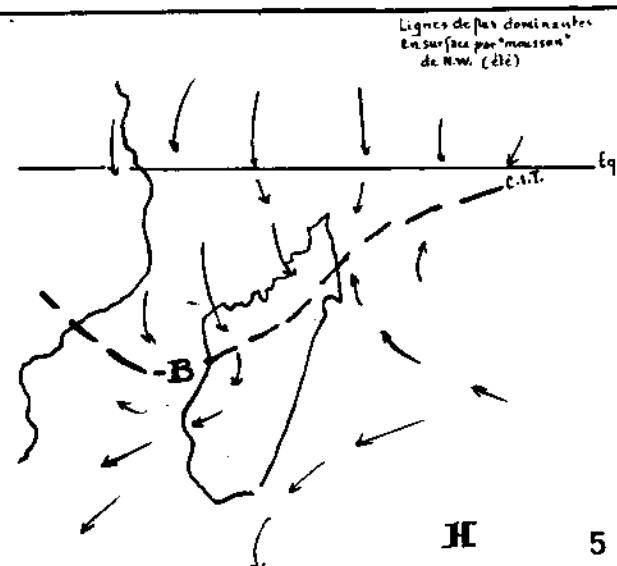
En saison fraîche, la circulation atmosphérique générale sur la partie nord de Madagascar n'est pas d'une grande complexité. On note l'anticyclone indien bien établi dirigeant l'alizé de secteur Est (aux Mascareignes, les vents Est sont prédominants).



Lignes de courants en surface en Janvier et Juillet 4



Lignes de flux dominantes en surface par alizé franc (Viver surtout)



Lignes de flux dominantes en surface par "mousson" de N.W. (été)

Madagascar (!) placé au travers de ce flux le perturbe.

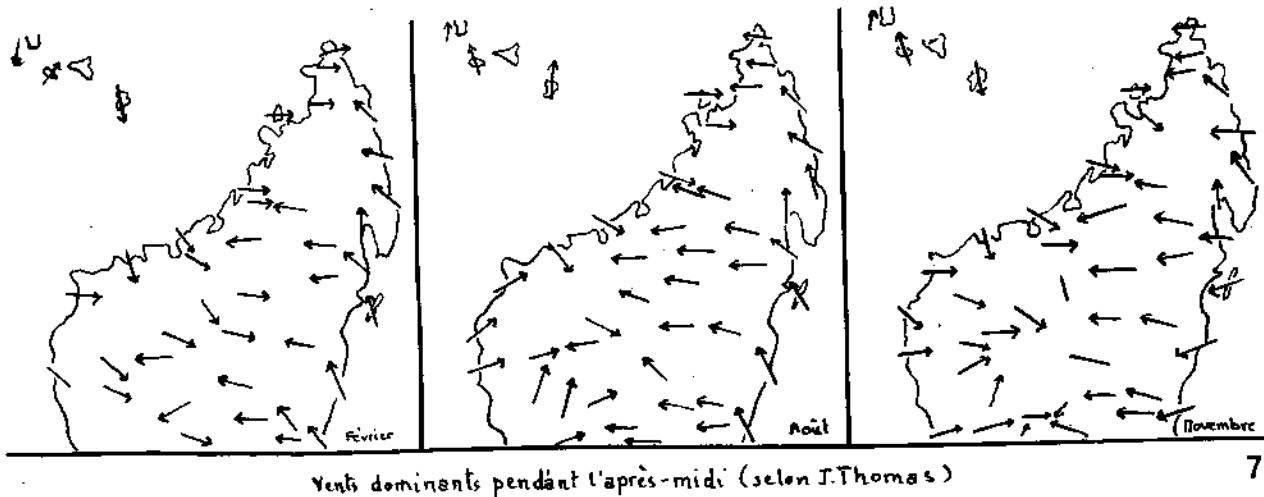


Effets du relief du Nord de Madagascar par alizé bien établi 6

Une partie de l'air continue son mouvement d'**anticyclone et s'infléchit vers le Sud** si bien que Fort-Dauphin reçoit des vents de **Nord-Est**. Mais, selon les théories de Queney, la présence d'un obstacle **montagneux perpendiculairement à un courant bien établi** provoque une déviation **partielle** de ce courant dans le sens cyclonique; c'est-à-dire, qu'une partie de l'alizé se dirige vers le Nord le long de la côte de Madagascar et Diégo-Suarez reçoit ainsi des vents à composante Sud-Est. La difffluence se produit **en moyenne au large de la côte Est** sur le parallèle de Vatomandry.

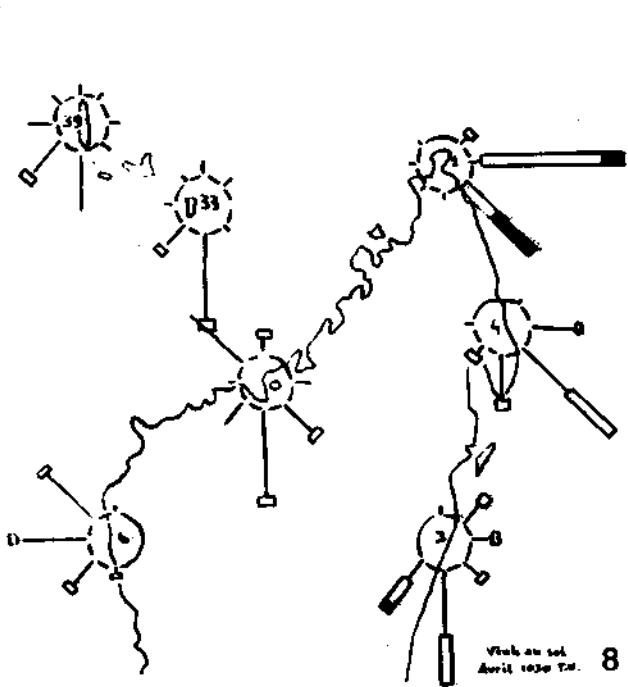
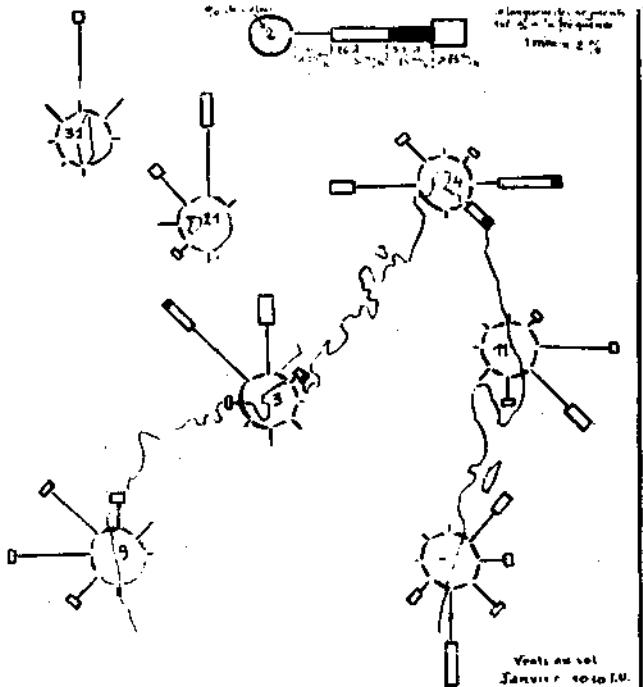
(1) Paragraphe préparé d'après les travaux de G. DONQUE : "Le contexte océanique des anciennes migrations" (*Taloha I*, 1965, p. 43 et ss.), surtout sa thèse de doctorat d'état "Recherches géographiques sur le climat de Madagascar" (à paraître). On pourra aussi consulter la notice de Barbier du BOUCAGE (1858, p. 20-21), la météorologie de GRANDIDIER (Tome III de l'*Histoire Physique et Naturelle*). Sur les brises, voir J.-C. HEBERT : "La rose des vents malgaches et les points cardinaux" (*Civilisation Malgache*, N°2, 1968, p. 159-205).

Le flux de secteur Sud-Est contourne le cap d'Ambre. Il se produit là, comme à toute extrémité d'une chaîne montagneuse, un resserrement des lignes de courant donc un renforcement du gradient, ce qui explique les vents très forts dans ce secteur par temps d'alizé. A noter cependant que plus à l'Est, sur l'océan une partie de ce flux dévie vers sa droite en direction du Nord-Nord-Est du fait de l'appel d'air que suscite la zone des basses pressions équatoriales centrée alors au Nord de l'équateur.

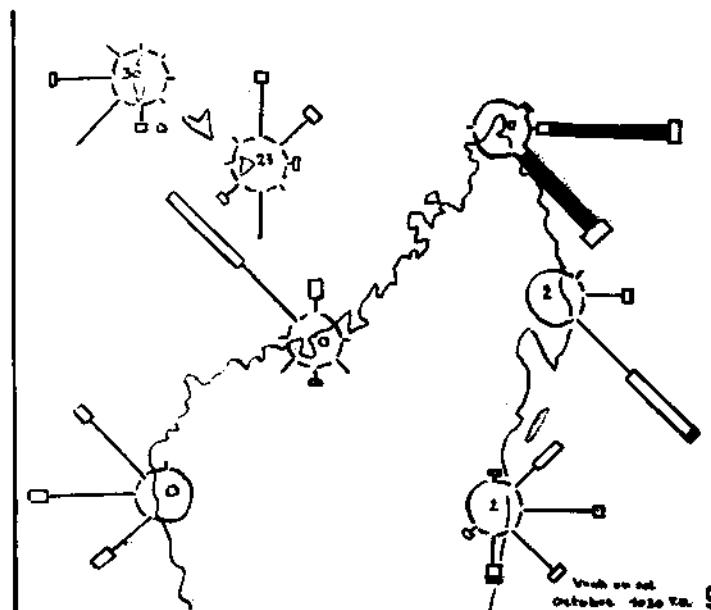
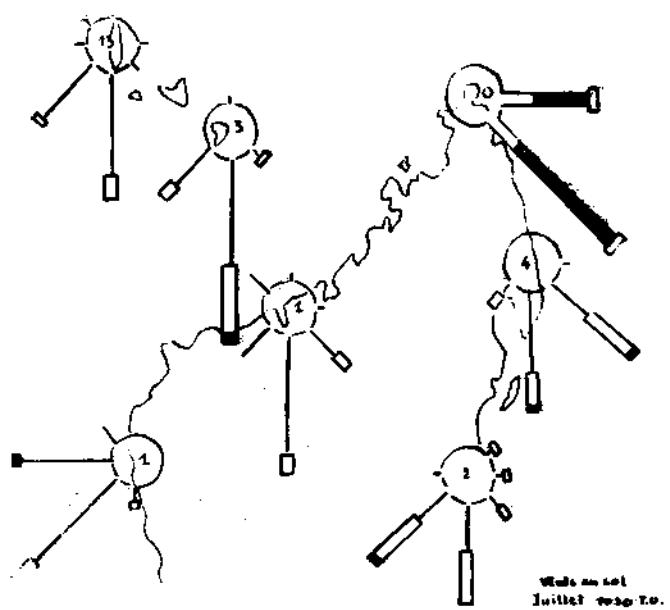


Cependant, une partie de l'alizé heurte aussi la montagne d'Ambre et surtout le Tsaratanana. De ce nouvel obstacle montagneux naît une nouvelle divergence au vent du Tsaratanana : on observe donc un flux d'Est par le seuil de l'Androna et un autre qui contourne le massif par le Sud. Les deux flux se rencontrent sous le vent du Tsaratanana (d'où pluies à Nosy-Be et sur le bas Sambirano).

Enfin, une partie des masses d'air, lorsque l'alizé est suffisamment épais, surmonte directement la falaise orientale (les basses couches subissent les déviations indiquées ci-dessus, mais les couches supérieures - lorsque l'alizé par exemple 3.000 à 3.500 m d'épaisseur - passent par dessus le gradin Est). La compression qui se produit au sommet de ce gradin explique, toujours d'après Queney, que le flux, une fois l'obstacle franchi, ne reprenne pas tout de suite sa direction linéaire; il ondule dans le plan horizontal en descendant sur le versant Ouest en décrivant une sinusoïde. Ceci entraîne souvent sur Majunga et les Comores des vents du Sud à Sud-Ouest.



Cette situation classique d'alizé se complique lorsque passe au Sud du Canal de Mozambique ou de Madagascar une dépression frontale méridionale. L'anticyclone post-frontal peut alors diriger sur les côtes occidentales de Madagascar et sur les Comores un flux de secteur Sud qui renforce alors la composante méridionale qu'acquiert l'alizé descendant des Hautes Terres.



Enfin, en cette saison, les brises de terre et de mer quoique moins fortes qu'en été, existent toujours beaucoup plus sensibles sur la côte Ouest que sur la côte Est. Leur effet, pendant les heures fraîches, quand la terre est refroidie par rapport à la mer, est de renforcer la composante Est. En revanche, une brise de mer suffisamment puissante peut contrarier l'alizé, le faire reculer sur le littoral affecté alors de vents de secteur Nord, Ouest ou Sud.

En saison chaude, l'alizé austral diminue d'activité et de régularité. Bien que moins épais, il continue à se manifester encore sur la côte Est en subissant les déviations signalées plus haut. Le fait nouveau est l'apparition de la "mousson". C'est l'alizé boréal, soufflant des hautes pressions asiatiques en direction de la zone des basses pressions équatoriales, qui sont alors au Sud de l'Equateur (et qui s'avancent profondément vers le Sud dans le Canal de Mozambique, mer chaude constituant un centre relatif de basses pressions). Sur l'extrême Nord de Madagascar se produit une espèce de diffluence avec contournement du Cap d'Ambre par l'Est et par l'Ouest (Diégo-Suarez reçoit donc des vents d'Ouest et d'Est). Les Comores constituant un obstacle moins important reçoivent surtout un flux de Nord. Plus au Sud sur la côte Ouest, les flux s'infléchissent en Nord-Ouest, Nord-Nord-Ouest et même Ouest, car la "mousson" subit alors de plus en plus l'influence de la force de Coriolis qui la dévie sur sa gauche.

En cette saison, de hautes températures règnent sur la dépression permotriاسique (entre Maevatanana, le Betsiriry, Miandrivazo ...) et créent une zone de basses pressions relatives d'origine thermique. Dans le courant de la journée, cette dépression se creuse, s'étend, se relie à la dépression du Canal de Mozambique pour constituer une plus ou moins vaste cellule fermée de basses pressions organisant autour d'elle une circulation individualisée qui, dans la partie Nord-Ouest et centre Ouest, accuse la composante occidentale encore accrue par la brise de mer plus forte qu'en hiver.

Pour venir du Sud-Ouest de l'Asie, il est donc commode de profiter des vents quasi-constants de la saison chaude. Il est alors aisément d'atteindre, vent-arrière, les Comores, le Nord-Ouest et, même le Nord-Est, en profitant de la diffluence qui survient au Cap d'Ambre. En revanche, le retour peut s'effectuer aisément pendant la saison fraîche où l'alizé est bien établi. En outre, durant cette dernière période, il est aisément en venant du Nord-Est de doubler le Cap d'Ambre et d'aller dans le Nord-Ouest en Afrique.

La circulation côtière est singulièrement facilitée en saison fraîche, surtout dans le Nord-Ouest, par l'alizé qui souffle par intermittences et les brises côtières elles-mêmes variables (1). Le matin, vers 5 heures, se lève le *kosy* venant du Sud, petite brise de terre (appelée dans la baie d'Ampasindava *bokantimo*). Puis, vers 11 heures, naît le *varatrazza*, arrivant du Sud-Est et de l'Est; sa force et sa direction varient en raison de sa nature composite, puisqu'il s'agit de l'alizé plus ou moins renforcé ou modéré par la brise. Le soir, au contraire, se développe le *talio*, vent du Nord-Ouest qui est une brise de mer. Cependant, en saison chaude, la mousson est aussi appelée *talio*.

La navigation est rendue plus dangereuse en saison chaude en raison des bourrasques et des cyclones qui peuvent survenir (*tsioky be* et à Nosy-Be le terrible *mantasaly*) (2)

On saisit aisément que la saison fraîche soit une période d'activité maximum pour la navigation côtière dans le Nord-Ouest (3). La mer y est alors généralement calme avec seulement de petites vagues courtes formées par les vents alternants : *varatrazza* du matin et *talio* ou vent de mer qui force dans l'après-midi. Il est parfois quelque peu difficile de circuler en pirogue entre 13 heures et 17 heures (4). Mais cette régularité des vents favorisait au

(1) On consultera aussi avec fruit sur ce sujet certains passages de l'excellente notice hydrographique de DRIENCOURT (1894) sur le Nord-Ouest, dans laquelle il écrit : "Pendant la saison sèche, c'est-à-dire d'avril à novembre, l'alizé du Sud-Est se fait sentir pendant la nuit et la matinée.

Il se lève souvent frais, et, vers 8 heures du matin, atteint son maximum de force pour décroître et tomber vers midi.

Au commencement de cette saison, il persiste quelquefois l'après-midi, et, dans ce cas, il n'est pas rare de le voir durer deux ou trois jours. La mer est alors houleuse et clapoteuse.

Ordinairement, vers 1 heure ou 2 heures du soir, la brise se lève brusquement au Nord-Ouest et souffle de cette direction jusqu'à la nuit.

En avançant dans la saison sèche cette brise de mer prend de plus en plus de force, et elle arrive même parfois à annihiler complètement l'alizé. On a alors quelques matinées de calme.

Pendant l'hivernage ou la saison des pluies, l'alizé n'existe presque plus; toutes les matinées sont à peu près calmes. La brise du Nord-Ouest se lève souvent plus tôt, vers midi; elle est ordinairement plus fraîche que dans la saison sèche. Quelquefois le ciel se charge sur la terre dans le Sud-Est et subitement le vent souffle de cette direction en rafales chargées de grosses pluies accompagnées d'éclair et de tonnerre. C'est au large de la côte entre Narindry et Mahajamba que, pendant la saison sèche l'alizé arrivant par les grandes échancrures des deux baies et des montagnes qui les séparent souffle avec plus de violence".

(2) Sur le climat et les vents de Nosy-Be, voir JEHENNE (1843, p. 373-375).

(3) NIEUHOFF le constatait en août 1672 lorsqu'il écrivait : "Comme chaque jour le vent fait tout le tour du compas, il est facile de naviguer sur cette côte". (C.O.A.C.M. III, p. 361).

(4) Pour avoir ignoré le calendrier journalier, j'ai failli être englouti sur la Mahajamba. Au Sud d'Ambariotelo, la convergence du *talio*, qui se produit l'après-midi après avoir dépassé l'île, m'a également fait connaître des difficultés.

plus haut point la circulation entre les îles des échelles et les établissements de la terre ferme avec lesquels elles étaient associées. J'ai pu moi-même faire l'aller et retour dans la journée entre Ambariotelo et la côte de Mahilaka (Ankingameloka), entre Langany et Nosy Manja, entre Antsoheribory ou Makamby et la terre ferme. Le *talio* permet également aux embarcations à voile de pénétrer profondément dans les estuaires, en s'aidant, il est vrai, des courants de marées, très accentués à l'embouchure des cours d'eau.

Le rôle de ce régime des vents était capital dans la vie des échelles. Pour notre compréhension, ce caractère de la climatologie des côtes est plus pertinent que le phénomène des variations de température et de pluviosité. La zone qui fait l'objet des recherches appartient, selon GUILCHER (1954), à trois types de différenciation climatique :

- a - Le territoire au Sud de Vohémar jusqu'à la baie d'Antongil possède ce climat humide de l'Est, sans saison sèche bien marquée avec chaleur continue et faibles amplitudes thermiques. La pluviosité est forte (3 m) et s'atténue vers Vohémar (1318 mm).
- b - Toute la frange Nord-Ouest, à l'exception de Nosy-Be et du Sambirano, a une longue saison sèche très prononcée. Il tombe 885 mn. à Diégo-Suarez dont 87 mn seulement entre Avril et Octobre, 1658 mn à Majunga dont seulement 99 mn pendant la saison sèche. Les amplitudes thermiques sont plus accusées qu'à Sambava, mais les brises jouent un rôle régulateur extrêmement important.
- c - Nosy-Be et le Sambirano ont une saison sèche assez peu accusée fortement atténuée. Nosy-Be qui reçoit 2.000 mn de pluie annuelle a ses quatre mois les plus secs, de juin à septembre, qui reçoivent encore 171 mn.

IV. La végétation et le biotope

A ces provinces climatiques correspondent évidemment des formations végétales différentes. La frange Ouest et la zone de Diégo-Suarez portent naturellement des forêts au caractère caducifolié, beaucoup moins vastes aujourd'hui qu'il y a un millénaire. Elles ont, en très grande partie, été remplacées par des savanes à graminées (*Hétéropogon*) où les jujubiers *mokonazy* et les palmier (*Medemia nobilis*, *Hyphaene Shatan*) sont nombreux.

La zone orientale au Sud de Fanambana, ainsi que le Sambirano et Nosy-Be ont possédé des forêts denses ombrophiles qui ont beaucoup reculé devant le défrichement pour être remplacé par des forêts secondaires : *savoka* à bambous, *Ravinala Madagascariensis*, *Psidia* et *Harongana Madagascariensis*. Entre Sambava et Antalaha, ces *savoka* ont même laissé la place à des prairies côtières à *Stenotaphrum* et *Axonopus* (Voir la planche : "Formations végétales de Madagascar" par J. KOEHLIN dans l'Atlas de Madagascar).

Le couloir entre Vohémar et Ambilobe est particulièrement déforesté; cela, sans doute, parce que cette aire a été une zone fréquentée depuis une époque très ancienne; peut-être a-t-elle été un point de passage privilégié des Islamisés qui, après s'être installés au Sambirano, se répandirent vers l'Est.

Dans toutes les régions basses les mangroves poussent sur le littoral. Elles ont fourni des matériaux de construction aux habitants des échelles. A l'arrivée des Européens, les habitants du Golfe Persique importaient du bois de palétuvier de l'Afrique (!) et aussi, sans doute, de Madagascar.

(1) Ce trafic a continué jusqu'à l'époque actuelle depuis la Tanzanie, le Kenya et la Somalie.

Partout la culture du riz était possible; dans les zones marécageuses appelées *kamory* et *matsabory* dans l'Ouest, *horaka*, dans le Nord-Est. En outre, les zones à forêt humide du Nord-Est et de la région de Nosy Be et de Sambirano permettaient les défrichements sur brûlis pour les cultures de riz sec (*tavy*).

A l'époque où nous parviennent les premiers témoignages historiques, les échelles malgaches du Nord sont des points de ravitaillement en riz pour les Persans, les Arabes, les Souahilis de l'Afrique Orientale et les Comoriens.

Partout enfin, savanes et steppes offrent un terrain d'élection pour l'élevage extensif des zébus, sauf, peut-être, entre Sambava et la baie d'Antongil où ces animaux peuvent cependant bien vivre même s'ils ont des difficultés à se multiplier. Par rapport à la côte africaine où les conditions sont très défavorables à l'élevage, Madagascar était particulièrement privilégié. Le commerce des zébus sera un élément important du trafic des échelles et subsistera même là où tout périclitera au XIXème siècle (Majunga, Mahajamba).



Carte de Madagascar d'après Porcacchi (1572)

10

3. BILAN DES RECHERCHES ANTERIEURES

Bien que ce volume soit la première étude d'ensemble sur l'archéologie du Nord, elle n'aurait pu être entreprise sans la consultation d'importants travaux historiques de mes devanciers, en particulier, ceux de GUILLAIN, A. GRANDIDIER, G. FERRAND et H. DESCHAMPS.

Personne, dans le domaine des Sciences Humaines, ne peut commencer un travail sérieux sur Madagascar sans recourir à l'œuvre de A. GRANDIDIER et de

ses collaborateurs. Leur bibliographie d'abord est un préalable indispensable à toute étude quelle qu'elle soit.

Certes, dans toute son oeuvre, A. GRANDIDIER a axagérement privilégié les aspects asiatiques de l'origine des Malgaches, sous-estimant fortement le côté africain des civilisations de la Grande Ile; mais les volumes d'Histoire et d'Ethnographie que lui et ses collaborateurs ont fait paraître dans la vaste collection de "l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*" contiennent une foule de matériaux dans lesquels nous avons abondamment puisé.

Pour montrer à quel point A. GRANDIDIER avait senti l'importance de la civilisation des échelles, il n'est besoin que de citer un des passages de son Ethnographie (Vol. IV., T.I, p. 306-307).

"... En effet, il y a des régions côtières qui, autrefois étaient populeuses et qui sont presque désertes aujourd'hui. Le R.P. Luis MARIANO qui a visité en 1613 la partie du Menabe où débouche le Manambolo, et qui, en 1616, y est retourné et y a demeuré une année entière pour y prêcher la religion chrétienne, parle d'une ville de 9 à 10.000 habitants qui était située à une lieue de la mer, sur le bord du Manambolo (1), et il dit que les bords des rivières du Morondava, du Mangoka et du Kitombo étaient très peuplés. Nous sommes portés à croire, comme nous l'avons dit plus haut, que c'est surtout la traite des esclaves qui a fleuri pendant tant de siècles, qui a, dans une large mesure, contribué à dépeupler ce malheureux pays.

Il en était de même dans le Nord; dans le Boina, puisque Tristan de CUNHA, lorsqu'il a atterri en 1506 sur la côte Nord-Ouest, a trouvé dans les baies de Boina et de Mahajamba, des villes populeuses et que, d'après le R.P. Luis MARIANO, en 1616, "il y avait au fond de la baie de Mazalagem nova (baie de Boina) un îlot de sable, n'ayant pas plus d'une demi-lieue de tour, sur lequel était une ville de 6 à 7.000 habitants".

Ces habitants étaient, il est vrai, tous musulmans, mais ils faisaient un assez grand commerce avec les Arabes de Malindi et d'Arabie, si le pays n'avait été peuplé, comment le commerce aurait-il pu faire vivre tant de traitants ? En effet, le P. Jean GOMES, en 1620, énumère toute une série de villes importantes le long du bas Mananara (Betsiboka)".

Mais surtout parmi les publications de GRANDIDIER ma source essentielle a été la "Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar", en neuf volumes. Il y avait là réuni l'essentiel des contributions que les Portugais, les Hollandais, les Anglais et les Français, nous ont livré sur les côtes malgaches au XVIème et au XVIIème siècle. Je n'ai pas eu à disperser mes efforts dans des bibliothèques lointaines et peu accessibles. A. GRANDIDIER avait déjà investi une partie de sa fortune personnelle pour le faire à ma place (2)

- (1) En réalité, sans doute, dans le delta de la Tsiribihina sur le bras Rafinenta.
- (2) Dans son récent ouvrage sur les royaumes historiques de Madagascar (1500-1700), KENT fait lui aussi un grand usage des textes de cette Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar. (COACM).

Imprimé par l'Imprimerie de l'Assemblée Nationale à Paris
 sous le Régime de la République
 Opus du Génie géostatique p.
 Fernand Boteler 1921



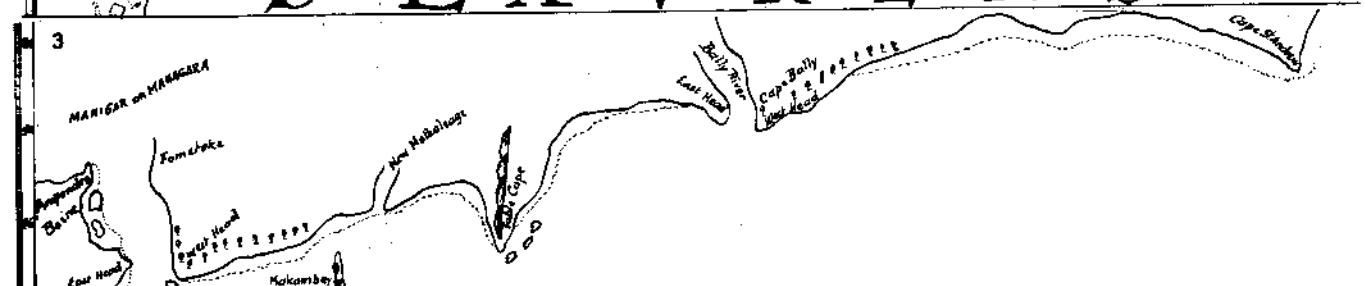
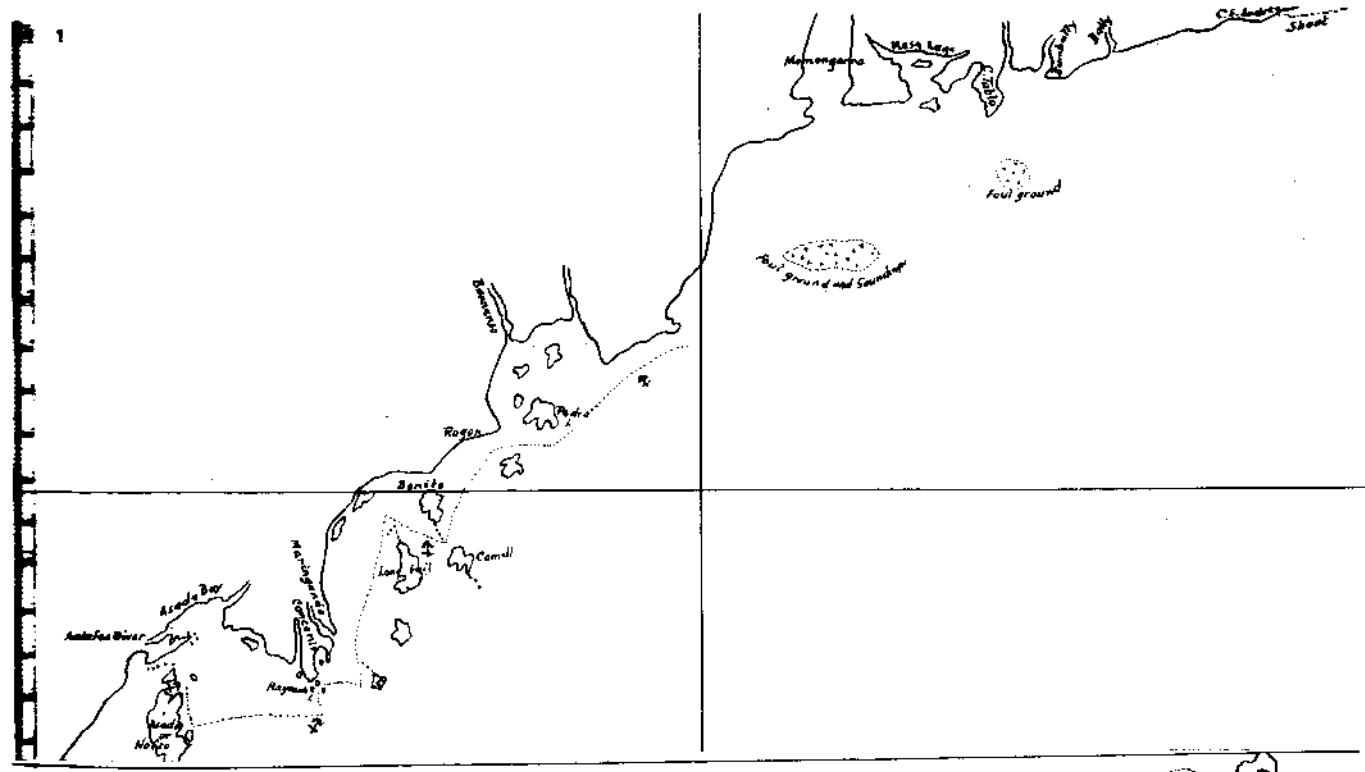
Carte de Madagascar d'après Gastaldo (1567)

11

Certes quelques-unes des traductions mériteraient d'être refaites; des identifications de lieu ont dû être réinterprétées; quelques textes inédits sur les Portugais communiqués par le Professeur BARRETO ont pu être exploités. On a aussi tiré parti d'autres récits qui n'ont pas été publiés par A. GRANDIDIER et ses collaborateurs, notamment les œuvres de MAYEUR (*Voyages dans le Nord, 1774-1776*), DU MAINE, OWEN, BOTELER, BRON de VEXELA, etc ...

A ces récits anciens s'adjoignent tout naturellement les cartes. Là encore, A. GRANDIDIER reproduit les plus importantes dans l'Atlas de son Histoire de la Géographie de Madagascar. L'examen de ces reproductions cartographiques permet de résoudre l'irritant problème des diverses positions des "Masselages" (l'Ancien : Nosy-Manja et le Nouveau : la Baie de Boina); plus utiles encore sont les croquis de baies de Chevreuil et de Dupré-Eberard qui donnent des indications sur les sites de la Mahajamba, de Bombetoka et de la baie de Boina. Je les ai reproduits dans les chapitres auxquels ils se rapportent.

Les travaux de G. FERRAND ont constitué un autre "point d'appui" essentiel. Moins connues que celles de A. GRANDIDIER, parce que moins accessibles ou moins massives, ses œuvres sont tout aussi importantes; elles concernent



largement les Islamisés qui sont les protagonistes essentiels du commerce des échelles. FERRAND a, en effet, publié des travaux capitaux sur les voyages dans l'Océan Indien (routiers d'Ibn Majid et de Soulayman al Mahri notamment, sur la connaissance du Waq-Waq et de Komr (nombreux articles dans le *Journal Asiatique*) et une contribution d'ensemble sur les Musulmans à Madagascar dont la plupart des conclusions restent valables. C'est grâce à G. FERRAND que j'ai ressenti initialement combien la contribution des Africains à la civilisation malgache était ancienne et importante.

Bien qu'il ne soit pas un historien, mais plutôt un linguiste, O. DAHL a, le premier, fait pressentir les contacts qui ont pu exister entre les dernières migrations indonésiennes et les protagonistes du commerce des échelles.

L'histoire des échelles s'insère dans le contexte général de la connaissance de Madagascar dont les grandes lignes du passé ont été définies par H. DESCHAMPS. Dans son "Histoire de Madagascar" le chapitre "les Nouvelles arrivées" constitue une initiation dont mes recherches plus complètes n'ont pas démenti les fondements.

Les côtes du Nord-Ouest ont bénéficié de la monumentale étude de GUILLAIN "Documents sur l'Histoire, la Géographie et le Commerce de la partie occidentale de Madagascar", parue en 1845; elle est plus qu'un rapport sur la situation militaire et politique. C'est aussi une somme historique dont les sources ont été puisées parmi les meilleurs informateurs sakalava et antalao-tse. L'œuvre de GUILLAIN apparaît aussi comme la première tentative de décrire la vie commerciale passée et présente des échelles; ce volume est en quelque sorte une remise à jour de "GUILLAIN"; avec, il est vrai, en plus, le secours de l'archéologie.

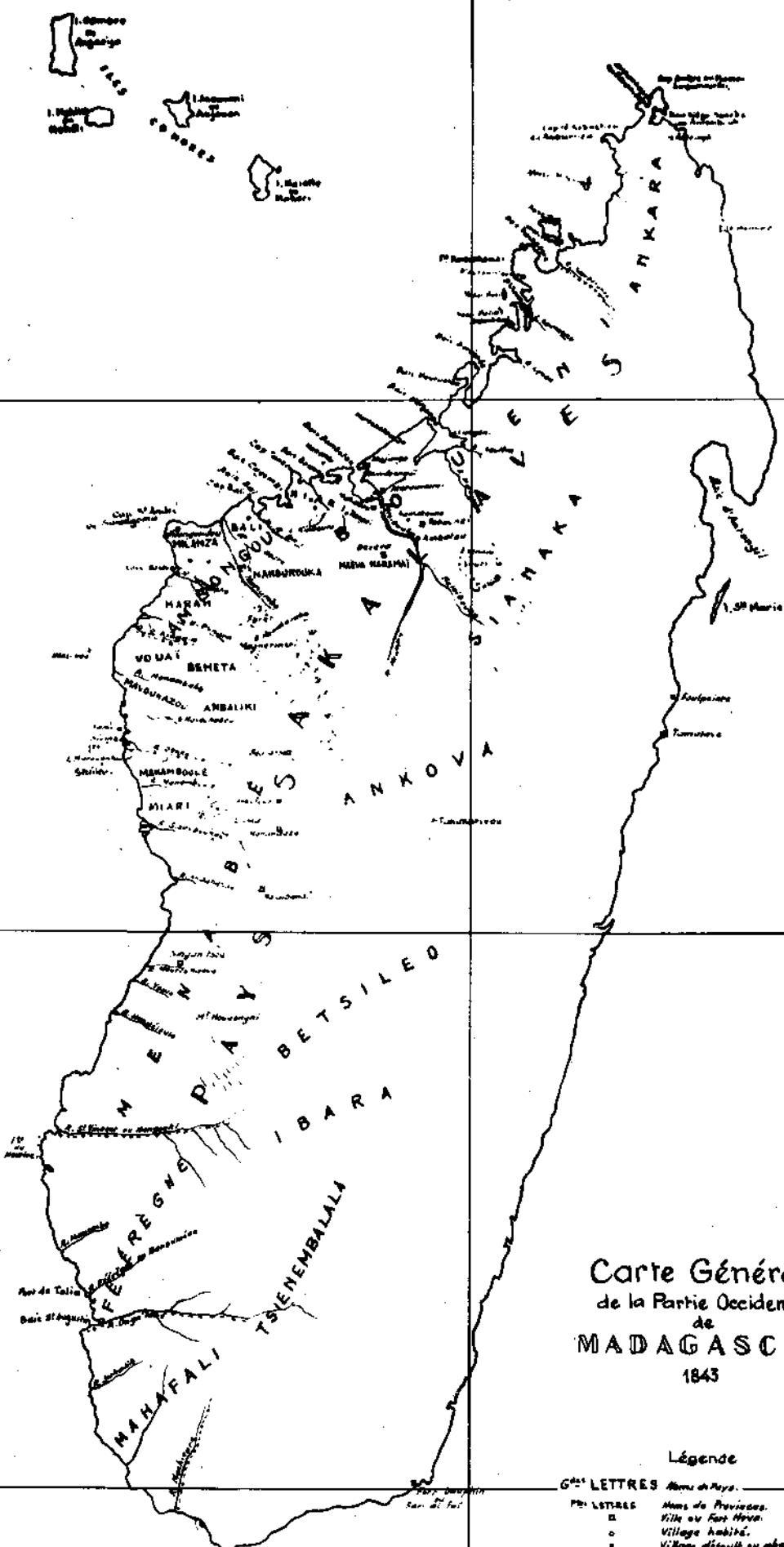
Lors de ses voyages, A. GRANDIDIER était tellement préoccupé par l'établissement des cartes, l'exploration du pays et la constitution des collections d'histoire naturelle, qu'il s'intéressa assez superficiellement aux ruines archéologiques. Sa description de l'éléphant de pierre d'Ambohitsara (Nosy - Varika) est erronée et, lors de sa visite dans la baie d'Ampasindava, il ne s'est guère préoccupé de relever les ruines des Ambariotelo et de Kisimany qu'il dit avoir vues. Cependant, lorsque les découvertes se multiplieront à la fin du XIXème siècle et au milieu du XXème siècle. A. GRANDIDIER reconnaîtra l'intérêt archéologique des vestiges et il en donnera le premier essai de liste complète dans le tome I de son Ethnographie (p.159-162).

En 1891-1892, Henri DOULIOT, dans son exploration consciencieuse de la région de Maintirano, note des ruines islamiques à Ambiky, Antranombazaha, Andranolava et Manomba. Il recueille la tradition que ces ruines étaient antérieures à la venue des Sakalava dans le Menabe. Trois quarts de siècle après DOULIOT une étude sur le terrain a permis de confirmer la justesse de ses observations.

A cette époque pionnière de la recherche, Max LECLERC consacre une étude aux influences arabes et islamiques de Madagascar dans laquelle il constate fort justement :

"... L'influence arabe et mahométane est loin d'être négligeable à Madagascar; elle tient à plusieurs causes : d'abord à des immigrations assez importantes qui remontent assez haut dans l'histoire et d'où résulte la fondation dans l'île, de colonies d'arabes qui se mêlèrent le plus souvent aux indigènes; ensuite aux rapports incessants que de temps immémorial, divers pays mahométans entretiennent pour leur commerce avec la Grande Ile".

(M. Leclerc, 1887, p.37)



Carte Générale
de la Partie Occidentale
de
MADAGASCAR
1843

Légende

6th LETTERS 69

- | LES LETTRES | | Noms de lieux. |
|-------------|--|--|
| PRE-LETTRES | | Noms de Provinces. |
| II | | Ville ou Fort Heros. |
| O | | Village habité. |
| - | | Village détruit ou abandonné. |
| | | Lieu de repos pour les bœufs d'un même abri. |

Le Nord-Est va ensuite, et pour un certain temps, retenir l'attention de ceux qui cherchent à exhumer le passé malgache des sites où il se trouve enfoui. MEURS découvre en 1897 des bijoux anciens à Benavony. JULLY s'intéresse aussi à la région et note des ruines à Mahanara. Des fouilles sont effectuées là par JULLY et, en 1899, par Guillaume GRANDIDIER qui poursuit aussi vers la même époque des recherches à Sambava et à Vohémar.

JULLY, à la suite d'une visite à l'île d'Antsoheribory où il remarque une mosquée (site 1 - Vérin) et de riches tombeaux à coupole (site 6), établit, le premier, une corrélation entre les échelles du Nord-Est et celles du Nord-Ouest dans son article sur les immigrations arabes à Madagascar (Jully 1898) (1).

A partir de 1902, l'Académie Malgache suit avec intérêt les découvertes archéologiques et les stimule, mais l'accent est surtout mis par cette compagnie sur les fouilles paléontologiques. Cependant, c'est un membre correspondant de l'Académie qui lui rend compte de l'existence de l'important complexe de Mahilaka (Lucien Millot, 1910). A la même époque, l'extension des travaux d'édification du chef-lieu de district de Vohémar amène la mise à jour de tombes et d'objets de la culture Rasikajy. Le postier MAUREIN recueille une belle collection de céramiques importées dont il fera présent au Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes où Van der SLEEN les retrouvera une cinquantaine d'années plus tard.

En 1913, MOUREN et ROUAIX publient à l'Académie Malgache une mise au point remarquable sur le travail du chloritoschiste dans la région de Vohémar. Ils représentent une marmite trouvée dans les fouilles accidentnelles et de nombreuses ébauches montrant les divers stades de fabrication. Ils signalent l'existence d'un certain nombre d'ateliers près de la côte et dans l'arrière-pays de Vohémar. Le Docteur MONNIER lie ces observations de MOUREN et ROUAIX à des découvertes d'objets taillés faites sur la côte Est. Il ouvre ainsi une direction de recherches pour la compréhension du mouvement des civilisations Rasikajy vers le Sud (2). DALAIS, de son côté, envoie un rapport sur l'existence d'ateliers de chloritoschiste dans la région de Mananjary; mais son travail restera inédit jusqu'à maintenant.

Pour la côte Ouest (3), à peine, peut-on noter le rapport, en 1913, du chef de district d'Analalava, JACQUIER sur les ruines de Nosy Manja. Son rapport resté inédit sera mis à profit par Charles POIRIER (1954) qui en a recopié des paragraphes entiers.

- (1) La seule mention de visite de ruines arabes à la baie de Boina faite antérieurement à JULLY est celle d'OWEN et de BOTELER sur le site du plateau tabulaire de Makamby (Owen 1833 et Boteler 1835).
- (2) L'étude des civilisations de la côte Est fera ultérieurement l'objet d'une étude approfondie où seront analysées ces trouvailles ainsi que celles de la région de Nosy-Varika (vase de la Sakaleona, signalé par Grandidier, "l'éléphant" d'Ambohitsara, etc ...). Voir infra l'extension des Islamisés et la carte de "Atlas de Madagascar" n°18, sites archéologiques.
- (3) Marin DARBEL avait visité les ruines et rapporté des céramiques et des dessins qui sont reproduits dans l'Ethnographie de Grandidier et dans le travail de Max Leclerc (1887).

En 1941, l'Administrateur GAUDEBOUT et le Pasteur Elie VERNIER entreprennent des fouilles systématiques sur le site ancien de Vohémar qui avait fait avant eux l'objet de nombreux prélèvements connus ou occultes. Pour la première fois à Madagascar, un site archéologique est assez soigneusement topographié au tachéomètre. Les recherches consécutives à cette campagne de fouilles font l'objet d'un bon article préliminaire. Il y est adjoint un inventaire des ateliers du chloritoschiste (1). Les travaux sont repris l'année suivante, mais l'invasion anglaise de 1942 désorganise la campagne de fouilles. L'Administrateur GAUDEBOUT est mis en résidence surveillée à Antsirabe et bon nombre de ses observations faites sous forme de rapports à l'Académie Malgache concernant Vohémar, les sites de la Mahanara et de Bemanevika, resteront inédites.

En 1943, le Pasteur Elie VERNIER effectue la fouille du site Benavony - Antanandava, mais ne publie pas ses recherches.

Les collections de Vohémar confiées à l'Académie Malgache font, par la suite, l'objet d'études; mais la plus grande partie est emportée en France après 1958; là leur consultation est "réservée" (2). Avec beaucoup de difficultés, je n'ai pu voir qu'une minime partie des objets, Madagascar a été frustré d'une partie de ses trésors nationaux et jusqu'à maintenant (janvier 1972), ceux-ci ne sont même pas mis à la disposition des chercheurs venus de la Grande Ile qui souhaiteraient les étudier.

Il est dommage que l'éparpillement des collections de Vohémar ait empêché d'effectuer les études qui s'imposaient dans le contexte. Il eut été souhaitable de retrouver certains principes de l'organisation sociale et économique des Rasikajy de Vohémar en établissant des corrélations entre les localisations et les objets. Ainsi, il semble que certains individus fort riches à une période pré-européenne aient été inhumés dans l'Est de chaque gîte du cimetière. Ce somptueux gaspillage des données de Vohémar est d'autant plus regrettable que la plus grande partie du cimetière a été fouillée et, qu'à de rares exceptions près, pour quelques tombes, les plus "riches", on n'a pas d'inventaire méthodique. L'article préliminaire de GAUDEBOUT et VERNIER (1962) contient des listes de céramiques dont le nombre fait rêver quand on voit la portion congrue laissée à Madagascar.

Les collections de Madagascar disposent en plus d'un nombre assez restreint d'objets de Vohémar, de quelques tessons d'Antanandava.

En 1947 (du 20 Octobre au 1er Novembre), Charles POIRIER reprend l'étude du site de Vohémar et y effectue de nouvelles fouilles en 1948. Celles-ci seront poursuivies par l'I.R.S.M. en 1955. Aucun plan détaillé des travaux n'a été publié. Il reste dans les collections de l'O.R.S.T.O.M. des centaines de perles datant de cette période. La partie la plus positive des rapports de Charles POIRIER sur le Nord-Est est sûrement le compte-rendu de sa visite à Nosy-Lava dans la rivière Mahanara.

(1) La mention de quelques ateliers supplémentaires dut être ajoutée par la suite; Lods en a mentionné un très important dans la région d'Ambilobe (1935).

(2) Lettre de la Photothèque du Musée de l'Homme, en date du 10 mars 1970, n°342 et communication du Professeur Millot à Monsieur le Conseiller Culturel près l'Ambassade de France en 1970.

Toutes les perles disponibles en 1960 à Madagascar feront l'objet d'un excellent inventaire par Mme Solange THIERRY, Van der SLEEN s'intéressera lui aussi aux perles trouvées à Madagascar et leur réservera une place importante dans son ouvrage fondamental (1967).

Les matériaux osseux de Vohémar ont été étudiés dans des travaux remarquables de HARTWEG et de MARQUER. Ces auteurs concluent à l'hétérogénéité de la population vohémarienne. Là encore, il aurait été souhaitable que les inventeurs du cimetière missent à la disposition des spécialistes d'anthropologie physique les données sur le contexte des découvertes. Il n'est pas impossible que certaines relations existaient entre la variété des types physiques et la diversité des situations sociales ou économiques.

Outre les travaux sur les perles et l'anthropologie physique les collections Vohémar de l'Institut de la Recherche Scientifique de Madagascar et de l'Académie Malgache ont suscité d'utiles mises au point, sur les marmites réparées par Louis MOLET et sur les céramiques par S. RAHARIJAONA.

L'attention accordée à Vohémar a largement eclipsé tous les autres travaux archéologiques à Madagascar jusqu'en 1960.

Toutefois, Charles POIRIER, conscient de l'importance des "alluvions" islamiques à Madagascar, s'est intéressé aux ruines d'Ambariotelo et de Mahilaka (1). Les bouleversements de la stratigraphie du mirhab de la mosquée de Mahilaka et de la grande maison d'Ambariotelo, ainsi que les trous dans les tombes de Nosy-Lolo nous ont donné une idée de l'activité de ce fouilleur dont les ans n'avaient pas entamé la vitalité.

En 1949, Charles POIRIER effectue, avec l'aide des Officiers du navire "La Pérouse", une première étude de l'île de Nosy-Manja. Il consigne consciencieusement les relations anciennes concernant ce haut-lieu de l'histoire des échelles et donne une liste partielle des divers sites. J'ai conservé sa numérotation en l'augmentant. Charles POIRIER fit aussi fouiller deux tombes à Nosy-Manja, mais ne trouva que très peu d'objets associés. Un rapport préliminaire de synthèse qui récapitule la plupart de ses trouvailles est paru en 1950 dans les "Cahiers Ch. de FOUCAULD".

Bien que les travaux de Charles POIRIER aient été menés sans grande méthode et avec des préjugés sur le "mythe chiite", ils représentent un effort considérable pour la compréhension des civilisations des échelles. J'ai, à cause de ses travaux fait porter mon attention sur certains sites que j'aurais autrement négligés. Dans la même perspective, je suis reconnaissant à J. de SAINT-OURES, L. MOLET (1957) et J-C. HEBERT d'avoir reconnu l'importance du site d'Antsoheribory sur lequel j'ai pu, par la suite, faire porter mes investigations.

(1) Visitées en 1939 par R. DECARY qui leur a consacré quelques notes dans son journal inédit (voir la reproduction de celles-ci aimablement communiquée par l'auteur dans le chapitre consacré à Nosy-Be et à la baie d'Ampasindava).

4. DÉROULEMENT DES TRAVAUX ET MÉTHODES DE RECHÈRCHES UTILISÉES PAR L'AUTEUR

La première échelle du Nord à avoir fait l'objet de fouilles par nous fut celle d'Irodo en Avril 1965. R. BATTISTINI découvrit une couche archéologique ancienne à Antanimenabe où les restes d'un fragment d'un récipient en bois furent datés par la méthode de Radio Carbone 14 (Gak. 3506 : 980 années + 100). Outre Antanimenabe, d'autres sites furent découverts à Irodo, à Tafampatsa et Tafiamtsirebika. Tafampatsa, le plus grand site, contenait même un tesson de poterie de tradition sassano-islamique du IXème siècle; sur la base de la datation des objets et du Radio Carbone 14 on pouvait affirmer qu'il y avait eu à Irodo un établissement important du IXème au XVIème siècle. Malheureusement, ce site ne possédait pas de couches stratifiées.

En 1966, les travaux furent entrepris à Antsoheribory dans la baie de Boina. Reconnaissances, levées et fouilles furent ensuite étendues à la baie de la Mahajamba, à Marosakoa, aux baies de Baly, de Marambitsy, d'Antalihy et de Bombetoka, ainsi qu'à la région d'Antongil.

En 1968, elles étaient poussées à Maintirano, à la baie d'Ampasindava, au Bobaomby et au Nord-Est (!). 1970 fut réservé à l'étude approfondie des sites qui n'avaient pu jusque là être examinés en détail (Makamby, Kisimany, Ambanoro et Antanandava) ou fouillés (Bemanevika). La même année, une découverte accidentelle sur le Plateau des Tombes à Majunga me donna l'occasion, avec C. MANTAUXT et le R.P. LHERMITE, d'étudier des sépultures, ce qui manquait sérieusement à l'étude.

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, des indications ont été fournies dans des rapports préliminaires publiés à l'Académie Malgache; l'archéologue étranger qui s'intéresse aux vestiges d'un pays a le devoir de rendre compte aux autorités nationales de l'avancement de ses travaux, mais surtout comme il est responsable des documents découverts et est le seul à pouvoir les publier, il est hanté par la nécessité de faciliter la connaissance de ses propres matériaux aux autres chercheurs au cas où une catastrophe personnelle lui adviendrait.

Dans ces recherches, j'ai été guidé, non seulement par les travaux de mes prédécesseurs que je viens de signaler, mais encore par les indications des ouvrages anciens, portugais, en particulier. J'ai parcouru à pied de grands secteurs de côte, gardant dans mes poches des objets archéologiques pour expliquer aux habitants ce que je cherchais. Fréquemment, c'est après avoir trouvé un site que les paysans, les bouviers ou les pêcheurs m'entraînaient vers un autre lieu plus intéressant encore. Voyant les restes de murs où les objets sur le sol érodé, ils me conduisaient là où leurs pérégrinations les avaient fait cotoyer ce qui leur avait jusque-là paru insignifiant. J'ai été frappé de la connaissance intime du terroir que les gens avaient dans un rayon de cinq à dix kilomètres. Mais la plupart du temps, cette connaissance ne s'étend guère au-delà. Le navigateur ABDALLAH dit BEMASO, patron de boute à Analalava, représentait à cet égard, une remarquable exception puisqu'il avait vu et pouvait énumérer tous les sites islamiques entre Majunga et Nosy-Be.

Naturellement, certains secteurs de côtes, spécialement difficiles d'accès, n'ont pu être prospectés, particulièrement toute la région du Cap Saint-Sébastien et la zone qui s'étend entre Manomba et le Cap Saint-André. L'insuffisance de routes carrossables et de pistes, ainsi que les difficultés de la navigation côtière rendent ces régions fort peu peuplées d'un accès très difficile.

(1) A cette occasion, j'ai pu ajouter un certain nombre d'ateliers de chlorotoschiste à la liste déjà publiée dans le Bulletin de l'Académie Malgache et dans le Naturaliste Malgache.

Les visites à pied ou en embarcations circulant lentement (boutres ou pirogues) donnent une précieuse vision pour comprendre les textes des anciens auteurs. Ainsi, mon séjour dans la baie de Boina m'a permis d'affirmer que, contrairement aux déductions de KAMMERER, c'était bien à Kingany que les Portugais de Tristan da Cunha étaient venus en 1506; à Anorontsangana, les gens m'ont confirmé l'ancien nom de la ville de Sada; sur place, je me suis rendu compte que la limite des états de Tingimaro ne pouvait être la Sofia comme l'avait cru GRANDIDIER, mais la Loza dont le plus gros affluent est le Doroa, ce qui correspond bien au "Duria" des anciens auteurs portugais (1). En parcourant les bords de la rivière Marambitsy, peuplée vers le lac Kinkony, de Sandangoatsy, j'ai pu faire le rapprochement avec le "Sarangaço" (ou Sanço) des voyageurs portugais que, cette fois, pour d'autres raisons, A. GRANDIDIER plaçait correctement. Enfin, les trois îles sans eau, près du "port des Antalaotra" auxquelles MAYEUR fait allusion, ne pouvaient être comme l'avait cru Charles POIRIER, les Ambariotelo où l'eau existe, mais devaient plutôt être identifiées avec les trois îlots de l'entrée de la baie d'Ambavatoby pour lesquels des cartes marines du XIXème siècle portent encore la mention "Antseranana-Antalaotra" (au port des Antalaotra).

On pourrait multiplier les exemples. L'archéologue, à Madagascar comme ailleurs, ne doit pas être seulement un "technicien". Il lui faut chercher à s'imprégner profondément de cette culture malgache qui, par suite de son insularité, offre un continuum dans le temps. La langue est à ce titre un précieux auxiliaire.

Par suite de l'absorption quasi-complète des Antalaotse (2) dans la population des Malgaches des côtes, j'ai eu moins de succès dans le recueil des traditions des Islamisés que GUILLAIN, ou même que JULLY. Les derniers *Silamo* de l'Est de la baie de la Mahajamba disent ne plus se rappeler de rien, et ceux de la baie d'Ampasindava, du Cap Saint-André et de Maintirano évoquent seulement les épisodes de la traite des Makoa. Toutefois, dans la baie de Boina quelques *Silamo* se disent descendants des Antalaotse, Mozy Amada dit Selimany Sebany, Tonga et Ali Siramadamo, conservent encore présent à l'esprit la tradition de la migration de Mojomby et les hauts faits des sultans Kambamba et Manafy. Les Antankarana de Beramanja évoquent aussi le mythe de Mojomby et les voyages marins des ancêtres dans les pirogues géantes *lakarakisy*. Enfin, les Anjoaty sentent confusément que leurs ancêtres Rasikajy et Daratify, magnifiés en géants, sont les auteurs de vestiges de cette civilisation dont on trouve des traces partout dans le Nord-Est. Certains même vont jusqu'à célébrer un culte sur les objets en chloritoschiste attribués au *Zanahary* (dieu ou dieux), mais le propre de la religion malgache n'est-il pas de faire accéder les défunts, *razana*, au corps plus relevé, mais plus anonyme des *Zanahary* ?

La quête de l'archéologue dans les traditions et les faits de civilisation inclut tout naturellement l'exploitation de la toponymie souvent révélatrice de sites; de nombreux mots souahilis sur la côte Nord-Ouest sont autant d'indices d'échelles : Kisimany (là où il y a un puits), Andoka (là où il y a des magasins), Makamby (les campements), etc ... D'autres noms bien malgaches sont des indications de ruines : Antranombazaha (la maison des étrangers) près de Maintirano, Amboovato (au puits de pierre) à la Mahanara, Angolovato (à la pierre ancienne) près de Bemanevika; GAUDEBOUT et VERNIER ont avant moi tiré parti de la toponymie pour la recherche des ateliers de chloritoschiste.

(1) Il y a un déplacement toponymique analogue pour le Manim des Portugais qui est aujourd'hui la Tsiribihina et dont le principal affluent continue de porter le nom de Mania.

(2) Antalaotra désignant les Islamisés, souvent métis Sakalava, s'écrit à la côte Ouest Antalaotse. Le tra est le suffixe du Merina.

Quelque soit l'importance donnée aux matériaux des anciens auteurs et aux diverses traditions, la principale source de documentation seule capable d'apporter d'importants éléments nouveaux au problème reste la fouille et l'étude des monuments de surface.

Tous les sites archéologiques ont été replacés dans leur environnement géographique à l'aide de photos aériennes qui ont été interprétées par la méthode stéréoscopique. Cette cartographie préalable, par exploitation des photos de l'Institut Géographique National s'avérait indispensable dans un pays qui, bien que privilégié en Afrique, ne possède pas encore une couverture générale de cartes à une échelle inférieure au 1/100.000ème (1).

Par la suite, les vestiges des monuments ont été levés à l'alidade ou à la boussole selon l'importance et l'étendue des sites.

Pour faciliter ces levées topographiques, on s'est attaché, chaque fois que cela a été psychologiquement possible, à dégager les structures par la fouille. L'intérieur des maisons et les autres couches archéologiques non enserrées dans des périmètres artificiels ont été découpés en secteurs géométriques de fouilles pour faciliter la localisation des objets.

Chaque fois que la stratigraphie était visible on a décapé par couches successives. A défaut de couches visibles, on a procédé par enlèvement des niveaux successifs de 20 ou de 50 cm selon les cas. Cette stratigraphie naturelle ou artificielle a fourni de précieuses données dans des sites comme Antsoheribory, Nosy-Mangabe et Ambariotelo; mais, dans un grand nombre de cas, la fragilité des stratigraphies sableuses (micro-dune remaniée) a provoqué la confusion des vestiges de diverses époques; ainsi à Irodo, le tesson sassano-islamique coexiste avec du céladon du XVIème siècle dans un éparpillement qui ne dépasse pas 5 cm d'épaisseur.

Le tamisage avec de la maille fine de 1 mm ou de 2 mm a été employé dans tous les cas; nous avons pu ainsi recueillir des perles de petite taille, qui ont dans de nombreux cas de précieux "fossiles directeurs".

Tous mes plans portent la mention explicite des zones fouillées par moi-même ou par mes prédécesseurs (Charles POIRIER et VERNIER) (2). Dans les fouilles, je me suis efforcé de "consommer" le minimum de sol archéologique pour obtenir le maximum de renseignements.

En raison de l'attachement que les Malgaches vouent aux sépultures, même aux plus anciennes, il n'est généralement pas possible en ces temps de décolonisation, qui sont ceux de la dignité nationale retrouvée, d'ouvrir des tombeaux pour étude; j'ai dû donc, pour cette partie de mon travail, dépendre des éléments acquis par VERNIER et GAUDEBOUT à Vohémar, par Charles POIRIER à Ambariotelo (Nosy-Lolo) et à la Mahajamba. Heureusement la consolidation d'un mur de Kingany m'a donné l'occasion d'examiner l'intérieur d'une sépulture du site 2 et le lotissement du "Plateau des Tombes" de Majunga a été fort opportun pour étudier des coutumes funéraires du lieu pour une époque tardive.

(1) Quelques régions possèdent une couverture cartographique au 1/50.000ème, et même au 1/20.000ème pour les environs de Tananarive, mais elles sont en dehors de notre zone d'étude.

(2) Sauf pour la nécropole de Vohémar, ils n'ont pas laissé de plans. Mais les traces de leurs travaux étaient visibles, notamment celles de VERNIER à Antanandava.

Mais l'intérieur des tombeaux, même s'il s'y trouve du mobilier funéraire, n'est pas forcément fondamental. Les caractéristiques architecturales des structures funéraires qui évoluent dans le temps sont également importantes. La séquence architecturale des tombeaux, mais aussi celle des maisons et des fortifications constitue un élément essentiel du tableau de l'histoire des échelles. Les types de poteries importées, les perles varient selon les époques; il en est également de même pour les modes de construction : murs à assises parallèles ou irrégulières, utilisation de corail taillé, ou au contraire moulures stuquées, sont autant d'indices pour dater les bâtiments.

Ces séquences chronologiques des constructions et des objets ont été établies en étroite liaison avec les territoires voisins qui ont été eux aussi, irrigués par les courants de la "Civilisation des échelles". A ce titre, je suis reconnaissant à mes collègues KIRKMAN et CHITTICK de m'avoir mis au fait de leurs découvertes, même lorsqu'elles étaient inédites. Depuis 25 ans, Kirkman a entrepris des fouilles sur la côte du Kenya dont il a publié les principaux résultats. Il a ainsi acquis une connaissance approfondie des poteries importées entre le XIII^e et le XIX^e siècle, dont il m'a fait chaque fois bénéficier, lorsque j'ai eu un problème d'identification. Ses communications personnelles m'ont été d'autant plus précieuses que j'avais eu du mal à faire les rapprochements entre quelques-unes de mes découvertes et ses descriptions insuffisamment illustrées par suite de la mesquinerie des éditeurs.

N. CHITTICK m'a tout aussi fait profiter de son concours; j'ai eu avec lui de fructueuses discussions sur le chloritoschiste et la poterie sassano-islamique, la plus ancienne céramique importées des sites islamiques est-africains (Manda, Zanzibar, etc ...) et d'Irodo (1). Son hospitalité à Kilwa et l'impulsion qu'il a donnée à l'étude de l'architecture (voir le travail de GARLAKE fait avec son concours) m'ont fourni de précieux points de référence.

Enfin, les corrélations avec la côte africaine auraient été incomplètes sans la consultation de précieuses observations préliminaires de Chittick sur la Somalie et sans le contact direct que j'ai eu avec les sites du Mozambique (Vérin 1970) où une visite fut organisée à mon intention par l'Office du Tourisme et de l'Information du Gouvernement Général avec la collaboration de F. Amaro MONTEIRO.

Entre les côtes Nord de Madagascar et la frange souahilie de l'Afrique orientale, les Comores forment un pont où se sont installées des échelles qui communiquaient avec les deux aires. La richesse des vestiges archéologiques comoriens méritera de faire l'objet d'une étude distincte. En attendant, j'ai mis à profit pour comparer mes propres travaux à Anjouan (1967) une brève reconnaissance faite à Mayotte en 1968, les observations de Jean MARTIN à Mohéli et celle de Paule VIALLARD à la Grande Comore (1971, p.169-184).

De plus en plus, les travaux menés sur la côte orientale d'Afrique assignent aux immigrants venus du Golfe Persique un rôle fondamental dans le développement de la culture souahilie ancienne. Les travaux menés par David WHITEHOUSE à Siraf sont, à cet égard, importants et ses publications m'ont été précieuses pour la compréhension de ce qui put être la protoculture des échelles.

La contribution persane n'est pas l'unique source de l'épanouissement culturel, religieux et commercial de la côte d'Afrique, des Comores et des rivages malgaches; il y a aussi le Goudjerat où des fouilles importantes, mais non publiées ont été faites à Bhanbore (l'ancienne Dayboul) et l'Hadramaout, encore

(1) A Manda, il y a des tessons de Yuēh chinois, mais je n'en ai pas trouvé à Madagascar.

terra incognita sur le plan archéologique, sur laquelle on dispose cependant des notes de B. DOE et des travaux de SERGEANT. Certaines poteries trouvées en Afrique ont une origine hadrami et paraissent avoir été faites à Kawd-am-Saila. N. CHITTICK considère que le rôle d'Aden a été important dans la distribution des verres islamiques et des monochromes vernissés marron et vert du XVII ème siècle. A part quelques céramiques trouvées au Kenya, rien n'a pu être rapproché de l'Egypte (!). Le sgraffiato de FUSTAT est bien différent de celui trouvé sur la côte d'Afrique et Madagascar. En revanche, les ressemblances sont beaucoup plus prononcées entre le sgraffiato persan de Takht-i-Suleyman et celui trouvé à Mahilaka.

Dans mon effort pour rattacher les découvertes faites dans les échelles malgaches aux territoires où les mêmes objets se retrouvent, les collections des musées n'ont pas été négligées.

Au Musée de Dar-es-Salam, avec Hamo SASSOON, j'ai retrouvé le chloritoschiste (2) de Kiloa similaire à celui de Madagascar. A Nairobi, la consultation des objets islamiques du Coryndon Museum et des collections de l'Institut Britannique d'Archéologie ont été fort utiles. Mais surtout la belle séquence des poteries importées trouvées dans des fouilles présentées au Fort-Jesus Museum et les céramiques locales du petit Musée de Gedi m'ont placé sur un terrain plus assuré. J'ai reconnu au Fort-Jésus la poterie portugaise de l'Alemtejo exhumée aussi à Antsoheribory.

L'étude des collections du Musée de Téhéran m'a appris à quel point les styles de verrerie étaient homogènes et statiques dans le Moyen-Orient. En ce qui concerne les poteries islamiques, les variétés vulgaires trouvées en Afrique et à Madagascar ne sont guère représentées dans les collections de la capitale iranienne. Bien que plus luxueuses que les récipients de Vohémar, les céramiques chinoises d'Ardebill (Musée de Téhéran) et la collection Locsin (Manille) donnent de meilleurs points de références que les collections de Guimet ou de Cernuschi (3). Ces dernières intéressent l'histoire asiatique et l'histoire de l'art, et, non pas la connaissance des transactions dans les petites échelles reculées de l'Ouest de l'Océan Indien.

Par suite du caractère "réservé" que présentent les collections de Vohémar au Musée de l'Homme, issues parait-il essentiellement de dons de MM. VERNIER et MILLOT, et "dont l'étude ne peut être faite que par ceux qui les ont recueillies" (lettre du Musée de l'Homme), il m'a été très difficile d'inclure des notes détaillées sur les collections du Musée de l'Homme dans ce volume.

En 1967 et 1968, M. VERNIER me montra avec beaucoup de réticences une trentaine d'objets dont je fis des dessins.

(1) Ceci peut paraître étonnant lorsqu'on connaît le rôle de l'Egypte dans le commerce avec l'Inde au Moyen-Age (travaux de Goitein). J. Devissé croit que l'architecture à panneaux (tombes du XIVème siècle) pourrait avoir une origine fatimide.

(2) J'emploie ce terme dans un sens assez large, celui de l'anglais soapstone, suivent ainsi une habitude établie à Madagascar. Dans les autres pays francophones le mot stéatite semble plus répandu. Il est évident qu'il sera nécessaire de fixer la terminologie dès que les analyses pétrographiques seront terminées.

(3) Cela serait aussi vrai pour les collections du Musée Topkapi d'Istamboul que je n'ai pas encore vues.

En 1969, j'ai étudié les pièces d'après les photos de la photothèque mais en 1970, à la suite d'une commande que je fis, celles sur l'archéologie malgache furent aussi retirées de la consultation. Malgré ces difficultés, mon réexamen des matériaux de Vohémar, sans être exhaustif, apporte suffisamment de résultats pour la connaissance générale de la civilisation des échelles malgaches.

En revanche, la belle collection de Maurein déposée à Nîmes, a pu être décrite en 1970, grâce à l'amabilité du Conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle, M. JEANTET. Un certain nombre de pièces empruntées par le Musée de l'Homme en 1966 "pour quelques semaines" et non revenues en septembre 1970, ont pu être étudiées d'après les photos restées à Nîmes.

La consultation des collections muséographiques du British Museum a permis, grâce à l'amabilité de M. PINDER-WILSON, de trouver au département des Antiquités orientales, des sgraffiato persans de Takht-i-Suleyman bien analogues à ceux découverts dans la région de Nosy-Be et de Mahilaka.

Il serait présomptueux d'affirmer que toutes les tentatives de datations de sites et d'objets ont été couronnées de succès. Bien des matériaux comparatifs qui permettraient de résoudre des problèmes restent enfouis dans les sites africains ou asiatiques et dans des collections des Musées encore non publiées. Aussi ai-je accordé une très grande place à l'illustration de ces matériaux afin que mes collègues historiens et archéologues puissent, à leur tout, faire des rapprochements. (1)

(1) Voir ces représentations dans les volumes sur l'archéologie régionale qui paraîtront ultérieurement.

Chapitre V

L'intrusion des européens dans le monde des échelles

"... Que nunca extinto Serà seu nome em todo o mar que lava As ilhas do Austro ..."

(Camoens, As Lusiadas, X 89)

17. LES ECHELLES DE MADAGASCAR PENDANT LA PERIODE PORTUGAISE

A partir de la fin du XVe siècle, l'intrusion des Européens dans l'Océan Indien bouleverse l'équilibre établi. Les Portugais domineront sans partage leurs nouvelles découvertes, puis se verront concurrencés et, même, largement éliminés par les Hollandais, les Anglais et les Français. Fort curieusement, les échelles malgaches supporteront ces péripéties, puis profiteront des nouvelles formes de commerce et, en particulier, de la traite.

L'exploration de l'Océan Indien par les Portugais et la mainmise sur le commerce qui enrichissait jusqu'alors les Islamisés vont avoir naturellement certaines répercussions dès que les envahisseurs auront connaissance de Madagascar. Une mention en avait peut-être été faite par Pero de COVILHAO, qui aurait tendu parler de Madagascar lorsqu'il séjourna déguisé à Sofala en 1487, mais cela est contesté. La Grande Ile n'était pas sur l'itinéraire de VASCO DE GAMA en 1498. L'honneur de sa découverte semble revenir à DIOGO DIAZ. Celui-ci commandait un des douze navires de la flotte de CABRAL qui se rendait, en Inde, en 1500. Chassé avec les autres navires par une effroyable tempête, il ne put gagner Mozambique, lieu de rassemblement ; selon CORREA ...

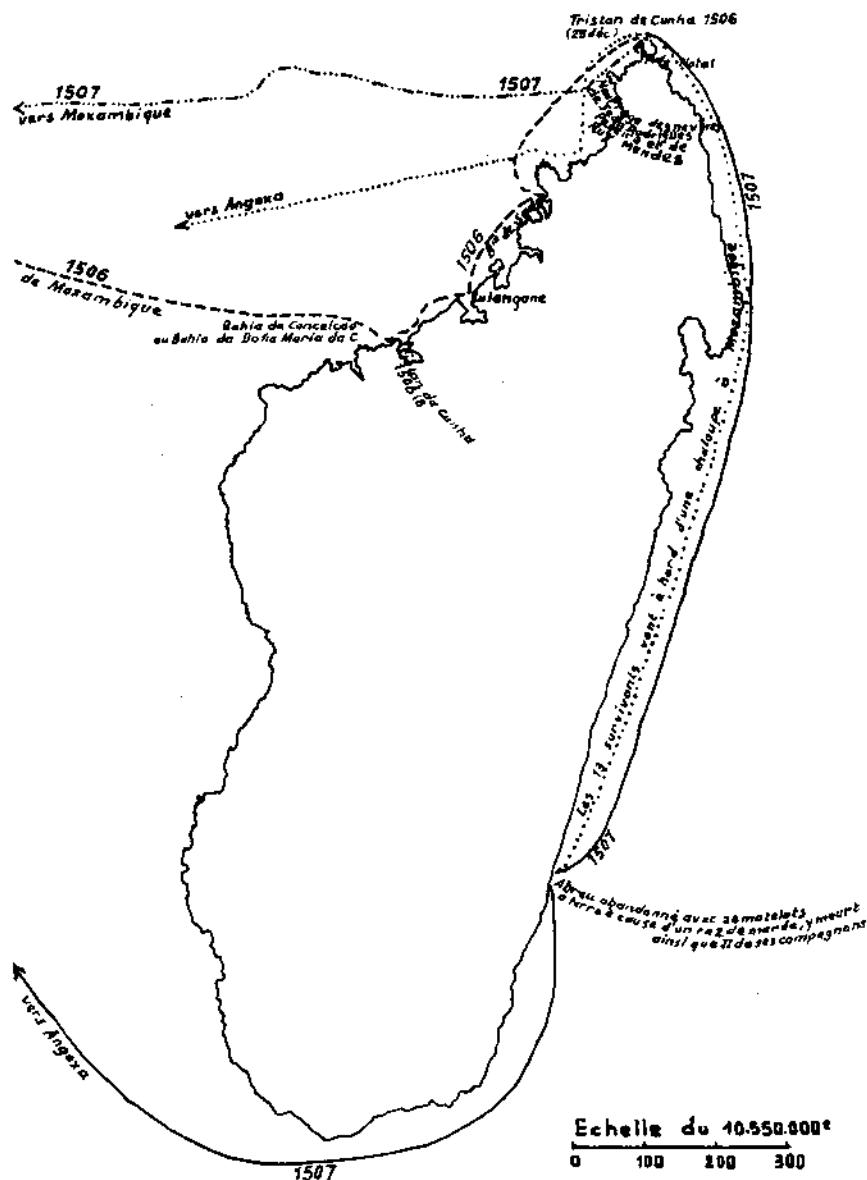
"... Né sachant pas où il allait, Diogo Diaz n'arriva pas à la terre ferme comme il le fallait et fut chassé par l'extérieur (por fora, par l'Est) de l'île de Saint-Laurent (Madagascar). C'est parce qu'il la vit le jour de saint-Laurent (10 août) qu'il lui donna ce nom. En y touchant, il se croyait sur la côte de Mozambique. Il la longea tout au long, en grande vigilance (boa vigia) à la recherche de Mogambique, jusqu'à ce qu'il fut allé donner sur le cap (bord) de l'île. Mais, en doublant ce cap, sa route se trouva changée à ce point qu'il eut le vent de l'autre côté et tout à fait contraire. Par là, il connut que c'était une île et comprit son erreur. La côte revenait sur elle-même. Il alla mouiller dans un bon port formé par une baie bien abritée contre les vents de la mer".

(Kammerer 1950, p. 17-18)

J'ai, ailleurs, reproduit la relation détaillée de cette visite dans les données sur l'Archéologie de l'Extrême Nord (volume à paraître).

La découverte de Madagascar allait se traduire par une localisation correcte de l'île sur la carte de Cantino en 1502.

Madagascar qui se trouvait par le travers de l'Inde où se rendaient les Portugais, soit par *dentro* (par l'intérieur, c'est-à-dire par le canal de Mozambique), soit par *fora* (par l'extérieur, c'est-à-dire à l'Est de la Grande Ile), va connaître une série de touchées ou de visites portugaises plus ou moins accidentelles pendant tout le XVI^e et une partie de XVII^e siècle. Après Diogo Diaz,



**Explorations de Madagascar par Tristan de Cunha et ses compagnons
Alfonso d'Albuquerque, Jean Rodrigues Pereira et Jean Comes d'Abreu, 1506-1507.**

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Tristan de Cunha} \\ \text{Alfonso d'Albuquerque} \\ \text{et J. Comes d'Abreu} \end{array} \right\}$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{Tristan de Cunha} \\ \text{Jean Comes d'Abreu} \\ \text{Les 13 abandonnés à Matitana} \end{array} \right\}$
COADM I, p.16	

31

les suivantes furent peut-être celles de Diogo Fernandes Peteira (hiver 1503 et déb. 1504), et sûrement le passage de Fernao Soares le long de la côte orientale en février 1506. Soares toucha l'île Sainte-Marie, et envoya reconnaître la baie d'Antongil par Antoine Gonçalves, baie qui est indiquée sur le portulan anonyme de la Bibliothèque de Wolfenbüttel (1509), sous la mention "aguada d'antongil gongalves" (aiguade d'Antoine Gonçalves) dont la contraction a donné Antongil, puisque le dernier nom en abrégé Gllz, a pu dans certaines graphies, se lire Gil (Kammerer 1950, p. 28-29). Ultérieurement, Soares descendit vers le Sud au-delà du cap Sainte-Marie. Il devait retourner à Lisbonne, en se croisant avec l'Amiral commandant la flotte suivante, Tristan da Cunha, auquel il ne put donc communiquer ses renseignements. La venue de la flotte de Tristan da Cunha, en 1506-1507, allait avoir des conséquences fâcheuses pour les échelles islamiques de Madagascar.

Sur les indications de Ruy PEREIRA, un des capitaines de la flotte de Tristan da Cunha qui s'était égaré vers la Matitana et avait rapporté à Mozambique des graines de fausse cinamone (sans doute le *longoza* des Malgaches), il fut décidé en attendant de trouver la bonne mousson pour l'Inde de se rendre sur les côtes malgaches. Affonso de ALBUQUERQUE voulait entreprendre ce voyage par le Sud, tandis que TRISTAN da CUNHA, dont l'avis prévalut, voulait passer par le Nord (Kammerer 1960, p. 42-44). Le premier port que l'un toucha, le 8 décembre 1506, fut celui de la baie Angra da Conceicão que Kammerer pense être à la baie de Bombetoka et A. Grandidier la baie de Boina ; pour des raisons qui sont exposées en détail dans notre étude sur la baie de Boina, il est probable que c'est l'opinion de A. GRANDIDIER qu'il faut retenir.

L'expédition toucha ensuite à la baie de Bombetoka, d'où le Cheikh local les emmena à la capitale des établissements islamiques d'alors Nosy Manja (Nosy Langany), dans la baie de la Mahajamba. Les Portugais, considérant comme peu amical l'accueil qui leur était fait, prirent la ville d'assaut et la mirent à sac. Le capitaine major séjourna trois jours dans cette baie. La flotte y fit de l'eau et prit des vivres. Sur ce séjour et la mise à sac de Nosy-Manja nous sont parvenus plusieurs récits dont ceux de Braz de Albuquerque et de Barros notamment. Leurs relations sont données dans le chapitre sur l'archéologie de la baie de la Mahajamba. Pour aussi brèves qu'elles soient, les descriptions des Portugais font clairement référence à des constructions en pierre et à l'existence d'un commerce avec l'extérieur.

La flotte poursuivit ensuite son voyage vers le Nord. Après avoir essayé infructueusement de doubler le cap d'Ambre, elle revint attaquer et brûler la ville de Sada (la moderne Anorontsangana) où les Africains semblent avoir été nombreux (1). Kammerer tire très clairement les résultats de cette exploration.

"... Ainsi cette lourde flotte se traînait sur une côte des plus dangereuses, sans réussir à charger des épices, l'île n'en produisant pas. Pour ce résultat négatif, elle risquait de manquer la mousson pour passer aux Indes. D'Albuquerque décida de faire un nouvel effort et d'obtenir sa liberté de navigation".

(Kammerer 1950, p. 51)

D'Albuquerque demanda sa liberté et l'obtint pour aller faire sa campagne vers Socotra et les autres territoires convoités, puis Tristan da Cunha reprit sa route pour aller explorer l'Est et le Sud-Est de Madagascar avec les navires qui lui restaient. Un d'entre eux, celui de Gomes d'Abreu avait pu doubler le cap d'Ambre et se rendre à Matitanana dans le Sud-Est ; il envoya dans cette ville, où l'on connaissait l'argent, Joao Gomes qui dut être abandonné, car le bateau ne put brusquement faire accoster des embarcations par suite d'une tempête. Pendant ce temps des désastres survenaient aussi dans le Nord. Le navire de Ruy Pereira, puis celui de Ruy Mendes se perdirent dans des conditions dramatiques (COACM I, p. 31 et Kammerer 1950, p. 52-53). Ces événements allaient interrompre cette première exploration de Madagascar. Toujours, selon Kammerer ...

"... La mort de Ruy Pereira, la perte de son navire celle du navire de Ruy Mendes, la disparition du navire de Joao Gomes d'Abreu dont on n'avait plus de nouvelles, les dangers auxquels il venait d'échapper lui-même, tous ces désastres découragèrent le capitaine major et il se repentit sans l'avouer de n'avoir pas suivi les conseils d'Albuquerque. Brusquement, il décida de mettre fin à sa vaine exploration et renonça à rallier Matatane, où, justement, son arrivée aurait sauvé d'Abreu, qui y était en perdition.

(1) Le sac de Sada a eu peut-être lieu avant la tentative de doubler le cap d'Ambre.

Il piqua donc vers Mozambique. Sa route le mena à travers les Comores. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer la flotte de D'Albuquerque en train de remonter vers le Nord. Les deux amiraux revinrent de conserve à Mozambique. C'était probablement au début de février 1507. De là, ils reprirent ensemble - encore en février dit Castanheda - la route du cap Gardafui. Et D'Albuquerque commença sa glorieuse épopée de l'Oman, d'Ormuz et de l'Inde".

(Kammerer 1950, p. 53)

Tristan da Cunha renvoya en Europe Antonio de Saldanha avec une cargaison d'épices, et il arriva à Lisbonne en août 1507. Il amenait aussi des Malgaches portant des manilles d'argent, ce qui incita le roi à faire continuer l'exploration des côtes de l'Ile. Diogo Lopes de Sequeira, qui venait de recevoir le commandement d'une expédition à Malacca fut chargé de cette mission, car le roi pensait que Madagascar était sur son chemin. Au printemps 1506, la flotte de Lopes de Sequeira doubla le cap de Bonne Espérance, puis l'amiral fut poussé par la tempête sur la côte Karimbola du Sud de Madagascar. Il contourna l'île par le Sud-Est et Matitanana où il recueillit des naufragés portugais. Ces naufragés lui firent savoir qu'ils ...

"avaient rencontré deux Arabes de Cambay jetés sur l'île par la tempête trente ans auparavant au cours d'un voyage vers Sofala. Ils avaient été capturé par les Indigènes et tous leurs compagnons étaient morts".

(Kammerer citant Castanheda 1950, p. 62)

Poursuivant vers le Nord ...

"il arriva à une grande baie où aboutissaient trois rivières. Il donna à ce port le nom de São Sebastião, parce que c'était le jour de ce saint. Et, ne trouvant rien à acheter, il partit, mettant le cap sur Ceylan. Mais ne pouvant trouver cette île à temps, il la dépassa et atteignit Cochinchine, où il débarqua le 21 avril 1509".

(p. 62-63)

Pour A. Grandidier, Lopes de Sequeira serait parvenu à la baie de Diégosuarez (COACM I, p. 50), tandis que Kammerer pense qu'il se trouvait près du cap de Saint-Sébastien. Quoiqu'il en soit, il mit huit mois pour relever la côte Est et sa nomenclature devait figurer dans l'Atlas attribué à Lopo Homem de 1522.

En 1514, Luis FIGUEIRA et PEDREANES recevaient une nouvelle mission sur la côte Est. Ils devaient créer une factorerie et poursuivre l'exploration de la côte. Figueira installa un comptoir à Matitanana où il vécut six mois en termes difficiles avec les habitants ; craignant pour ses marchandises et ne trouvant guère de produits à acheter, il repartit pour Mozambique. Pendant ce temps, Pedreanes avait poursuivi son exploration de la côte Est et du Nord, et il avait notamment acquis de la gomme copal à Bemaro, c'est-à-dire à Vohémar (Barros COACM I, p. 53 et Kammerer 1950, p. 65-68). Nous savons ainsi que Vohémar était alors un point de commerce et, que les Portugais y ont trafiqué sans le mettre à mal, contrairement à ce qu'avaient cru d'abord ceux qui firent les fouilles à Vohémar entre 1942 et 1955 (1).

(1) Cette opinion est exprimée par E. Vernier dans une émission à Radio-Université (Archives 1962). Son attention a, depuis, été attirée par le "rajeunissement" que j'ai proposé pour les découvertes de Vohémar.

Si aucune implantation durable ne fut réalisée par les Portugais à Madagascar, ces premières tentatives ont, au moins, le mérite de nous apporter une documentation de valeur historique sur les côtes malgaches. Sauf, pour le Sud-Est pour lequel existaient des Sorabe, nous n'avons aucun document écrit avant 1500 par des gens du lieu, et les indications des Routiers arabes du XVe siècle sont trop succinctes en raison de la position marginale de Madagascar. Les Portugais nous tirent de cette préhistoire. Une quinzaine d'années après la découverte, Duarte BARBOSA peut même compiler une description brève, mais exacte dans l'ensemble de la civilisation des côtes.

"... A une distance de 70 lieues du cap Corrientes, il y a une grande île nommée Saint-Laurent, dont l'intérieur est peuplé de payens et dont les ports sont habités par des musulmans ; les uns et les autres ont de nombreux rois. Il y a beaucoup de bétail, du riz en abondance, du mil, des oranges et des citrons ; dans l'intérieur, le gingembre est commun et les indigènes le mangent frais, sans l'employer à d'autres usages.

Les indigènes vont tout nus, portant seulement un petit morceau de toile autour des reins. Ils ne sont pas en relations avec les gens d'outre-mer et ne s'écartent pas des côtes, le long desquelles ils pêchent avec des pirogues. Ils sont doux et ont une langue particulière. Ils sont continuellement en guerre les uns avec les autres ; leurs armes sont des sagayes très légères dont la pointe est en fer ; ils en portent d'ordinaire plusieurs à la main, qu'ils lancent avec adresse, ce qu'ils apprennent par un long exercice. Ils sont agiles et adroits à la lutte. Ils ont de l'argent impur. Leur nourriture consiste surtout en ignames qu'ils cultivent et qui ressemblent aux patates des Nouvelles Indes espagnoles. Cette île, qui est parallèle à la côte d'Afrique, a une longueur de 300 lieues et est distante du continent de 60 lieues".

(COACM I, p. 53-54)

Après 1515, année où eut lieu une tentative infructueuse d'établissement de Bastian de Sousa, les Portugais abandonnèrent pour un temps, leur intention de s'installer à Madagascar et d'y fonder des établissements de commerce. Il est vrai que la geste portugaise à la recherche des épices se développait vers l'Extrême Orient et que Madagascar ne possédait aucune des ressources qui pouvait la rendre intéressante pour ce commerce (1). Il en était de même pour les Comores, qui ne seront que des lieux pour le rafraîchissement des navires. Les archives portugaises encore inexplorés fourniront peut-être un jour des renseignements sur une tentative d'installation aux Comores, qui nous est connu seulement par des traditions locales recueillies par Gevrey (1870, p. 78-79). VIALLARD a décrit, à la Grande Comore, des tombes avec une croix chrétienne qui pourrait contenir les restes de Portugais ou de descendants de Portugais (1971, p. 172). Cette installation portugaise qui s'est fondue dans la population de la Grande Comore est assez comparable à celle de Socotora où existeraient encore des gens revendant une origine lusitanienne lointaine. Une allusion à cette tentative d'installation aux Comores apparaît dans un texte de Diogo Do Couto qui écrit :

"... Un honorable Portugais a sollicité, il y a quelques années, du Roi D. Sébastien la licence de s'emparer de ces îles, demandant que le Roi lui donnât des navires et de l'artillerie et se chargeant, de son côté, de recruter les

(1) Ainsi que le signale Toussaint (1961, p. 115) reprenant la thèse de Van Leur, le régime portugais ne modifia guère la structure du commerce oriental, portant sur des objets de luxe, contrôlé par les potentats. Madagascar ne possédant pas ces objets continua de rester largement à l'écart.

hommes ; il promettait de fournir chaque année au roi une foule d'esclaves pour ses galères à rames. Nous ne savons pour quelle raison il n'a pas été donné suite à cette proposition car, quand même cette expédition n'eût eu d'autre résultat que de chasser les Arabes de cette île et de couper court au commerce avec la Mekke, c'eût été déjà très important, sans compter qu'on avait tout lieu d'espérer en retirer de grands profits et qu'il eût été désirable de peupler ces îles de Portugais et de convertir leurs habitants au Christianisme".

(COACM I, p. 104)

Pendant le XVI^e siècle, les échelles islamiques de Madagascar connurent naturellement des expéditions de piraterie ou de punition, que les Portugais soucieux de dominer le commerce et de prélever des tributs infligeaient ; ceci ne signifie pas que les échelles furent anéanties comme l'avait cru Vernier. En Afrique, Hoja et Barawa survécurent à leur mise à sac, et l'archéologie nous apprend qu'il en fut de même dans les baies de Boina et de Mahajamba. Selon Correa, des pillages furent commis sur les côtes malgaches par Pedreanes et Pero Vaz O Roxo en 1527.

"... Le roi de Portugal fit partir, en 1527, deux navires pour porter ses ordres à Pero Mascarenhas, huitième gouverneur de l'Inde et à son successeur Lopo Vaz de Sampaio. Les capitaines de ces navires, Pero Vaz O Roxo et Pero Annes Frances (Pedreanes), passant auprès de l'île de São Lourenço, s'y arrêtèrent en violation des ordres du roi, dans le but de se livrer au pillage, mais s'y perdirent tous deux".

(COACM I, p. 60)

En 1543, il semble que Diogo Soarez commit des exactions dans l'Extrême Nord où il fit relâche à la baie qui porte son nom.

A partir de 1527, des naufrages vont amener sur les côtes malgaches un nombre assez important de Portugais, particulièrement dans la région de la baie de Saint-Augustin et dans l'Extrême Sud. Il est possible que certains rescapés de ces naufrages aient fondé dans un îlot de la rivière Fanjahira, un petit établissement dont Flacourt entendit parler. En revanche, il est beaucoup moins certain que l'abri de Teniky, dans l'Isalo, ait été occupé par des naufragés de Manoel de La Cerdia comme divers auteurs l'avaient cru. Une mission récente (Rakotoarisoa et Ramilisonina 1971, p. 47-49) a reconnu le vestige comme étant surtout islamique et pré-sakalava. Toujours est-il qu'au milieu du XVI^e siècle l'existence possible de naufragés portugais était parvenue à Goa, et le Vice-Roi de l'Inde envoya une expédition, en 1556, pour les faire rechercher. Celle-ci, composée de trois navires placés sous le commandement de Baltazar Lobo de Sousa, se rendit notamment au port de Masselage sans que l'on puisse préciser s'il s'agit de la baie de la Mahajamba ou de la baie de Boina (COACM I, p. 98).

En janvier 1559, le navire "Nossa Senhora da Barca" fit naufrage dans le Sud-Ouest de Madagascar. Les rescapés, sous la conduite de Luis Fernandes de Vasconcelos, remontèrent dans une barque jusqu'à une baie située par 13° de latitude Sud, qui est probablement celle de Vohémar ; ils y trouvèrent une galiote de leur nation venant de l'Inde qui y hivernait en attendant de gagner Mozambique (COACM I, p. 109-111). Bien que nous possédions fort peu de documents, il est probable que d'autres navires portugais fréquentaient les ports du Nord de Madagascar pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle. La prépondérance qu'ils avaient acquise devaient considérablement gêner les Islamisés du Nord qui se révoltèrent. João dos SANTOS narre avec assez de précisions l'histoire de cette révolte, qui serait survenue en 1587. Parmi les malgachisants, FERRAND a, le premier, attiré l'attention sur l'importance de ce texte, citant dans son ouvrage sur les Musulmans à Madagascar et aux Comores l'excellente traduction de Charpy :

"... Du temps que Georges de Meneses commandait dans Mozambique, les Mores se soulevèrent contre les Portugais, ne voulant point leur permettre d'entrer dans leurs ports, disant qu'ils les empêchaient de débiter leurs denrées ; mais ce n'étoit qu'un prétexte pour faire sortir les chrétiens de leurs pays, contre lesquels ils portoient une haine implacable. Georges de Meneses qui sut les difficultés des Mores entreprit néanmoins d'y établir les Portugais et, faisant équiper un vaisseau de guerre, fit voile droit au fort pour déclarer la guerre aux Mores en cas qu'ils s'opposassent à ses desseins et qu'ils en refusassent l'entrée aux Portugais, aussi bien que la liberté du commerce, y voulant mettre un facteur avec dix soldats et deux religieux pour leur administrer les sacrements".

Les Islamisés de Masselage (sans doute de la baie de Boina plutôt que de la Mahajamba) firent amende honorable ; ils se virent imposer une petite garnison et un religieux, le Père de Saint-Thomas. Puis, la mésentente régnant au sein de la garnison, celle-ci rentra à Mozambique, laissant le religieux seul. Ce dernier fut alors empoisonné sur l'instigation d'Islamisés venus d'Arabie, crime qui valut une expédition punitive ...

"... Les Portugais, touchez et offensez du traitement que les Mores avaient fait à ce bon religieux, résolurent de venger et les intérêts de Dieu et ceux de leur nation, ce qu'ils firent l'année suivante, étant retournez en cette isle qu'ils détruisirent, et d'où, peu de temps après, ils partirent pour Mozambique".

(Ferrand 1891 I, p. 53-54)

Les vicissitudes du commerce entre les Portugais et les Malgaches d'alors trouvent un écho dans un texte de Lopez de Benavente, paru en 1598, et, également reproduit par Ferrand. Lopez de Benavente, après avoir reproduit la description de Madagascar de Duarte Barbosa, constate à propos des habitants :

"... Ils sont inhospitaliers et ne commercent avec aucun étranger. Néanmoins, les Portugais arrivent à faire quelque commerce avec eux, mais seulement en mer ou dans les ports, sans être admis à toucher terre, ils y échangent leurs marchandises contre de l'or, de la cire, de l'argent, du cuivre".

(Ferrand 1893 II, p. 113-114)

Dans les débuts du XVII^e siècle, les Portugais vont reprendre leurs tentatives d'exploration et de christianisation de Madagascar. Sur les ordres du Vice-Roi de l'Inde, D. Jeronimo de Azevedo, le pilote Paulo Rodrigues da Costa entreprit, pendant les années 1613-1614, un relevé des côtes de l'île. Il devait aussi recueillir les naufragés portugais ou leurs descendants et se renseigner sur les possibilités d'évangélisation. Pour cette dernière tâche, il emmenait deux jésuites, Luis Mariano et Pedro Freire. Depuis Mozambique les navigateurs visitèrent la baie de Boina, puis toute la côte Ouest ; ils retrouvèrent dans l'Extrême Sud les vestiges d'un fortin portugais sur la rivière Fanjahira et repartirent non sans avoir enlevé le fils du roi antanosy ; après avoir hiverné à Mozambique, Rodrigues da Costa vint au printemps 1614, explorer la région Nord-Ouest, depuis la baie de Boina jusqu'au pays d'Ankoala du roi Tongomaro et à la Pointe de San Ignacio, puis rentra à Goa.

Deux ans plus tard, une seconde mission repartit de Goa avec quatre missionnaires et Don André, le fils du roi enlevé par Rodrigues da Costa, sur lequel on comptait beaucoup pour le succès de l'entreprise. Deux des missionnaires devaient évangéliser le royaume de Sadia et deux le pays antanosy. En fait, les religieux de l'Extrême Sud basés dans l'îlot de la Fanjahira, où leurs compatriotes naufragés s'étaient naguère réfugiés, ne firent aucune conversion. Ils se réfugièrent à Sadia où leurs deux collègues connurent avec eux le même insuccès.

En 1619, le Père Mariano retourna dans la baie de Boina qui, malgré la présence de musulmans, lui avait paru une meilleure base pour ses expéditions missionnaires, en raison de l'intense va-et-vient d'embarcations qui partaient de là vers les autres points de la côte et vers l'Afrique orientale. Un traité d'amitié y fut même négocié et le missionnaire Jean Gomes vint l'année suivante poursuivre les efforts ; la faible autorité du roi et la venue d'Islamisés de l'extérieur firent échouer cette nouvelle tentative. Un dernier essai du Père Mariano, dans le Nord-Ouest, en 1630, ne semble pas avoir eu plus de succès (1).

De ces efforts d'installation ou d'évangélisation, il nous est parvenu une carte fort détaillée que Boxer a reproduit dans son "*Roteristo desconhecido do seculo XVII*" (Arquivo Historico da Marinha 1934), et que je fais figurer ici. Le legs portugais, en matière de cartographie, est considérable, et, en plein XVII^e siècle, les autres nations qui fréquentent l'Océan Indien tirent encore pleinement partie des travaux de leur devancier portugais. La carte de Flacourt n'est, pour le Nord de Madagascar, qu'un décalque des cartes portugaises antérieures.



*Partie Nord de Madagascar d'après l'exploration du pilote P. Rodrigues da Costa en 1613-1614
(tiré d'un ms. appartenant à C. R. BOXER, qu'il a reproduit dans Um Roterista desconhecido
do Século XVII, dans l'Arquivo Histórico da Marinha, 1934, 191-200)*

(1) Echec peut-être dû au fait que les Portugais vers la même époque s'étaient mis à acquérir des esclaves au royaume d'Itongomaro (COACM I, p. 100).

Après ces tentatives officielles les Portugais conservent des rapports commerciaux avec Madagascar, surtout depuis Mozambique, et se voient progressivement remplacer par les Anglais, les Hollandais et les Français. En 1630, un navire portugais recueille un naufragé français sur les côtes malgaches. Cinq ans plus tard, les Portugais doivent intervenir contre les habitants de l'échelle islamique d'Antsoheribory, dans la baie de Boina, qui ont donné asile au roi rénégat de Mombasa, Yusuf Chingula. Le Père Nogueira qui fut, sans doute, un témoin oculaire, a raconté dans un poème épique en vers l'expédition punitive de Roque Borges. Ce poème intitulé "Socorro que de Moçambique foi a S. Lourenço contra o Rei Arrenegado de Mombaça fortificado na Ilha Massalagem sendo capitão-mor Roque Borges e Victoria que do Rei se Alcançou este ano de 1635", a été publié récemment par le Professeur Manuel BARRETO (1971), qui l'a retrouvé à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (Codice 7640 - Secção dos Reservados). Ce document, ignoré par A. GRANDIDIER, contient quelques renseignements intéressants, dont la discussion détaillée est donnée dans l'étude sur la baie de Boina.

En particulier, il est fait référence dans la strophe 31, aux vers 3 et 4, à une précédente guerre avec les Portugais, mais on ne sait s'il faut attribuer cette mention à la répression de la rébellion de 1587.

Une des raisons de visite des Portugais au XVIIe siècle, puis au XVIIIe siècle à Madagascar, semble avoir été la recherche des esclaves. Le projet de colonisation anglaise du prince Rupert écrit vers 1643, cite un exemple de ce trafic :

"... Les Portugais, en allant de Mussamberg (Mozambique) dans l'Inde, touchent toujours à l'île de Saint-Laurent (Madagascar) pour y acheter des esclaves qu'ils emmènent dans leurs colonies ; il y a environ dix-sept ans, j'ai pris une jonque (boutre) chargée d'esclaves des deux sexes et de bois de santal ; elle venait de Mussamberg (Mozambique), avait touché à l'île de Saint-Laurent et, après y avoir pris sa cargaison, elle se rendait à Goa, comme nous l'apprit son passeport portugais".

(COACM III, p. 81)

Quelques années plus tard, les Hollandais de Maurice, qui avaient établi un poste de traite à la baie d'Antongil, connaissaient la concurrence avec les Portugais dont les agents venus du Nord-Ouest allaient jusqu'à la côte Est.

"... Van der Meersch apprit à ses dépens qu'il n'était pas le seul à venir acheter des esclaves dans la baie d'Antongil. Il y avait, en effet, sur la côte occidentale de Madagascar, un roi, le plus puissant de toute l'île, qui s'appelait Ronetans ou Ronstanes (Orontany ?) et auquel les Portugais s'adressaient pour avoir des esclaves. Ce roi, qui était très redouté, envoyait en effet ses chefs "lucoronghs" parcourir le pays avec cent ou deux cents soldats et échanger soit des boeufs, soit des étoffes portugaises contre des esclaves si bien qu'il accaparait presque tous ceux du Nord de l'île. Van der Meersch vit dans le village de Fil deni Mange, un de ces "lucoronghs" qui avait avec lui cent vingt hommes et deux cents boeufs et auquel ce chef vendit de nombreux esclaves".

(COACM III, p. 198)

En 1664, les Portugais continuaient à être connus par les habitants de la baie d'Antongil où Joachim Blanck rapporte : "les inaignènes, nous ont dit que, dans le Nord de l'île, il y avait des Portugais, mais que leurs navires ne venaient jamais de là à Antongil ...". (COACM III, p. 329).

Ainsi, à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle, les Portugais semblent avoir surtout fréquenté la côte malgache faisant face à Mozambique. THEVENOT, décrivant l'état de leur commerce dans l'Ouest de l'Océan Indien, en 1662, remar-

que brièvement "ils touchent quelquefois à la côte occidentale de Madagascar" (COACM III, p. 301). Cependant, ces visites commerciales ne signifient aucunement un désir d'installation permanente, malgré le plaidoyer, en 1667, du Père Barreto, qui écrivit au vice-roi de l'Inde pour proposer une conquête de Madagascar.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les rapports portugais avec le Nord-Ouest restaient si importants que le traitant MAYEUR envisageait de les supplanter en créant un établissement à Nosy-Be (!), même au XIX^e siècle, si l'on en croit GUILAIN, qui fit une étude détaillée sur le commerce, des Portugais venaient trafiquer à Anorontsangana et à la baie de Marambitsy (1841-1843, p. 529).

Les rapports commerciaux portugais avec les échelles Nord-Ouest se traduisent dans les sites archéologiques d'Antsoheribory par des tessons de poterie rouge de l'Alemtejo et un peu de faïence bleue et blanche du Portugal. On est étonné qu'un si faible nombre de mots portugais ait été adopté dans l'Ouest et le Nord-Ouest. A peine cite-t-on aujourd'hui les mots *ampingaratse* pour fusil (Port. *espinguarda*), et *parata* pour l'argent (Port. *prata*). Il n'y a pas eu de *sabir* malgache-portugais ou du moins, il n'a pas subsisté, à part une parole du roi Samamo qui, en 1619, agglutine dans une même phrase un mot malgache (*tsara* = bon), un mot portugais (*duxer*, c'est-à-dire *deixar* = laisser), et un mot souahili (*kuenda* = aller).

Pourtant, au XVII^e siècle, le Portugais semble avoir été connu d'un bon nombre de Malgaches du Nord-Ouest et de Comoriens. En 1602, lorsque Martin de VITRE relâcha à l'île Mohéli, il y rencontra plusieurs individus qui parlaient portugais (COACM I, p. 284). La même année, toujours dans l'île de Mohéli, les Hollandais de l'Amiral Spilberg constatèrent que le roi parlait assez bien cette langue. En 1608, l'Anglais Sherpey relâcha à la Grande Comore. Il...

"eut une assez longue conversation avec le roi à l'aide d'un interprète et il apprit qu'il avait quelquefois des relations avec les Portugais, dont il parlait un peu la langue".

(COACM I, p. 419-420)

Walter PEYTON constata, en 1614, que le portugais était parlé à Domoni, à Anjouan parmi "les Arabes, les Turcs et les Maures" de l'île, et que le pilote d'un boute qui venait de Madagascar s'exprimait couramment dans cette langue. Enfin, aussi tard qu'en 1741, les Hollandais du navire négrier "De Brack" rencontrèrent dans la Betsiboka "le factoton et favori du roi, Anthony Chevaha, qui parlait bien portugais, ayant, disait-il, vécu dix ans à Lisbonne" (COACM VI, p. 111). Naturellement, le déclin de l'usage de la langue dut aller de pair avec l'évitement des Portugais de la côte orientale d'Afrique en XVIII^e siècle. Les Islamisés de Paté et de Mombasa, qui se rendaient à Madagascar, ne connaissent plus le langage des conquérants lusitaniens qui fut d'autant plus vite oublié que le souahili suffisait pour les communications ; mais, surtout, la venue d'autres étrangers en nombre important dans la deuxième moitié du XVII^e

(1) F. Hoppe (1970, p. 197) signale qu'à l'époque pombalienne (1750-1777) les marchandises allant de Mozambique à Madagascar payaient un droit de 10 %. En 1812, il y avait des navires portugais à "Bombetoke" (Valette 1970, p. 356). Une monnaie portugaise de Louis Ier (1861-1889) aurait été trouvé lors de la destruction d'Ambanoro en 1960.

siècle va précipiter cette décadence des influences économiques et linguistiques venues du Portugal.

18. L'APPARITION DES AUTRES ETRANGERS AU XVII^e SIECLE

Avant la fin définitive de la prépondérance portugaise à Madagascar, les nouveaux concurrents dans l'Océan Indien, Hollandais, puis Anglais et, enfin Français, firent leur apparition sur les côtes d'abord pour y faire escale, puis, pour y réaliser quelques tentatives de colonisation qui n'eurent guère de suite. A l'exception de la baie d'Antongil où les Hollandais établirent quelques temps un poste de traite, le Nord ne connut que d'épisodiques passages de marins-commerçants pour des rafraîchissements et quelques esclaves.

Les Hollandais guidés au début par *l'Itinerario* de Lindschoten partirent à la recherche des épices et firent de Bantam en Indonésie un premier comptoir prospère ; quinze expéditions quittèrent la Hollande pour le Sud-Est asiatique, entre 1595 et 1602. La première, commandée par Cornelis de Houtman, passa, en 1596, par Sainte-Marie et la baie d'Antongil ; cette baie où l'on pouvait se procurer du riz et des vivres devint rapidement un lieu privilégié de relâche des Hollandais. Certains marins prirent l'habitude de graver des inscriptions à l'île Mangabe, et James Lancaster nota les premières en 1601 ; occasionnellement les Hollandais qui faisaient voile vers Bantam, mais aussi, vers l'Inde (Pulicat) et le Golfe Persique, s'arrêtaient à la baie de Saint-Augustin et dans l'Extrême-Sud, à Sainte-Luce. En 1618, un important naufrage d'un navire de cette nation eut même lieu sur la côte karimbola.

L'installation néerlandaise à l'île Maurice, en 1638, allait donner à la baie d'Antongil un rôle important pour l'approvisionnement en riz et en esclaves de la nouvelle colonie ; un traité fut même passé avec les chefs locaux en 1642 et un établissement à terre maintenu. Mais, en 1647, le dernier Hollandais quittait l'île Maurice et les rapports avec Madagascar autres que les brèves escales des navires allant en Inde se firent désormais depuis la colonie du Cap fondée en 1652.

Dans les couches archéologiques des sites du Nord-Est les visites hollandaises se traduisent à la présence de verroterie d'Amsterdam ; les perles se trouvent dans les sites de Nosy Mangabe, mais aussi de Vohémar pour lequel on n'a pas de renseignement précis sur les visites hollandaises, à l'exception de celle que fit S. Van Kerkkoven en 1662. En 1667, Vollenhoven relâchait à Nosy Berofia, et, en 1672, Nieuhoff était porté disparu chez les gens de Quale où il était allé commercer.

Lorsque la puissance sakalava s'établit dans le Boina, les achats hollandais d'esclaves à Bombetoka devinrent très importants (*Voyages du "Soldaat"*, puis du *"Peter en Paul"* et du *"Nordgoow"*) ; il y aurait même eu un comptoir temporaire à la Mahajamba. Les approvisionnements en esclaves semblent avoir été ensuite interrompus un temps, car les Hollandais se pourvurent sur la côte orientale d'Afrique, vraisemblablement dans la baie Delagoa.

Les Anglais suivirent d'assez près les Hollandais, et, en 1601, James Lancaster, venant par l'Ouest de Madagascar, doubla le cap d'Ambre et fit escale à Antongil et Sainte-Marie. En 1609, Rowles vit son équipage décimé par les gens d'Itongomaro dans la baie d'Ampasindava.

A partir de 1611-1613, date des fondations des comptoirs de Surate et de Masulipatam, en Inde, les Anglais vont faire assez régulièrement escale à la baie bien abritée de Saint-Augustin dans le Sud-Ouest. Nicolas Downton s'y

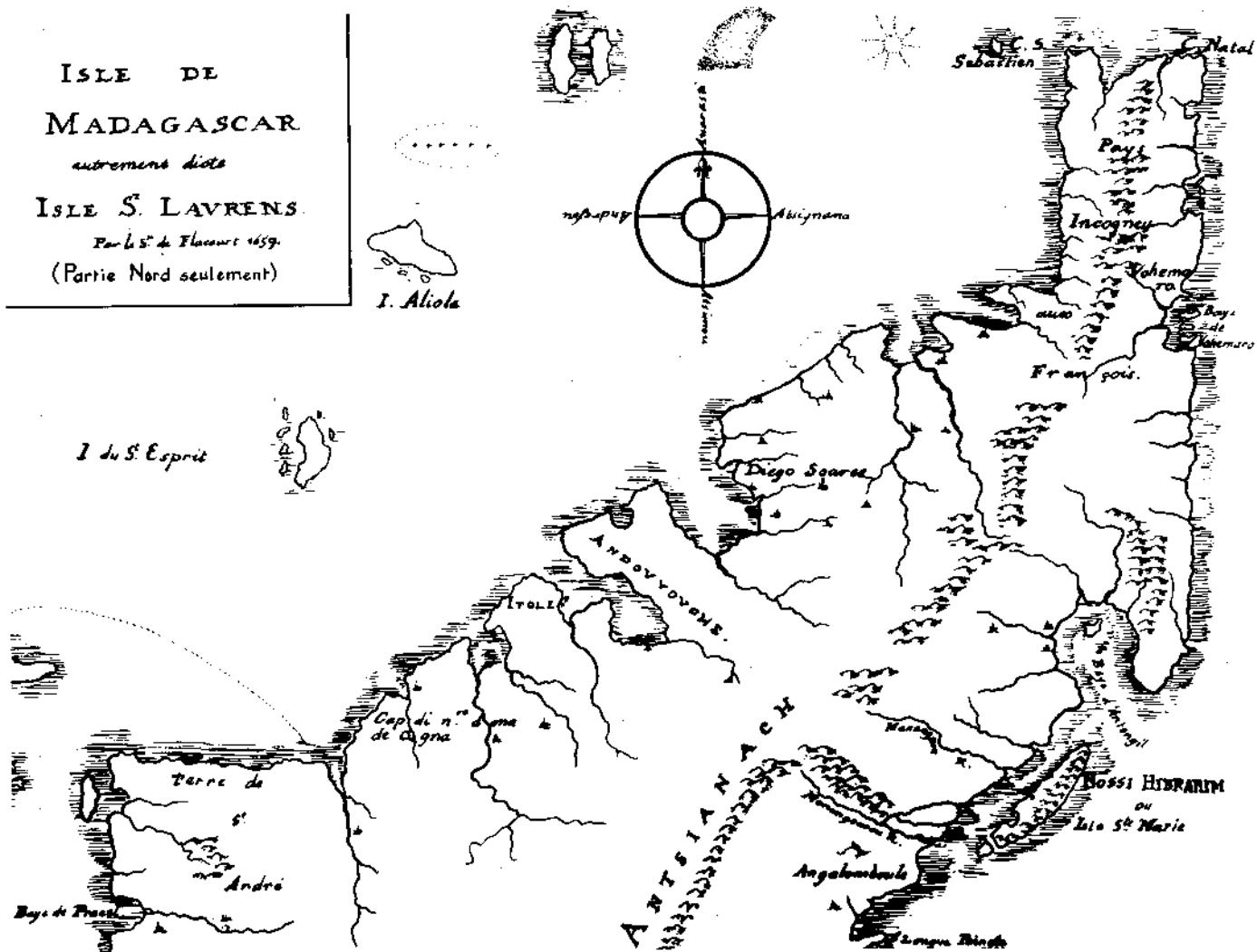
arrêté en 1614. Th. Herbert y serait aussi passé en 1626 (COACM II, p. 397), et Boothby en fait une description détaillée.

En 1645, la compagnie de Courteen cherchait à fonder un établissement dans cette même baie de Saint-Augustin, mais il était prévu de s'intéresser à Nosy Be et d'acheter des esclaves à la baie de Boina. Weddal, capitaine attaché à cette compagnie commit des exactions dans la baie d'Ampasindava et, ce mauvais précédent explique peut-être l'échec de la tentative de colonisation de Hunt à Nosy Be quatre ans plus tard ; il est resté de cette expédition d'intéressants croquis de la côte faits par Wilde. Toujours, sur Nosy Be, on possède la relation assez douteuse de William Everard, qui, y aurait été abandonné comme naufragé à la fin de XVIIe siècle. Vers 1702, les visites anglaises, notamment celle de Thornton, vers les baies de Narinda et d'Ampasindava, apportent une documentation qui renouvelle celle des cartes portugaises.

Suivant l'exemple des Hollandais et des Anglais, les Danois vont chercher à participer à cette épopée océanique ; à partir de 1618, ils fondent un comptoir à Tranquebar, sur la côte de Coromandel ; lorsqu'ils s'arrêtent à Madagascar, ils touchent l'Extrême Sud, mais, au siècle suivant, ils participeront comme les navigateurs des autres pays à la traite des esclaves en pays sakalava.

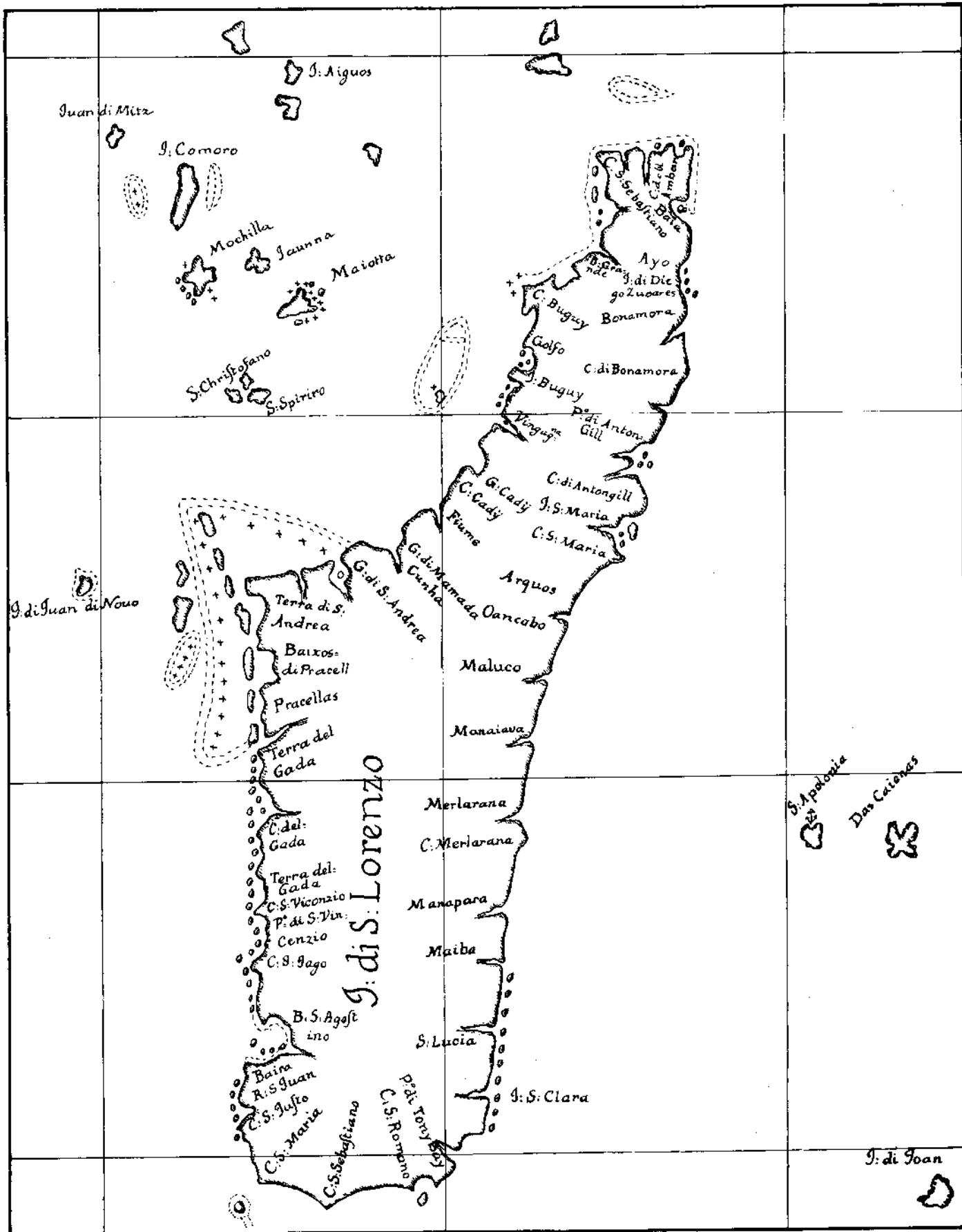
Les Français sont les derniers arrivés à Madagascar ; bien qu'en 1529 les frères PARMENTIER aient fait escale aux îles Stériles et, qu'avant les débuts de la colonisation dans l'Extrême Sud, il y ait eu quelques visites, notamment celle des navires "le Croissant" et "le Corbin" à la baie de Saint-Augustin en 1602, ainsi que celle des Rouennais de Beaulieu en 1620 ; à partir de 1630, les Français s'intéressent à la région de Fort-Dauphin avec Regimont, Goubert, puis Cauche, arrivé en 1638, qui accueillera Pronis venu fonder un établissement permanent en 1642. Ce n'est qu'à partir de 1667 qu'un des traitants établi à Fénérive, François MARTIN fera explorer la côte du Nord de la baie d'Antongil. Vers 1669-1670, GIGAULT et DU BOIS semblent avoir visité les baies de Mahajamba et Boina. On doit à des Français, CHEVREUIL et DUPRE-EBERARD, les premiers croquis des baies de Boina et de Bombetoka.

ISLE DE
MADAGASCAR
autrement dite
ISLE S. LAURENS.
Par le S^e de Flacourt 1659.
(Partie Nord seulement)



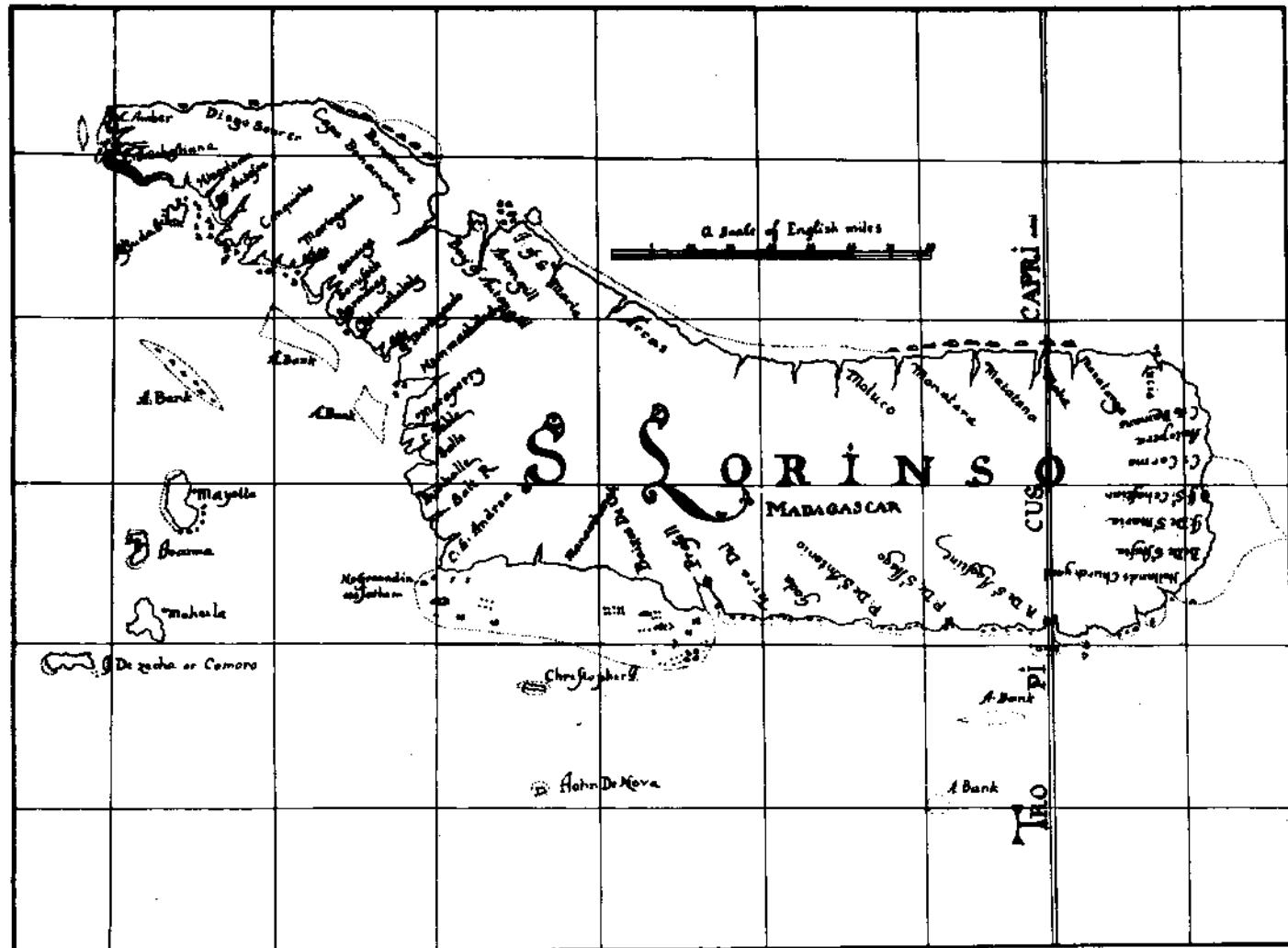
33

Si l'on fait le bilan des visites commerciales des Européens pendant le XVII^e siècle dans le Nord, on retire l'impression que, sauf à la baie d'Antongil, leur effet fut assez limité. Comme les sites archéologiques dénotent une activité économique assez considérable, il faut en déduire que le commerce des échelles a donc encore été fait à cette époque par les Islamisés et cela dans une large mesure. On comprend que l'irruption sakalava va viser à contrôler tout de suite ces lieux privilégiés du commerce que sont les échelles.



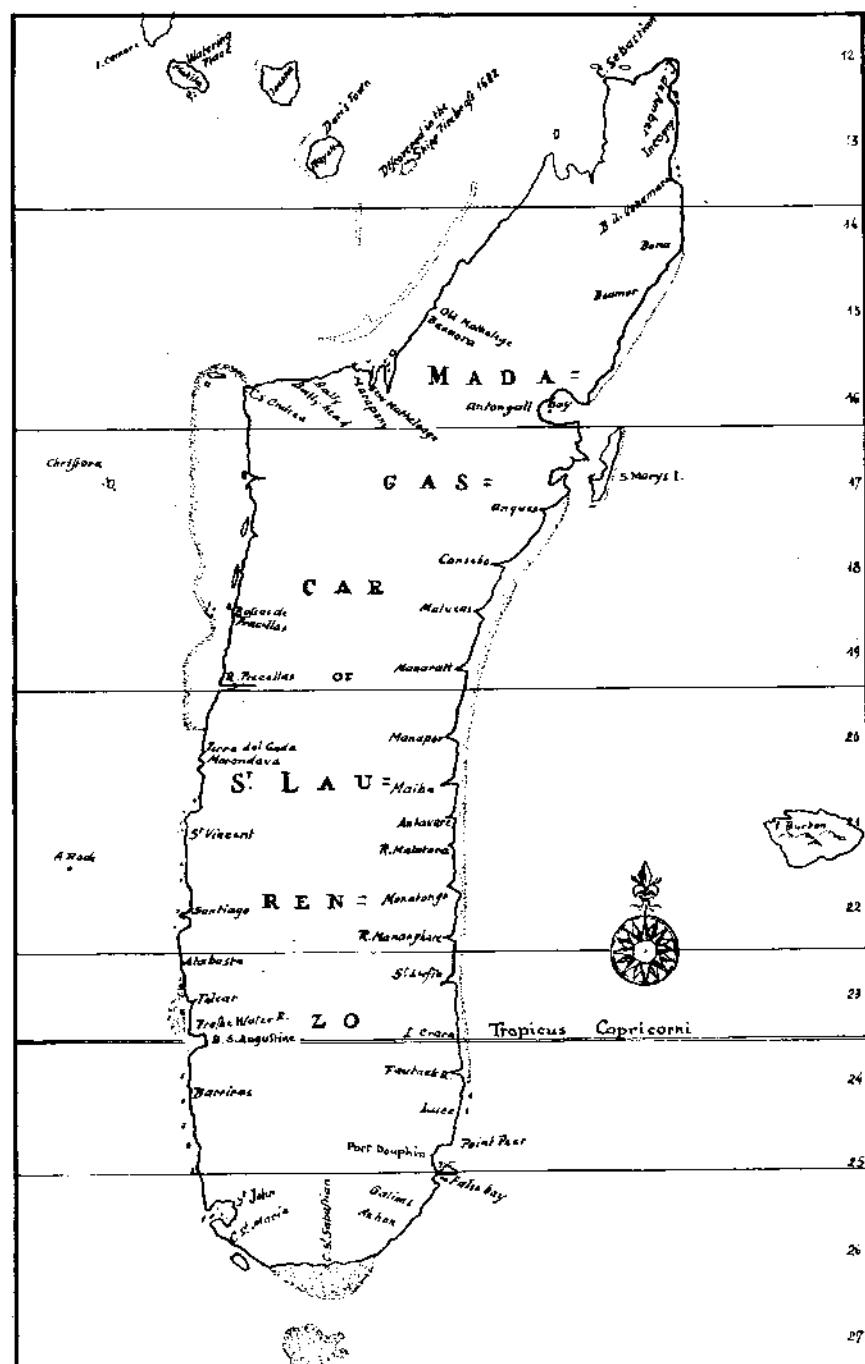
Carte de Madagascar d'après Dudley (1646)

Le tournant des années 1700 est marqué par la présence des pirates. Ceux-ci délaisse la mer des Antilles et viennent s'installer à Madagascar sur la côte est, vers Sainte-Marie, dans le Nord, peut-être à la baie de Diégo-Suarez, ainsi que dans l'Ouest et le Nord-Ouest (Deschamps 1949). Dans la région qui va devenir terre sakalava, ils lient leur essor à celui de cette nouvelle dynastie conquérante. Il a semblé donc plus judicieux d'évoquer leur rôle en même temps que les hauts faits de ceux qui furent leurs associés malgaches.



Carte de Madagascar d'après William Haecke (1680)

Les pirates disparaîtront vers 1724, installés à Bourbon, métissés à la côte est, ou chassés par les successeurs d'Andriamandisoarivo. La puissance des flottes chargées de réprimer leurs actions est l'explication de leur soumission ou de leur disparition. Cependant, depuis la côte est, leurs descendants, les Malata, animeront à la fin du XVIII^e siècle les incursions contre les Comores et la côte orientale d'Afrique (par. 22).



36

Carte de Madagascar d'après Thornton (1703)

Chapitre VI

L'époque sakalava

"Le roi ayant appris ton arrivée par terre a fait assembler de suite ses principaux chefs et leur a demandé si jamais, sous le règne de ses ancêtres, il leur était venu des Français dans ses Etats par terre.

Ses chefs lui ont répondu : Non, ni même aucune autre nation étrangère. Les Français et autres blancs avec lesquels on fait le commerce y sont toujours venus par eau.

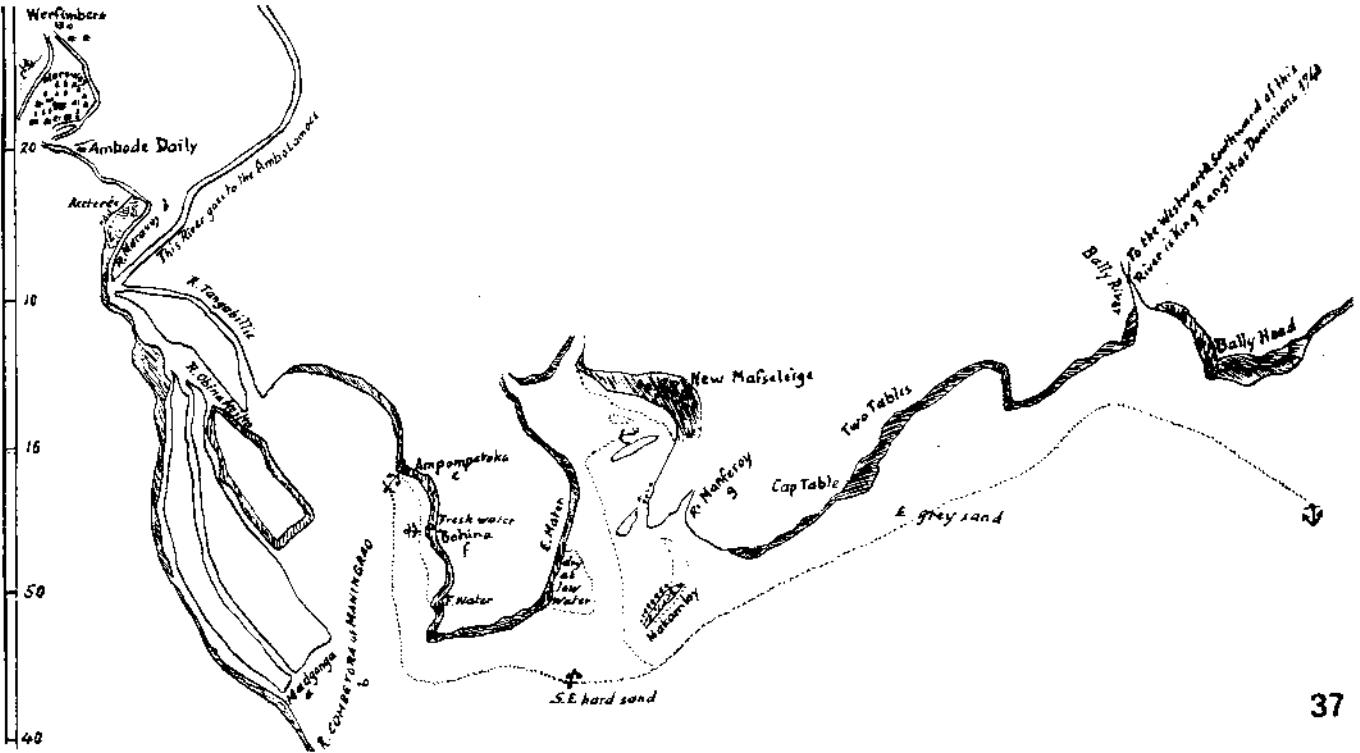
Alors le roi a dit : Puisque les Blancs ne sont jamais venus ici que par eau, il faut que ceux-ci s'en retournent".

(Dianhomay à Mayeur, le 24 août 1774)

19. L'ASSUJETTISSEMENT DU BOINA A LA DYNASTIE SAKALAVA, HEURTS ET TRANSACTIONS AVEC LES ISLAMISES

Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les Islamisés avaient eu, le plus souvent, en face d'eux, des unités politiques assez faibles qui ne pouvaient guère mettre en danger leur suprématie économique ; lorsque ces unités politiques devaient exceptionnellement des royaumes puissants, comme celui d'Itongomaro, la vie des échelles était menacée.

Vers 1690, un phénomène d'une ampleur jusqu'ici inouïe à Madagascar submerge le Nord-Ouest ; les Sakalava qui avaient fondé dans la première moitié du XVIIe siècle un grand royaume au Menabe, débordent plus au Nord et fondent l'empire du Boina ; certes, il ne s'agit pas d'un phénomène aussi dévastateur que les incursions des Zimba et des Galla en Afrique orientale ; au déferlement des hordes assez inorganisées va succéder l'établissement d'un royaume despote que solide qui, après avoir subjugué les Islamisés, se servira d'eux.



37

Carte du Nord Ouest d'après Holst (1738)

ANDRIAMANDISOARIVO, de son nom vivant SIMANATO, que la tradition royale sakalava considère comme un fils de la première femme d'ANDRIANDAHIFOTSY (donc un Volamena), mais un frère cadet de TRIMANONGARIVO (Andriamanatriarivo), ne pouvant supporter son éviction du trône du Menabe vers 1685, s'en alla dans le Nord, se tailler un royaume, suivant là, sans doute, une tradition inaugurée antérieurement par les Zafinifotsy (descendants du roi issus des autres femmes que la première épouse). L'épopée guerrière d'Andriamandisoarivo a été relatée par GUILLAIN. La première phase de la conquête dans les pays allant depuis l'Ambongo jusqu'à la Mahajamba est décrite comme suit, par l'auteur des documents :

"... Andriamandissou passa la rivière Bâli, et fit irruption à travers le territoire des Sandagouatsis, dans celui de Manan'bara, borné au Sud par le fleuve du même nom. Les Sakalaves, en passant ce fleuve, l'appelèrent Ranou-mainti, en réminiscence de la Sakalave, nommée aussi, comme il est dit plus haut, Ranoumainti, par les bandes d'Andriandhéfoutsi. Le pays de Manan'hara avait pour habitants les Manangadabos ; il était borné à l'Est et au S.E. par la grande forêt Anghalavouri ; au Nord et N.-E. par la rivière Matzamba ; à l'ouest par la mer. Les Manangadabos ne purent résister aux hordes aguerries du prince sakalave, et, Razoalhao, le chef qui gouvernait le pays, se retira à Anghalavouri, où il mourut et fut inhumé".

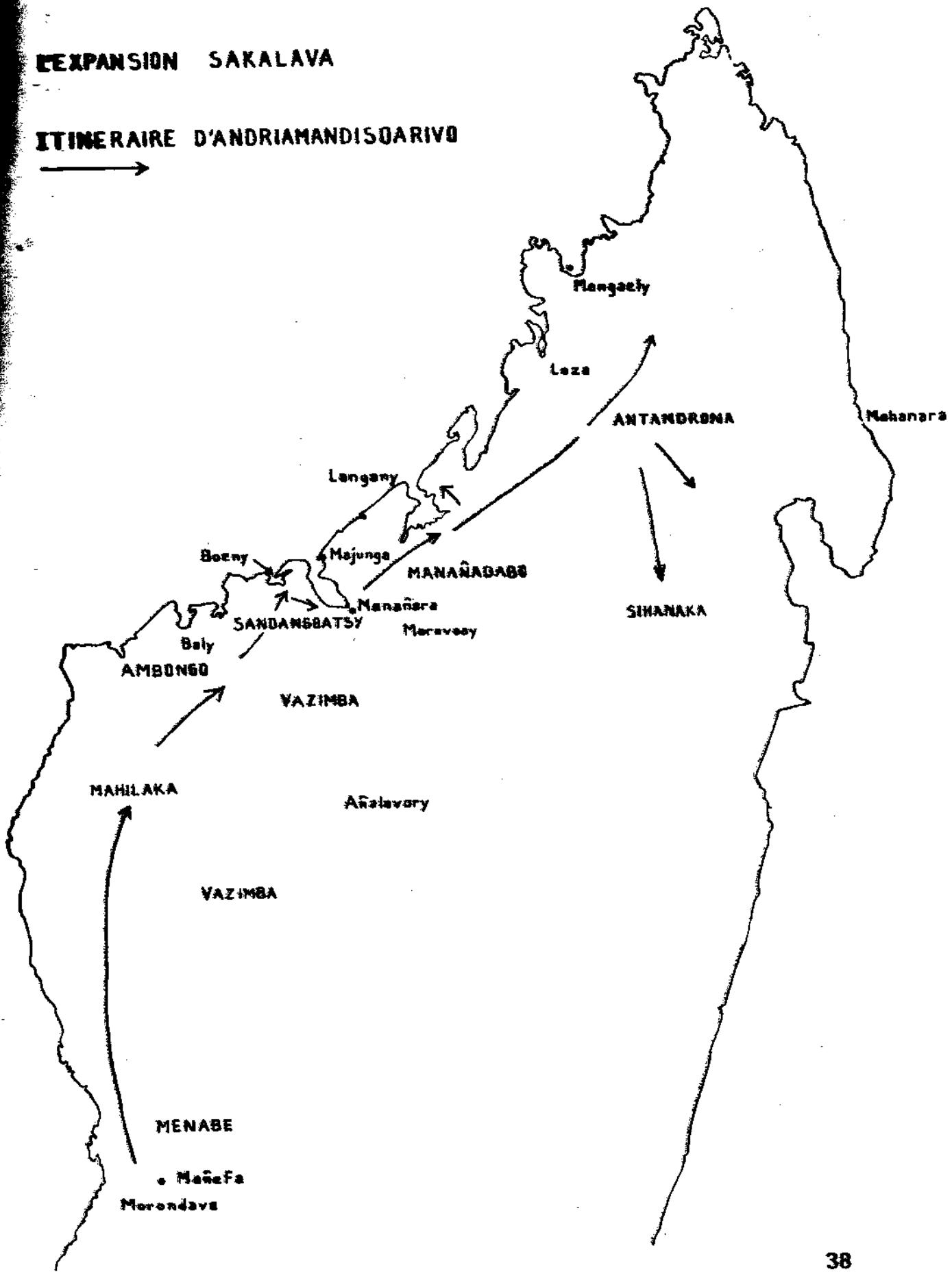
(Guillain 1845, p. 18-19)

Pour DEFOORT (1905), ce RAZOALHAO qu'il orthographie RASOALAO, aurait été le roi des Antalaotse, c'est-à-dire des Islamisés qui dominaient le commerce dans la baie de Boina. A mon avis, Rasoalao était probablement le chef des populations dispersées de l'intérieur (!) envers lesquelles les Antalaotse reconnaissaient peut-être une certaine allégeance pour les besoins de leur commerce.

(1) Mellis (1938, p. 106) écrit Razananao

EXPANSION SAKALAVA

ITINERAIRE D'ANDRIAMANDISOARIVO



mais il n'était pas Antalaotse lui-même. La tradition de ce roi semble même s'être conservée parmi les populations du Nord-Ouest de l'Imerina qui en ont fait un héros vazimba prodigieux. Toujours est-il que les sources concordent pour assurer que les Antalaotse furent le principal adversaire. Délaissant un moment le réduit antalaotse de la baie du Boina, Andriamandisoarivo continua vers l'Est. Toujours, selon GUILLAIN (1),

"... Poursuivant le cours de ses conquêtes, Andriamandissou soumit ensuite les Ant'ambohilavas qui habitaient le territoire compris entre les rivières Matzamba et Louza, et dont le chef Andrianpieriha, résidait au village d'Antsinghi sur le revers occidental de la grande montagne Anquiripik. Les vaincus s'étant réfugiés en grand nombre chez les Antandrounahs, leurs voisins repandirent à tel point parmi eux la terreur et la crainte d'un sort pareil au leur, que les chefs d'Androunah envoyèrent des ambassadeurs au-devant du conquérant pour le complimenter et reconnaître sa suzeraineté".

(Guillain 1845, p. 19)

Après ces victoires faciles sur les Vazimba, les Mananadabo, et les Antandrona, Andriamandisoarivo a encore à soumettre la puissance antalaotse. C'est une fois de plus à Guillain qu'il faut avoir recours pour mettre en évidence les changements survenus dans les pays qui entouraient les échelles.

"... A l'époque où les Sakalaves s'établirent dans le Nord, il y avait donc à la côte Ouest de Madagascar quatre établissements antalaots' : l'un, et c'était le plus considérable, à Langani, ayant pour chef Amadi ; un second à Kandrani, dont le chef était Manafi, fils de Bakari ; un autre à Bouéni, sous l'autorité de Faki ou Yombi-Faki ; un quatrième enfin à Bâli, gouverné par Ibrahim. Toutes les quatre relevaient politiquement et religieusement du chef de Langani, qui prenait le titre de sultan, et pour lequel la prière était dite par tous les colons.

Jusqu'alors, les Antalaots' avaient vécu en bonne intelligence avec les indigènes, sans se reconnaître dépendants de leurs chefs ; le conquérant sakalave voulut leur imposer sa souveraineté, et fit attaquer Langani. Les habitants résistèrent, mais ils n'avaient pas sur les Sakalaves, quant aux moyens de guerre, la même supériorité que sur les Manangadabos et les autres indigènes, et ils étaient surtout bien inférieures en nombre à leurs adversaires. Ils furent battus, et leur chef, Amadi, ayant été tué, ils s'embarquèrent avec leurs familles, et se réfugièrent à Bouéni.

A la nouvelle des événements survenus à Langani, Ibrahim, chef de l'établissement de Bâli, quitta le pays, et s'en retourna, dit-on, en Arabie avec sa famille ; mais une partie de ses gens rejoignirent leurs coréligionnaires de Bouéni, ce qui firent aussi ceux de Kandrani".

(Guillain 1845, Note 6, p. 349)

A son retour des pays de l'Androna et de la Mahajamba, Andriamandisoarivo vint s'établir à Tongay sur une colline qui domine la Mahavavy du Sud et où se trouve l'actuel Bezavodoany avec les tombeaux royaux dont une description est donnée dans la contribution relative à la baie de Boina. Il semble que les Antalaotse aient continué un temps de défier le conquérant sakalava dans l'île d'Antsoheribory ...

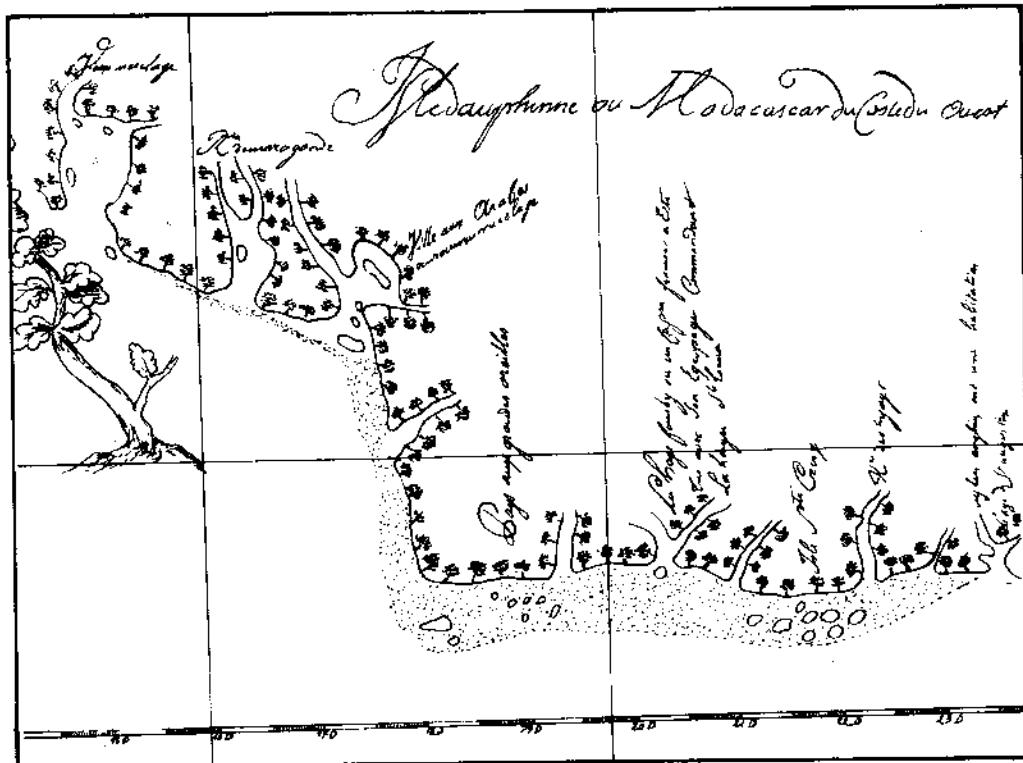
(1) Cf aussi Mellis (1938, p. 106) qui reprend peut-être Guillain.

"... Non loin, et à l'ouest de Tongai, au fond de la baie de Bouéni, était situé un village de ce dernier nom, bâti, ainsi que plusieurs autres au Nord et au Sud, par une colonie d'Arabes, établie sur cette côte long-temps avant l'arrivée des Sakalaves. L'un de ces villages, Langani, élevé dans la baie de Matzamba, était déjà tombé au pouvoir d'Andriamanissou lors de l'excursion de ce conquérant vers le Nord, et, la lutte une fois engagée, les colons semblaient ne pouvoir échapper à une destruction totale que par l'exil ou la soumission. Mais, en apprenant la prise de Langani, les habitants de Bouéni, prévoyant qu'ils ne pourraient défendre plus efficacement leur village, s'étaient transportés avec leurs biens sur une petite île sise dans la baie, et s'y étaient fortifiés. Ceux des autres villages se joignirent à eux, et, tous réunis sur ce point, ils purent encore, à la faveur de sa situation insulaire, repousser pendant plusieurs années les prétentions de souveraineté du prince sekelave; mais, l'île ayant été enlevée par surprise, ils furent forcés de se soumettre".

(Guillain 1845, p. 20)

Dans un autre passage, le même auteur fait état avec une plus grande précision de détails de la ruse qui permit d'enlever Antsoheribory. Cette stratégie est discutée à l'occasion de la présentation de l'histoire de la baie.

GUILLAIN rapporte aussi que cette soumission des Antalaotse ne fut d'abord pas complète et que le chef Faki qui s'apprêtait à résister fut tué par Andriamandisoarivo. Ultérieurement, la petite fille du grand roi ANDRIANANTANARIVO fut appelée à régner sur les Antalaotse et épousa l'un d'entre eux.



39

MAZURIER (1899, p. 267-268) spécifie bien que le seul obstacle sérieux à la conquête d'Andriamandisoarivo fut celui opposé par les gens des échelles. Selon cet auteur, le jeune frère du roi de Langany, Manamoana, aurait été battu à Boeny, ses partisans ayant reflué sur la Mahajamba, Manamoana aurait préféré se tuer plutôt que survivre à sa défaite. Toujours est-il qu'à partir

de cette époque la décadence de Langany à la Mahajamba sera complète, mais que l'échelle de la baie de Boina survivra, puis connaîtra un essor (!).

Récemment, R. KENT (1970, p. 201) a attiré l'attention sur le témoignage d'un des compagnons du pirate Cornelius, qui rapporte (par la plume de Johnson), la conquête de Boina par ANDRIAMANDISOARIVO appelé CHIMENATO (Simanato). Après avoir tenté d'arracher le pouvoir à son frère, Simanato serait allé, comme l'affirme la tradition sakalava, entreprendre des guerres dans le Boina ...

"... Puis, il alla dans le Nord, où il fit sans grand succès la guerre à Andian Methelage et il s'établit sur un cap, au bord de la mer, où les Tyloutes (Antalaotse), c'est-à-dire les habitants de la côte qui sont des descendants d'Arabes, et les Vanjimbos (Vazimba) qu'on regarde comme la dernière caste de toute l'île, lui causèrent toutes sortes de vexations et l'entretinrent en de perpétuelles alarmes".

(COACM III, p. 616-617)

Mieux que la tradition sakalava floue et contradictoire, nous savons que Simanato combattit le prince de la baie de Boina (Andian Methelage) et que les Antalaotse (Tyloutes) et les Vazimba (Vanjimbos) firent cause commune contre lui.

Ce fut alors, d'après JOHNSON, que deux navires négriers, appartenant à Frédéric PHILLIPS de New-York, qui avaient été mal reçus vers Morondava, s'arrêtèrent chez Simanato, qui leur fit bon accueil. Les capitaines acceptèrent d'aider le roi sakalava dans ses guerres à la condition qu'on les laisserait se pourvoir en esclaves parmi les prisonniers. Deux expéditions victorieuses eurent lieu et Simanato offrit de renouveler la convention.

"... Le roi leur proposa de lui laisser ces vingt hommes promettant de leur fournir pour rien à leur prochain voyage toute une nouvelle cargaison d'esclaves. Ces hommes ne demandant pas mieux que de rester à terre les navires les y laissèrent et partirent. Quand ils revinrent l'année suivante, ils reçurent leur pleine cargaison conformément à la convention, et ils emmenèrent ceux de leurs compatriotes qui désiraient être rapatriés, en laissant quelques-uns qui s'y trouvaient bien et qui aidèrent Chimenatto à soumettre complètement à son autorité les Antylouts et les Vanjimbos, de sorte qu'il devint roi de tout le pays de Methelage".

(COACM III, p. 618)

(1) Sur la conquête d'Andriamandisoarivo, voir aussi les traditions recueillies par Laporte (manuscrit), Vincent Noël (1843, pp. 18 et suivantes), Mellis (1938, p. 105) et un passage de Drury sur les enfants d'Andriamandisoarivo dans lequel on lit : "L'autre (frère) avec environ huit cents hommes, traversa la belle contrée où l'on conserve le bétail et qu'habitent les Virzimbers, puis allant plus au Nord, il s'établit sur la rivière que les Européens appellent Masseelege ... il fonda un royaume que gouverne actuellement son fils Deaan Toakaffu". (COACM IV, p. 353).

On conçoit que l'aide ainsi fournie par les Blancs allait faire du roi de Boina un allié de ceux-ci (1). Les pirates surent particulièrement en profiter et l'alliance se poursuivit après la mort de Simanato (1704). Dans un autre passage, Johnson fait encore allusion à cette position privilégiée des étrangers qui inaugurent une politique nouvelle des rapports commerciaux avec les Sakalava.

"... Dans l'ouest, au contraire, les diverses provinces sont réunies sous l'autorité d'un seul prince qui réside près de Methelage et qui est un grand ami des blancs, car, son père qui a conquis son royaume à l'aide des Européens, lui a légué l'obligation de leur fournir tout ce dont ils auraient besoin..."

(COACM III, p. 470)

Naturellement, les échelles de la baie de Boina, puis de la Betsiboka, vont bénéficier de ces relations où l'approvisionnement en esclaves tiendra de plus en plus une place essentielle. La réputation de Simenato était telle que, dix ans après la mort du roi, PARAT, dans son rapport encore inédit, désigne les rivages du Nord-Ouest, sous le nom de "côte de Samanate". (Parat 1714).

Le fils d'Andriamandisoarivo, nommé ANDRIANAMBONIARIVO, sans doute de son vivant ANDRIANTOKAFO, affirma les conquêtes de son père vers le Nord ; en 1722, si l'on en croit un manuscrit du dépôt des cartes et plans de la marine, il envoya même une expédition punitive dans la baie d'Ampasindava.

"... En 1722, Mangaely (îles Ambariotelo) était un repaire de forbans. On dit qu'il y eut en ce lieu un massacre de forbans fait par les noirs du pays et qu'en conséquence le roi de Massailly, nommé Ratocaffe, y a envoyé ses soldats pour y égorguer tous les noirs, hommes, femmes et enfants, jusqu'aux chiens et a fait piller tous leurs bestiaux. Depuis ce temps, cet endroit est désert".

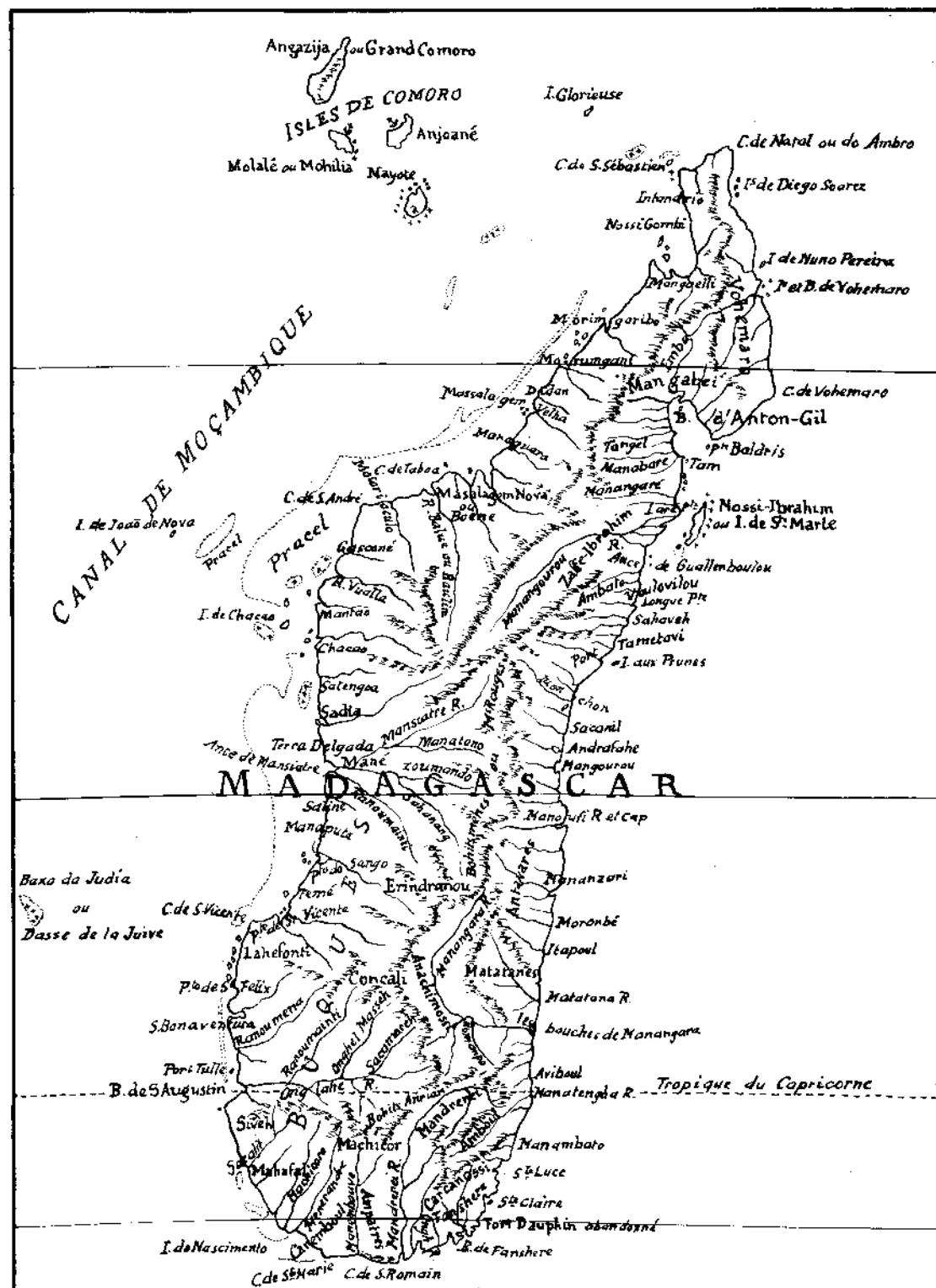
(COACM V, p. 104)

Le trafic des Européens se déplaçant de plus en plus sur la Betsiboka (encore appelée Mananara), le roi sakalava se met à résider à Marovoay ; le transfert de la capitale depuis Bezavo à Marovoay, ne se fera que graduellement. Parallèlement, le terme Masselage (ou Massailly) commence à s'appliquer aussi à la Betsiboka. Celles-ci deviendra "le Grand Massailly" et la baie de Boina "le Petit Massailly" (Peltier 1903). Drury qui vint commercer en 1716, nous donne une idée de cette fluctuation de la toponymie lorsqu'il désigne "Deaan Toakeoffu, roi de Munnongaro ainsi nommé Masseelege" (COACM IV, p. 342).

Bien que le commerce semble s'être poursuivi pendant tout le XVIII^e siècle, la présence des pirates jusque vers 1725 a pu décourager certains visiteurs, et parmi ceux-ci des Anglais. Dans sa courte description de Madagascar et des îles des mers éthiopiennes, Alexandre HAMILTON indique à ce sujet :

"... Quant aux Anglais, ils ont fait la traite des esclaves sur la côte occidentale de l'île, particulièrement dans la baie de Saint-Augustin, ainsi

(1) La participation d'étrangers qui introduisent des armes à feu a été également une des causes de l'épanouissement du royaume d'Andriandahifotsy au Menabe. La contrepartie des armes a naturellement été la traite des esclaves qui connaît dès lors un essor considérable.



Carte de Madagascar d'après Danville (1749)

que dans l'ancienne et dans la nouvelle Messalige ; aujourd'hui, ils n'y vont plus guère à cause des pirates, quelques uns seulement y allant faire du commerce au péril de leur vie".

(Hamilton 1723, p. 155)

Vers 1733, ANDRIAMAHATINDIARIVO succède à son père et transfère définitivement la capitale à Marovoay (1). A en croire le Hollandais VALENTYN en 1726, il était déjà courant que le prédécesseur résidât souvent "sur la rivière de Maningaar (Betsiboka) à 15 ou 16 milles de l'ancre" (COACM V, p. 161) surtout lorsque venaient les navires pour commercer ; la capitale sera désormais si bien fixée que les rois du Boina ne se feront plus inhumer à Bezavo, mais près de Marovoay.

Sur cette nouvelle capitale en 1744, nous disposons du témoignage capital du Hollandais HEMMY, qui vint acheter des esclaves sur le navire "De Brack". DESCHAMPS (1960, p. 104) a insisté, à juste titre, sur l'intérêt de ce récit. On y signale, en effet, le palais entouré de cinq palissades, les nombreuses maisons, les magasins remplis des cadeaux offerts par les visiteurs précédents, le reliquaire des souverains défunt. Le roi y semble particulièrement despote tirant au fusil sur les sujets qui se présentent sans avoir été mandés. (COACM VI, p. 111 et suivantes).

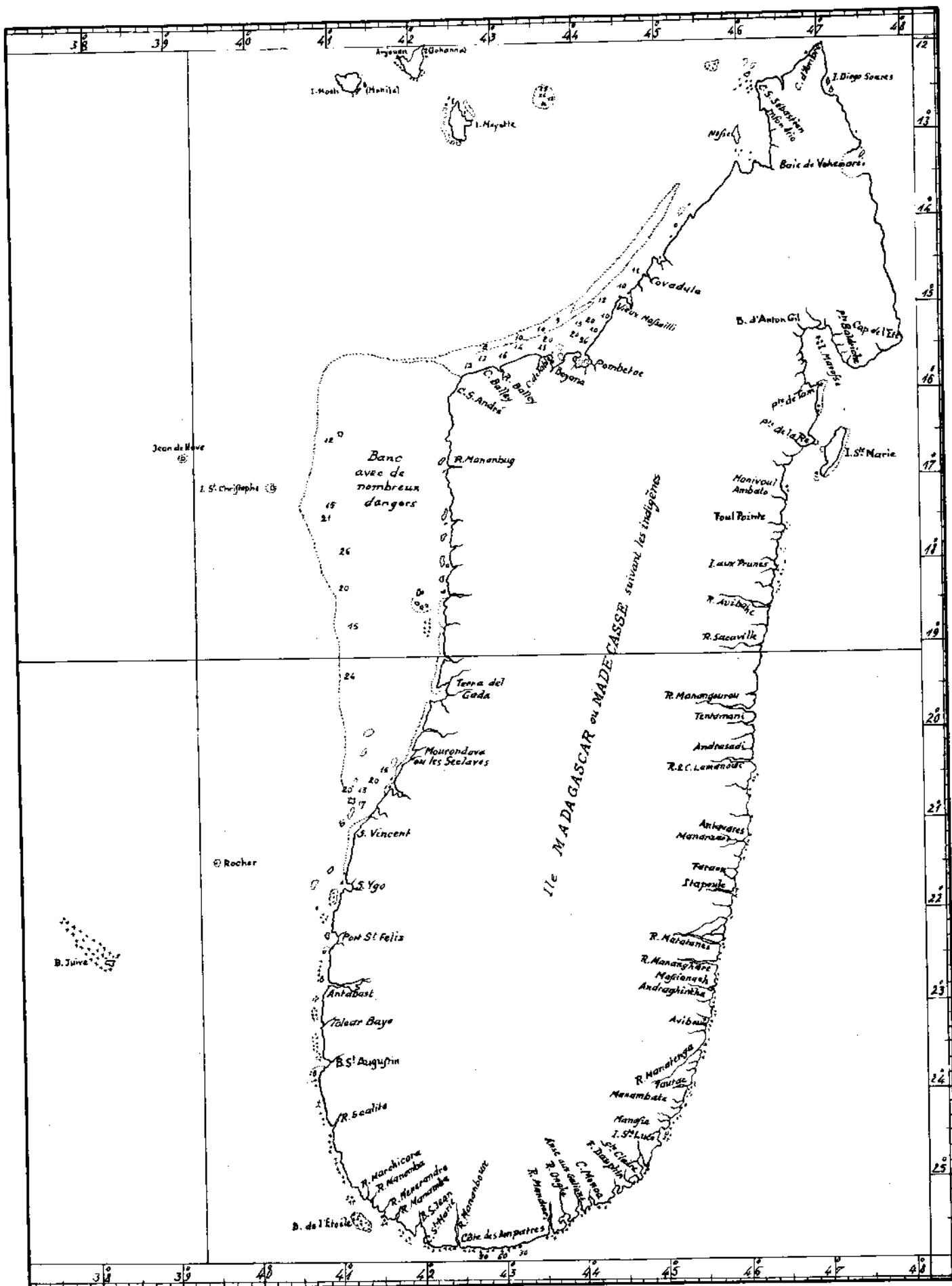
Le royaume sakalava d'alors semble en butte à l'agressivité des Sihanaka et la campagne guerrière du roi ne réussit pas à procurer des captifs pour les Hollandais.

Dans le milieu du XVIII^e siècle, un frère d'Andriamahatindiarivo, TSITAVANA, connu sous le nom posthume d'ANDRIANIVENARIVO, évincé du pouvoir après la mort de son aîné, reproduit l'aventure d'Andriamandisoarivo en allant se tailler un royaume dans le Nord ; ses campagnes victorieuses portent au sommet la puissance sakalava dans les régions septentrionales (2).

Après des règnes moins brillants dont Guillain (p. 29 et suivantes, ainsi que note N p. 368), et LAPORTE nous ont laissé les noms des titulaires, une petite nièce de Tsitavana, RAVAHINY accède au pouvoir vers 1785. Le royaume du Boina est alors au faîte de sa puissance, bien que constamment travaillé par les révoltes de palais et les soulèvements de populations mal assujetties celles-ci sont les Antankarana, les Sihanaka et, même les gens de l'Ambongo dont la révolte fut matée vers 1774 si l'on en croit le témoignage de MAYEUR qui entendit parler à Antanguin des rebelles Entambongs (1912, p. 1). A l'aube du XVIII^e siècle, survient une nouvelle scission dynastique sous l'impulsion de Boanamaka ; la branche royale Bemazava, encore aujourd'hui si importante dans la région de Nosy-Be en est issue.

(1) *Le déplacement des Antalaotse de la baie de Boina à la baie de la Betsiboka a pu être stimulé par le souverain de Marovoay, car des bâtards d'Amboiarivo cherchèrent à les attirer dans la baie de Baly.*

(2) *Vers 1760, Reglade entend dire à Fort-Dauphin que "le roi de Massaleidge est, paraît-il, le prince le plus puissant de toute l'île de Madagascar et entretient des relations commerciales avec les Français pour lesquels il a une grande amitié" (COACM V, p. 272).*



Carte de Madagascar par D'Après de Manneville (1753)

Les Français installés sur la côte Est et dans la baie d'Antongil avec BENYOWSKI reconnaissent la puissance du royaume sakalava du Boina avec lequel ils sont en compétition pour attirer dans leur sphère d'influence les vassaux de l'Extrême Nord.

Dans les mémoires de Benyowski (dont le texte authentique définitif doit être édité par Paule VACHER), le souverain sakalava est présenté comme particulièrement despote et disposant d'une armée de 3 000 hommes ; il commerce par mer avec les Arabes des Comores qui ont un poste de traite à Marovoay où Bérubé-Dudmène vint d'ailleurs trafiquer. Dans une lettre du 30 mai 1775, Benyowski affirme même avoir acquis le contrôle sur cet état, prétention que nous savons dénuée de fondement.

"... Le vaste royaume de Boana ou des Séclaves, le plus riche et le plus puissant sans contredit dans cette île, est enfin soumis à notre gouvernement. Les Arabes qui, depuis un siècle maîtrisaient les différents chefs des Séclaves voulant opposer à nos progrès une barrière ont pris des mesures forcées en exerçant des cruautés envers ceux qui se sont soumis au gouvernement françois et ils se sont attirés par là la haine des naturels au pays".

(Benyowski 1791)

Le Chevalier de la Serre fait état du commerce des Sakalava avec les Arabes en 1777 (1971, p. 499) et la réputation du royaume du Nord-Ouest était si grande à l'époque que RAMAROMANOMPO, grand chef des Betsimisaraka, crut bon par dessein politique de marier sa fille MATAVY avec un Zafimbolamena.

Le traitant DU MAINE a laissé une intéressante description du "royaume des Séclaves" qu'il visita en 1792. Il nous en indique grossso modo les dimensions :

"... Le "royaume des Séclaves" est, selon les Européens qui ont fréquenté Madagascar, le plus considérable de cette île. Il la coupe par une ligne diagonale imparfaite prenant à six journées de marche à l'ouest du port de Manahar sur la côte de l'est, jusqu'à la rivière de Maroundava ou Menabe, située sur la côte de l'ouest par les 20 degrés de latitude sud ; toute la partie du nord intérieur et extérieur dépend de la même souveraineté ; celle de l'ouest n'occupe, au contraire, qu'une lisière d'environ trente lieues de profondeur, et qui se prolonge vers le sud jusqu'à Menabe".

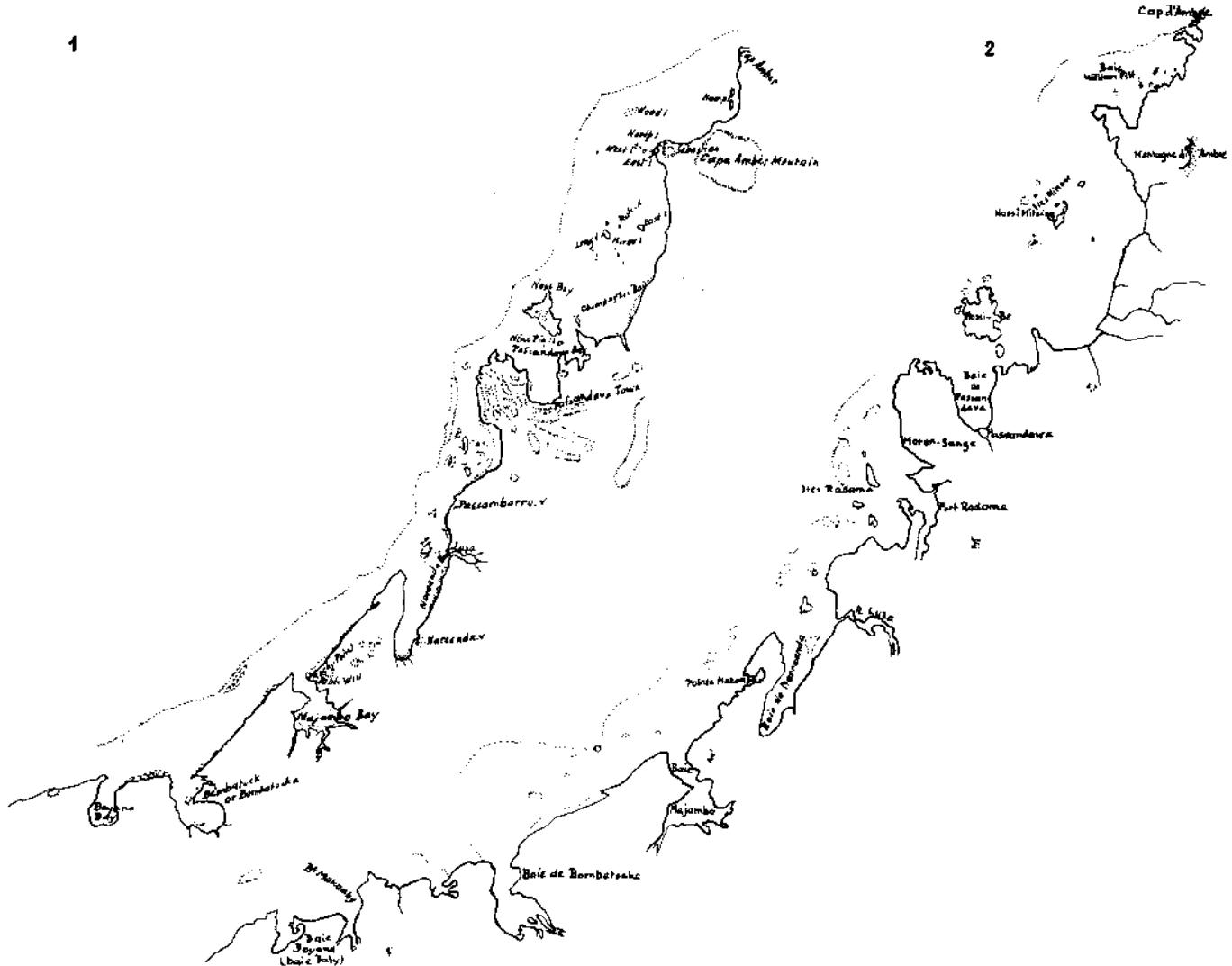
(Du Maine 1810, p. 21)

Le traitant français fut frappé de l'absolutisme de RAVAHINY et des procédures de justice pratiquées dans son royaume : ordalies, piquets d'exécution, etc ... Parmi les priviléges de la reine figurait la possession de milliers de boeufs "tsimirango", c'est-à-dire marqués à l'oreille de l'insigne des Zafimbolamena.

Le commerce extérieur était actif et les "Arabes" soumis à Ravahiny en exerçaient un monopole de fait. Après l'affrontement sakalava - islamisés de la fin du XVIIe siècle un modus vivendi s'était établi ; comme l'écrit Du Maine ..

"... Les Arabes redoutent son autorité et son caractère (celui de Ravahiny malgré qu'ils aient des forces suffisantes pour lui résister. Ils ont encore sous les yeux le pacte fédératif qu'ils firent avec le père de Ravahiny, de soutenir les Séclaves dans leurs guerres, après avoir obtenu de lui une cession de terrain considérable où ils s'établirent d'abord, et d'où ils sont passés à Mou sangaye à la suite des guerres".

(Du Maine 1810, p. 30)



42

Cartes de la côte N.O. d'après : 1 Inverarity (1802), 2 Owen (1824).

Ainsi, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le royaume sakalava connaît un important trafic maritime ; sur ses frontières, il n'y a guère de menaces, sauf, peut-être, du côté des Sihanaka ; un commerce de raphia existe même avec les Merina. La fragilité de l'édifice vient comme toujours des conflits intérieurs particulièrement avec les princes royaux, Volamena ou non, surtout ceux de l'Ambongo. Du Maine constate à ce sujet :

" ... Quelle que soit l'autorité de la reine, elle n'empêche point les propres parents de cette princesse de lui susciter des querelles ; ils partagent les pouvoirs de la force publique avec elle par le droit de transmission acquis de leurs ancêtres. Lorsque j'étais à Mouzangaye, la reine faisait des préparatifs hostiles contre eux pour se venger de quelques enlèvements de troupeaux et d'esclaves. Ils occupent la rive gauche de la rivière de Pombétoc, étant un peu enfouis dans les terres. Ils sont désignés et connus sous le nom d'Antanbongous

(Du Maine 1810, p. 31)

Il est probable aussi que les provinces du Nord du pays de l'Ankara étaient également plus ou moins soumises. En effet, la suzeraineté sakalava y fut souvent seulement nominale. Aussi est-il nécessaire de consacrer un développement à part à l'histoire de ces régions où s'éteint mystérieusement la civilisation

de Vohémar et de ses villes satellites au début du XVIII^e siècle.

20. INVASIONS DANS L'ANKARANA ET DISPARITION DES ÉCHELLES DU NORD-EST

Tout au long de l'*histoire sakalava*, les soubresauts politiques du Boina ont eu leurs contre-coups dans l'Extrême Nord. On peut même dire que, malgré leur relative autonomie, l'Ankarana et l'intérieur montagneux de l'Androna ont, dès l'aube des temps historiques, subi une véritable "sakalavisation" ; cette influence a pu faire croire à certains que, sur le plan linguistique et ethno-graphique, les gens du Nord se rattachaient au domaine malgache occidental alors qu'ils sont en fait très proches des *Betsimisaraka du Nord*.

Les premiers renseignements historiques que nous possédions sur la région sont ceux du Routier du Père MARIANO recueillis en 1613-1614 ; les côtes de la région du cap Saint-Sébastien étaient sous la domination d'Itongomaro, le roi d'Ankoala qui résidait dans le Sambirano ; les Portugais purent échanger du bétail et des provisions (bananes, ignames, riz et un peu de mil) contre des tissus, du métal et de la verroterie (COACM III, p. 645-646).

A l'occasion des guerres intestines (*ady-milongo*) qui survinrent au Menabe dans la deuxième moitié du XVII^e siècle une branche royale secondaire, les Zafinifotsy (descendants d'Andriambolafotsy ou peut-être d'Andriandahifotsy) émigrèrent vers le Nord, semblant avoir précédé de peu dans ces contrées, les Zafimbolamena d'Andriamanisoarivo. Une fois réfugiés dans la moyenne Mahajamba, ils poursuivirent leurs infiltrations vers le pays tsimihety actuel, et vers la baie d'Ampasindava "talonnés" par leurs rivaux Zafimbolamena ; on peut donc fixer cet exode vers 1685, bien que les traditions antankarana telles qu'elles ont été relevées par VIAL (1954) et VAVIHELY (1963) suggèrent une date beaucoup trop "haute", de l'ordre de 1610, pour cet évènement.

Sous la conduite de Fananimena et de Laigara, un groupe s'installa dans l'Androna et le Marangibato que des populations composites (les Antandrona), mais clairsemées, avaient commencé à occuper (1) ; une autre branche dont la tradition a préservé le nom de l'oncle maternel de l'illustre lignée : Lintanono, alla au-delà de Marangibato avec Rasoa et surtout Kozobe, fils de Rasoa, et fonda une principauté à Vohimalaza (l'actuel Tafondro à Nosy-Be). De là, Kozobe consolida son autorité sur les régions s'étendant en face sur la Grande-Terre s'imposant aux peuplades de la basse Mahavavy du Nord qui, selon LAPORTE, s'appelaient Vohilava, Antambohitse, Antamboroko, Antambohipiaina, Antandrahona, Antanila, etc ... Toujours, selon la tradition, Kozobe aurait divisé son royaume en cinq gouvernements que commandaient ses enfants : Soanaomby sur la rivière Ramena, Vavihely à Mahatera, Soalandy à Bemarivo (région de Sambava), Mitivalana à Mahanara (près d'Antalahala), Andriamandinika à Mananara au Sud de Maroantsetra.

"... Chacun de ces princes portait le nom de sa résidence que conservent jusqu'à présent les familles nobles antankarana ; c'est ainsi que les descendants de Soanaomby sont appelés Antiramena (habitants de la Ramena), ceux de Vavihely, Antimahatera, et les autres Antibemarivo, Antimahanara, Antimananara.

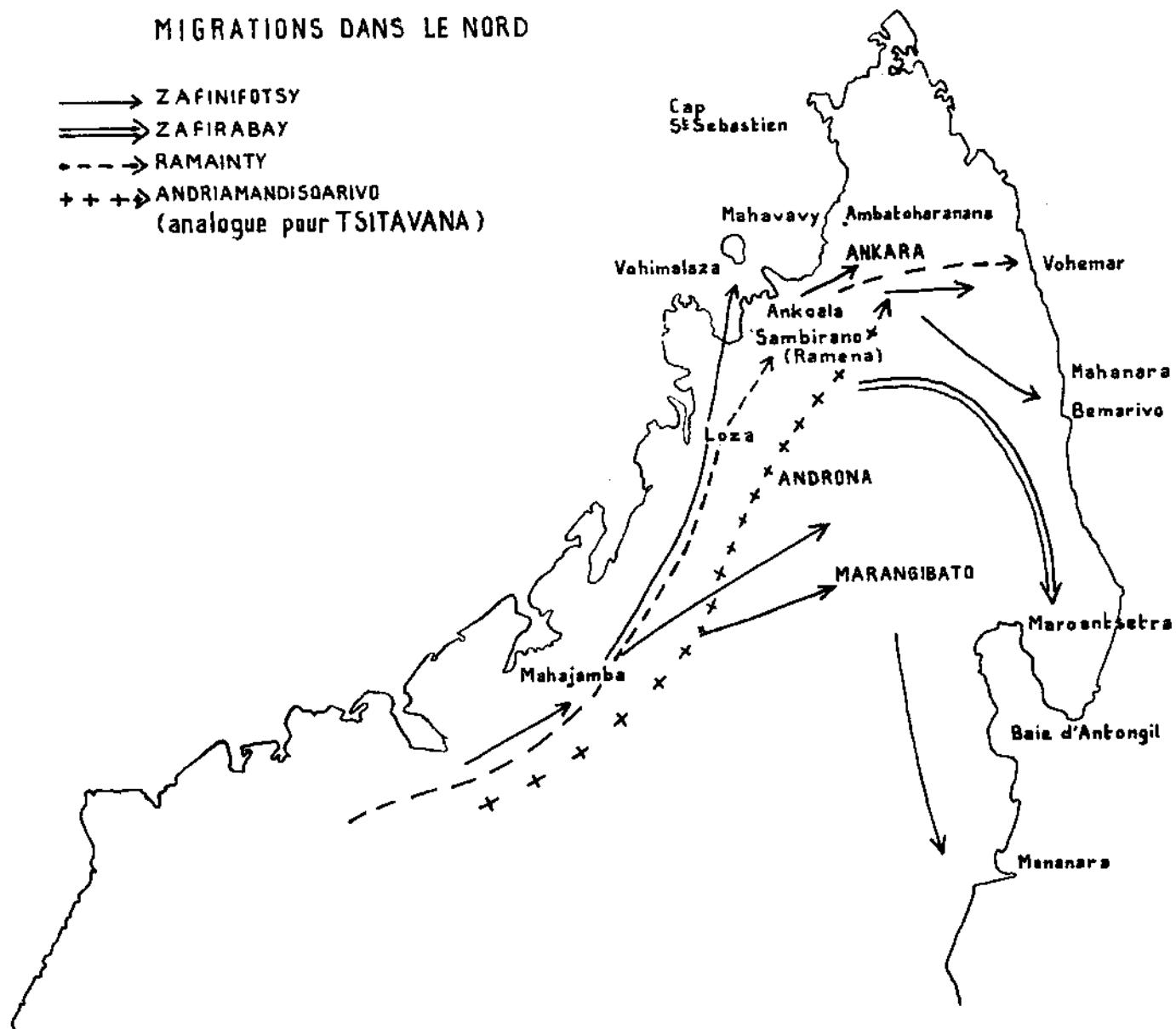
(1) Avec les *Betsimisaraka* de l'Ouest de Mananara, ils constitueront le fonds ancestral des *Tsimihety*.

Ceux de la famille qui étaient restés auprès de Kozobe dans les îles sont dits Antimosy (habitants des îles de Nossi-Be, Nossi-Komba, Nossi-Faly, et autres îles voisines de la côte)".

(Laporte, manuscrit)

MIGRATIONS DANS LE NORD

- ZAFINIFOTSY
- ZAFIRABAY
- RAMAINTY
- ANDRIAMANDISOARIVO
(anologue pour TSITAVANA)



Ainsi, il semble que l'extension du royaume antankarana ait réellement été considérable, couvrant tout le territoire depuis la baie d'Ampasindava jusqu'à la côte Est ; au-delà de la région de Maroantsetra, la réalité de ce contrôle paraît plus problématique. Guillain croit lui aussi qu'il existait un vaste ensemble dominé par les Zafinifotsy lors de l'irruption d'Andriamandisoarivo.

"... Le royaume d'Androunah et dépendances s'étendait alors, du côté de l'Ouest depuis la rivière Louza jusqu'à l'extrémité Nord de Madagascar, et de ce cap au grand Manahar (1), du côté de l'Est. Sa partie Nord était désignée par le nom d'Ankarangna (place du corail, le pays du corail), dont le nom actuel Ankaran ou Ankara n'est qu'une contraction. Les parties du Sud-Est et du Sud formaient le pays d'Androunah proprement dit, où se trouvaient les grands villages d'Antanghin ou Antonguin ; Apomby, résidence du roi, et Marangbatou. Enfin la partie Ouest était appelée Ambongoulé : les habitants de celle-ci étaient plus particulièrement connus sous le nom d'Antan'zouns ; ceux d'Ankaran ou Ankara, sous le nom d'Ant'ankarns ou Ant'ankares".

(Guillain 1845, p. 19)

La suzeraineté sakalava imposée par Andriamandisoarivo fut, sans doute, assez temporaire, car il semble que le fils et le petit-fils de Kozobe, Andriamaitsosy et Andrianampela avaient autorité, lorsqu'ils prirent le pouvoir, sur le même territoire que celui de Kozobe.

Les Zafinifotsy, puis les Zafimbolamena ne semblent pas être les seuls Sakalava venus guerroyer dans l'Extrême Nord. Dans ses études sur la Plaine littorale de Maroantsetra, M. PETIT (1968 et 1969) a mis en évidence l'importance de l'invasion Zafirabay à la baie d'Antongil. Selon Petit

"... Quelques années avant l'arrivée de Benyowsky, probablement vers 1700-1730, quelques guerriers nobles sakalava, venant du Sambirano, accompagnés de gens d'armes ont occupé rapidement l'ensemble de la vallée de l'Antanambalana et de l'Andranofotsy. Cette conquête rapide implique une organisation et une supériorité des armes. A l'époque du baron polonais, la conquête s'achevait ; les deux grands chefs que la coutume veut frères. Rabay, mpanjaka de Maroantsetra et Rabondro, mpanjaka d'Andranofotsy, percevaient tribut sur les populations libres des clans locaux puissants ou réduisaient en esclavage les populations organisées en filoha trop faibles pour opposer une quelconque résistance".

(Petit 1969, p. 29-30)

L'origine sakalava (2) des Zafirabay ne fait pas de doute. Ces dissidents du Boina surent faire alliance avec les Sakalava venus à l'assemblée de Louisbourg (Antongil) en 1774 "où s'étaient trouvés les Sambarives, peuples ennemis très anciens des Zaphirabais qui n'y étaient pas moins nombreux ..." (Mayeur 1912, p. 122-123).

L'intrusion des Zafirabay au début du XVIII^e siècle avait entraîné dans le Nord-Est un assujettissement des habitants des bords de la baie d'Antongil, ainsi que des mouvements de populations importants, notamment l'exode d'une partie des Sambarivo. Le commentaire de FROBERVILLE fait écho à cette situation troublée :

(1) Dans la région actuelle d'Antalaha.

(2) Et islamisée ; puisque des Zafirabay se réclament parfois de cette origine. En réalité, on sait à quel point depuis les échelles l'Islam avait pénétré dans les milieux les plus élevés Sakalava au XVIII^e siècle. Bay désigne le grand-père en souahili et zafy, partout à Madagascar, signifie petit-fils.

"... Les Zaphirabais et les Sambarives ont une même origine. Ils portent le nom commun d'Antais-marouas (1) qui signifie habitans du Maroua ou Maroi (2) (comme l'écrit Mayeur). C'est sous ce dernier nom que les Madécasses désignent la baie d'Antongil qu'ils appellent aussi Manghabé. Les Zaphirabais sont la noblesse du pays. Ceux, entre les mains de qui résident la puissance et le gouvernement. Un portion de peuple Antais-maroua lasse du joug de ceux-ci résolut de s'en affranchir, déserta la province et vint fonder un établissement sur les bords de la rivière de Mananghar qui débouche à la mer entre la baie d'Antongil et celle de Voyemar. Elle ne voulut même plus être confondue avec le reste des Antais-marouas. Elle prit dans ce nouvel établissement le nom des Sambarives, de Samba amis, arivou mille (mille amis) en mémoire du grand nombre de familles qui émigrèrent et de l'esprit d'union qui les porta à cette démarche".

(Froberville, p. 122)

Une enquête d'histoire culturelle aussi minutieuse que celle de Petit révélerait certainement d'autres venues de Sakalava guerriers dans l'Est, ou de personnes déplacées par eux. En 1775, CORBY, mettant pied à Vohémar, trouve un établissement fondé par "Ramainti, chef venu du pays des Séclaves" (Mayeur 1912, p. 123). La mainmise des Sakalava sur la région de Vohémar est d'ailleurs attestée par GUINET un siècle après Corby (in Richemont 1867, p. 324) qui insiste sur leur rôle pastoral essentiel ; un très vieux cimetière sakalava existe près du site archéologique islamique de Vohémar : les indigènes anjoaty ont été dominés par ces nouveaux venus, sans doute plus guerriers.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, le Nord dut, à nouveau, faire face à une nouvelle invasion, sakalava cette fois, émanant d'un dissident au trône volamena du Boina, Tsitavana (Andriantahora). La tradition recueillie par SAUPHANOR (manuscrit) et LAPORTE (manuscrit) veut que l'événement se soit produit la troisième année du règne du roi antankarana ANDRIANAMPELA. Tsitavana aurait conquis d'abord le pays des Tsimihety, connu encore sous le nom de canton d'Androna. C'est précisément à cette conquête de Tsitavana que le chef d'Antanguin faisait allusion lorsqu'il disait à Mayeur :

"... Ici je ne peux rien décider seul. Jadis le canton d'Androna dont Antanguin fait partie, appartenait à notre famille, et était indépendant des provinces voisines, mais dans une guerre malheureuse contre la famille royale des Entès Boines nos pères ont reçu la loi et perdu ce privilège. Ils ont juré pour eux et leurs enfans soumission et fidélité au vainqueur. Nous ne pouvons manquer au serment que nous avons fait, fussions-nous certains d'ailleurs de rentrer dans nos anciens droits. Mais je porterai ta demande au roi de Boines ; je te ferai savoir ce qu'il a répondu".

(Mayeur 1912, p. 59)

Vingt-cinq ans plus tard, Du Maine apprenait que les guerres avec les "Sé-claves" avaient détaché l'Androna du contrôle des Sihanaka, et qu'il s'y créait une unité politique intermédiaire, indéniablement celle de la "tribu" marofotsy (Du Maine 1810, p. 45).

(1) En fait les deux groupes étaient juxtaposés dans la même région.

(2) Le terme était encore connu des informateurs d'Ellis (en 1838). Voir à ce sujet, le carton IV de la planche 20 et 20 bis de l'Atlas de Madagascar.

Mais, comme le noyau le mieux organisé du royaume d'Androna, Ankaranana était au Nord, Tsitavana fit porter son effort sur la région de Sambirano et de l'actuel pays d'Ambilobe. Venu avec deux canons, il soumit Nosy-Be, puis tua par ruse Andrianampela à Ankazokony. Une partie des Zafinifotsy se serait alors rallié au conquérant Sakalava, tandis qu'un petit-fils de Kozobe, Andriantsirotsy, organisa la résistance parmi les Antambohilava de la région d'Ambatoharanana. Tsitavana vint alors assiéger Andriantsirotsy dans les grottes de l'Ankara qui vont devenir pendant un siècle et demi un bastion de la résistance antankarana.

Mayeur a, le premier, insisté sur l'aspect stratégique de la forteresse naturelle de l'Ankarana. On lit dans ses Additions :

"... Aussi est-elle le refuge ordinaire des habitants du pays lorsque la guerre s'allume entre eux et les Séclaves ou les peuples de la baie d'Antongil".

(Mayeur 1912, p. 153)

Toujours, pourchassé par les Sakalava, Andriantsirotsy dut ensuite s'enfuir à la baie d'Antongil où il fit alliance avec le roi Zafirabay Raholo. Ce dernier l'aida à se défaire des poursuivants envoyés par Tsitavana.

Après quelques années de séjour dans l'Ankarana, Tsitavana retourna au Boina faire prévaloir ses droits à la couronne. Les Antambohitsy et les Antanala restés dans les grottes vinrent rechercher Andriantsirotsy à la baie d'Antongil (Vial 1954), et il s'installa à Mahavanona. La lutte des Antankarana contre l'envahisseur sakalava avait facilité la naissance du royaume antankarana ; mais, vers 1775, la présence sakalava sur les marches de l'Ankarana demeurait préoccupante. La baie d'Ampasindava était peu sûre, et, Mayeur nota sur le bord de la rivière de Mahave (Mahavavy) plusieurs villages inhabités appartenant au "père de Lamboina" et détruits par les Séclaves (1912, p. 124). On comprend l'empressement avec lequel Lamboeny (1), fils d'Andriantsirotsy, accueillit les envoyés de Benyowski (dont Mayeur) pour l'aider à se libérer de la suzeraineté sakalava (2). L'aventurier polonais fit même un séjour de plusieurs mois chez Lamboeny en 1786.

Le tableau de la fondation du royaume antankarana qui vient d'être évoqué rapidement, permet de constater que le Nord, depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, a connu une série d'invasions venues du pays sakalava : Zafinifotsy d'abord, puis troupes d'Andriamanisoarivo, partisans de Zafirabay vers la baie d'Antongil et de Ramaity vers Vohémar, enfin Tsitavana. En fait, la paix entre les Sakalava et les Antankarana ne s'établit qu'à la fin du XVIIIe siècle après qu'une incursion venue de l'Ouest se fut avancée jusqu'à Singaloka (près d'Ambilobe) sous le règne de Tehimbola, fils de Lamboeny. Un accord fut alors conclu ...

"... (dit dans la région Kirahofanely Boeny ndraiky Ankaranana) en vertu duquel elles (les tribus Sakalava et Antankarana) entretiendraient désormais des relations amicales et s'interdisaient réciproquement toute invasion. Tout habitant serait en outre libre de choisir les territoires où il désirerait résider".

(Laporte, manuscrit)

(1) Sur cette dynastie, voir les indications de Guillain (1845, p. 154)

(2) Du Maine indique que Lamboeny est "soumis" à Ravahiny (1810, p. 22).

On devine que cette situation de troubles prolongés fut fatale aux échelles du Nord-Est dont l'extinction se situe précisément pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Il n'y avait plus de comptoir islamique à Vohémar du temps de Mayeur et des ruines seules existaient à l'embouchure de la Mahanara. Les fouilles montrent qu'il n'y a plus pratiquement de vestiges de ville commerçante après 1750 ; peut-être quelques descendants des Islamisés continuèrent-ils à se faire enterrer après la fin des comptoirs (à Benavony-Antanandava, notamment).

On ne sait pas à laquelle des invasions il faut attribuer précisément cette responsabilité de l'extinction des échelles, mais leur disparition était chose faite lorsque Tsitavana fit irruption dans le Nord. Sans doute, les vagues Zafinifotsy et Zafirabay, puis le reflux des Sambarivo ont-ils été suffisants pour désorganiser une vie de relation qui était la raison d'être des villes islamisées de la côte ; certains habitants ont, peut-être, gagné d'autres points plus favorables (dans le Nord-Ouest, les Comores ou le Sud-Est), mais la majorité est restée sur place, continuant à se métisser et formant la base du peuple Anjoaty, comme l'ont bien compris FERRAND (1902, III, p. 92), DESCHAMPS (1960, p. 47-48) et RALAI VOLA (1970, p. 385).

Chapitre VII

le développement du système de la traite et son extension contre les comores et la côte orientale d'afrique

"Les peuplades connus sous le nom de Sakalaves ont peuplé le Nord-Ouest de Madagascar d'Anjouanais captifs, et il m'a été assuré par Jean René, souverain de Tamatave que ces étrangers dont le nombre s'accroît tous les jours deviendraient sous peu maîtres de cette partie de l'île".

(Albrand, Gouverneur de Sainte-Marie
1820)

21. LES NECESSITES CROISSANTES DE LA TRAITE

L'essor même de la traite est intimement lié à la naissance du royaume du Boina, puisque, nous l'avons vu, ce sont des négriers qui prêtèrent main forte à Andriamandisoarivo ; les pirates furent ensuite de véritables courtiers d'esclaves avec l'extérieur, quand ils ne se faisaient pas eux-mêmes transporteurs⁽¹⁾. Les effets les plus réclamés de ce commerce ont été les armes et les munitions, grâce auxquelles les Sakalava ont pu exercer leur domination guerrière.

Comme l'a bien vu VALETTE (1970, p. 532), il convient de distinguer deux courants de la traite : l'un surtout aux mains des Arabes en direction de la côte Ouest ; l'autre, contrôlé par les trafiquants européens et qui s'approvisionnait au profit des Mascareignes, essentiellement sur la côte Est et accessoirement dans le Nord-Ouest.

Ainsi que le prouvent clairement FILLIOT (1970) et E. ALPERS (1967), le mobile essentiel de la traite des esclaves à Madagascar (et en Afrique orientale) a bien été surtout la recherche de main-d'œuvre pour les Mascareignes. Les besoins y furent croissants pendant tout le XVIII^e siècle ; Filliot a pu parler de "grande époque de la traite" entre 1769 et 1793, période pendant laquelle 80 000 esclaves auraient été importés. Sur chiffre, 45 % furent des Malgaches, surtout de la côte Est ; mais l'énorme appel de main d'œuvre servile exigé par les Mascareignes dans la partie orientale de la Grande Île ne pouvait être sans conséquences pour la côte Ouest. Il y eut un courant entre les deux côtes par voie de terre et aussi par cabotage. A la fin du XVIII^e siècle, la route terrestre servait surtout pour les boeufs, mais l'itinéraire maritime restait pratiqué. FRESSANGES le constatait à Foulpointe lorsqu'il écrivait au début du XIX^e siècle :

"... Les esclaves qu'on y achète sont Malgaches ou Mozambiques : les esclaves malgaches viennent pour la plupart du pays d'Ancove, les Mozambiques viennent de Mosangaïe ou de Bonbétoc où ils ont été apportés par les chelingues ara-

(1) Voir COACM V sur cette thèse de Rochon reprise par A. Grandidier.

bes qui font ce trafic en contrebande ; ce sont eux qui sont en possession de ce commerce dans Madagascar. Ils traversent l'île dans sa plus grande largeur pour les venir vendre, soit à Foulpointe, soit à Tamatave ..."

(Fressanges in Ayache et Valette 1963, p. 38)

Les "Arabes" semblent bien avoir été les initiateurs du trafic et les Portugais s'approvisionnèrent dès avant la venue des Sakalava dans le Boina. En 1646, COURTEEN nous laisse entendre que les Anglais étaient aussi bénéficiaires. Les Hollandais basés à Maurice firent des achats d'abord dans la baie d'Antongil, puis, après leur installation au Cap, dans la baie de Saint-Augustin et, surtout, vers Morondava. A partir de 1724, Madagascar cessa d'être une source de cargaisons humaines pour eux, car ils se fournirent à la baie Delagoa ; HEMMY, en 1741, s'efforça de relancer le commerce dans la baie de la Betsiboka sans pourvoir entamer les positions des Français.

Les Anglais semblent avoir fait surtout porter leurs achats vers la baie de Saint-Augustin et Morondava, mais quelques-uns d'entre eux, ainsi que des négrriers d'Amérique fréquentèrent les ports du Boina au XVIII^e siècle. Drury vint charger une cargaison d'esclaves en 1717.

Si la côte Nord-Ouest a paru secondaire aux Français, eu égard à la côte Est plus proche et où les approvisionnements étaient abondants, il serait faux de croire qu'elle fut délaissée (!).

PELTIER (1903, p. 105-114) a retrouvé un manuscrit postérieur à 1722 dans lequel il est précisé que "les lieux avec lesquels on peut faire traite en l'Isle de Madagascar" sont : Tuléar pour les rafraîchissements et "pour les noirs" Morondava, ainsi que :

"... Au Nord Ouest le grand Port de Massailly ou Pombétoc par 15° 45' de latitude Sud où l'on traite du riz, des noirs et des boeufs.

Le Petit Port de Massailly ou Boina par 16° de latitude Sud. On y traite de même. Il y a aussi du bray et du sel ..."

La correspondance échangée entre le Conseil de Bourbon et la compagnie des Indes (Lorient) fait état, notamment pour la période 1732-1734, d'importantes traites à "Massaly". Le navire "La Diane" revenant de ce port débarqua le 6 décembre 1732 à Saint-Paul 220 noirs (Recueil trimestriel de Lougnon) (2). FILLIOT estime que le trafic des Français fut effectivement actif en 1731 et 1742, et cite même les instructions de la Bourdonnais, prescrivant d'offrir au roi de la Baie "un cheval avec une selle de velours" pour l'engager à bien recevoir les Français (Filliot 1970, p. 195). L'année suivante, les Hollandais apprirent que le Capitaine SAVEILLE chargeait à Bombetoka plusieurs centaines d'esclaves (3) et que le Danois KERSEBOOM était lui aussi particulièrement bien introduit auprès des Sakalava (Hemmy - COACM VI).

(1) Une vingtaine de visites de négrriers ont été notées dans les archives par Filliot (1970, p. 191) pour tout le XVIII^e siècle. Il y en eut sûrement bien davantage.

(2) Voir aussi le Journal du Sieur Dejean de Marchand sur "La Vierge de Grâce" dans le même recueil.

(3) Saveille se fournissait aussi en captifs à Mozambique (COACM VI, P. 195).

Les traitants privés qui eurent affaire aux "Arabes" et aux Sakalava de la côte n'ont pas laissé d'archives aux Amirautes ; on peut supposer que la prospérité de leurs transactions a été liée à deux sortes de facteurs :

- d'abord l'état des bonnes relations qu'ils avaient su se ménager avec le roi et les grands. Le haut niveau de ces relations dépendait naturellement des marchandises à échanger et des cadeaux faits au roi et aux grands.
"L'état des marchés" de Peltier nous apprend que les objets importés consistaient surtout en armes, poudre, piastres, tissus et arack (alcool) ;
- ensuite, le succès de l'entreprise était fonction des approvisionnements en esclaves. Le roi de Marovoay sollicité par les Hollandais compagnons de Hemmy voulut pour les satisfaire combattre les Amboalamois (Amboalambo ou Merina - COACM VI, p. 135) et les Sihanaka (p. 142).

A l'époque de la tentative de Benyowski, les Français cherchèrent à étendre les activités à la fois par voie de terre en commerçant avec les Antankarana, et par voie de mer. En 1774, le Sieur BERUBE-DUDMENE faisait une traite fructueuse à Marovoay, mais à la fin du siècle les Français des Mascareignes semblent avoir été peu nombreux à la côte Ouest, d'après le témoignage de Du Maine (qui se plaint que les Anglais y soient plus connus) et les recherches de Toussaint (1967, p. 518) qui ne dénombre que 10 vaisseaux français arrivés de la côte Ouest de Madagascar à l'Île de France entre 1775 et 1808.

Si dans le milieu du XVIII^e siècle les guerres intestines en Imerina et les interventions des voisins avaient facilité l'approvisionnement en esclaves des échelles du Nord Ouest, il n'en fut plus de même vers 1800. Un état d'équilibre politique s'établit un temps entre Merina et Sakalava, équilibre symbolisé par les échanges de cadeaux entre Ravahiny et Andrianampoinimerina. Même pour les besoins locaux, la principale ressource en esclaves pour les chefs Sakalava devient l'extérieur : Comores et Côte orientale d'Afrique. ALBRAND, Gouverneur de Sainte-Marie, en 1820, dont l'opinion a été placée en exergue à ce chapitre, rend assez bien compte de ces importations humaines africaines massives qui ont fini par submerger plus tard les populations locales vers Ambanja et Máintirano.

L'origine des approvisionnements en captifs des Comores et de la Côte d'Afrique n'est pas seulement due au commerce libre des boutres, mais à des incursions systématiques organisées par les Malgaches entre 1785 et 1823.

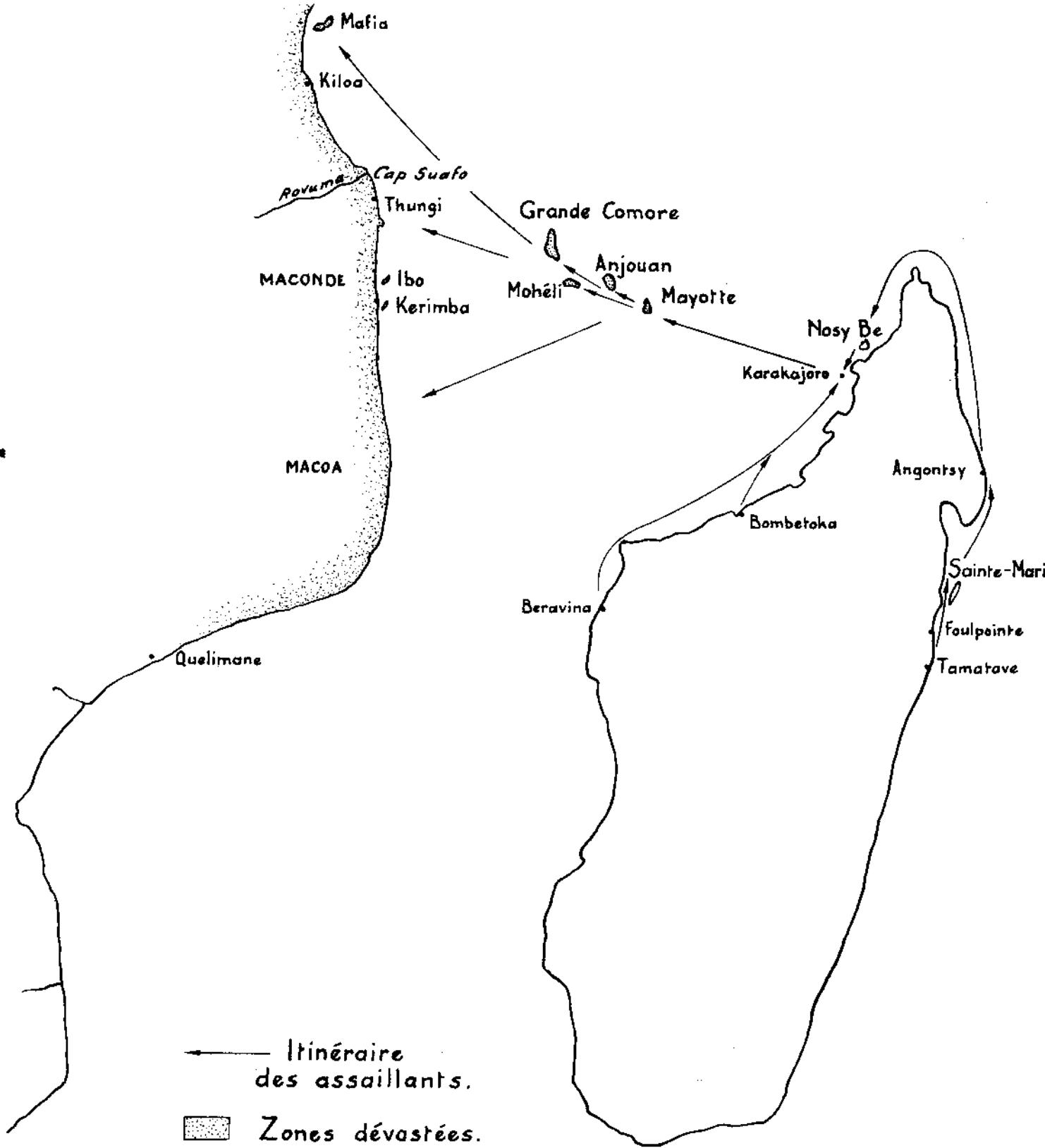
Les razzias d'esclaves étaient un prolongement quasi inéluctable de cette prodigieuse demande qui culmine à Madagascar vers la fin du XIX^e siècle.

22. LES RAZZIAS MALGACHES AUX COMORES ET A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE (1785-1823)

I. Les sources de la documentation

Les incursions des Betsimisaraka et des Sakalava contre la côte orientale d'Afrique ont eu lieu à la fin des temps indépendants des échelles du Nord. Si les Malgaches en sont les auteurs, il est aussi vrai que des Islamisés de Madagascar en sont les récipients. BOTELER (1835, Vol. II, p. 59) croit que les Arabes de Bembatooka (Bombetoka) ont incité les Malgaches à ces expéditions et GUINET nous apprend qu'un "Antalaotra" guidait ordinairement la flottille pirate (Decary 1966, p. 131). Toujours est-il que la recherche d'esclaves était le principal mobile des incursions.

De nombreux auteurs ont fourni des indications sur ces expéditions, particulièrement BISSEL, FRESSANGES, RONDEAUX, TOMLINSON, PRIOR et FRAPPAZ.



Incursions malgaches.

E. de FROBERVILLE a, le premier (1845, p. 194-208), donné une description générale des razzias, faisant usage de documents dont certains sont encore inédits ou perdus.

Après que ces expéditions aient pris fin, les souvenirs de leurs séquelles (1) ont été recueillis par GUILLAIN et GUINET à Madagascar ; GEVREY, PASSOT et BOSSE, REPIQUET et ABDUL HATIF aux Comores, OWEN et BOTELER sur la côte orientale d'Afrique.

D'intéressantes compilations sur le sujet sont dues à A. GRANDIDIER (1908, Vol. I, Ethnog. p. 380-381) et G. GRANDIDIER (1912) ; (celle-ci s'inspirant très largement du travail de FROBERVILLE), MANICACCI (1939), DESCHAMPS (1960, p. 700-708), DECARY (1966, p. 126-137). Récemment, J. VALETTE (1971, p. 761-764) a rappelé quelques textes peu connus sur le sujet.

La documentation ainsi accumulée est loin d'être complète ; des textes inconnus doivent se trouver dans les archives françaises ou anglaises, et E. ALPERS en a signalé dans celles de Lisbonne.

Les traditions orales sont encore vivantes aux Comores ; à Mayotte, j'ai pu me rendre compte à quel point encore le souvenir des enlèvements d'ancêtres par les pillards était vif, et, VIALLARD a pu faire la même remarque avec ses guides sur les murailles d'Iconi à la Grande Comore. FREEMAN GRENVILLE a noté le récit d'une razzia à Kua dans l'île de Mafia, d'après MWINCHANDÉ (Vérin et Versinger 1968, p. 111-118) et, plus au Sud, à Bajone, sur la côte du Mozambique, j'ai été étonné de constater qu'on avait toujours en mémoire les crimes des "Sakalava de Bukini" (Madagascar).

II. La genèse et le déroulement des expéditions

Les protagonistes des expéditions sont, à l'origine, des Betsimisaraka navigateurs des régions de Foulpointe et de Sainte-Marie. Dans une région où les gens s'aventurent aujourd'hui assez peu en mer, on a peine à imaginer qu'il y a plusieurs siècles, les Saint-Mariens chassaient la baleine et, qu'au XVIII^e siècle, selon COSSIGNY, ils possédaient des pirogues de grande taille. Cet auteur écrit, en effet, au sujet de leurs embarcations en 1773 :

"... Ils en construisent de diverses grandeurs qu'ils creusent dans les troncs d'arbres ; les plus grandes et les plus fortes ont de 8 à 10 m de long sur 2 m à 2,50 m de large et peuvent porter de 40 à 50 hommes".

(A. Grandidier 1912)

Ces hardis navigateurs "encadrés" par les descendants de pirate, les "Malata", formaient ce que Rondeaux, résumé par Froberville, qualifie de ...

"... coalition maritime qui arme tous les Malatas betsimisaracs pour fondre sur les îles d'Anjouan et en ramener des esclaves, coalition qu'il dit se monter à près de vingt mille hommes".

(in Valette 1964)

(1) Elles furent perceptibles longtemps. Frappaz, en 1818, fut étonné par les ruines laissées à Anjouan en 1798, et en 1844, les navigateurs de "La Prudente" entendirent les doléances des gens d'Iconi.

Très précisément, on sait que sur la côte Est, les gens de la baie de Tintingue, en face de Sainte-Marie, jouaient le rôle principal ; Sylvain ROUX dit d'eux :

"... Ce sont en outre de braves soldats, et les plus hardis navigateurs de toute l'île. Chaque expédition maritime qui se fait contre Anjouan, Comores ou autres lieux dans le Sud de Madagascar, est toujours dirigée par ces peuples qui fournissent à eux seuls, les deux tiers de l'entreprise, soit en hommes, soit en fortes pirogues de guerre-.

(Decary 1937, p. 60-61)

Naturellement, outre les contingents alliés de la côte Est "depuis Tamatave jusqu'au cap d'Ambre" (Guinet) les expéditions étaient complétées par des contingents de la côte Nord-Ouest. HILDEBRANDT (1880, p.102) laisse même entendre que des gens de Beravy (côte de Maintirano) y participaient.

L'époque à laquelle ces expéditions débutèrent a fait l'objet de controverses. J. et M. FAUBLEE considèrent qu'elles prolongent les incursions du Xe siècle que mentionne BOZORG Ibn CHARYAR (1963) ; GEVREY croit qu'elles ont commencé à la fin du XVIIe siècle ; KENT, à propos de la visite du "Barneveld" sur la côte Ouest émet la supposition qu'elles se produisaient déjà au début du XVIIIe siècle (1970, p. 59 en note). FRESSANGES nous rapproche plus de la réalité ; dans un texte souvent cité, il écrit, en 1803, à propos des pillards marins de la côte Est :

"... Le baron de Benyowski est le premier qui leur en a tracé la route, et depuis ils y vont toujours faire la guerre".

(S. Ayache et J. Valette 1963, p. 37)

FROBERVILLE croit lui aussi qu'il faut remonter au temps de la deuxième visite de Benyowski à Madagascar pour expliquer la genèse de ces expéditions, mais se refuse à attribuer une responsabilité directe au baron polonais ; les Malgaches venus à Anjouan pour le compte de Benyowski, auraient tout simplement à leur retour fait part à leurs compatriotes des richesses de l'île comorienne, et mis à profit leur expérience du voyage pour lancer leur projet guerrier.

GUILLAIN donne le règne de Ravahiny comme celui, sous lequel ... "commencèrent les expéditions maritimes faites par les Malgaches contre les Comores" (1845, p. 33) ; il corrobore là l'indication de Fressanges, puisque la date du deuxième voyage de Benyowski (1) (1786) correspond bien avec le début du règne de Ravahiny. Toutefois, dans un autre passage, il met en cause un navire pirate et beaucoup de lecteurs de Guillain ont cru à tort que cette indication devait replacer le début des incursions avant la fin du "temps des pirates" (vers 1730). A mon avis, c'est bien aller au-delà de ce que veut dire Guillain, le forban en question, et il en a existé à toutes les époques, a bien pu guider les Malgaches vers 1785. Avec cette correction, on peut ajouter foi au texte de Guillain qui mérite d'être cité en entier.

(1) Mayeur retiré à l'Ile de France fait une remarque sur les expéditions "En l'an II (1794), les Baitsimisseiraques se sont avisés d'armer en course et dans leurs pirogues, ils ont été ravager les îles d'Anjouan où pendant plusieurs années ils ont fait un grand nombre de captures" (Archives De Caen in Filliot 1970, p. 196, note 4). Ceci ne marque pas le début des incursions puisque les Comoriens se plaignaient dès 1789 d'attaques meurtrières.

"... Des gens d'An'gon'ci s'étant conduits aux Comores, sur un navire pirate qui allait s'y ravitailler, furent, on ne sait pourquoi, débarqués à Anjouan. Ils y passèrent un an et prirent parti de la guerre que se faisaient entre eux les habitants du village de Doumoni et de Moutsamoudou. Exercés à la guerre par les pirates avec qui ils avaient servi, ils firent triompher les gens de Doumoni et obtinrent pour récompense d'être renvoyés dans leur pays. Un bateau les transporta à Sambéranou, d'où ils gagnèrent An'gon'ci par terre. L'un deux, nommé Rassariki, homme d'un esprit intelligent et hardi, avait remarqué la manière dont les marins anjouanais dirigeaient leurs bateaux, et il avait rapporté la route à certaines positions du soleil et des étoiles. Arrivés dans son pays, où l'on recherchait des esclaves pour la traite, il eut l'idée d'aller en enlever aux Comores dont il connaissait les faibles moyens de guerre et de résistance, et décida bientôt ses compatriotes à entreprendre une expédition sur Anjouan. Ils construisirent à cet effet de grandes pirogues pouvant contenir de trente à quarante hommes, et, en ayant rassemblé un grand nombre, ils partirent sous la conduite de Rassariki. La flottille s'avança au Nord en longeant la côte, contourna le cap d'Ambre, et descendit la côte ouest jusqu'à Karakadzouro où elle relâcha pour prendre des provisions et rallier du monde ; enfin, de cette position qui donnait des vents traversiers pour faire route, on se dirigea sur les îles. Une première expédition ayant eu un plein succès, elle fut renouvelée dans les années suivantes".

(Guillain 1845, p. 199-200)

Le récit de Guinet recueilli auprès d'habitants du Nord-Est et la compilation de Froberville relatent la façon dont se formaient et grossissaient les expéditions. Lorsque le projet d'invasion s'était répandu à la côte Est, des chefs influents se rendaient dans diverses parties de l'île pour s'informer de la contribution que chaque district pouvait fournir. Ils "marquaient ces quotités par des noeuds faits sur des lanières de cuir et destinés à constater le nombre total des guerriers. Les promesses étaient solennellement jurées et religieusement exécutées". (Froberville 1845, p. 196-197).

Pendant l'année de préparation, chaque chef construisait de grandes pirogues longues de 8 à 10 m, et larges parfois de 2 m, dont la coque monoxyle était rehaussée de bordages et de plats-bords chevillés ou ligaturés. Ces grandes embarcations à balancier (*lakandrafitra*), pouvaient porter 20 à 30 guerriers et une centaine de livres de riz (selon l'agent commercial de Foulpointe, in Decary 1966, p. 32).

Le départ avait lieu entre le mois d'août et le mois d'octobre, et les pirogues des environs de Tamatave partaient les premières. La flottille s'augmentait des rassemblements d'embarcations opérés à Antongil, à Vohémar et gagnait les lieux de rendez-vous dans le Nord-Ouest, à "la baie Saint-Sébastien", dit Rondeaux. (Valette 1968), "soit à Nosy-Be, soit dans une des grandes baies avoisinantes", dit Froberville où étaient les rendez-vous avec des pirogues venues des divers points de la côte occidentale. Guillain (1845, p. 33 et p. 199) donne aussi comme lieu de rassemblement Nosy-Be ou les îles Radama (Karakajoro), en face d'Anorontsangana (1845, p. 33 et p. 199). Quoiqu'il en soit, tous ces points, depuis le cap Saint-Sébastien à la baie de Manonganivo, convenaient parfaitement pour naviguer vent arrière jusqu'à l'archipel comorien. Selon Froberville,

"... Cette réunion de force consistait quelquefois en 400 ou 500 pirogues portant de 15 000 à 18 000 hommes. C'était à peu près le chiffre des expéditions quinquénales ; celles des quatre années intermédiaires ne se composaient ordinairement que d'une cinquantaine de pirogues, afin de ne pas ruiner à jamais les ressources des Comores et de permettre aux habitants, par le rétablissement de leurs plantations, de préparer une plus riche proie à la grande invasion.

Lorsque le nombre d'hommes rassemblés au lieu de rendez-vous est très considérable, il se forme deux divisions qui se dirigent vers des points différents,

mais c'est toujours vers le soleil couchant que les Malgaches tournent leur proue".

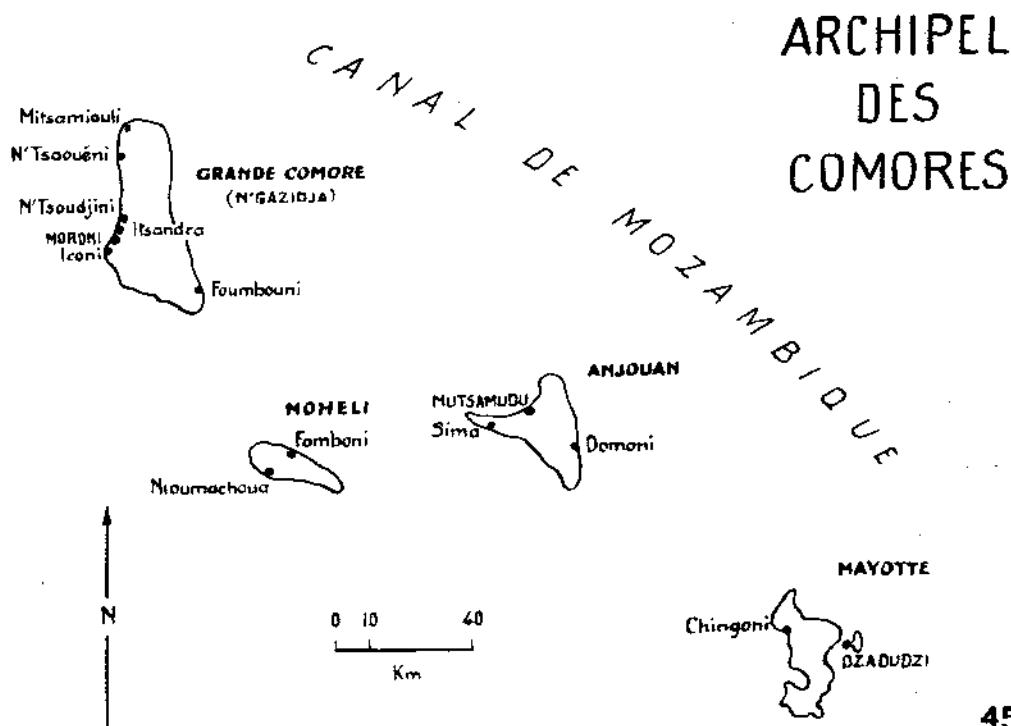
(Froberville 1845, p. 196)

FRAPPAZ précise que ...

"... en mer, toutes leurs embarcations étaient attachées l'une à l'autre et se communiquaient ainsi mutuellement une certaine solidité".

(Decary 1939, p. 89).

Cette remarque paraît curieuse pour qui a voyagé par forte houle en pirogue ; des liens mutuels entre les embarcations n'auraient pu que nuire à la solidité de celles-ci ; peut-être usait-on de ce procédé par mer calme lorsqu'une pirogue moins bonne marcheuse ne voulait pas rester en arrière ou bien encore lorsqu'on voulait créer une surface pour les charges, notamment pour les boeufs qui faisaient aussi l'objet de prises lors des razzias.



45

Si Anjouan semble avoir été un objectif privilégié, Mayotte d'où on signalaît d'abord le danger, ne fut pas non plus épargné, pas plus que Mohéli ou la Grande Comore ; les habitants se réfugiaient dans les villes dont les fortifications, peu importantes au début, furent constamment renforcées. Lorsque les envahisseurs investissaient la ville, ils campaient autour, tandis qu'une partie des contingents dévastait la campagne environnante et recherchait des vivres.

A partir de 1789, les Comoriens firent appel aux Portugais de Mozambique. En 1798, BISSEL rapporte que l'escadre du commodore John BLANKETT arriva à Mutsamudu, capitale d'Anjouan en plein milieu d'une incursion malgache. Le

tableau qui s'offrit aux visiteurs anglais était particulièrement représentatif de l'insécurité qui régnait alors :

"... Les Anjouanais sont toujours en guerre avec les Malgaches. Lorsque nous sommes arrivés à Anjouan, nous avons appris que ceux-ci avaient fait une descente dans l'Est de l'île et s'étaient emparés de la ville de Demani (Domoni), d'où ils faisaient des sorties, commettant toutes sortes de déprédations, razziant les boeufs et pillant et dévastant les plantations. Toutes les forces réunies des Anjouanais n'étaient pas arrivées à les chasser. A une incursion précédente, ils avaient débarqué auprès de la ville même d'Anjouan et avaient incendié un petit village après l'avoir pillé entièrement, faisant périr dans les flammes tous ses habitants, hommes, femmes et enfants".

(COACM V, p. 414-415)

Pour la première fois, les Anglais cherchèrent à fournir un appui en combattant au côté des Anjouanais, mais avec peu de résultats.

"... A la demande du roi d'Anjouan, au commencement de novembre 1798, le commodore envoya le brick l'Orestes dans l'Est pour détruire Demani (Domoni), les Anjouanais promettant d'attaquer les Malgaches lorsqu'ils abandonneraient la ville. L'Orestes jeta l'ancre devant elle et la bombarda pendant deux heures, sans grand effet ; la plupart des habitants cependant en sortirent, poussant devant eux leur bétail, mais les Anjouanais ne les attaquèrent pas. L'Orestes quitta alors la baie et les Malgaches rentrèrent dans la ville. C'est ainsi que se termina cette affaire. Les Malgaches étaient venus à Anjouan dans de grandes pirogues".

(COACM V, p. 415)

A Mayotte, la plus exposée des îles, le Sultan SALIM II avait transféré, dès 1790, sa capitale, depuis Chingoni à Dzaoudzi, et, la ville fut entourée d'une haute muraille qui, jointe aux fortifications naturelles de l'îlot, rendit celui-ci inexpugnable.

La Grande Comore fut visée un peu plus tard que Mayotte, Anjouan et Mohéli. Cette dernière, vite dépeuplée, et dont la vieille ville du Haut Numa-Choa connut un anéantissement définitif à cette époque (communication personnelle de Jean Martin). Selon ABDUL HATIF, la première incursion à la Grande Comore serait survenue vers 1800 "quand le sultan Founnaou eut 62 ans" ; les Malgaches débarquèrent à Fomboni et firent des captifs. Sans doute averti de ce qui s'était passé ailleurs, le Sultan ...

"... prescrit au peuple de construire des remparts ; on se mit aussitôt à l'œuvre, on commença à brûler la chaux et à bâtir à la hâte. Les villes qui se protégèrent sont : Itsandra, M'djini, Moroni, Iconi, Ntsudjini, Ntsoueni, Mitsamiouli, M'djini et Foumbouni. Ces sept remparts étaient construits dans le but de protéger ces villes contre l'attaque des Malgaches. La deuxième année de l'arrivée des Malgaches, le sultan Founnaou couronna son fils Féfoumou et l'assit sur le trône d'Itsandra".

Cinq ou six années plus tard, alors que l'île connaissait une période des divisions intestines entre les sultans locaux, les Malgaches débarquèrent vers Hambou et Bambao, puis investirent Iconi ; un vizir du sultan local, nommé Karibangoué, est encore présent à la mémoire des habitants pour la vaillante défense qu'il leur opposa ... A l'occasion de la résistance d'Iconi, plusieurs femmes héroïques se seraient jetées du haut de la falaise plutôt que d'être faites prisonnières. Mais il semble bien que cet événement célèbre

eut lieu lors de l'incursion de l'année suivante en 1806 ou 1807 (1). Celle-ci qui fut la troisième et la dernière que mentionnent MANICACCI et ABDUL HATIF aurait entraîné plusieurs mois de guerres dans l'île. Selon Abdul Hatif,

"... Les Malgaches se répandirent dans tous les pays. Quant aux Comoriens ils se réfugièrent dans cinq places défendues : les gens de Bambao et de Ham-bou se réfugièrent derrière le rempart de Moroni. Ceux d'Itsandra, de Hamahamet et une partie de la population d'Oichilli et de Bajini se réunirent à N'tsudjini et à Itsandra M'djini ; ceux de M'Boudé de Mitsaouli et de Boinkou se réunirent sous les murs de N'tsaouéni. Les autres personnes commirent la sottise de se sauver dans la forêt ou dans les cavernes ; les Malgaches les arrêtèrent et tuèrent tous ceux qui résistaient. L'ennemi fit un grand nombre de prisonniers par tout le pays, sauf à Moroni et à Itsandra".

Les Malgaches firent un long siège d'Iconi qu'ils prirent ainsi que N'tsaoueni. Au retour de cette expédition, riche de butin en esclaves et en bétail, les envahisseurs auraient ajouté à leurs prises celles d'un navire négrier dont ils s'emparèrent de la cargaison d'esclaves.

III. L'extension des incursions vers la côte orientale d'Afrique

L'année 1808 semble avoir connu un paroxysme dans les razzias aux Comores. Mutsamudu soutint un long siège (2). Mais, dès cette époque, la côte d'Afrique était déjà aussi couramment attaquée. Abdul Hatif, dont les manuscrits complètement inconnus sont si riches de notations expressives y fait allusion lorsqu'il parle de "ces païens qui nuisent aux Musulmans de l'Archipel des Comores et même à ceux du Sawahil".

Si l'on en croit tous les auteurs, la côte d'Afrique faisait l'objet d'attaques lorsque les hasards de la navigation avaient fait rater l'archipel des Comores. Froberville écrit à ce sujet :

"... Le vent dans cette saison favorise ordinairement la course vers les Comores ; s'il vient à changer en mer, il se laisse porter à travers le canal de Mozambique sachant bien qu'ils atteindront un point quelconque sur la rive opposée".

(Froberville 1845, p. 198)

Certes, il y eut sans doute des objectifs manqués par suite des éléments contraires. Mais, le constat du déroulement des incursions montre que les théâtres d'opérations furent étendus progressivement. De 1786 à 1798, Mayotte et Anjouan furent les lieux des exploits des pirates malgaches. Le tour de la Grande Comore vint à partir de 1800, et aucune incursion à la côte d'Afrique n'est antérieure à cette dernière date. Naturellement, l'extension des razzias, toujours plus à l'Ouest, ne signifia pas que les Betsimisaraka et, les Sakalava délaissèrent les Comores, particulièrement Anjouan, toujours la plus meurtrière, mais on ne peut qu'être frappé de l'aspect grandissant de ces entreprises maritimes sur une trentaine d'années.

(1) C'est sur le chemin du retour que les Malgaches auraient capturé une frégate portugaise venue les combattre.

(2) L'explosion de la poudrière de la ville ensevelit un grand nombre d'assiégés.

La région touchée sur la côte d'Afrique se trouve entre Mafia et l'archipel de Kerimba. Comme aux Comores, les Malgaches faisaient parfois d'assez longs séjours terrestres profitant pour revenir du renversement des vents. Amaro MONTEIRO a vu certaines tombes sakalava à l'embouchure de Rovuma, près du cap Suafo. L'effet des envahisseurs fut si dévastateur que les Macondé se réfugièrent profondément dans l'intérieur des terres (Trimingham 1964, p. 46). Selon MATZINGER (manuscrit) qui cite MABEL Violette et J. HEIGHT, les tentatives malgaches de se procurer des esclaves étaient menées contre les Macondé à partir de Thungi, l'actuelle Palma.

Kua, dans l'île de Mafia, fut attaquée ainsi que Kiloa, dont STUHLMANN (1909) nous dit qu'on en fortifia alors les murailles. C'est de ce temps que date la puissante enceinte du Makutani. BOTELER nous apprend que la ville d'Oibo (Ibo) fut attaquée trois fois par les Malgaches (1). Il écrit à ce sujet :

"... Leurs dernières invasions se terminèrent en 1816 ; et, si les éléments ne leur avaient pas été contraires pendant leur voyage en réduisant le nombre de leurs pirogues de 250 à 68, Ibo avec ses forts aurait probablement à cette époque formé un autre exemplaire de la série de ruines dont les Portugais ont parsemé les côtes. L'ennemi débarqua sur les îles voisines de Querimba ; démoralisés par leurs pertes, ils furent facilement mis en déroute par les troupes que le gouverneur lança contre eux : 25 de leurs pirogues furent détruites, les autres s'échappèrent vers le large, mais n'a jamais su si elles étaient par la suite arrivées à bon port". (2)

(Boteler 1835, II, p. 59)

IV. La parade des victimes et la fin des razzias

On comprend pourquoi les Portugais à Ibo avaient construit dès 1791 un fort aussi considérable que celui de Saint Jean-Baptiste. J'ai décrit ailleurs sa structure en étoile, bien que je n'ai pu pénétrer à l'intérieur par suite de l'affection de l'édifice à une fonction de prison politique (A. Monteiro et Vérin 1970, p. 897).

Si la parade aux incursions fut d'élever de puissantes forteresses aux Comores (3) et à la côte orientale d'Afrique, les victimes des incursions firent aussi appel aux puissances européennes. Les Portugais étaient sollicités dès 1789, mais il arriva que leurs navires de protection devinrent eux-mêmes la proie des pirates. Le Gouverneur de Bombay envoya des armes et des munitions aux Anjouanais, qui semblent en avoir été fort démunis. Sur leur demande encore, le Gouverneur du Cap fit parvenir aux Comoriens la frégate "le Nisus", mais

(1) Parmi les travaux mentionnant les incursions à la côte d'Afrique figurent ceux de Freeman Grenville, Boxer sur les Kerimba, Bauman sur Mafia, Coupland qui cite Owen, Boteler, Prior.

(2) Un désastre du même ordre semble être arrivé à une incursion qui, après avoir razié Mafia, se dirigeait vers le Sud et s'engagea dans la baie de Mizimbati croyant être dans le chenal des Kerimba. Elle fut canonée par des boutres zanzibarites lancés à sa poursuite. (Owen 1833, I, p. 372).

(3) Pour la Grande Comore, voir Viallard (1971) pour Anjouan, voir Repiquet (1902).

celle-ci, en raison des conditions atmosphériques, ne réussit pas à mener à bien sa mission d'intimidation.

En 1814, le Gouverneur de l'île Maurice fut à son tour, sollicité (*Gazette Officielle de Maurice*, 21 septembre 1824) ; FARQUHAR chercha à agir sur le plan diplomatique et, dans la convention du 23 octobre 1817, il était stipulé la disposition suivante :

"... Il est convenu entre le roi d'Angleterre et le roi de Madagascar qu'ils protègeront le sultan d'Anjouan, ami et fidèle allié de l'Angleterre, contre les pillages qu'exercent annuellement sur son île, quelques unes des peuplades maritimes de Madagascar, en leur pouvoir, par leurs sujets comme par leurs alliés pour mettre un terme à ces pirateries. A cet effet, Radama Ier et le Gouvernement de Maurice feront défense à toute personne quelconque d'y prendre part, et avis de cette défense sera donné dans tous les ports de Madagascar".

Mais cette convention ne pouvait guère avoir d'effet, puisque Radama Ier ne contrôlait pas encore les zones côtières de l'Est et du Nord-Ouest d'où partaient les expéditions. Les Malgaches, sans doute éprouvés par leurs revers à Mizimbati et à Ibo, semblaient s'être à nouveau rabattus sur Anjouan et, en 1818, le Lieutenant de Vaisseau Frappaz reçut du sultan Abdallah à Anjouan une supplique à l'intention du Gouverneur de Bourbon (*Decary 1939, p. 81*). En fait, les incursions ne cessèrent totalement que lorsqu'en 1823, le roi de Tana narive étendit sa souveraineté sur le Nord de Madagascar.

Bien que les princes comoriens aient fortement insisté sur les atrocités commises par les Malgaches, il ne fait pas de doute que le but des envahisseurs était la recherche des prisonniers vivants pour les emmener en esclavages. Froberville l'avait bien vu quand il écrivait

"... Lorsque la saison du retour était arrivée, les Madécasses cessaient leurs courses et se rembarquaient dans leurs pirogues, avec le butin et les prisonniers. De ceux-ci, ils faisaient ordinairement des esclaves ; car ils ne tuaient les habitants que lorsqu'ils ne pouvaient faire autrement".

(Froberville 1845, p. 202)

Les Européens traitant sur la côte Est étaient réceleurs comme les Islamisés du Nord-Ouest. Selon CAPMARTIN et COLIN (cités par Froberville), des capitaines européens négriers auraient aidé "les brigands" qui leur avaient promis des esclaves en échange de leur assistance. Toujours, selon les mêmes sources

"... On vit même un de ces capitaines qui, dans les premières années de notre révolution partit de Madagascar sur le navire qu'il commandait, avec l'expédition des naturels de cette île, la dirigea vers Anjouan et obtint le nombre d'esclaves que ces derniers s'étaient engagés à lui livrer".

(Froberville 1845, p. 203)

Il est probable que les besoins en esclaves des Mascareignes et aussi des chefs malgaches (1) ont créé une puissante demande qui a stimulé les expédi-

(1) C'est précisément en face de Tintingue, à Sainte-Marie, qu'il y a un regroupement important de Makoa descendants d'esclaves ; ceux-ci ont été étudiés par Molet (1953) ; Fernandez (1970) en a signalé au Lac Alaotra.

tions. En 1822, Henry de FREYCINET notait le rôle des Islamisés du Nord-Ouest qui continuaient d'approvisionner le marché :

"... Des Antalotes, peuples, du Nord-Ouest de Madagascar, sont arrivés dans les hauts de la Rivière de Manangourou avec une certaine quantité de beaux Mozambiques. Ils m'ont fait parvenir cet avis".

(Decary 1937, p. 680)

Avec l'interdiction de la traite, la recherche d'esclaves aux rivages africains, n'allait pas disparaître pour autant. Les Islamisés continuèrent à s'approvisionner à la côte d'Afrique et les territoires français cherchèrent à se procurer des "engagés", dont beaucoup n'étaient que les victimes de la traite clandestine, qui survécut pendant le XIX^e siècle.

Chapitre VIII

les échelles au XIX^e siècle et la rivalité franco-merina

Ny ranomasina no valam-parihika
(La mer est la limite de ma rizière)

(Andrianampoinimerina)

23. LA RUPTURE DE L'EQUILIBRE "PLATEAUX-CÔTE" ET L'EFFONDREMENT DES ROYAUMES SAKALAVA ET ANTANKARANA

A la fin du XVII^e siècle, les échelles avaient connu le choc de l'invasion sakalava ; leur commerce s'en était ressenti un temps, mais comme la puissance politique du Boina et du Menabe dépendait étroitement de l'échange d'armes contre des esclaves, les places fortes maritimes de la traite furent très vite réhabilitées et connurent même un nouvel essor.

L'irruption merina causa un préjudice autrement plus grave aux échelles sur toutes les côtes que contrôla le pouvoir de Tananarive. En effet, les officiers merina cherchèrent à se substituer aux Antalaotse pour tirer parti des transactions commerciales ; un certain nombre d'Islamisés se retirèrent aux Comores ou à la côte orientale d'Afrique, d'autres menèrent une vie précaire en restant sur place, à Majunga et à Anorontsangana notamment, d'autres enfin se réfugièrent dans les zones contrôlées par les Français (Nosy-Be) ou restées indépendantes (Ambongo-Mahilaka). Quelque soit leur lieu d'installation, les anciens protagonistes du commerce des échelles ressentirent, entre 1823 et 1895, le contre-coup de la rivalité franco-merina qui constitua un obstacle au libre exercice de leur commerce et restreignit leurs possibilités de circulation.

Au début du XIX^e siècle, deux facteurs contribuèrent à modifier l'équilibre qui s'était instauré entre les Hautes-Terres et les côtes Nord : d'abord, la puissance politique merina connut un renforcement considérable avec les rois Andrianampoinimerina et Radama Ier ; ensuite, les états côtiers entrèrent dans un état de décadence grave et irrémédiable causé par des dissensions intérieures.

Avant cet effondrement des royaumes côtiers, les relations Merina-Sakalava étaient passées par diverses fluctuations dont il n'est pas inutile de retracer certains épisodes.

Selon le témoignage de Luis MARIANO, des esclaves hova étaient vendus au commencement du XVII^e siècle à la baie de Boina (1) et, un siècle plus tard,

(1) A. Granddidier, dans son *Ethnographie* (1908, t. I, p. 91, 3) écrit : "C'est dans un journal maritime de 1668 (Archives du Ministère des Colonies) que j'ai trouvé mentionné pour la première fois par un Français "Les Houves traffiquent avec le Noveau Massalege". Ce document n'a pas été publié depuis.

DRURY fait état, lui aussi, d'un certain commerce entre le Menabe et l'Imerina. Selon l'auteur anglais, l'avantage militaire revenait alors aux Sakalava qui se pourvoyaient aisément en fusils auprès des étrangers (COACM IV, p. 359 et 369). Toujours au début du XVIII^e siècle, mais cette fois vers la baie de Narin-dy, il y avait des relations de traite. THORNTON écrit à ce sujet :

"... Au Sud, il y a une rivière où l'on peut commerçer avec les habitants de l'intérieur qu'on appelle Chiens (!) et leur acheter des esclaves".

(COACM III, p. 441)

Peut-être avant l'invasion d'Andriamanisoarivo, les gens des Hautes-Terres avaient-ils débordé dans la dépression périphérique, puisque l'illustre conquérant, selon MAZURIER (1899, p. 269), aurait défait les Merina à Ambatomainty. Dans les chroniques sakalava, les gens des Plateaux sont désignés sous le nom d'Antanandro et on sait que dans l'Ouest ils s'avançaient jusqu'à Midongy-Ouest au milieu du XVII^e siècle. Les Hollandais du navire "De Brack" apprirent, qu'en 1741, un état de guerre intermittent existait entre les Sakalava du Boina et les habitants des Hautes-Terres (Merina et Sihanaka) (COACM VI, p. 135 et suivantes).

Vers la fin du XVIII^e siècle, une situation de paix relative s'était établie permettant aux Merina d'acquérir le raphia des Sakalava et un échange de cadeaux se pratiquait entre Andrianampoinimerina et Ravahiny, échange qui a pu faire croire à Du Maine que la reine sakalava reconnaissait la suzeraineté du souverain de Tananarive ; ce point de vue a été combattu par Guillain (1845, p. 370). Au début du XIX^e siècle, Ravahiny paraissait même aux traitants de la côte Est plus puissante que le roi de Tananarive. MILIUS, Gouverneur de Bourbon écrivait au Ministre de la Marine en 1820 :

"... La reine de Bombetoc a déclaré la guerre à ces deux rois éphémères (2), elle les a battus".

(Decary 1937, p. 223)

Cette victoire est, sans doute, une allusion au combat de Belongo, à l'occasion duquel les Merina, infiltrés dans le Boina à la poursuite des rebelles du Nord des Hautes-Terres, furent battus par Tsimaloma un an après la mort de Ravahiny. Il peut aussi s'agir d'une référence à l'expédition dans l'Ambongo qui fut un échec en 1820. Cette première campagne merina intervint à un moment où Radama Ier avait systématiquement entrepris d'étendre son hégemonie à l'Ouest et au Nord. Après une campagne victorieuse dans le Menabe en 1822, Radama Ier envahit l'année suivante le Nord depuis la côte Est. Le roi Tsialana se soumit et le Bemazava Tsimandroho fut nommé chef de Vohémar.

Pour affirmer leur implantation, les Merina créèrent, dès 1823, un poste à Amboanio, un peu au Sud de Vohémar. Le dispositif fut renforcé cinq années plus

(1) Cette rivière est peut-être la Mahajamba. "Chiens" se réfèrent à Amboalambo (Chiens-cochons), nom que les Sakalava donnaient aux Merina. et, qui est peut-être une déformation des mots bantous "Ba-Lambu" = Hommes-jaunes, comme nous l'avons vu plus haut.

(2) Il s'agit de Jean-René, roi de Tamatave et de Radama Ier.

tard par la construction du Fort d'Ambohimarina dans la baie d'Ambodivahibe. La mise en tutelle du Boina pouvait être entreprise l'année suivante.

Le fait que Radama, après ses premiers essais fructueux dans l'Ambongo et dans la Tsiribihina se soit doté d'une armée disciplinée et équipée, n'explique pas complètement pourquoi l'Ankarana et le Boina ont été si aisément subjugués. Ces royaumes étaient minés par leurs conflits politiques intérieurs. Après qu'une paix soit intervenue entre les Sakalava et les Antankarana (à la suite de la rébellion de Tembola contre le roi Tsimaloma), le Boina fut encore déchiré par la sédition du roi bemazava Boanamaka. Ce dernier, après diverses infortunes dans la Basse Betsiboka et à Baly, se réfugia finalement dans l'Ankarana où il prit parti dans les querelles dynastiques. Il reçut pour ce prix une partie de l'île de Nosy-Faly et de la presqu'île d'Ambato ; ses descendants prospérèrent puisqu'aujourd'hui on en rencontre un bon nombre dans la baie d'Ampasindava et dans l'Ambongo. La scission bemazava, par rapport au tronc légitime bemihisatra, continue toujours d'être un facteur de rivalité parmi les descendants des souverains sakalava.

Les querelles au sein de la famille royale avaient également été également une tradition bien établie en Ankarana, puisque MAYEUR, un demi siècle plus tôt, avait assisté à une âpre dispute entre Lamboeny et son oncle Mataye Mainthi (1912, p. 120). Tsialana, au temps de la menace merina, luttait contre son oncle Rabona et les envahisseurs merina profitèrent de cette opposition.

La branche royale dite d'Ambatoharanana avec Tsimiaro et les Tsialana restera farouchement hostile à Tananarive et recherchera l'appui des Français, tandis que la branche cadette de Beramanja acceptera plus facilement la nouvelle domination.

En 1824, Andriantsoly, roi du Boina, ayant refusé de "se déclarer l'enfant" de Radama, supporta le coup de l'invasion merina. Le roi sakalava abandonna sa résidence sur la Basse Betsiboka et,

"... l'armée de Radama investit Majunga que son gouverneur Houssein, un Antalaotra, refusa de rendre. La ville fut prise le 22 juillet et Houssein exécuté sur-le-champ".

(Valette 1958, p. 3) (1)

Andriantsoly accepta finalement de se soumettre et fut placé en résidence surveillée à Marovoay, tout en conservant son titre de *Mpanjaka be*. Cependant, Ramanetaka, cousin germain de Radama, était chargé du gouvernement des régions de Marovoay et de Majunga, et deux autres généraux de l'administration des autres territoires du royaume, Ramano vers la Mahajamba, et Ramarosikina la Moyenne Betsiboka. Quant aux sujets sakalava, ils devaient être désarmés, mais ils ne livrèrent que leurs plus mauvais fusils.

Exaspérés par quelques exactions et incités à la révolte par le soulèvement de Ramitraho, roi du Menabe, Andriantsoly et ses fidèles reprit les hostilités en 1825, tuant la garnison merina d'Anfihaonana près de Marovoay (2), mais échouèrent devant Majunga qui fut incendiée. Les Antalaotse qui avaient pris

(1) Pour les détails des campagnes, consulter le tome I de l'*Histoire politique et coloniale* de G. Grandidier, et naturellement les chapitres 3 à 8 de Guillain (1845).

(2) Pour la localisation, voir Rakotoarisoa (1971).

parti pour le roi Sakalava se retirèrent avec lui à la Mahajamba. Là, les fuyards écrasèrent le petit poste merina d'Ampasindava, puis gagnèrent Anorontsangana devant la menace de l'expédition punitive de Ramanetaka.

En 1826, les Merina cherchèrent à encercler les Sakalava et les Antalaotse d'Anorontsangana par mer et par terre. Devant le risque de capture, Andriantsoly tenta de fuir à Mayotte, mais fut drossé à la côte d'Afrique d'où il gagna Zanzibar. Les Sakalava restés dans la presqu'île d'Ampasimena élirent reine une soeur d'Andriantsoly, Oantitsy. Celle-ci remit le pouvoir à son frère lorsqu'il revint d'Afrique après la mort de Radama Ier en 1828.

Profitant des ennuis qui survinrent chez Ranavalona Ière, et, notamment de ses difficultés avec les Français sur la côte Est en 1829, Andriantsoly reprit depuis Anorontsangana la guerre avec les Merina. Mais ceux-ci, une fois leur différend réglé avec la France, se résaisirent efficacement pour soumettre les Sakalava. Une nouvelle opération combinée par mer et par terre, sous les ordres de Ramaromisa, prit Anorontsangana en 1831, traqua Andriantsoly qui s'enfuit définitivement à Mayotte avec ses fidèles Antalaotse et Sakalava. Oantitsy réélue Reine fit allégeance aux Merina.

L'état de guerre entre les Merina et les peuples du Nord se renouvela lorsque Tsimandroho, chef de Vohémar, donna en 1835, le signal de la révolte dans le Nord. Sur ces entrefaites, la reine Tsioneko, âgée seulement de 8 ans, succéda à Oantitsy décédée. Avec un pareil chef de guerre, les Sakalava ne pouvaient guère lutter contre les 2 000 hommes du général Rainingitabe. De son côté, le roi antankarana Tsimiaro accueillit un temps Tsioneko en fuite et fit alliance avec elle. Mais, battu avec ses Antankarana par Rafaralahinavalona, il se réfugia dans les grottes du massif karstique, connues sous le nom de "trou de Tsimiaro". Il y resta assiégié plus d'un an, puis trahi par un Antankarana d'un clan rival, il dut s'enfuir dans le petit archipel des îles Mitsio. Tous les territoires insulaires de la baie d'Ampasindava à la région d'Ambilobe, devinrent le refuge des Sakalava et des Antankarana.

Tsimiaro, après avoir vainement essayé d'obtenir des concours efficaces à l'extérieur, tant du sultan de Zanzibar que du gouvernement de Maurice, fit appel, en même temps que la reine Tsioneko, au gouvernement de Bourbon, l'Amiral de Hell, avec qui il signa, comme elle (1840), une convention en vertu de laquelle ces deux souverains cédaient leurs droits respectifs à la France et se plaçaient sous sa protection.

Nosy-Be ainsi garanti, devint très peuplée et la surpopulation, allant de pair avec le développement des concessions européennes, conduisit les Malgaches à émigrer de plus en plus sur la Grande-Terre pour faire des cultures sur brûlis ; ce va-et-vient n'allait pas tarder à créer des difficultés supplémentaires entre Anorontsangana et Hell-ville.

La présence française à Nosy-Be stabilisait désormais la situation dans le Nord-Ouest ; une fois encore, les Islamisés étaient obligés de s'adapter à de nouvelles conditions.

24. LA RIVALITE FRANCO-MERINA ET L'ETABLISSEMENT DES ZONES D'INFLUENCE

Les deux puissances les plus importantes sur la côte Ouest étaient donc désormais les Merina et les Français. Il devenait normal que les vicissitudes de la vie des échelles fussent étroitement dépendantes des rapports entretenus par la France et la Cour de Tananarive.

Déjà, en 1829, les difficultés avec les Français sur la côte Est, qui motivèrent l'expédition Gourbeyre, avaient donné un répit aux Sakalava pour contre-

attaquer les Merina ; mais surtout l'annexion de Nosy-Be et de Nosy Mitsio, ainsi que la protection offerte au roi exilé Andriantsoly à Mayotte allaient durcir les rapports pendant plusieurs années. Sur la côte Est, les mauvaises relations culminèrent avec l'expulsion des traitants de Tamatave suivie de l'expédition punitive de Romain Desfossés et Kelly. Dans le Nord-Ouest, le Gouverneur d'Anorontsangana, Rakely, inaugura une politique agressive d'incurSIONS contre les Français et leurs alliés avec l'aide des Sakalava Sambay et Che-Amadi. Les papiers de Raombana (C 1 n° 12, p. 80-108 in Ayache) montrent clairement que le Gouverneur Rakely était encouragé en haut-lieu, mais que l'on s'efforçait vis-à-vis du Gouverneur de Bourbon de dissimuler un pareil appui officiel. Ces mêmes correspondances nous apprennent que les Sakalava de Nosy-Be étaient considérés comme des rebelles par la couronne de Tananarive (!).

La politique d'indépendance de Ranavalona Ière ne permit guère d'arrangement, mais, en 1859, les Français cherchaient à étendre leur influence dans l'Ambongo, région restée à peu près indépendante des Merina. Après le pillage du navire "Marie Angélique" dans la baie de Baly, des traités furent imposés aux rois locaux ; cependant le gouvernement anglais, faisant état d'un accord de consultation mutuelle en 1856, veillait à ce qu'aucune annexion nouvelle ne se produise et à ce qu'aucune sanction officielle ne soit donnée aux traités. Jusqu'à l'accord anglo-français de 1890 échangeant les droits sur Zanzibar et Madagascar, cette politique de neutralisation devait avoir des résultats que comprirent les Merina. COLOMB constate que les bonnes relations anglo-merina sont motivées par la crainte de la domination française (1873, p. 307). La méfiance à l'égard d'empêtements des Français se manifeste aussi par la construction d'une série de forts, particulièrement autour de Nosy-Be.

Une nouvelle tension franco-merina survint, lorsqu'à partir d'août 1863, les Malgaches se préoccupèrent de faire annuler les concessions de la charte Lambert octroyée par Radama II. Le 3 janvier 1866, la charte était solennellement brûlée et un traité de commerce et d'amitié, passé le 8 août 1868 avec les Français, laissait envisager des rapports corrects. Les taxes de douane devinrent raisonnables (10 % ad valorem). A. GRANDIDIER put bénéficier de cette entente pour monter de Majunga à Tananarive et effectuer ses explorations dans l'intérieur de l'île avec la protection et l'aide de la reine (A. Grandidier 1871).

A partir de 1880, l'affaire de la succession LABORDE vint à nouveau brouiller les rapports. Quelque temps après, les Révérends PICKERSGILL et KESTELL-CORNISH faisaient une tournée parmi les rois sakalava du Nord-Ouest pour les convaincre d'arborer le pavillon royal de Tananarive (2). Mais, en 1882, le Capitaine LE TIMBRE faisait enlever ces pavillons en face de Nosy-Be. D'autres incidents franco-merina survenaient à la même époque dans la baie de Marambitsy.

En mars 1881, un nommé Bakary, originaire de la baie de Boina, assassinait le patron d'un navire français "le Touélé", à Marambitsy. Le gouvernement royal acceptait de verser une indemnité de 9 740 piastres, mais faisait savoir aux

(1) "Les gens d'Anosibe ne sont que des esclaves refusant de reconnaître leur souverain ; c'est pourquoi il faut - car aucune raison ne s'y opposerait - les pourchasser et vendre comme esclaves ceux qui résisteraient. (Rainise-heno in Raombana éd. Ayache).

(2) Il semble que bien avant cette époque, des roitelets sakalava avaient accepté de reconnaître le drapeau royal, notamment le Mpanjaka d'Ambo-dimadiro Adisa en 1863. (Decary 1937, p. 65).

Français que le commerce avait porté dans un lieu où "le gouvernement de Madagascar n'avait pas encore établi de seranana" (port) et que les Arabes du Touélé avaient introduit des armes (1), un commerce qui fit, on le sait, la fortune de l'échelle d'Andoka.

En mai 1883, les hostilités franco-merina reprenaient ; l'Amiral PIERRE bombardait Ambodimadiro et Anorontsangana, puis prenait Majunga. Il allait ensuite menacer Tamatave. En 1884, les Français s'installaient à Ambodimadiro et prenaient Vohémar et Andramparany. La paix de 1885 prévoyait dans son article 15 que le gouvernement de la Reine s'engageait à traiter avec bienveillance les Sakalava et les Antankarana ; l'ambiguïté du protectorat se manifestait dès qu'en 1890 les Français voulurent occuper la zone de Diégo qui leur avait été accordée.

En 1894, lorsque les hostilités reprirent, le Fort d'Ambohimarina qui surveillait la souveraineté et les priviléges commerciaux de la Reine dans l'Extrême Nord, fut pris par les Antakarana et les Français. Ambodimadiro qui avait longtemps défié le Commandant de Nosy-Be devint également un objectif privilégié.

En 1895, Majunga tombait également et, depuis ce port allait partir l'invasion du corps expéditionnaire qui ruinerait la puissance de l'état merina.

25. LE COMMERCE ET LA TRAITE DANS LES ZONES MERINA ET FRANCAISES

Les Antalaotse, peu avant l'invasion merina, étaient parvenues à étendre leur domination commerciale jusque dans le Nord-Est, et, lorsqu'en 1823, LEGUEVEL de LACOMBE (ou un de ses informateurs dont il s'est attribué le récit) arriva dans la baie d'Ambodivahibe, au village d'"Antombouc", il constate que ...

"... près de là était au mouillage un brick de Surate, commandé par le capitaine maure Moussabaïe, qui venait de l'île Nosse ou Nossi-Be".

(Leguevel de Lacombe 1840, Vol. II, p. 66)

Le même auteur indique même sur sa carte de la région de Diégo-Suarez (vol. II p. 67 bis) l'existence d'un port des Antalaotse à l'emplacement actuel de Ramena. Le commerce de la gomme copal et de l'écailler de tortue se maintint, si l'on en croit le témoignage de CACHIN (in Richemont, p. 386), et de GUNST (in Richemont p. 465), mais il était très surveillé par les officiers merina, qui entendaient bénéficier des profits (Coignet in Richemont, p. 287). A la fin du siècle, les Indiens de Bombay avaient remplacé les Antalaotse dans le Nord-Est (Faucon 1897).

La mainmise sur Majunga par l'armée merina fut une catastrophe pour la prospérité économique de la ville. Mais, un commerce de bovidés s'y maintint.

(1) Les textes de ces correspondances sont parus dans les Documents historiques de Madagascar n° 12-13, Ed. par le Centre de Formation Pédagogique d'Ambozontany-Fianarantsoa, 1984.

Profitant du différent franco-anglais, les Américains obtenaient dès 1830, une part importante de ce commerce de boeufs, et M. MARKS devint, pour plusieurs dizaines d'années, le gros importateur de biens étrangers allant de la côte Ouest vers Tananarive. Lorsque tout périclitait dans la zone contrôlée par les Merina, le commerce des boeufs survécut, surtout lorsque le traité de 1868 eut défini une politique douanière plus solide. A la fin du XIXe siècle, Majunga avait recouvré sa prospérité avec l'installation d'agences maritimes française, et anglaise et allemande, et, surtout, avec la venue d'Indiens de bombay qui se substituèrent à l'appareil commercial antalaotse. En revanche, d'autres places, comme Anorontsangana, ne connurent jamais une bien grande activité (Guillain 1845, p. 196-197 et Samat in Boudou 1932, p. 56).

Dans un mouvement dont les origines sont mal éclaircies, mais qui semblent liées aux déplacements annuels de la flotte commerciale du Kutch, depuis Mandvi vers Zanzibar, les Indiens de cette région gagnent progressivement au XIXe siècle le pays souahili et le Nord de Madagascar. Ils s'infiltrent dans les zones françaises et merina, mais Ambanoro à Nosy-Be semble avoir été leur centre privilégié. VIVIE a bien présenté leurs activités.

"... Dans tous les points où il se fait un peu de commerce même très avant dans l'intérieur des terres, on trouve la boutique de l'Indien. Leur centre est Ambanoro près d'Hellville ; là sont les gros commerçants plusieurs fois millionnaires, (1) là sont les maisons mères, dont dépendent tous les petits boutiquiers répandus dans les villages de l'intérieur. Là viennent les grandes boutres de Bombay chargés d'étoffe ; de là ils repartent chargés d'or et de riz".

(Vivie 1903, p. 46-47)

LEMOINE, au début du XXe siècle, notait leur nombre dans l'Extrême Nord et croyait à tort que les autres Islamisés allaient pouvoir les remplacer. Il écrit ainsi sur le secteur antankara :

"... Des marchands indiens s'y sont installés et on trouve une cantine dans la plupart des villages. Il est probable que par suite des impôts qu'on fait peser sur eux, ils seront remplacés par des Comoriens ou des Antankara".

(Lemoine 1903, p. 326)

On ne peut qu'être frappé de la vitesse avec laquelle cette nouvelle vague d'Islamisés a pu dans une large mesure prendre la place des précédentes ; si, en moins d'un demi siècle, elle a dominé la scène économique, c'est sans doute, en raison de la prodigieuse faculté d'adaptation des Indiens à l'environnement commercial et aux conditions politiques. Lorsque le Nord de Madagascar est partagé en deux zones d'influences politiques, les Indiens exercent leur négoce, à la fois chez les Français et en pays merinisé. Un article du journal "Le Temps" du 15 août 1886, fait d'ailleurs état de leur pénétration dans les territoires relevant de la couronne (2).

(1) Ce préjugé de l'Indien riche parce qu'il a un magasin bien fourni était déjà apparu à Madagascar.

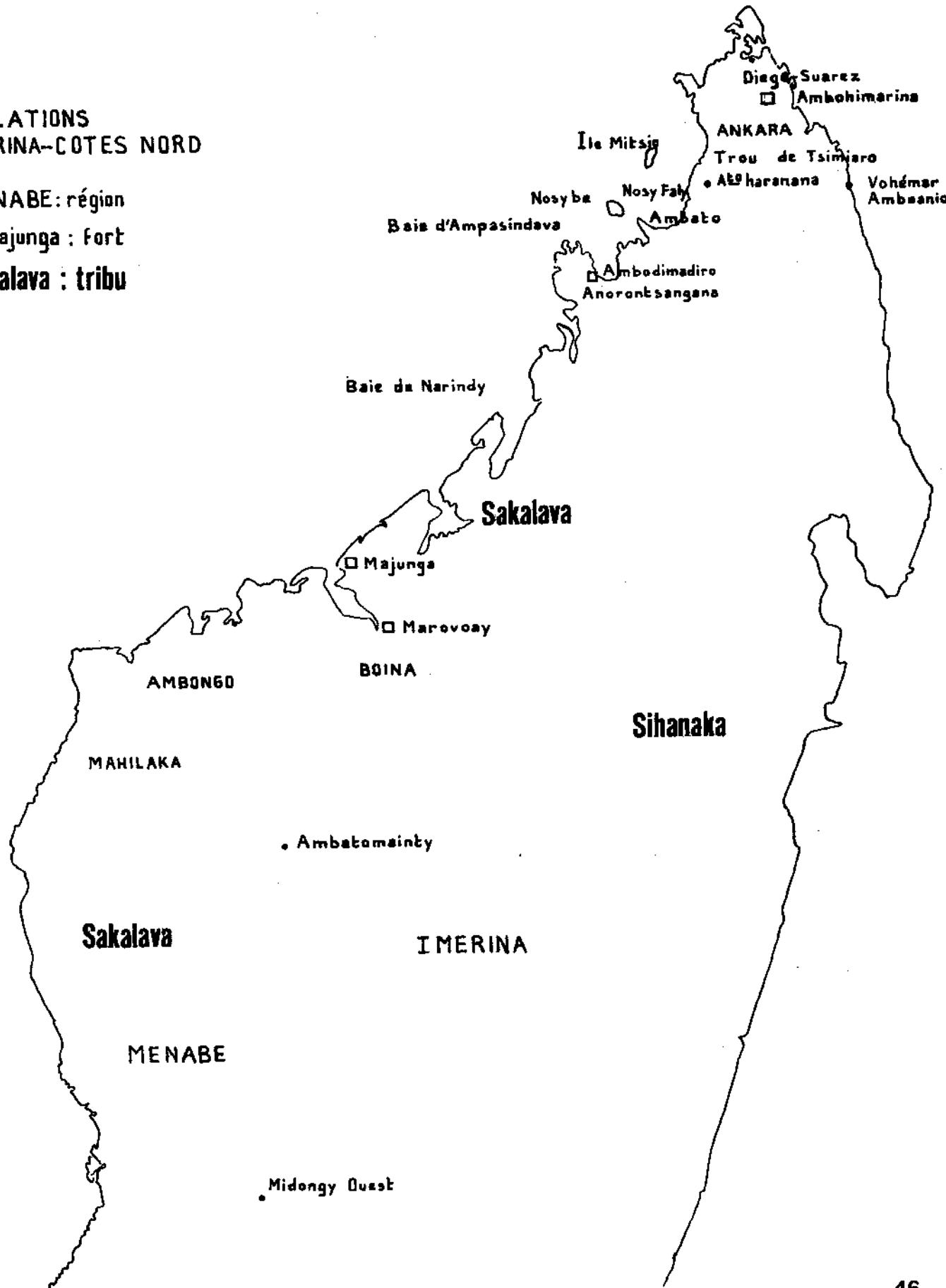
(2) Ils étaient 10 à 12 000 à la veille de l'occupation française selon Martineau (1894).

RELATIONS MERINA-COTES NORD

MENABE: région

□ Majunga : fort

Sakalava : tribu



"... Les Indiens et les Arabes qui pratiquent le commerce (des bois de construction) sont complètement malgachisés. On en rencontre dans la plupart des villages du littoral entre Vohémar au Nord et Morondava au Sud-Ouest. Parmi les premiers presque tous originaires de Bombay, beaucoup ont fait souche à Madagascar et sont devenus sujets hovas, témoins ceux de Majunga".

La part croissante des Indiens dans la vie économique du Nord-Ouest et dans les transactions des échelles n'a pas signifié la disparition totale des Antalaotse. Après leur éviction de Majunga et d'Anorontsangana, ils ont pu regrouper un certain nombre d'entre eux sur Ambanoro et, un temps, une concurrence s'est instaurée avec les Français pour dominer les Sakalava et les Antankarana, antagonisme qui se fit jour dans la révolte contre les Français à Nosy-Be. L'influence zanzibarite et les relations croissantes avec les Comores ont apporté aux Antalaotse de Madagascar un nouveau contingent d'Islamisés souahilis. Ceux-ci n'avaient pas les connections des Indiens avec le commerce international, mais ils ont assuré à côté de ceux-ci et souvent, sous leurs ordres, une activité multiple de détail. L'impact souahili a naturellement été considérable dans la région de la baie d'Ampasindava et de Nosy-Be. Dans la première moitié du XIX^e siècle, BOTELER constatait que les habitants de Kewondze (Kivinjy) ne différaient des Malgaches que par leur langue (Boteler 1835, vol. II, p. 165). Marodoka, la moderne Ambanoro, est encore un village où l'on parle souahili. Cette réimprégnation antalaotse et souahilie a naturellement joué au XIX^e siècle sur tout le littoral entre Marambitsy et Maintirano. Des descendants musulmans de la famille d'Andriantsoly sont venus s'y réinstaller ainsi que des Antalaotse de Nosy-Be. Jusqu'au XX^e siècle, cette côte a été un domaine privilégié pour la traite des esclaves importés d'Afrique. Maintirano et Andoka dans la baie de Marambitsy lui doivent leur prospérité.

L'insécurité relative qui régnait dans le Nord-Ouest indépendant (Ambongo et Mahilaka) limita hors de Maintirano l'expansion indienne, et Souahilis ou Antalaotse y conservèrent leur prépondérance commerciale. Parcourant ces régions, le voyageur allemand HILDEBRANDT pouvait écrire :

"... Les pêcheurs souahilis appellent Madagascar *Bukini*. Les Arabes concentrent sur la côte Ouest presque tout le commerce dans leurs mains, car il n'y a de comptoir qu'à Mojanga et Nossi-Bé, et on n'y achète presque rien directement des Malgaches : on se sert des mahométans comme acheteurs et intermédiaires, naturellement leur influence est grande. Le kisouaheli est la langue qui sert aux transactions dans l'Ouest de Madagascar".

(Hildebrandt 1880)

Parmi les facteurs d'un certain renouveau de l'islamisation des côtes dans les zones restées indépendantes des Merina, figure sûrement l'adoption de l'Islam par les familles royales. Tsimiaro à Nosy Mitsio s'y convertit après la prédication infructueuse de DALMOND (De La Vaissière 1884, Vol. I, p. 36-37). L'Islam a gagné parmi les rois de l'Ambongo et du Mahilaka, mais aussi dans la dynastie bemazava de Nosy-Be, par suite d'alliances matrimoniales. La pratique des chefs sakalava de déléguer une partie de leurs attributions à un masondrano islamisé a été courante vers Besalampy et Maintirano où Alidy exerçait la réalité du pouvoir. Lorsque les reines sakalava effectuaient cette délégation de pouvoir à un Islamisé puissant (Comorien ou Souahili), ces priviléges étaient ordinai-rement assortis d'un mariage avec le musulman qui devenait le *biby* de la Reine.

Souahilis, Comoriens et Antalaotse ont été les protagonistes de la traite clandestine à Madagascar pendant le XIX^e siècle. L'importation se pratiquait depuis la côte africaine jusqu'à Madagascar, puis de là, les esclaves étaient acheminés, soit vers l'intérieur (chez les rois sakalava et jusque sur les Hautes Terres), soit vers Nosy-Be, Mayotte, et même vers la Réunion.

Dans les zones contrôlées par les Merina, les accords avec les Anglais avaient prohibé la traite et, celle-ci disparut de Majunga à partir de 1823 (Owen 1833, vol. II, p. 100). Les Britanniques firent croiser des navires de guerre pour tenter de la supprimer définitivement. COLOMB a laissé un vivant récit des interventions anglaises pour réprimer le trafic qui n'a jamais cessé pendant tout le XIXe siècle. Cet auteur parle de 400 navires négriers quittant Zanzibar pour la seule année 1869 (1873, p. 47). Mais, toujours selon COLOMB, Madagascar était surtout ravitaillé en esclaves depuis le Mozambique (1) jusqu'au cap Saint-André (1873, p. 308-309). Tout était débarqué hors du "territoire hova", mais nous savons par DOULIOT que des marchands merina venaient s'approvisionner à Maintirano en 1891. La libération des "Mozambiques" en 1877 ne changea pas grand chose à cet état de fait.

Depuis le Mahilaka et l'Ambongo, une réexportation pouvait s'effectuer vers Nosy Kisimany (2), dans la baie d'Ampasindava.

MALZAC avance le chiffre de plusieurs milliers d'esclaves africains importés par an à Madagascar (1930) ; GRANDIDIER et DOULIOT furent, à juste titre, frappés par l'importance de Maintirano et de sa région pour la traite. A diverses reprises les réexportations vers les Comores, Nosy-Be, Sainte-Marie et la Réunion, se dissimulèrent sous l'appellation de "recrutement d'engagés". Les gens importés de Baly l'étaient sous cette étiquette. DECARY a donné dans ses ouvrages sur Nosy-Be (1960, p. 60) et sur Sainte-Marie (1937, p. 256) des indications sur les prolongements de cette traite déguisés vers la côte Est et, même la Réunion. En 1867, COIGNET constatait que le trafic se poursuivait dans le Nord-Est :

"... Malgré les croisières anglaises du Canal de Mozambique, les boutres arabes introduisent une assez grande quantité de noirs de la côte d'Afrique ; ils valent 30 à 50 piastres (150 à 250 frs) suivant leur sexe et leur force. Les esclaves indigènes que les Malgaches se vendent entre eux dépassent rarement le prix de 25 à 30 piastres (125 à 150 frs)".

(Coignet in Richemont 1867, p. 314)

Dans le Nord-Ouest, la traite clandestine semble même s'être poursuivie jusque vers 1900, particulièrement à la baie de Baly.

Aucune étude de la traite aux Comores, pendant le XIXe siècle, n'a été encore été faite, mais on sait qu'elle fut florissante à Anjouan où SUNLEY créa une plantation à Pomoni avec de la main-d'œuvre servile (Robineau 1966, p. 19). A la Grande Comore, HUMBLOT achetait des esclaves 60 roupies par tête, puis les engageait pour une période de 5 ans au cours de laquelle ils se rachetaient au taux mensuel d'une roupie. Il semble que, dans les autres îles que Mayotte, l'approvisionnement en esclaves se soit fait surtout directement depuis la côte orientale d'Afrique.

(1) Le trafic clandestin, depuis Inhambane, persista malgré la prohibition de la convention anglo-portugaise de 1830.

(2) C'est depuis cet îlot que parvint d'ailleurs la grande épidémie de choléra qui dévasta Nosy-Be en 1873.

*

* * *

La suite de ce volume est consacrée à l'Histoire et à l'Archéologie des diverses régions côtières, situées entre Maintirano et la baie d'Antongil, ainsi qu'à la description des civilisations de modèle souahili à Madagascar. La parution de ces études est prévue dans les publications du Musée de l'Université et de l'Académie Malgache.

Cet ouvrage constituant la première partie
d'une série de 4 fascicules, la table des
figures, l'index et la bibliographie mo-
biles sont placés ici en annexe.

Chapitre II

le problème des migrations préislamiques. les venues indonésiennes et africaines à madagascar

"Rarement, pour ces périodes reculées on arrive à pouvoir dire avec précision comment les choses se sont passées; mais on parvient à se figurer les diverses façons dont elles ont pu se passer et cela est beaucoup".

Ernest Renan

5. L'OCEAN INDIEN ET MADAGASCAR AVANT LES ISLAMISES

I. Quelques prétendues antiquités de Madagascar

Dans ces terres du bout du monde que sont les pays du Sud-Ouest de l'Océan Indien circulent de temps à autre des contributions peu fondées. On cite des voyages de Phéniciens, d'Egyptiens, de Sabéens, de Grecs et même d'Hébreux, dans une perspective qui va sûrement au-delà de ce que furent réellement ces voyages. BENT attribuait la paternité de Zimbabwe à des Phéniciens (1893).. Charles POIRIER, dans plusieurs de ses contributions, fait l'équation entre la région de Sofala et les pays de Pount et d'Ophir.

Ces voyages d'une très haute antiquité auraient pour certains auteurs touché Madagascar. F. de MAHY croyait avoir retrouvé des vestiges phéniciens à Majunga, ce que FERRAND et moi-même ne pouvons confirmer (voir le chapitre sur la Betsiboka). A. GRANDIDIER, dans son Histoire de la Géographie de Madagascar (1885, p.1 à 11) pense à des visites des Grecs et naturellement d'Arabes. Selon lui, ...

"... Dès les temps anciens, cette île était connue des Grecs et des Arabes, mais les noms de Ménuthias, de Djafouna, de Chezbezat sous lesquels ils la désignaient, et la description, très courte, quoique exacte, qu'ils nous ont laissée, n'avaient pas frappé l'attention des géographes européens qui n'en ont appris l'existence que par les Portugais, en 1500".

En fait, le seul nom grec, celui de Menouthias, cité par Ptolémée et l'auteur du Voyage du Périple, désigne plus probablement l'île de Pemba, ou peut-être Zanzibar ou Mafia.

Un certain MESGNIL a cru bon de rédiger un ouvrage dont le titre "Madagascar, Homère et la tribu mycenienne" donne à lui seul une idée de la spéculation entreprise. (s.d.).

Plus tenaces sont les légendes sur des immigrations juives; le P. Joseph BRIANT, dans sa plaquette : "L'Hébreu à Madagascar", croit fermement que ...

"... Il y aurait eu encore, non une, mais deux immigrations juives à Madagascar. L'une plus ancienne passant par l'Egypte; l'autre par le Golfe Persique. La première a donné des ancêtres aux Antandroys, la seconde aux Antémoros".

BRIANT appuie sa démonstration par plusieurs centaines de rapprochements entre des mots malgaches et des mots hébreux. En fait, ce genre d'élucubration, basée sur une linguistique facile, en comparant ce qui peut se rassembler, est hélas trop répandue à Madagascar, où J. AUBER l'a développé dans de nombreux travaux tous contestables, mais qu'on a édité à l'Imprimerie Officielle (1).

Les recherches sur l'origine juive de certains Malgaches remontent à FLACOURT qui croit que les premiers étrangers venus à la côte Est de Madagascar sont "les Zaffe-Hibrahim, ou de la lignée d'Abraham, habitants de l'Isle de Sainte-Marie et des terres voisines" et dans son avant-propos à l'Histoire de la Grande Isle de Madagascar, FLACOURT explicite les raisons de son hypothèse :

"... D'autant qu'ayans l'usage de la Circoncision, ils n'ont aucune tache du Mahométisme, ne connaissent Mahomet ny les Caliphes, et reputent les Sectateurs pour Caffres et hommes sans Loy, ne mangent point, et ne contractent aucune alliance avec eux. Ils célèbrent et chomment le Samedy, non le Vendredi, comme les Maures, et n'ont aucun nom semblable à ceux qu'ils portent; ce qui me fait croire que leurs ancêtres sont passéz en cette Isle dès les premières transmigrations des Juifs, ou qu'ils sont descendus des plus anciennes familles des Ismaélites dès avant la captivité de Babylone, ou de ceux qui pouvoient estre restez dans l'Egypte environ la sortie des enfants d'Israël. Ils ont retenu le nom de Moyse, d'Isaac, de Joseph, de Jacob et de Noë". (2).

(Avant-Propos 1660)

G. FERRAND conteste formellement la possibilité de ces venues juives; il pense que certains noms sémitiques de l'île sont imputables aux Islamisés (1902, p. 109-110). Quant à l'abstention du travail le samedi, il s'agit tout simplement d'un jour *fady*, (interdit), fort courant dans les coutumes malgaches; sur la côte Est, on trouve encore des *fady* sur le Mardi, le Jeudi et le Samedi, selon les régions. En outre, il semble qu'au XVIIème siècle l'existence de la Circoncision chez certains peuples exotiques ait incité des auteurs français chrétiens à rechercher une origine juive. On trouve un autre exemple que FLACOURT de cette recherche dans le dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français du Père Raymond BRETON (Auxerre 1666).

Plus récemment la théorie des Préislamiques Malgaches a été reprise par Jean POIRIER sous une autre forme. Cet auteur retrouve une dualité dans les apports musulmans à Madagascar. Selon J. POIRIER.

"... On est frappé par le fait que les éléments arabes ou arabisés, anciennement présents à Madagascar (il ne s'agit pas des apports récents, souahilis, comoriens ou autres), n'empruntent pratiquement rien à l'Islam : ils ne connaissent ni Allah, ni la mosquée, ni le hadj, ni la prière, ni l'aumône, ni

(1) Les travaux d'Auber sont signalés dans la Bibliographie de Madagascar 1956 - 1963 de J. Fontvieille sous les rubriques 23-148 à 23-156 et 26-626 à 26.631. Sur ces comparaisons au pied levé" voir notamment 26-230 "Français, Malgaches, Bantous, Arabes, Turcs, Chinois, Canaques ... Parlons-nous une même langue ? Essai des Sémantique comparée. (1968).

(2) Evidemment ces noms bibliques sont communs aux Juifs, Musulmans et Chrétiens, comme le sont aussi Solomon (Souleyman), Jésus (Haissa), Marie (Mariam).

La chahadah - donc aucune des cinq ardan ad din, aucun des fondements de l'Islam, sauf le jeûne (localement) - qui est d'ailleurs pré-islamique; ils citent le nom du Prophète (Mahmadou) sans lui attacher de particulière importance; ils font état du Diable (Biliche des navigateurs, c'est-à-dire Iblis: l'ange déchu), mais l'essentiel restitue un grand nombre de pratiques arabes d'avant l'Islam : astrologie, divination, magie, comput, jeu".

(1965, p. 81, Note)

Alors que pour ses prédecesseurs, les survivances atténuées de l'Islam malgache évoquaient des origines juives, POIRIER considère qu'il s'agirait là d'une forme primitive de religion qui serait venue d'Arabie dans la Grande Ile :

"... C'est l'histoire des origines de l'Islam qui nous donnera vraisemblablement et la clé du problème; l'hagiographie officielle a voilé l'intensité des oppositions qu'a suscitées le Prophète, mais garde encore la trace de ces luttes; de nombreux groupes vaincus ont quitté l'Arabie (rappelons que Mahomet lui-même, incertain du sort des armes a failli émigrer pour se fixer définitivement en Ethiopie). Il semble que l'origine des plus anciens éléments arabes à Madagascar soit double; il existe d'une part une couche "anti" islamique issue de clans opposés à l'Islam, lesquels vaincus par lui ont dû s'exiler probablement en Perse (les relations de la Grande Ile avec la Perse ont été très intenses à certaines époques) ou en Afrique orientale; ces éléments ont apporté une part importante de la couche culturelle arabe. Mais le schéma est plus complexe; il faut faire intervenir d'autres éléments que nous pouvons dire paraislamiques et qui proviennent de la scission qui s'est produite au moment où Mahomet, qui s'est d'abord voulu simple prophète, successeur de Jésus, devant l'échec de sa prédiction en faveur du Dieu de la Bible - livre sacré pour l'Islam - a effectué une reconversion presque complète en proclamant la religion de son propre dieu, Allah; nous ne pouvons insister ici sur cette nouvelle interprétation de l'histoire de l'Islam, très éclairante; Mahomet repoussé comme successeur de Jésus a dès lors fondé sa propre religion (la prière tournée d'abord vers Jérusalem a été dirigée vers La Mecque; le nom d'Allah inconnu jusqu'alors paraît dans les sourates, etc ...). Dans les troubles qui ont suivi la mort du Prophète, des groupes vaincus ont quitté l'Arabie, en emportant avec eux la vision de la première prédication qui, quoique faite par Mahomet, était, en termes propres, anti-islamique; de là vient la couche arabe-malgache qui connaît Mahomet et ignore Allah, fait qui serait inexplicable autrement; on cite Mamadou, reconnu comme prophète successeur de Jésus, mais moins grand que lui".

Sans préjuger du cheminement par lequel les échos de ces scissions lointaines sont parvenues à Madagascar, J. POIRIER estime que la dichotomie qu'il a fait connaître doit entraîner une nouvelle analyse des couches arabes à Madagascar. Pour citer ses propres termes.

"Nous sommes donc en présence de deux couches arabes, l'une anté-islamique (d'où viennent probablement les éléments rappelés plus haut), l'autre anti-islamique (caractérisée par la connaissance du Coran, de Mahomet, mais par l'ignorance d'Allah et la subordination de Mahomet à Jésus - deux faits très expressifs, et peut-être par des éléments comme le sacrifice rituel des animaux et le jeûne du vendredi). Il nous apparaît "que le problème des couches arabes à Madagascar est entièrement à reprendre à partir de cette double perspective".

(Poirier 1965, p. 81, fin de la Note 1)

Plus récemment, vers 1954, les découvertes "d'inscriptions" dues à l'érosion alphabétique (voir le parag. 16, sur l'extension des Islamisés dans le Sud et le Centre), vers Fianarantsoa à Alakamisy-Ambohimaha et Ambohimiera, a

a redonné un regain de vigueur aux spéculations sur des venues Sud-Arabiques à Madagascar. A notre avis ces "recherches" ne méritent qu'uné motion anecdotique de curiosité. Plus intéressant semble avoir été la découverte d'une monnaie romaine vers Majunga, à propos de laquelle s'est établie toute une légende. Le procès-verbal de l'Académie Malgache de 1949-1950 (N.S. T.XXIX, p. XXI) résume le texte d'une lettre dans laquelle "M. le Chef de la Section Archéologie Préhistoire de l'Institut Français d'Afrique Noire signale avoir lu dans divers ouvrages qu'il avait été trouvé de monnaies romaines à Madagascar". Le procès-verbal consigne qu'aucun membre de l'Académie n'en a entendu parler. Il semble que c'est à GAUTIER que reviendrait le mérite de cette découverte. Une monnaie datant de CONSTANTIN aurait été trouvé à Majunga (1) ; mais, comme personne ne sait si elle a été ramassée *in situ*, ou bien apportée à une époque récente, il ne faut pas, pour l'instant, échafauder de déduction. GROTANELLI y fait allusion (1955, p. 55), et on pourrait craindre que la multiplication des références n'entraînât, comme dans le cas de la dent d'or de FONTENELLE, un commencement de démonstration par répétition. On doit pourtant être sur le qui-vive pour ce genre de trouvailles ; des monnaies romaines ont été découvertes, non seulement à Siraf (Golfe Persique), à Arikamedu près de Pondichéry, mais aussi aux Philippines. L'aventure de Rome "au-delà de ses frontières", selon le mot de Sir Mortimer WEELER, a peut-être ses prolongements en Afrique orientale et à Madagascar si cette île était occupée au début du premier millénaire. Il est nécessaire d'élargir la discussion à ce que l'on sait sur l'Océan Indien dans l'Antiquité.

II - Navigation préislamique dans l'Ouest de l'Océan Indien

A l'heure actuelle bien que l'on assiste à une multiplication des recherches sur diverses régions, en particulier sur la côte orientale d'Afrique, le Golfe Persique et même le Pakistan occidental, aucune synthèse sur l'histoire ancienne de l'ensemble de l'Océan Indien n'a encore vu le jour ; ainsi le travail de TOUSSAINT (1961) reste à jour, sauf naturellement pour tout ce qui concerne les Islamisés.

TOUSSAINT retrace avec beaucoup d'objectivité ce qu'on sait sur les expéditions des Egyptiens au pays de Pount avant le premier millénaire av. J.-C. et les rares renseignements dont on dispose sur les voyages que les Phéniciens faisaient à Pount et à Ophir pour le compte du roi Salomon. Il semble

(1) Dans sa thèse secondaire en latin Gautier écrit en effet :

"Aliter est de moneta quadam. Majunga relata a domino Antony Jully, praeclaro architecto qui in Madagascar publicorum aedificiorum provinciam habet. Aerea Constantini temporis est, et dominus Babelon, in bibliotheca dicta Nationis monetarum rector, cui submisi, ear sic describit : CONSTANTINUS AUG. A dextra, Constantini Magni laureatum caput.

In aversa parte : ON CONSTANTINI MAX AUG. Corona in qua duobus versibus legitur VOT. XX.

Denique in inscriptione duae incertae litterae, officinae signum.

Vide Henricum Cohen. Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain, tome VII, p. 242 (*in secunda editione*).

Mala fortuna, ea sola est hujuscemodi moneta quae in Madagascar unquam reperta fuerit. Quomodo autem eam invenerint indigenae non plane cognoscimus, qui in arenis, in Indica Majungae parte, et se occurrisse tantummodo dixerunt. In iis conditionibus, dicendi, ut jurisconsulti, locus est : Testis nullus". (Gautier 1902, p. 60).

que ces territoires fabuleux aient tout simplement été le Corne d'Afrique et l'Arabie du Sud (1). On connaît mal l'histoire des royaumes sabéens et ménéens qui durent recevoir les visites des Phéniciens et qui, peut-être même, furent en rapport avec la Somalie (2). Toujours est-il qu'ils furent remplacés ultérieurement par les Himyarites.

Au Ve av. J.-C. les Perses font rechercher par l'intermédiaire de Scylax une liaison entre la Mer Rouge et l'Inde. Les Grecs (par Néarque), puis les Ptolémées d'Egypte poursuivront cette voie, mais il est probable que le commerce le plus important passait par la Mésopotamie, et cela depuis le VI^e siècle av. J.-C. on possède des preuves du commerce entre Babylone et l'Inde à cette haute époque et même antérieurement il semble qu'un trafic de stéatite (c'est-à-dire de chloritoschiste) ait eu lieu entre le Nord-Ouest de l'Inde et le Golfe Persique par la ville de Tepe Yaya. La tradition du travail du chloritoschiste se maintiendra dans ces régions jusqu'à l'époque islamique où les Islamisés l'importeront et la perfectionneront dans le Noro-Est de Madagascar.

Les Romains, par personne interposée ou directement, commercent depuis la Mer Rouge vers l'Inde et l'Extrême-Orient. Ils acquièrent toutes sortes de commodités de luxe et exportent entre autre leurs deniers d'or très recherchés en Inde dont WHEELER a pu reconstituer le chemin de circulation entre les côtes de Malabar et de Coromandel. Leurs incursions en Arabie favoriseront par la suite la montée du royaume rival d'Axoum, dont le port d'Adulis a certainement été un grand emporium commercial. Les Axoumites conquériront un temps l'Arabie du Sud d'où ils seront eux-mêmes chassés par les Iraniens. A la période sassanide le Golfe Persique reprend son rôle commercial qu'il semble avoir développé jusqu'à la conquête arabe. Siraf a eu une période préislamique brillante datée sous les couches islamiques par la découverte d'une monnaie de Théodose (Whitehouse 1970, p. 144).

Cette période romaine et sassanide n'est pas, pour les régions occidentales de l'Océan Indien qui nous intéressent complètement dépourvue de témoignages historiques. A l'époque romaine, les principales sources sont Strabon, qui écrivait sous Auguste, Pline l'Ancien dont la contribution date de la deuxième moitié du premier siècle de notre ère, Claudio Ptolémée, un Grec d'Alexandrie dont la géographie aurait été éditée vers 150 ap. J.-C., mais qui fut connue sous sa forme définitive vers 400 ap. J.-C. ; les renseignements sur la géographie de l'Afrique orientale qui viendraient d'un certain THEOPHILE, sont à mon avis repris du récit du Périple de la mer Erythrée. Le Périple, œuvre anonyme écrite par un marchand grec d'Alexandrie, a pendant longtemps été daté du Ier siècle de notre ère. Mais J. PIRENNE (1961, p. 441-460) a émis une opinion fondée que cette œuvre remonterait environ à l'année 220 ap. J.-C. Récemment GERVASE MATHEW (1966) a contesté la date de PIRENNE. Même s'il faut rajeunir ce document d'un siècle il reste une source précieuse. La géographie de Ptolémée est moins précise que le texte du Périple auquel elle n'ajoute que la connaissance du cap Prason au Sud de Raptie. (Freeman Grenville 1962 p. 3 à 4).

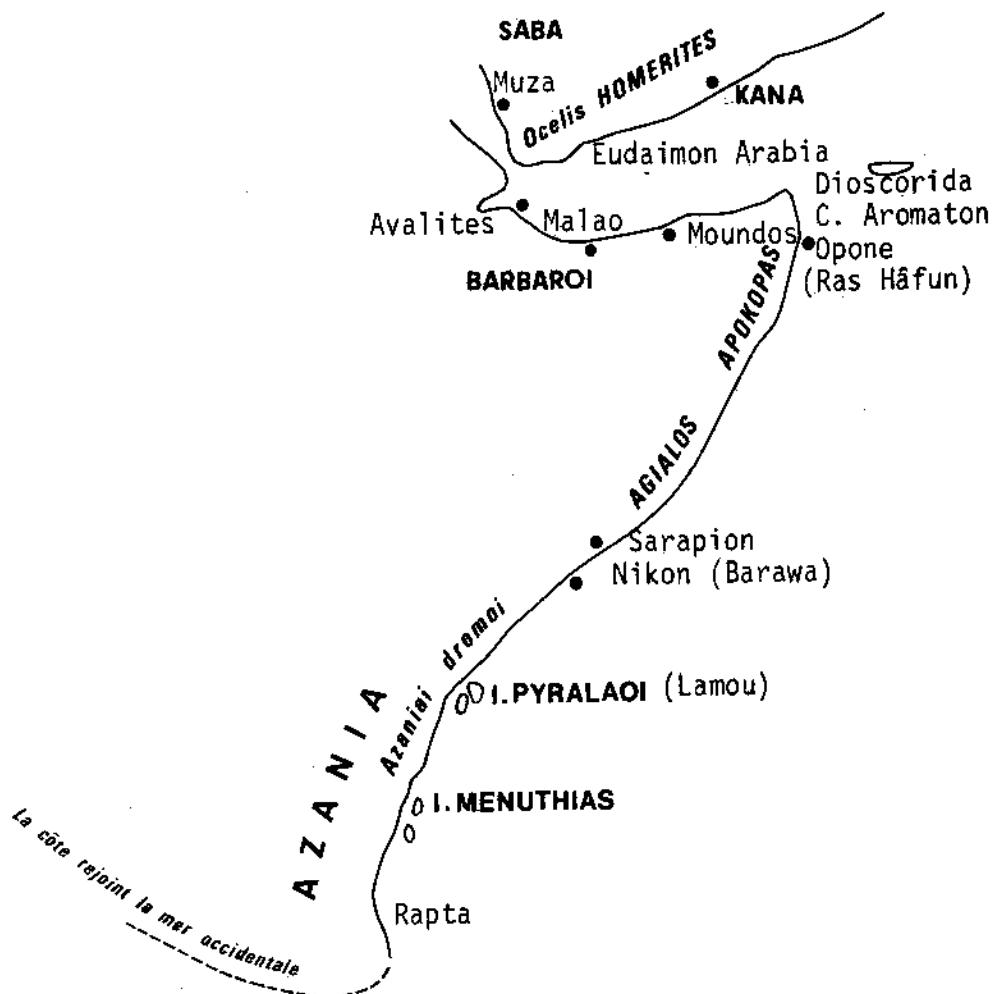
Tous ces textes romains sont naturellement centrés sur le commerce entre la Mer Rouge et l'Inde. Dans une savante discussion J. PIRENNE a montré que,

(1) Naturellement ces voyages n'ont pas forcément laissé de traces. Il en est de même pour les visites des Phéniciens aux îles Cassitérides dont on n'a jamais trouvé de vestiges en Grande-Bretagne.

(2) Malgré les magnifiques recherches de Wendel Philips, Caton - Thompson et J. Pirenne.

depuis l'Arabie du Sud, on a eu tendance à faire, grâce à la mousson du Sud-Ouest des traversées vers les zones les plus méridionales de l'Inde. Ainsi, vers l'an 20 ap. J.-C., la traversée Cana-Muziris se serait déjà pratiquée (1970, p. 101-119). Nous pourrions supposer qu'aucune relation directe ne s'est encore faite à cette époque entre l'Inde et la côte d'Afrique. Le trajet a pu être inventé par des marins habitués à voyager entre l'Inde et la Mer Rouge qui furent déportés vers le Sud. Ce que nous connaissons de la navigation dans cette partie de l'Océan Indien nous apprend que, même au XIX^e siècle, les navires arabes venant de la Mer Rouge allaient à Mascate puis sur la côte de Malabar d'où ils cinglaient en décembre pour se rendre en Afrique à Mogadiscio et à Malindi et de là descendre jusqu'à Sofala et Madagascar (Salt in Mauny 1968, p. 27). A l'époque du Périple on gagne les côtes africaines par cabotage depuis la Mer Rouge et nous n'avons aucun indice permettant d'affirmer qu'on se rend de l'Inde à la côte orientale.

Pline ne connaissait rien de la côte africaine au Sud du golfe d'Aden ; il en va différemment de l'auteur du Périple.



L'Afrique orientale selon les données du Périple
(d'après Mauny)

Le Périple est une sorte de guide du marchand-aventurier de l'Océan Indien. Sur les paragraphes du récit, quatre sont seulement consacrés à la côte orientale d'Afrique ; ceci est un témoignage indéniable de sa position très marginale dans le système commercial au début de l'ère chrétienne. Ainsi que l'a fait ressortir R. MAUNY, le commerce romain au Sud du *Limes* en Afrique occidentale avait un aspect normal analogue. R. MAUNY donne une version et une discussion de ce texte à partir du document établi par SCHOFF, qui tient compte aussi de la traduction parue dans les *Monumenta cartographica* de Yousouf KAMAL et aussi du texte grec de H. FRISK (Mauny 1968, p. 19-34).

Le récit mentionne un trafic important de la cannelle dans les ports de la région du cap Gardafui appelé pour cela cap des Aromates, particulièrement à Opone où, outre la *casia* (cannelle), on importe des esclaves vers l'Egypte et où on trouve de l'écailler. Parmi les produits apportés de l'Inde la canne à sucre est mentionnée.

Il est remarquable qu'on ne parle plus du trafic de la cannelle au Sud de ces régions. PIRENNE fait justement observer que cette épice précieuse venait de l'Inde :

"... On sait par Strabon (XVI, 4, 25) que les Arabes recevaient de l'Inde la plus grande partie de la *casia*. Et, selon Pline (XII, 41-43), la *casia* et le cinnamome transportés par les Arabes Gebbanistes provenaient d'une "Ethiopie", dont M. Filliozat a montré qu'elle devait correspondre à Ceylan et à l'Inde orientale, car le cinnamome n'est autre que la cannelle (produite par ces pays) et les habitants méritent le nom d'Ethiopiens par leur teint foncé".

(Pirenne 1970, p. 103)

Ceci répond assez bien aux problèmes que soulève B.A. DATOO qui se demande d'où venait la cannelle que l'on trouvait alors dans la Corne d'Afrique ; cette explication détruit aussi l'hypothèse de MILLER qui a cru qu'à cette époque des relations transocéaniques entre le Sud-Est asiatique et la côte orientale d'Afrique par les Comores et Madagascar étaient à l'origine de ce trafic (Miller 1969, p. 147).

Sur la côte qui va au Sud d'Opone, l'auteur du récit du Périple indique une série d'ancrages et de ports dont Sarapion est peut-être Mogadiscio et Nikon probablement Barawa, puis les îles Pyralaoi, sûrement l'archipel de Lamu et, enfin "après deux courses d'un jour et d'une nuit le long de la côte australienne... l'île de Menouthias", sans doute Pemba ou peut-être Zanzibar. La description bien que très courte correspond parfaitement à la réalité et n'a rien de commun avec les fantasmagories de certains récits arabes ultérieurs. Pour citer le texte de SCHOFF - MAUNY, l'île de Menouthias est...

"à environ 300 stades de la terre ferme, basse et boisée, où se trouvent des rivières et de nombreuses espèces d'oiseaux et la tortue de montagne.

Il n'y a d'autres bêtes sauvages en cet endroit que des crocodiles, mais ces derniers n'attaquent pas l'homme. Il y a ici des bateaux *cousus* et des pirogues creusées dans un seul morceau de bois, qu'ils utilisent pour la pêche et la chasse à la tortue. Dans cette île ils les prennent aussi d'une façon particulière, dans des paniers de vannerie qu'ils fixent dans les chenaux entre les brisants".

Le terminus de la navigation après Menouthias (qui ne peut avoir été Madagascar) était Rapta.

"... A deux journées de navigation au-delà, est le tout dernier marché du pays d'Azania, appelé Rapta, dont le nom dérive des bateaux *cousus* (*raptōn plorariōn*) déjà mentionnés ; il y a là de l'ivoire en grande quantité et de l'écailler".

Ivoire et écaille semblent avoir été les articles les plus recherchés par les marchands avec accessoirement la corne de rhinocéros et l'huile de palme (sans doute de coco). Les objets importés à la côte d'Afrique sont aussi très précisément indiqués.

"... L'on importe vers ces marchés les lances fabriquées à Muza spécialement pour ce commerce, des hachettes, des dagues et des alènes, différentes sortes de verroteries et en certains endroits un peu de vin et du blé, non pas pour le commerce, mais pour s'attirer la bonne volonté des sauvages".

Rapta n'a pas encore été localisé, mais on pense qu'il doit se situer quelque part entre Pangani et le delta de la rivière Rufiji. Un espoir de le découvrir avait été soulevé par HAYWOOD qui aurait obtenu des monnaies romaines dans une amphore vers Bur-Gao, la région de Shungwaya où se trouverait une zone très ancienne de peuplement bantou. En fait, on n'a jamais vu l'amphore et l'origine des pièces elle-même est suspecte. Nikon, en revanche, semble bien être Barawa puisqu'on y a retrouvé de la poterie du "type Kwale" (Chittick 1969 p. 122) très analogue à celle que SOPER, dans le site éponyme de Kwale, a pu dater sur la base du Radio Carbone 14, du IIIe siècle ap. J.-C. (Soper 1967, p. 1-17).

Nous verrons plus loin que, sur les côtes kenyane et tanzanienne, les échelles islamiques s'étaient installées à partir du VIIe siècle au plus tôt sur des lieux inhabités. Ce hiatus entre "l'époque du Périple" et les débuts de la civilisation souahilie primitive avait paru troublant. Pour la première fois un nouvel élément de discussion intervient d'autant plus précieux que les mentions sur les peuples de la côte au IIIe siècle ne sont guère développées par l'auteur du Périple. On sait seulement que les gens étaient vassaux (1) des Himyarites avec lesquels ils se mariaient, processus biologique qui sera d'ailleurs un des facteurs de la formation ultérieure de la civilisation souahilie. D'après le récit du Périple :

"... Le long de cette côte, les gens ont des habitudes de piraterie. Ils sont de très grande taille et chaque lieu a ses propres chefs. Le chef mapharistique gouverne le pays selon quelque droit ancien qui le place sous la suzeraineté de l'Etat qui est devenu le premier en Arabie. Et les gens de Muza le tiennent maintenant sous son autorité et y envoient de nombreux et grands navires, utilisant des capitaines et des agents arabes qui sont familiers avec les indigènes et se marient avec eux, qui connaissent toute la côte et en comprennent la langue".

(Mauny 1968, p. 28)

L'incertitude la plus grande règne naturellement au sujet de l'identification de ces gens de "très grande taille". Il pourrait s'agir de types hamitiques, mais tout aussi bien de Bantous. A Barawa où l'on a retrouvé cette poterie de Kwale les habitants parlent encore un curieux dialecte souahili appelé le Chimini ou Chimalazi alors que les populations du pourtour sont somaliennes. On serait donc tenté de croire qu'il y a là une survivance de populations bantoues qui, à l'origine, occupaient une plus grande aire d'extension. Il n'est pas exclu que les navigateurs du Périple aient trafiqué avec

(1) Ailleurs dans le récit, il est dit que l'Azania est sujette de Charibaël, un titre royal plutôt qu'un nom (selon Pirenne) appliqué au souverain himyarite.

des Bantous qui acquirent la connaissance du fer, puis la forge depuis l'Arabie (1) au début du premier millénaire. Dans d'autres régions comme la Zambie l'âge du fer commence un peu plus tard.

La contribution de Cosmas Indicopleustes écrite dans la première moitié de VIe siècle concerne surtout des voyages vers Ceylan et l'Inde, mais les renseignements sur la côte africaine sont bien vagues ; il semble que les transactions commerciales aient été entre les mains des Axoumites, mais ceux-ci n'allaien guère au Sud du cap Gardafui. A cette époque, nous ne savons rien du développement des civilisations bantoues sur la côte et des voyages indonésiens dans l'océan. Il est possible que Madagascar n'ait pas été intéressé par le commerce sur les côtes, non seulement parce qu'il n'allait que jusqu'à Rapta, mais encore parce que l'île était inhabitée.

6. HYPOTHESES SUR LA VENUE DES INDONÉSIENS DANS L'OUEST DE L'OCEAN INDIEN

I. Généralités

L'existence d'influences indonésiennes sur la côte orientale d'Afrique est encore un sujet de discussion. En revanche, il n'est pas douteux que Madagascar ait connu dans le passé la venue de migration(s) provenant du Sud-Est asiatique ou de l'Archipel indonésien, car les données de la linguistique, et secondairement de l'ethnographie ou de l'organisation sociale comparaîtent suffisamment concordantes pour étayer ce point de vue.

On pourrait s'attendre à ce que ce chapitre expose à l'aide de preuves archéologiques la séquence chronologique qui unirait dans un même tableau la description de la protoculture indonésienne, le départ vers l'Ouest de l'Océan Indien, le séjour éventuel dans des territoires intermédiaires, l'installation à Madagascar et l'occupation de la Grande Ile.

Je doute qu'une pareille entreprise soit réalisable avant longtemps, mais le but que je me propose sera atteint, si, après avoir posé les hypothèses, donc les limites de notre connaissance de la question, les chercheurs se tiennent en contact, unissent leurs efforts pour combler les lacunes du comparatisme culturel et découvrent les sites archéologiques dont l'exploitation hâtera la solution du problème.

Avant de présenter le tableau des migrations telles qu'elles ont pu survenir je partirai des données les plus indiscutables, à savoir l'existence d'une langue indonésienne à Madagascar et, d'autre part, la présence dans l'Ile des types physiques purs ou métissés d'Indonésiens.

Nul n'oserait nier l'appartenance du malgache au groupe linguistique malayo-polynésien. Pressentie par le Hollandais F. de HOUTMAN en 1603, qui publia des dialogues et un dictionnaire malais-malgache (COACM I p. 323-392), elle était réaffirmée par le Portugais Luis MARIANO qui reconnaissait une dizaine d'années plus tard l'existence dans le Nord-Ouest d'une langue cafre (Souahili) parlée sur les côtes du Nord-Ouest, distincte d'une langue bouque (Malgache), présente...

(1) La diffusion depuis la Nubie (Meroe) est également à envisager (Mauny 1971 p. 75).

TABLEAU DES DONNEES SUR LE PEUPLEMENT ANCIEN DE MADAGASCAR

SOURCES DE DOCUMENTATION	EVENEMENTS ET REGIONS OU ILS SURVIENNENT	ETAT DE LA CIVILISATION	
400 ? ap. J.-C	<p>LINGUISTIQUE (Lexico-statistique, calendrier, substrat bantou, Wörter und Sachen) ETHNOGRAPHIE COMPARÉE, TOPOGRAPHIE, ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE, ETUDES DE NAVIGATION, ARCHEOLOGIE (Irodo et Anjouan).</p>	<p>1 Proto-Malgaches d'origine indo-sierra (Paléo-Indonésiens) quittent le Sud-Est asiatique ou l'Indonésie, influence indoue faible.</p> <p>2 Etapes possibles par l'Inde du Sud, côte d'Afrique et Comores.</p> <p>3 Installation dans le Nord de l'île et simultanément ou postérieurement incursions waq waq en Afrique. Mélange avec les Africains et élaboration de la culture malgache ancienne.</p>	<p>Populations maritimes connaissant agriculture sur brûlis, poterie et outils en métal (pierre ou bronze peu probables ou abandonnés très tôt). Acquisition de traits africains, hybridation physique, Africains adoptant langues indonésiennes. Premiers défrichements, pêche et chasse intensives.</p>
1000	<p>LINGUISTIQUE (unicité du vieux fonds et dualité du vocabulaire indonésien) ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE des Néo-Indonésiens NAVIGATION (dérives) REFERENCES HISTORIQUES ARABES, TRADITIONS MERINA, ARCHEOLOGIE (Manilaka, Ankazoabo et sites de subfossiles).</p>	<p>4 Diffusion de la proto-culture malgache africano-indonésienne vers le Sud par les côtes Est et Ouest.</p> <p>5 Développement des migrations souhaitées et continuation des venues africaines.</p> <p>6 Arrivée des Néo-Indonésiens de la côte Est.</p> <p>7 Installation des Néo-Indonésiens sur les Hautes-Terres. Expulsion ou absorption des Vazimba.</p>	<p>Importants défrichements sur brûlis. Dégradation des conditions écologiques. Développement de l'élevage extensif, surtout dans l'Ouest, le Centre et le Sud.</p> <p>Civilisation proche de celle des Paléo-Indonésiens, avec en plus riziculture inondée importante et métallurgie. Contacts avec Islamisés. Début des villages à fossés.</p>
1400	ARCHEOLOGIE (Nord-Est, Mahajanga et Boina, sites de la côte Est)	<p>8 Etablissement de Vohémar et migration de Hassani. Occupation progressive de la côte Est en direction du Sud-Est par les Islamisés.</p>	<p>Accroissement du commerce et des liaisons avec le reste de l'Océan Indien. Augmentation des importations de tissus, Perles et céramiques. Début de la traite.</p>
1600	TRADITIONS ET RELATIONS DU SUD-EST (Sorabe, Flacourt).		

"dans tout l'intérieur de l'île et sur le reste des côtes ... qui est particulière aux indigènes et diffère totalement de la langue cafre, mais qui est très semblable au malais, ce qui prouve d'une manière presque sûre que les premiers habitants sont venus des ports de Malacca".

(Mariano in A. et G. Grandidier,
1904, COACM II, p. 22)

Van der TUUK (1864) devait établir scientifiquement cette parenté du Malgache avec les langues indonésiennes par ses travaux auxquels succédèrent les recherches de FAVRE, BRANDSTETTER, MARRE, RICHARDSON et surtout DEMPWOLF. La reconstruction du Proto-Indonésien de DEMPWOLF montre que le Merina, qu'il appelle Hova, ne diverge pas sensiblement des autres langues de la famille indonésienne. DAHL a ultérieurement fait ressortir que le Malgache avait subi une influence du Bantou, non pas seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans la phonologie. Cette constatation est de première importance pour la discussion des interférences afriano-indonésiennes qui seront évoquées plus loin. HEBERT, dans plusieurs de ses travaux, a fait observer que, parmi les termes indonésiens à Madagascar, il y a souvent une bipartition qui traduit l'hétérogénéité des sources du Sud-Est asiatique. DEZ a effectué une analyse du vocabulaire d'origine indonésienne permettant d'inférer le type de civilisation apportée par les émigrants (1965, p. 197-214). Enfin, la glottochronologie a confirmé l'aspect profondément indonésien du vocabulaire de base (94 %) et donne une idée des temps de séparation depuis le proto-langage (Vérin, Kot-tak, Gorlin, 1969). Le fait que l'essentiel du corpus linguistique malgache de base se rattache au sous-groupe indonésien ne peut cependant nous faire perdre de vue d'autres apports qui s'y sont greffés : indiens (1), arabes et africains. Les contacts qu'ils supposent aident mieux à comprendre ce que fut la diaspora indonésienne vers l'Ouest dans les rencontres et les mélanges qu'elle a pu connaître.

Les données de l'anthropologie physique constituent un autre argument qu'il est difficile d'échapper. Parmi les descendants des castes libres d'Imerina, le type indonésien pur ou un peu métissé est complètement dominant. Les Indonésiens semblent avoir également contribué à l'élaboration biologique des Sihanaka, ou des Bezanozano, de certains Betsimisaraka et des Betsileo, surtout du Nord. On discute encore pour savoir s'ils ont également une participation dans la constitution du fonds biologique des autres groupes côtiers où le type négroïde est très répandu et parfois quasi général. De toute façon les études de CHAMLA (1958) et surtout de PIGACHE (1970) faites dans le domaine hématologique montrent très clairement que les noirs Malgaches sont d'origine africaine et non mélanésienne.

(1) Un simple trait culturel isolé ne doit toutefois pas permettre de conclure à certaines "parentés". Jully insistait sur les aspects indiens de la culture malgache d'après quelques détails comme les bijoux de Benavony, et des rapprochements dans les constructions (compte-rendu à l'Académie Malgache de son voyage en Extrême-Orient - Bulletin de l'Académie Malgache II - 2, 1903, p. 75-76).

Avant d'approfondir davantage le problème, on ne peut manquer de constater que le problème des origines malgaches se résume en ceci : les ancêtres sont d'origine indonésienne et africaine ; la nature indonésienne prédominante de la langue ne nous donne en aucune façon le droit de nier le rôle de l'Afrique dans le peuplement. Le grand continent voisin est présent par une contribution physique majoritaire, par de nombreux traits de la culture et des systèmes socio-politiques. Cette situation hybride n'est pas du tout réalisée aux Comores et sur la côte d'Afrique où l'on a aussi soupçonné des venues indonésiennes.

Les diverses théories sur l'origine des Malgaches hésitent en fait entre deux pôles : celui de l'Afrique et celui de l'Indonésie avec, il est vrai, quelques points de vue aberrants comme celui de RAZAFINTSALAMA qui croyait, sur la base de plusieurs milliers d'étymologies douteuses, que la Grande Ile avait été colonisée par des moines bouddhistes. A. GRANDIDIER avait privilégié de façon exagérée l'Asie puisque pour cet auteur, mis à part les venues récentes des Makoa, tous les ancêtres des Malgaches venaient d'Asie du Sud-Est, y compris les Noirs appelés pour les besoins de la cause, Mélanésiens. G. FERRAND (1908) relevait ce défi à la géographie, et un peu au bon sens, en insistant sur les aspects plutôt africains de l'origine des Malgaches. FERRAND distinguait les phases suivantes :

- Une période prébantoue possible
- Une période bantoue antérieure à notre ère
- Une époque indonésienne prémerina, du IIe au IVe siècle origininaire de Sumatra au cours de laquelle les nouveaux venus imposèrent leur suprématie aux Bantous
- Les venues arabes du VIIe au IXe siècle
- Une nouvelle émigration de Sumatranais au Xe siècle, parmi lesquels figuraient Ramini, ancêtre des Zafindraminia et Rakuba, ancêtre des Hova
- Enfin, des Persans et vers 1500 les Zafikasinambo.

C. JULIEN (1908) donnait lui aussi une place capitale à l'Afrique et inversement, MALZAC (1912) croyait que les Hova avaient enseigné leur langue à tous les Bantous de Madagascar.

L'avancement du problème ne consistera pas à mettre l'accent sur telle contribution africaine ou tel aspect indonésien. Il est plus important de définir l'époque des migrations et les itinéraires selon lesquelles elles se sont faites. *Les Malgaches d'origine indonésienne ont-ils été précédés, accompagnés ou suivis d'Africains ? Comment cette masse d'origine africaine à Madagascar a-t-elle pu sans avoir été étroitement dominée comme le furent les Gaulois par les Romains, acquérir la langue indonésienne de façon aussi complète.* H. DESCHAMPS pense à une symbiose sur le littoral africain (1960) et KENT (1970) voit aussi les migrants de l'Asie du Sud-Est qu'il baptise "Lakato" vivre un temps prolongé sur la côte orientale d'Afrique. Il convient d'examiner les diverses étapes possibles dans les régions où elles ont pu se produire.

II. Les Protomalgaches d'origine indonésienne depuis l'aire de départ du Sud-Est asiatique

Bien qu'il soit aventuré de fixer la date relative de la migration des premiers Indonésiens qui devaient peupler Madagascar, on peut supposer, pour des raisons qui vont être exposées plus loin, que leur départ s'est effectué à partir du Ve siècle de notre ère. Les mouvements ont pu se poursuivre jusqu'au XIIe siècle comme le pense DESCHAMPS. Les premiers migrants qui sont entrés en contact avec des Africains et se sont sans doute alliés à eux sont appelés par nous Paléo-Indonésiens. Les venues plus tardives sont celles des Néo-Indonésiens, ancêtres des Merina. Cette dernière vague, peut-être parce qu'elle a suivi un itinéraire plus direct a mieux préservé son identité biolo-

gique originale ; mais sans doute, parce qu'elle était moins nombreuse, elle a dû s'initier à la langue des premiers venus Paléo-Indonésiens.

La dichotomie entre les Paléo-Indonésiens et les Néo-Indonésiens n'est pas seulement d'ordre chronologique et biologique, elle se reflète aussi dans l'organisation sociale. Ainsi que l'a montré OTTINO les sociétés des Hautes-Terres ont à l'origine une organisation qui se rapproche beaucoup de celle de l'Indonésie. Le *foko*, unité sociale que BLOCH appelle *deme* (1971), se retrouve fort analogue à Timor sous le nom de *fukun* ; les sociétés malgaches côtières, au contraire, ont beaucoup de points communs avec celles de l'Afrique Bantoue.

HEBERT qui a pour un certain nombre de termes malgaches d'origine indonésienne, observé une bipartition est-ouest fait des remarques d'un intérêt considérable en ce qui concerne les calendriers (1960) ; ceux des Sakalava contiennent peu de mots sanscrits, mais ceux des descendants des Néo-Indonésiens beaucoup plus.

Les Néo-Indonésiens paraissent posséder des traditions, fort vagues il est vrai, sur leur origine indonésienne. Les *Tantaran'ny Andriana*, chroniques de l'Histoire Merina recueillies par le Père CALLET, font allusion au débarquement sur la côte Est, quelque part, entre Maroantsetra et le Mangoro. RAMILISON, dans son Histoire des Zafimamy, reprend cette tradition de débarquement qu'il situe à Maroantsetra, RABEARISON, dans ses "Contes et Légendes de Madagascar" (1967) présente un document sur lequel P. BOURDAT a attiré mon attention et qui, également, semble transposer le thème de l'odyssée des dernières vagues indonésiennes. Dans ce conte intitulé "Souhaitez la mort de votre beau-frère", on y voit trois jeunes gens qui construisent une pirogue et atteignent, après trois mois de voyage, une île habitée et mise en valeur. Dans la région de leur débarquement, où l'on peut reconnaître la côte Ouest de Madagascar, ils trouvent trois marchands indiens, arabe et somalien. De retour dans leur pays, ils sont dédaignés par la princesse à la main de laquelle ils prétendent et qui leur préfère un quatrième homme, qui a apporté une plante inconnue, le manioc (1), qui semble être pour les habitants du royaume ce que fut l'olivier pour les Athéniens.

Le pays d'origine des Indonésiens qui émigrèrent vers l'Ouest de l'Océan Indien aux époques les plus archaïques où lors des temps les plus tardifs est encore une énigme. A mon avis, une comparaison glottochronologique du Malgache, ou plutôt de ses divers dialectes, avec un grand nombre de langues indonésiennes de l'archipel et du continent indochinois apporterait de précieuses indications ; la langue possédant la proportion la plus élevée de termes communs avec le Malgache nous ramènerait au tronc commun sud-est asiatique d'où s'est fait la divergence. O. DAHL a mis en lumière l'étroite parenté avec le Maanjan de Bornéo, parenté que I. DYEN a confirmé par des calculs de glottochronologie, indiquant une rétention commune plus importante pour le couple Malgache-Maanjan que pour le couple Malgache-Malais. Ceci ne veut pas dire forcément que le Malgache est issu de Bornéo ; d'autres langues sont peut-être encore plus proches. FERRAND dans ses "Notes de phonétique malgache" croyait à une parenté étroite entre le Malgache et le Batak, puis il a fait des rapprochements avec le Kawi et le Javanais.

(1) Cette légende n'est pas sans confusions chronologiques puisque l'introduction du manioc est postérieure au XVe siècle.

Les Proto-Malgaches du Sud-Est asiatique, auteurs de cette version Océan Indien de l'épopée polynésienne, pouvaient avoir, selon W. SOLHEIM, un genre de vie bien comparable à celui des Ibans de Bornéo qui partagent leur année en une période sédentaire occupée par les défrichements sur brûlis et une autre durant laquelle ils naviguent et s'adonnent même à la piraterie (Solheim 1965, p. 39). HEBERT (1971) se demande si ces intrépides navigateurs n'étaient pas de Bougi dont le nom déformé aurait servi par la suite à désigner de Madagascar dans les récits arabes et jusqu'à aujourd'hui (Souahili Buki ou Buki).

J'ai été frappé par la similitude des villages fortifiés à fossé des Néo-Indonésiens (16 000 sites dénombrés par A. MILLE en Imerina) avec ceux qui existeraient en Thaïlande et seraient attribués à l'époque ancienne du Dvarati (IV ou Ve siècle ap. J.-C.). Ces sites thaïlandais n'ont pas encore fait l'objet d'études détaillées comme les fortifications des Hautes-Terres de Madagascar (!). Il ne serait pas absurde de rechercher aussi au Nord du Sud-Est asiatique l'origine de nos Indonésiens de Madagascar ; il y a quinze siècles, l'extension des civilisations indonésiennes incluait largement la péninsule indochinoise. Les descendants de cette protoculture à laquelle nous voudrions remonter peuvent très bien avoir ou par la suite un habitat insulaire, certains à Bornéo, d'autres à Madagascar.

L'incertitude dans laquelle nous nous trouvons pour préciser le ou les pays indonésiens de la protoculture ne doit pas faire croire au lecteur que nous sommes dans le domaine de la seule spéculation. A partir du Ve siècle et, sans doute, bien avant, les navigations indonésiennes, vers l'Inde notamment, sont très actives et dès le VIIe siècle jusqu'au XIIe siècle, de grandes puissances maritimes se développent en Indonésie, notamment les empires hindouisés de Crivijaya (VIIe au XIIIe) établi à Sumatra, des Çailendra (VIIIe), de Mataram (IXe au XIe) et de Modjopahit (XIIIe) à Java, de Jambi (XIIe) en pays malais.

Une datation précise des départs indonésiens n'est guère plus aisée à deviner dans l'état des connaissances actuelles que l'aire d'origine. FERRAND, puis DAHL ont remarqué que s'il existe bien des mots sanscrits en malgache leur nombre est bien moins important que dans les langues étroitement apparentées (Malais ou plutôt Maanjan). On peut en déduire que les départs vers Madagascar ont dû prendre place lorsque, l'hindouisation de l'Indonésie était commencée (Dahl 1951, p. 367) (2). L'hindouisation si elle est bien attestée dès le IVe siècle ap. J.-C. a dû commencer avant ; mais cette influence a été très inégale à l'intérieur de l'Indonésie et du Sud-Est asiatique.

Le glottochronologie entre le Malais et le Malgache et à l'intérieur des dialectes issus de Proto-Malgaches nous fournit un éventail de possibilités chronologiques un peu avant et à l'intérieur du premier millénaire de notre ère (Dyen 1953 et Vérin, Kottak et Gorlin 1969, p. 26-83) ; à mon avis l'inté-

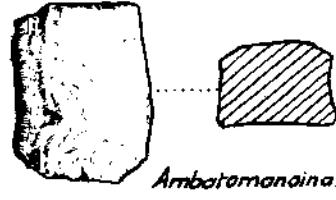
(1) G. CONDOMINAS a attiré mon attention sur le fait que l'origine de ces sites doit être envisagée pour toute la péninsule indochinoise (Travaux importants de GROSPLIER sur le site de Mimot). Ils remonteraient au néolithique.

(2) Il est vraisemblable que "les mots sanskrits faisaient partie de la langue des premiers immigrants indonésiens. Ils ne proviennent pas de relations directes entre l'Inde et Madagascar". (Dahl d'après Ferrand).

rêt de l'étude de la divergence du vocabulaire de base ne réside pas là ; elle tient plutôt aux classifications qu'on peut faire entre les dialectes et les inférences sur les migrations à l'intérieur de Madagascar que l'on peut en tirer.

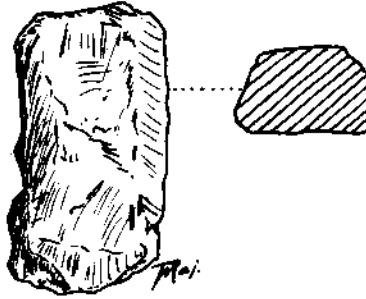
La constatation de DESCHAMPS que les itinéraires maritimes étaient à l'Est de l'Inde frayés depuis longtemps et à l'Ouest connus dans les premiers siècles de l'ère chrétienne a, à mon avis, plus de poids que les incertitudes de la glottochronologie.

La présence d'objets en pierre devrait aider, si elle était vérifiée, à remonter jusqu'au tréfonds de la préhistoire. Sur la côte d'Afrique ont sait que l'âge du fer succède à l'âge de la pierre entre les Ier et IV^e siècle ap. J.-C. En Indonésie, le bronze est bien antérieur (Van Heekeren 1957) et, surtout, des civilisations très différentes ont coexisté ; même des groupes isolés conservaient des outils en pierre après le X^e siècle en Indonésie.



Ambatomanoina.

0 1 2
cm



Ankilimiangy - Tambazo.

16

L'existence d'objets en pierre à Madagascar est sujette à controverses. Jusqu'ici deux trouvailles d'objets ressemblant à des herminettes ont été faites : l'une dans la région d'Ambatomanoina par Bloch (Bloch et Vérin 1966, p. 240-241), l'autre par Marimari KELUM-OTTINO à Tambazo à l'Est de Malaimbandy. Pour l'instant, on doit rester sur la réserve, car les deux morceaux travaillés, qui évoquent l'un et l'autre une herminette brisée (voir Fig. 16), proviennent de lieux où l'on a pu tailler des pierres à fusil ; mais si l'on avait confirmation, cela pourrait placer la venue des premiers Indonésiens au moins au milieu du premier millénaire de notre ère.

L'indication de G. GRANDIDIER (1905) que des pierres taillées ressemblant à des pierres à fusil ont été découvertes dans le gisement de subfossiles de Lamboara nous paraît du plus haut intérêt ; en effet, lors de l'extinction des subfossiles, les armes à feu n'étaient pas encore introduites à Madagascar et il pourrait réellement s'agir d'industrie lithique.

Même si on en hésite à dire que les venues asiatiques initiales aient eu des outils en pierre, on n'est pas dépourvu d'idées fondées sur la culture matérielle des premiers Indonésiens de Madagascar. Par les comparaisons ethnographiques, A. GRANDIDIER (1908, p. 19 à 71) et H. DESCHAMPS (1935, p. 59 et 1960, p. 21-23) ont fait un nombre de rapprochements très intéressants, mais surtout J. DEZ a mis à profit la linguistique comparée, se fondant sur l'observation fréquente qu'un objet est emprunté par une culture à une autre avec son nom dans la langue de la culture d'emprunt. Selon DEZ (1965, p. 201-206) la culture indonésienne originelle comprenait les diverses techniques nécessaires à l'existence, mais à un niveau généralement peu développé. L'agriculture devait être largement fondée sur les brûlis, mais elle paraît s'être enrichie de variétés de riz importées de l'Inde (1) ; la chasse, la pêche et la navigation ont un vocabulaire très indonésien, de même que l'habitation, la vannerie et même l'habillement qui semble dérivé de celle-ci. L'élevage paraît devoir beaucoup à l'Afrique. La forge est une introduction indonésienne (soufflet à double piston) ; Max LECLERC (1887, p. 36, Note 2) contestait à juste titre que l'on eut pu prétendre que les Indiens et les Arabes avaient appris le travail du fer aux Malgaches. Les dernières vagues indonésiennes le connaissaient sûrement, mais il est vrai que les Islamisés ont été des fournisseurs privilégiés.

La poterie malgache du centre et de l'Est a beaucoup d'affinités avec les objets du complexe Bau-Kalanay, mais les poteries trouvées en Afrique à cette période archaïque sont encore mal connues pour départager avec précision ce qui est Africain de ce qui est Indonésien.

La religion malgache des ancêtres par ses monuments de pierres levées évoque beaucoup l'Indonésie. FERRAND (1905) rattache par une étymologie solide le mot désignant la divinité (*Zanahary*) à des homologues malais et cham.

En ce qui concerne l'instrument des migrations, on s'est souvent posé la question de savoir si les Indonésiens du premier millénaire possédaient des navires capables de parcourir d'aussi longues distances. Pour l'Ouest de l'Océan Indien, on sait qu'existaient à cette époque des bateaux cousus les MTEPE, qui sont en fait les ancêtres des boutres (dont les parties de la coque sont chevillées au lieu d'être ligaturées comme dans le cas des MTEPE) ; dans l'Est de l'Océan Indien, ainsi que l'a montré DESCHAMPS (1960, p. 39) il y avait des navires capables de tenir la haute mer dont l'image la plus ancienne nous est donnée par la sculpture sur le Boroboudour (Java VIII^e siècle) représentant une embarcation à balancier à deux mâts et voile.

III - Entre le Sud-Est asiatique et l'Ouest de l'Océan Indien

La contribution indonésienne au peuplement étant admise, il reste à découvrir les itinéraires qu'elle a pu prendre. De nombreux auteurs ont fait observer qu'il existe une première route, celle du grand Sud équatorial qui peut théoriquement porter de Java vers Madagascar ; ce courant Sud équatorial est particulièrement bien établi entre les rivages méridionaux de Java et la zone du voisinage du cap d'Ambre pendant la période d'août-septembre. SIBREE avait observé que les ponces provenant de l'explosion du Krakatau avaient

(1) G. CONDOMINAS croit, sur la base de preuves botaniques solides, que la riziculture inondée est dans le Sud-Est asiatique antérieure à la culture sur brûlis.

ainsi voyagé suivant des trajets qui les avaient fait échouer sur les côtes malgaches (1).

Cette route directe Insulinde-Madagascar, sans être absolument inutilisable, reste néanmoins difficile à concevoir pour des raisons qu'a parfaitement explicité DONQUE.

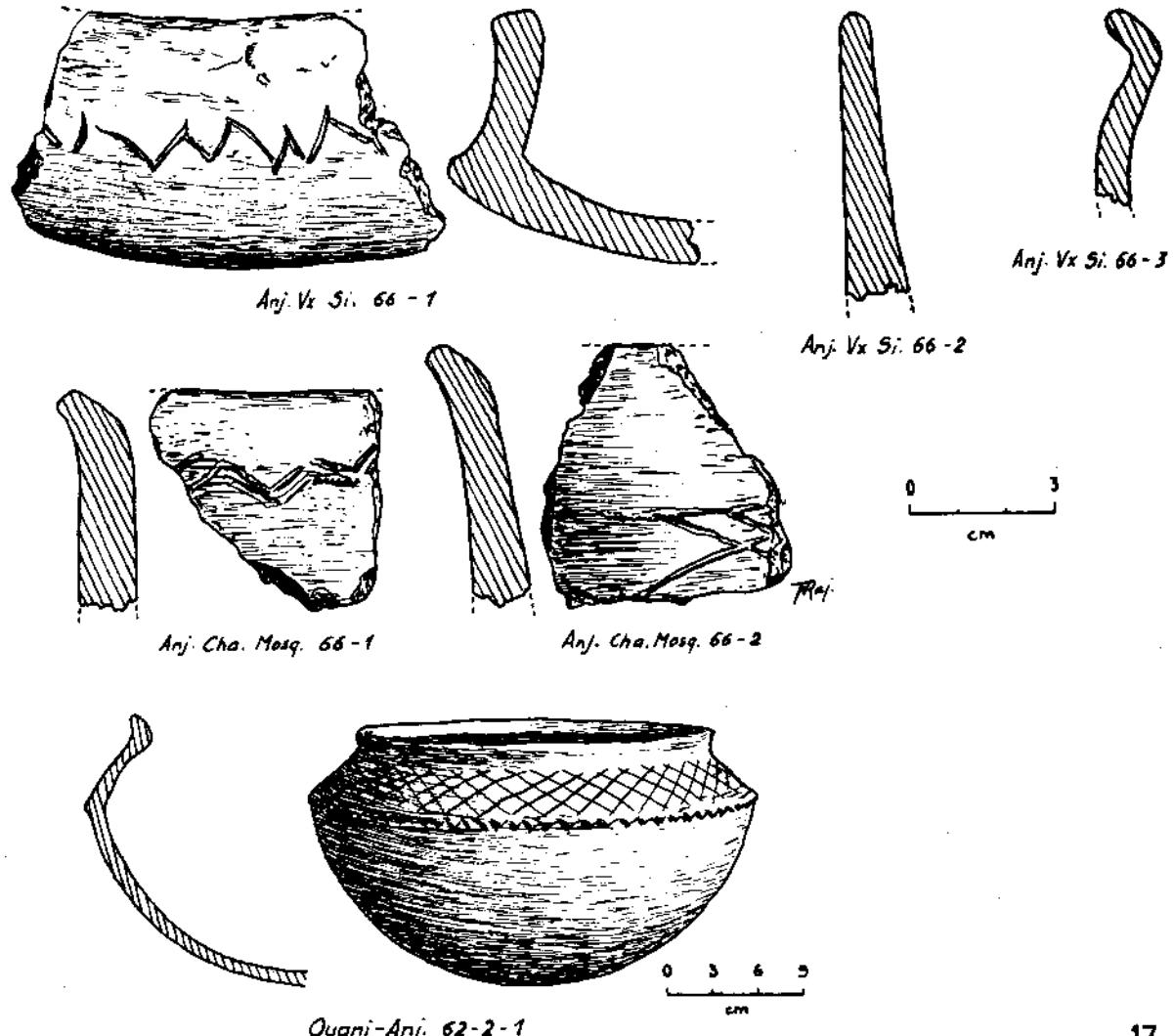
" ... Un tel itinéraire direct Java-Madagascar ne rencontre donc pas, à priori, d'obstacle insurmontable au cours de l'hiver austral, saison pendant laquelle les cyclones tropicaux sont absents de cette zone. Cependant, il convient de noter des présomptions de preuves pouvant infirmer cette hypothèse. Le trajet direct représente une distance de près de 6 000 km. dans un désert marin sans escale. Nulle île ne se rencontre le long de cette route permettant soit des reconnaissances successives sans cesse poussées plus loin vers l'Ouest, soit un ravitaillement pour des groupes en migration. Aucune île sauf, tout à fait à l'Ouest, l'archipel des Mascareignes mais est-il logique de penser que ces seules escales naturelles soient demeurées inhabitées avant l'arrivée des Européens alors que la Grande Terre plus à l'Ouest avait cessé de l'être depuis fort longtemps ?

(Donque 1965, p. 56)

Il faut donc envisager un relais par l'Inde du Sud et Ceylan. DESCHAMPS (1960, p. 27) fait allusion à des références concernant des incursions de pirates de la mer dans ces régions dans la première moitié du Ier millénaire de notre ère.

Le trajet Inde méridionale - Madagascar ne pose pas à priori de gros problèmes. L'itinéraire par les côtes Sud de l'Asie occidentale était connu dès l'époque du Périple et plus tard l'abondance des monnaies chinoises que l'on trouve à Siraf atteste l'intensité des échanges entre l'Extrême-Orient et le Moyen-Orient par voie de mer. Du Moyen-Orient la descente le long des côtes africaines a eu lieu comme au temps de la prospérité de Rapta et la découverte de Madagascar s'est sans doute faite par l'intermédiaire de celle des Comores. Par temps clair lorsqu'on est au large du cap Delgado, on devine la silhouette du Kartala de la Grande Comore. Les reliefs du Mohéli se voient depuis la Grande Comore et ainsi de suite jusqu'à Mayotte ; faut-il imaginer qu'un navire à destination d'une de ces îles de l'archipel comorien a pu manquer celle-ci et s'est retrouvé vers Nosy-Be ou vers le cap Saint-Sébastien, comme cela s'est produit souvent au XIX^e siècle pour des boutres de Zanzibar déportés par gros temps ?

(1) D'importantes quantités de ces ponces peuvent encore être ramassées sur la place aux inscriptions hollandaises à Nosy-Mangabe dans la baie d'Antongil. Toutefois, R. Battistini a récemment signalé que certains de ces débris volcaniques pourraient être attribués à des éruptions sous-marines.



Effectivement, il se pourrait que le peuplement des îles Comores soit ancien. Les chroniques des écrivains locaux, en particulier celle de Said Ali font état de la présence de populations "païennes" à l'ère des *beja* avant la venue des Islamisés. Certes, on ne sait pas s'il s'agit d'Indonésiens ou d'Africains, mais il n'y en a pas moins là un indice fort intéressant. D'après certains auteurs, notamment REPIQUET (1901) et ROBINEAU (1965), la population des Hauts d'Anjouan, les Wamatsa, incluerait une certaine proportion de descendants de ces premiers habitants pré-islamiques. Cette supposition n'a pas encore été réellement examinée. La possibilité de migrants proto-malgaches d'origine indonésienne peut être soupçonnée d'indices tirés de la toponymie (Antsaha par exemple qu'on peut rapprocher du malgache *Antsaha*) ou de la technologie traditionnelle. À Ouani, il survit une tradition potière dont la forme et la décoration des marmites évoquent singulièrement les objets similaires malgaches (Vérin 1968 et fig. 17). HEBERT (communication personnelle) a indiqué que, toujours à Anjouan, il existe des interdits sur les anguilles des lacs des montagnes, interdits très similaires à ceux que les Malgaches respectent sur la même anguille qui porte à Madagascar un nom d'étymologie indonésienne comme à Anjouan. BARRAUX (1959, p. 75) signale aussi une tradition originale, peut-être malayo-polynésienne de l'habitat à Vouéni. Naturellement la culture comorienne possède, comme sur la

côte d'Afrique, des objets venus du Sud-Est asiatique, tels la pirogue à balancier et la râpe à coco.

Le substrat indonésien d'Anjouan sera peut-être révélé un jour par les fouilles du Vieux Sima. Ce site, où subsiste une mosquée datant du XVe siècle, a été traversé par une tranchée de route à la base de laquelle on note l'existence d'une couche archéologique contenant des tessons de poterie ocree rouge (fig. 18) et une grande abondance de coquillages marins provenant des déchets de cuisine.

L'un des tessons recueillis (Anj. Vx Si 65-1) a une paroi carénée comme pour les objets de Mahilika et présente ce décor en lignes brisées si courant à Irodo (voir les textes à paraître sur les régions de Nosy-Be et Vohémar). Ce style existe aussi parmi les tessons anciens recueillis en surface à Chaoueni, également à Anjouan. Une datation au Radio Carbone 14 faite sur un tridacne des couches profondes indique une ancienneté de 1550 années plus ou moins 70 (Laboratoire Gakushuin). Des fouilles seront naturellement nécessaires à cet endroit difficile d'atteinte ; les couches pré-islamiques de Sima contiennent probablement des éléments pour résoudre l'enigme des Proto-Malgaches.

Le séjour d'Indonésiens sur la côte africaine où ils auraient formé le noyau du peuplement de Madagascar, ainsi que l'a supposé DESCHAMPS, puis KENT, sous une forme quelque peu différente, mais tout aussi hypothétique, mérite d'être conservé présent à l'esprit de façon permanente. On a exagéré les influences indonésiennes à la côte d'Afrique. Le "complexe malayan" des plantes importées du Sud-Est asiatique en Afrique n'est pas forcément lié aux Indonésiens et nous avons vu que, d'après le récit du Périple, la canne à sucre et probablement le cocotier étaient venus sans eux.

L'aire de diffusion de la pirogue à balancier dans l'Océan Indien est certainement, comme l'avait vu HORNELL, un indice d'influences indonésiennes ; DESCHAMPS croit qu'elle marque le cheminement des migrations jusqu'à Madagascar ; supposition vraisemblable, mais encore discutée, car les contacts étroits des cultures souahilie et malgache ont pu favoriser l'adoption d'emprunts ; une distribution analogue à celle de la pirogue à balancier existe pour la râpe à coco (malg. *ambozy*, *mbudhi* chez les Bajun de la Somalie - GROTTANELLI, 1955, p. 176).

Lorsqu'on fait le bilan des influences indonésiennes sur la côte orientale d'Afrique, on s'aperçoit qu'elles sont relativement peu importantes ; outre les deux traits de culture matérielle qui viennent d'être cités, on indique la case quadrangulaire, le culte du serpent, certains techniques de pêche et de vannerie (Deschamps), des motifs artistiques (Gulwick). La tradition d'une émigration venant de la Grande Ile et s'installant vers l'embouchure du Rufiji est intéressante, mais constitue sûrement un épisode bien postérieur aux premières venues des Indonésiens.

S'il y a eu installation d'Indonésiens sur la côte orientale, on devrait en trouver des vestiges ; jusqu'à présent les couches profondes (VIIIe siècle) de Manda (île Lamu), de Pemba, de Zanzibar et de Kilwa n'ont rien livré d'"Indonésien". On en est réduit à des spéculations ; outre la Somalie, on pense comme point d'atterrage au Mozambique où les Makoa possèdent certains éléments de leur culture matérielle qui pourraient avoir amené par des gens du Sud-Est asiatique, ainsi des formes et des motifs de poteries, la flûte *sodina* ; il serait vraisemblable que le Waqwaq des anciens auteurs ait occupé effectivement le Mozambique en même temps que Madagascar. C'est du moins l'opinion de l'islamisant TRIMINGHAM (manuscrit du Symposium "Afrique et Orient", Nairobi 1966).

L'examen minutieux de certaines civilisations de l'Afrique orientale du premier millénaire pourra apporter certaines connexions ; on note en effet à Engaruka (Sasoon, 1971) et à Inyanga (Summers) des travaux considérables des terrassements et d'irrigation pour l'agriculture qui ont pu être stimulés par l'extérieur. Zimbabwe, dont la plus haute époque, se situerait vers le IVe siècle ap. J.-C. porte peut-être trace de contacts avec des Indonésiens (figure d'oiseau en pignon par exemple), mais toutes les suppositions méritent un examen critique avec les documents sous les yeux. GARLAKE (1968) a trouvé fort peu d'éléments communs entre la côte et l'intérieur de l'Afrique, à l'exception de perles et de poteries chinoises Ming. Ceux-ci donneraient à penser que le point d'impact des Indonésiens sur la côte, s'il a existé, est relativement localisé et n'a jamais constitué une "colonisation" de large étendue. L'extrême faiblesse des témoignages archéologiques indonésiens sur la côte d'Afrique connaît une seule exception : la poterie des Shona, que certains considèrent comme les descendants des bâtisseurs de Zimbabwe ressemble étrangement au style vezo-antavelo de l'Ouest et du Nord-Ouest ; mais encore peut-être s'agit-il là d'un apport africain à Madagascar. Toujours est-il que des rapports ont pu exister entre les Proto-Shona et les Indonésiens pour contribuer à l'élaboration des groupements Malgaches Vezo-Antavelo.

Dans le domaine de l'anthropologie physique, les résultats sont tout aussi décevants. HIERNAUX et MAQUET n'ont pas trouvé dans les tests sérologiques qu'ils ont fait parmi les Bantous de la côte orientale des indications permettant de conclure à une contribution indonésienne.

IV - Les renseignements tirés des géographes arabes

Devant la carence actuelle des témoignages archéologiques, il n'est pas inutile de se rapporter aux textes des écrivains arabes sur cette partie de l'Océan Indien. Disons de suite qu'ils sont fort peu explicites en raison de la conception géographique ptoléméenne adoptée alors qui faisait rejoindre les côtes Sud de l'Afrique et de la face orientale de l'Océan Indien. Les auteurs parlent des pays de Komr et de Waqwaq*(!) qui semblent se trouver tantôt à l'Ouest, tantôt à l'Est, peut-être parce que les Indonésiens ont colporté leur toponymie d'origine. Le Waqwaq occidental est aux Indonésiens de l'Ouest ce que la nouvelle France, la nouvelle Angleterre et la Nouvelle Espagne ont été aux colonisateurs européens aux Amériques.

Le texte le plus ancien et aussi le plus stimulant sur la question est sans contexte celui qui rapporte l'incursion des gens de Waqwaq sur les côtes africaines dans la deuxième moitié du Xe siècle. J. et M. FAUBLEE (1963) et R. MAUNY (1965) considèrent ce texte à juste titre comme fort important, mais l'interprètent de façon différente. Il est extrait du livre des Merveilles de l'Inde par Bozorg ibn CHAMRIYAR, un Persan de Ramhormoz (Devic 1878, Van der Lith 1883-1896), repris par FERRAND dans son Anthologie de textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient (p. 586-587). La traduction de Jean Sauvaget (1954) est la seule que citent M. et J. FAUBLEE.

"... Ibn Lakis (2) m'a rapporté qu'on a vu les gens du Waqwaq faire des choses stupéfiantes. C'est ainsi qu'en 334 (945-46), ils leur arrivèrent dans un millier d'embarcations et les combattirent avec la dernière vigueur, sans

(1) Voir aussi l'excellent résumé de la question dans O. DAHL (1951, p. 357 et ss.).

(2) Surnom donné à Djafar, fils de Rasid, navigateur renommé des pays de l'or (Ferrand).

toutefois pouvoir en venir à bout, car Qanbaloh est entourée d'un robuste mur d'enceinte autour duquel s'étend l'estuaire plein d'eau de la mer, si bien que Qanbaloh est au milieu de cet estuaire comme une puissance citadelle. Des gens de Waqwaq ayant abordé chez eux par la suite, ils leur demandèrent pourquoi ils étaient venus précisément là et non ailleurs. Ils répondirent que c'était parce qu'on trouvait chez eux des produits qui convenaient à leurs pays et à la Chine, comme l'ivoire, l'écailler, les peaux de panthères, l'ambre gris, et parce qu'ils recherchaient les Zeng, à cause de la facilité avec laquelle ils supportaient l'esclavage et à cause de leur force physique. Ils dirent qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de voyage, qu'ils avaient pillé des îles situées à six jours de route de Qanbaloh et s'étaient rendus maîtres d'un certain nombre de villages et de villes de Sofala des Zeng, sans parler d'autres qu'on ne connaissait pas. Si ces gens là disaient vrai et si leur rapport était exact, à savoir qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de route, cela confirmerait ce que disait Ibn Lakis des îles du Waqwaq ; qu'elles sont situées en face de la Chine".

(Sauvaget 1954, p. 301)

Qanbaloh est probablement l'île de Pemba ; du récit de cette incursion, on peut supposer que les pirates venaient du Sud-Est asiatique, peut-être via Madagascar à "six jours de route". Toujours est-il que, dans la première moitié du Xe siècle, les Indonésiens sont dans cette région de l'Océan Indien. Pour l'instant, nous n'avons aucun élément pour affirmer que ces venues sont bien antérieures au début du Xe siècle.

FERRAND, à juste titre, s'est longuement intéressé aux traditions relatives au Waqwaq (1), celles qu'elles ont été consignées par les divers auteurs arabes ; la connaissance du Waqwaq se confond dans une large mesure avec celle des Proto-Malgaches.

Selon Ibn al FAQIH al HANDHANI,

"... Il n'y a pas de mer plus grande au monde que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et par le Qotzan atteint (les îles) des Uaq Uaq de la Chine. (Les îles) des Uaq Uaq de la Chine diffèrent de (celles) de Uaq Uaq du Midi en ce que (les îles) des Uaq Uaq du Midi produisent de l'or de mauvaise qualité".

(Ferrand 1904, p. 489)

Beaucoup d'auteurs arabes hésitent donc à cause de cette double appellation et certains vont même à placer le Waq Waq seulement en Extrême-Orient. Maçoudi et ceux qui l'ont copié font exception.

"... Le terme de leur cours (2) et de la tribu des Azd sur la mer de Zandj est l'île de Kanbalou dont nous avons déjà parlé et le pays de Sofalah et des Wakwak situé sur les confins du Zanguebar et au fond de ce bras de mer ... De même que la mer de Chine aboutit au pays de Sila (Japon) dont nous avons déjà eu occasion de parler, de même les limites de la mer de Zandj sont au pays de Sofalah et de Waqwaq, pays qui produit de l'or en abondance et d'aut-

(1) L'interprétation linguistique du mot waq-waq varie. Certains comme Deschamps et Dahl signalent des étymologies indonésiennes. Mauny se demande s'il n'y a pas là une indication de clic bushmanoïde.

(2) Il s'agit des voyages des marins de l'Oman.

ures merveilleuses ; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zandjes bâtièrent leur capitale ; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent Waklumi. Ce nom a été dans tous les temps celui de leurs souverains".

(Ferrand 1904, p. 489 et ss.)

Pour N. CHITTICK, le mot Waklumi est un nom bantou ; peut-on supposer la rencontre bantou-indonésien et l'amalgame qui en résulte se reflètent dans ce passage de Maçoudi ?

Parmi les autres auteurs, on peut glaner des indications différentes ou complémentaires de celles de Ibn al Faqhi et de Maçoudi : "les îles de Wakwak sont situées dans la mer Larwi qui baigne la côte occidentale de l'Inde et des pays habités par les Zenjs" (Yakubi in Ferrand 1913/4, p. 49) ; "le pays de Wakwak touche à celui de Sofalah ; il s'y trouve deux villes, Daru et Nabhana, misérables et mal peuplées" (Idrisi in Ferrand 1913/4, p. 183) ; "le bourg de Dagdaga, habité par des nègres hideux et difformes, est voisin du pays et de l'île de Wakwak" (Idrisi, in Ferrand 1913/4, p. 184) ; "le Wakwak est situé dans le pays des Zandjs" (Ibn al Wardi in Ferrand 1913/4, p. 425) ; "ensuite à l'Orient de Sofala jusque sur le même rivage méridional, on rencontre le pays de Wakwak qui s'étend sans interruption jusqu'à la fin de la 10ème section du climat, à l'endroit où la mer indienne sort de l'océan environnant" (Ibn Khaldun in Ferrand 1913/4, p. 460) ; "les îles de Wakwak sont proches de la dernière des îles Dibayat ed dum" (Laquedives et Maldives (Merveilles de l'Inde in Ferrand 1913/4 p. 586).

On peut à travers les divers textes préciser les points suivants :

- 1°/ - Il y a deux Waqwaq, l'un à l'Est de l'Océan Indien, l'autre sur le littoral africain ; celui de l'Ouest semble englober Madagascar et le pays de Sofala ;
- 2°/ - Les habitants du Wakwak sont des Noirs, mais incluent peut-être des Indonésiens et forment déjà le complexe Proto-malgache biologiquement et linguistiquement mixte. De toute façon, les navigations indonésiennes semblent se poursuivre à la côte africaine jusqu'au XIIe siècle, ainsi que l'atteste un passage d'Idrisi.

"... Les Zendj n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager. Mais il aborde chez eux des bâtiments du pays d'Oman et autres, destinés aux îles Zaladj (Zabedj, c'est-à-dire Sumatra) qui dépendent des Indes. Ces étrangers vendent leurs marchandises et achètent des produits du pays. Les habitants des îles Zaladj vont chez les Zendj dans de grands et de petits navires et ils se servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent la langue les uns des autres".

(Idrisi manuscrit 2222 de la Bibliothèque Nationale
fol. 16 V., L. 9 12 et aussi Ferrand 1913/4,
p. 552)

Dans un autre passage du même manuscrit d'Idrisi (fol. 21 V., L. 1-2), il est précisé :

"... Les gens de Komr et les marchands du pays de Maharadja (Djawaga) viennent chez eux (chez les Zendj) sont bien accueillis et trafiquent avec eux".

Dans les relations arabes, une confusion semble parfois surgir entre Wakwak et Komr ; or les routiers d'Ibn Majid et de Suleyman el Mahri du XVe siècle montrent fort bien que ce terme géographique de Komr désigne Madagas-

car et quelquefois même les Comores et Madagascar ensemble ; cette confusion est intéressante puisque ce sont probablement les Wakwak qui ont peuplé le pays de Komr.

Dans un article sur "Malaka, le Malayu et Malayur", FERRAND a attiré l'attention sur l'importance d'un passage de l'historien Ibn SAID (manuscrit 2234 de la Bibliothèque Nationale) qui vivait au XIII^e siècle à Bagdad où il a sans doute consulté des manuscrits anciens. Ibn SAID fait état d'une migration du Sud-Est asiatique vers Komr. Selon FERRAND,

"... Ibn Said rapporte ce qui suit : "les Komr qui donnent leur nom à la montagne (de leur nom) sont les frères des Chinois ... Cette ville (de Komoriyya, capitale de l'île de Komr) tire son nom des Komr qui descendent de Amir, fils de Japhet. (Les Komr) habitaient avec les Chinois dans des régions orientales de la terre. La discorde s'était mise entre eux, les Chinois les chassèrent vers les îles et ils y restèrent un certain temps. Le titre de leur roi était Kamrun. Ensuite, la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces îles dont nous parlerons plus loin. Alors, les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale s'en allèrent vers cette grande île et leur Sultan résida dans la ville de Komoriyya. Ensuite, ils augmentèrent en nombre et ils essayèrent dans les capitales mentionnées ; ils se morcelèrent en petites royaumes indépendantes. La discorde se mit ensuite entre eux parce qu'ils étaient devenus nombreux. Un grand nombre d'entre eux s'en allèrent, peupler le Sud, au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom".

(Ferrand 1913/4, p. 121 - voir aussi ses textes géographiques p. 316)

YAKUT (1179-1229) n'est pas non plus très précis au sujet des Komr dans son Mudjam el Buldan (Dictionnaire des pays) puisqu'il écrit :

"... Komr est une île au milieu des Zanj qui ne renferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villes et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille Komasi. C'est un parfum ; on le nomme aussi feuille de betel. On en tire aussi de la cire".

(Ferrand 1913/4, p. 230)

DIMASKI rapporte qu'il y avait vingt villes à Komr (1) où il signale l'existence du fameux oiseau rokh (Ferrand 1913/4, p. 389). Cet oiseau qui a hanté les légendes des Arabes de l'Océan Indien est probablement l'aepyornis, ratite géant que les Malgaches firent disparaître dans la première moitié du II^e millénaire de notre ère.

V - La fin des migrations indonésiennes vers l'Ouest

Il est possible que le renforcement des échelles islamiques au début du II^e millénaire a eu pour conséquence l'arrêt des voyages des Indonésiens. Un passage d'Ibn al Mudjawir (XIII^e siècle) rapporte à ce sujet une intéressante

(1) Cerulli (1957, p. 41) insiste sur l'intérêt d'un autre passage de cet auteur où les îles Laquedives et Maldives sont présentées comme une étape entre Mogadiscio et Zanj.

tradition recueillie en Arabie, traduite par FERRAND (1913/4, p. 475) et que DESCHAMPS considère à juste titre comme fondamentale.

"... Le site d'Aden fut habité par des pêcheurs après la chute de l'empire des Pharaons (probablement l'empire romain, dont le centre oriental était Alexandrie). Une invasion des gens d'Al Komr prit possession d'Aden, en expulsa les pêcheurs, et établit des constructions de pierre sur les montagnes. Ils naviguaient ensemble en une seule mousson. Ces peuples sont morts et leurs migrations sont fermées.

D'Aden à Mogadiscio, il y a une mousson, de Mogadiscio à Kiloa, une deuxième mousson, de Kiloa à Al Komr une troisième. Le peuple d'Al Komr avait réuni ces trois moussons en une seule. Un navire d'Al Komr s'était rendu à Aden par cet itinéraire en 626 de l'hégire (1228) ; en se dirigeant vers Kiloa, on arriva par erreur à Aden. Leurs navires ont des balanciers, parce que les mers sont dangereuses et peu profondes. Mais les Barabar les chassèrent d'Aden. Actuellement, il n'y a personne qui connaisse les voyages maritimes de ces peuples, ni qui puisse rapporter dans quelles conditions ils ont vécu et ce qu'ils ont fait".

(Deschamps 1960, p. 41)

Si les navigations indonésiennes s'arrêtèrent sur la côte d'Afrique assez tôt, cela ne signifie pas la suspension des relations entre l'Extrême-Orient et l'Ouest de l'Océan Indien. Au contraire les importations de céramiques chinoises très abondantes à partir du XIV^e siècle prouvent le développement du grand commerce transocéanique. Mais il est probable qu'il était surtout assuré par les Islamisés qui devinrent de plus en plus familiers avec les itinéraires. Le routier d'Ibn Majid donne avec précision les latitudes de villes de la côte d'Afrique et celles des territoires et comptoirs indonésiens en face ; la traversée de l'Océan Indien pouvait alors se faire en 30 à 40 jours.

Par ailleurs, il n'est pas interdit de penser que si les Indonésiens ne fréquentaient plus la côte d'Afrique, ils n'en ont pas moins continué à se rendre directement à Madagascar, peut-être depuis les régions méridionales de l'Inde. Les Néo-Indonésiens, ancêtres des Merina, qui semblent être venus plus tardivement, pourraient avoir emprunté cet itinéraire. Nous savons qu'il est parfaitement praticable, puisqu'en 1930 sont arrivés sains et saufs au Cap Est des pêcheurs des îles Laquedives qui avaient dérivé directement depuis leur archipel d'origine jusqu'à Madagascar. Ces Néo-Indonésiens ont appris le dialecte malgache des gens de l'Est et ont eu des contacts avec les Islamisés qui possédaient alors des échelles sur la côte Est.

Si la période pionnière des Néo-Indonésiens à Madagascar paraît avoir effectivement eu lieu sur la côte Est, on discute encore de la région d'installation des premiers Indonésiens. DAHL a découvert que la terminologie des points cardinaux en malgache et dans les langues indonésiennes est étroitement apparentée, mais que les termes coïncident à condition que l'on fasse pivoter la rose des vents malgaches de 90 degrés. Ainsi, si en Maanjana, barat signifie l'Ouest, et timor l'Est, les mots malgaches correspondants, avaratra et atsimo signifient respectivement le Nord et le Sud. Le décalage s'explique si l'on considère que pour les peuples marins, les points cardinaux se définissent en fonction des vents ; le vent du Nord qui apporte les orages sur la côte Nord-Ouest de Madagascar correspond au vent d'Ouest humide de l'Indonésie, tandis que le vent sec du Sud a été identifié à l'alizé sec de l'Est indonésien. Cette explication de DAHL ne vaut que pour la côte Nord-Ouest de Madagascar où, estime-t-il, les immigrants auraient en premier lieu abordé. Selon HEBERT, cette hypothèse séduisante ne résiste pas un examen critique. Si l'on s'attache plus aux caractéristiques générales des vents (de pluie, de saison sèche) qu'à leur direction, on comprend que les Proto-Malgaches, qui dénommaient barat laut le vent d'Ouest porteur de pluie en

Indonésie, aient appliqué à Madagascar le mot *avaratra* au Nord d'où viennent les pluies, adoptant d'ailleurs une commune mesure entre l'Est et l'Ouest. En effet, les pluies et orages de saison chaude viennent plutôt du Nord-Est sur la côte Est, et plutôt du Nord-Ouest sur la côte Ouest. Rien ne permet donc de dire que les Malgaches se soient d'abord installés sur la côte Nord-Ouest (Hébert 1968, p. 159-205).

7. LES IMMIGRATIONS AFRICAINES A MADAGASCAR ET LES INTERFERENCES AVEC LES INDONESIENS

La discussion des diverses hypothèses sur les aspects indonésiens de l'origine des Malgaches ne nous a pas fait perdre de vue qu'une contribution importante voire majoritaire du peuplement était d'origine africaine. Pour expliquer cette symbiose afro-asiatique, DESCHAMPS a mis en avant deux hypothèses : celle du mélange ethnique et culturel sur la côte orientale d'Afrique d'une part et la possibilité de razzias indonésiennes sur le littoral du continent voisin d'autre part. KENT voit également un impact indonésien important en Afrique et une colonisation ultérieure vers Madagascar. Dans l'état actuel d'un total manque d'informations archéologiques sur les sites côtiers africains du Sud (Tanzanie-Mozambique) antérieures au VIII^e siècle, je me refuse à considérer ces théories autrement que comme des hypothèses. Il est d'ailleurs tout à fait possible, comme je l'ai déjà dit, que la symbiose africano-indonésienne a commencé dans une île des Comores ou dans le Nord de Madagascar.

La supposition d'un peuplement pygmée archaïque à Madagascar reprise périodiquement par des auteurs fait fi des données de la géologie (la Grande Ile est isolée depuis le Tertiaire) et des navigations (les Pygmées ne sont pas navigateurs et n'ont pas participé à l'éclosion de la civilisation maritime des Souahilis). Les populations que l'on a cru "résiduelles" de ce peuplement "pygoïde", les Mikea par exemple, ne sont d'ailleurs pas de petite taille.

A mon avis, ces populations d'origine africaine à Madagascar sont bantoues ; il est vraisemblable que leurs venues commencent dans l'île au moins à partir du IX^e siècle, comme pour les Indonésiens ; mais les migrations africaines ne sont probablement poursuivies jusqu'à l'aube des temps historiques (XVI^e siècle) ; on peut supposer qu'une grande partie des Africains est venue en même temps et de la même façon que les Islamisés ou les Souahilis non islamisés.

L'aspect prédominant indonésien du vocabulaire malgache ne peut faire oublier la contribution des langues bantoues ; elle existe comme il y a dans le créole des Antilles un vocabulaire essentiellement en français (95 %) et des éléments africains. La contribution bantoue se situe donc sur deux plans : celui du vocabulaire d'abord, mais aussi celui de la structure des mots. Les mots du vocabulaire bantou ont été signalés à plusieurs reprises dans le Malgache par L. DAHLE en 1876 et 1895, G. FERRAND (1902, p. 41-61 et 1903, p. 451-485), G. JULIEN (1908, I, p. 13-30), O. DAHL (1951) et J. DEZ (1965). FERRAND a bien montré que les mots bantous du Malgache se divisent en deux catégories : ceux d'un fond ancien répandus partout et des emprunts récents du Souahili que l'on trouve surtout dans le Nord-Ouest. L'existence de ces mots bantous dans tous les dialectes nous assure que les Africains ne peuvent être considérés comme ayant joué un rôle tardif dans le peuplement. Leur participation doit se trouver aux racines mêmes de la civilisation malgache. Mais il y a plus. O. DAHL démontre très clairement qu'en malgache ...

"... Le changement des finales consonantiques (indonésiennes) en finales vocaliques a été causé par un substrat bantou. Et, dans ce cas, ce changement a eu lieu, peu de temps après l'installation des Indonésiens parmi les Bantous, pendant la période où ceux-ci s'adaptaient à la nouvelle langue".

(O. Dahl 1951, p. 113-114)

L'exploration par les techniques de *Wörter und Sachen* du vocabulaire bantou fait apparaître là encore une dichotomie. Dans tous les dialectes existent des mots provenant de la période archaïque de symbiose : par exemple *omby* (boeuf), *ondry* (mouton), *akanga* (pintade), *akoho* (poule), etc ... révélant comme on peut s'y attendre que la contribution bantoue à l'introduction de l'élevage à Madagascar est importante. Il y a d'autre part des emprunts bantous qui n'appartiennent qu'au Nord-Ouest : *mahogo*, le premier par exemple (qui se dit *mangahazo* dans le Centre et *balahazo* dans le Sud), ainsi que les termes concernant la navigation.

La toponymie suit également cette règle. Il y a peu de noms de lieux d'origine bantoue en Malgache, ou plutôt ceux-ci ne sont guère reconnaissables, ou même sont rares (*Kaday*, *Kasijy*, *Mazy*). La côte du Nord-Ouest a, au contraire, une série de toponymes introduite plus récemment par les Souahilis des échelles : *Kivinja* (les campements). *Kandrany* (en forme de pointe : *Kanda*), *Ankomany* (là où il y a des herbes marines), *Langany*, *Karakajoro* (comme un doigt relevé), *Sangajira* (chemin de sables), *Kongony* (là où il y a des punaises), *Kisimany* (là où il y a un puits), *Bandany* (là où il y a des maisons), *Djangoa* (zone déserte envahie par un ruisseau) etc...

Dans ce que OLIVER a appelé "l'expansion bantoue" (1965, p. 191) les épisodes archaïques des côtes sont complètement inconnus. On connaît beaucoup de Bantous marins, dont les Bajun de Somalie étudiés par GROTANELLI, les Mvita du Kenya, les anciens Makoa du Mozambique, mais, sans témoignages archéologiques, il est pour le moment difficile d'établir des corrélations avec Madagascar (!). Par Ibn BATTUTA, nous savons qu'au début du XIII^e siècle, l'islamisation de la côte ne touchait que quelques cités, pourtant la civilisation souahilie sans être totalement islamique était alors en plein essor ; ces marins de la civilisation souahilie primitive, islamisée ou non, ont eu, à notre avis, un rôle fondamental dans les migrations africaines à Madagascar (2).

Il ne nous est pas possible de démêler, pour l'instant, les apports successifs, mais bien des auteurs ont ressenti l'hétérogénéité du peuplement de l'Ouest et du Nord de Madagascar. MELLIS, tout au long de son livre sur le Nord-Ouest, souligne le contraste entre les gens de la mer (*Antandranano*) et ceux de

(1) Pour Anjouan, on a récemment découvert que le fonds linguistique de l'île devait être rattaché au Pokomo de la côte kenyenne (région de l'embouchure du fleuve Tana). Cette île comorienne a pu être un relais, mais aussi l'île Juan de Nova aujourd'hui fréquentée par les pêcheurs de tortue et par les boutres (*Instructions nautiques* 1959, p. 159).

(2) Ainsi que le souligne à diverses reprises R. MAUNY (1971), il convient d'insister sur l'importance technologique que représente sur la côte d'Afrique l'introduction de la voile. La voilure des navires souahilie va permettre le va-et-vient sur la côte orientale et les liaisons faciles avec les Comores et Madagascar dans une aire géographique où existent des vents alternants.

l'intérieur (*Olo boka antety*), contraste qui se retrouve à l'occasion de certains rites funéraires. Selon MELLIS,

"... Les Antakara proprement dit sont, avant tout, des "Antandrano" (*cœurs de l'eau*). Ils occupent le littoral de l'île, et vivent des produits de la mer. Certains disent que ce sont les Vahizo (1) du Nord".

(Mellis 1938, p. 15)

Toujours selon MELLIS (p. 31), ce droit au littoral faisait que les rois **Antankara** étaient *Tompondjia*, c'est-à-dire maîtres du sable et contrôlaient la chasse aux tortues (2).

Lors de l'occupation du Nord par les Protomalgaches, l'obstacle du Cap d'Ambre si souvent cité par les navigateurs, a dû être très tôt contourné en franchissant l'isthme du Bobaomby comme l'a encore observé GUINET au XIXe siècle. GUINET rapporte :

"... Je suis allé visiter l'endroit nommé par les indigènes Ampanohara (c'est-à-dire où l'on fait traverser les pirogues, de l'Est à l'Ouest). Il le trouve au fond de la baie des Rafales près de l'Anse Antafo. Il faut des pirogues sakalaves (*lakampiara*) pour pouvoir être passées à dos d'homme dans cet endroit, car la route à parcourir est d'environ 4 à 5 miles, et il faut gravir et redescendre la montagne du fond de la baie qui fait du Cap d'Ambre une grande presqu'île".

(Guinet in Richemont 1867, p. 325)

Toujours selon cet auteur, il y avait à la bonne saison les relations par mer en pirogue, mais aussi la route terrestre entre Vohémar et Nosy-Be (3) qui a eu, sans doute, une importance dans le peuplement du Nord.

"... De décembre à avril, les communications par mer d'Antomboko à Vohémar, sont possibles ; les pirogues des Antankares viennent de Nossi-Bé à Nossi-Mitsiou et à Vohémar ; ils font traverser leurs pirogues à Ampanohara, et de là, suivent la côte, s'arrêtant chaque soir ; en dix à douze jours, ils vont de Vohémar à Nossi-Bé, pourvu que le temps soit beau.

On m'a assuré qu'en cinq jours un Malgache pouvait aller par terre de Vohémar à Nossi-Bé ; mais les routes sont peu connues et surtout peu fréquentées ; ils se rendent à Nossi-Falé et de là à Nossi-Bé".

(Guinet p. 327)

L'épanouissement à une très haute époque de la culture des premiers habitants du Nord auxquels appartiennent les ancêtres des Antankara se reflète, non seulement dans la distribution offerte par la glottochronologie (isolement prématûrément de ce groupe de dialectes), mais aussi dans certains témoignages ethnographiques. Ch. POIRIER a décrit l'intéressante case communautaire des Tsaiky Moaka Ankaramena de l'Ifasy (1953, p. 47-48) un trait indonésien qui, sans doute, appartenait, dès les plus anciens temps, de la symbiose africano-indonésienne.

(1) C'est-à-dire Vezo

(2) Voir aussi dans le même ouvrage sur les lieux d'inhumation (p. 36-37) et sur la construction des tombeaux (p. 67)

(3) Voir dans le même ouvrage sur ce sujet les indications de Cachin (p. 380).

Parmi les populations au physique africain dominant, certaines reconnaissent leur origine ultra-marine et en tirent la conséquence pour certaines coutumes : les Vezo-Antavelo sur tout le littoral Ouest et Nord-Ouest, les Kajemby dans les baies de Boina et de Marambitsy. Les Kajemby ont toujours leurs cimetières sur les dunes du littoral ; ils se reconnaissent apparentés aux Sandangoatsy ; ceux-ci habitent maintenant l'intérieur, vers le lac Kinkony ; il n'en a pas toujours été ainsi, car les cartes et les récits portugais du début du XVIIe siècle indiquent la mention *Sarangaço ou Sangaço* (une déformation de Sandagoatsy) sur les bords de la baie de Marambitsy. Depuis trois siècles et demi, les Sandangoatsy ont tourné le dos à leurs origines marines. Il en a été de même, sans doute, pour les Vazimba.

Le terme *vazimba* semble avoir désigné un ensemble de populations très diverses, mais ayant pu appartenir aux premières migrations intéressant les Africains. GUILLAIN les signale dans l'arrière-pays de Baly où ils sont toujours. Dans cette région, ils furent vaincus à la fin du XVIIe siècle par Andriamananisoarivo. Ils ont été nombreux à l'embouchure de la Tsiribihina, et, DRURY, au début du XVIIIe siècle, vécut parmi eux. Ils existent encore dans le Betsiriry (Hébert 1971 b, p. 721-733) et dans la région de Malaimbandy (Vérin 1969, p. 91 et ss.). Selon HEBERT, qui a recueilli leurs traditions "les Vezo seraient également des Vazimba restés au bord de mer" (1971 b; p. 726). C'est au fond le même processus que celui qui a joué pour les Kajemby et les Sandangoatsy. Un argument culturel sur l'appartenance au fonds bantou le plus ancien des ancêtres des Vezo-Sara et de ceux de certains groupes Vazimba peut être tiré de l'absence de circoncision. Cette coutume chez les Bantous d'Afrique orientale a été introduite par les Islamisés. Ceux qui ne l'ont pas adoptée avant qu'elle n'y soit devenue courante sont peut-être les Africains qui ont quitté la côte orientale avant l'influence des Islamisés.

Les déplacements de Bantous-marins, à partir du IXe siècle, nous rendent compte certes de la contribution africaine du peuplement malgache ; il reste à expliquer comment la langue indonésienne est devenue lingua franca ; certes, il y a eu rencontre avec les Indonésiens et on peut penser qu'entre les populations africaines parlant des dialectes différents, l'indonésien soit devenu peu à peu langue véhiculaire ; mais, un damier linguistique et ethnique a dû se maintenir assez longtemps, au moins sur la côté vers Baly et Maintirano (le Bambala de Mariano) sur la Tsiribihina (selon DRURY) et parmi certains groupes vazimba de l'intérieur (selon BIRKELI et HEBERT).

Les Vazimba qui constituent une de ces couches ethniques ou culturelles affiliées aux Indonésiens depuis la période pionnière à Madagascar représentent une énigme qui n'est pas encore résolue. Heine GELDERN qui connaît bien l'Indonésie, mais rien sur Madagascar, les prenait pour des populations émigrées du Sud-Est asiatique. FERRAND rapprochant le terme de Zimba "population de l'Afrique Orientale" voyait en eux une couche africaine du peuplement, il a aussi penché pour l'étymologie "zimu" esprit, que reprend RALAIMHOATRA dans une récente contribution (1969, p. 183-184). HEBERT a échafaudé une théorie ingénieuse. Pour lui, les Vazimba sont tout simplement les populations de l'intérieur avec lesquelles les derniers venus (les Merina), mais aussi les Sakalava ont conclu des alliances à plaisir (ziva) qui suppose des priviléges dont le moins curieux n'est pas l'insulte gratuite (encore aujourd'hui insulter se dit *manazimba*). Ainsi HEBERT (1958), le premier, ne lie pas le concept de vazimba à une race, mais plutôt, à un ensemble de populations qui occupait le Centre et l'Ouest de Madagascar. Que ces populations aient eu une origine largement africaine, il est difficile d'en douter lorsqu'on regarde l'aspect physique des modernes Vazimba, mais ils ont dû, comme les autres, avoir des contacts étroits avec les Indonésiens.

Ces Vazimba de l'époque archaïque avait naturellement un genre de vie assez primitif sur le plan économique. Ils étaient pêcheurs sur les côtes, mais probablement dans l'intérieur dépendaient très largement de l'exploitation brute

des ressources du milieu naturel. La cueillette, la chasse et la récolte du miel suffisaient, sans doute, à leurs besoins. Selon DRURY, les Vazimba de la Tsiribihina étaient des pêcheurs en rivière. On a trouvé dans les fouilles des accumulations très importantes de coquillages (surtout *Helicophanta vesicalis*) consommés par ces populations au genre de vie cueilleurs vers Ankazoabo (Vérin 1971) et vers Ankatso (Mille 1971, p. 120).

Selon PRINS (1961, p. 16), le terme *Vanjimbo* était utilisé couramment sur la côte kenyans par les Souahilis pour désigner des personnes de statut économique peu élevé ou des porteurs. Or, la relation du pirate Cornelius, à propos de l'aide fournie à Andriamanisoarivo contre les Vazimba, orthographie le nom de ces premiers maîtres du sol "Vanjimbo" (COACM III, p. 417) (1). A mon avis, il peut s'agir d'un terme importé d'Afrique, par les Islamisés par exemple, pour désigner des populations vivant de façon primitive dans l'intérieur. Il en est de même pour le mot "Masikoro" qui, dans le Sud-Ouest, désigne les Sakalava de l'intérieur du Fiherenana et vient d'un mot encore connu en Tanzanie où il désigne les paysans provenant de l'intérieur (Engelvin 1957, p. 39 et Kent 1970, p. 140).

Le rapprochement de Vazimba avec un terme africain ne détruit en rien l'ingénieuse explication d'HEBERT. Il y a eu peut-être attraction paronymique d'un mot mal compris vers le sens de "lié par la parenté à plaisanterie" (2) qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui.

Si la symbiose entre les Indonésiens et les Africains s'est faite dès l'aube du peuplement malgache pour se poursuivre pendant plusieurs siècles, elle a dû chevaucher ou être suivie de très près par l'interférence entre Indonésiens et gens de la civilisation souahilie primitive, ces Bantous-marins dont un bien petit nombre devait être islamisé avant le Xe siècle. Je suis frappé par le fait que les Islamisés à Madagascar, et toutes les populations des côtes Ouest et Nord-Ouest, partagent en commun le même mythe sous une forme telle que me l'ont présenté les Antalaotse de la baie de Boina. Selon les informateurs Selimany Sebany et Tonga, les ancêtres des Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble dans une île située entre la côte d'Afrique et les Comores. Ils vivaient de commerce et pratiquaient la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installèrent dans l'île, Allah résolut de les punir ; l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent au châtiment ; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autres prétendent que Dieu envoya une baleine pour les porter ; Kajemby et Antalaotse sont descendus de ce contingent de justes.

(1) Prins reprend ces renseignements de Krapf "Reisen in Ostafrika" (1958, Vol. I, p. 226). Il indique aussi, p. 17, que les Wajomba sont des Digo convertis à l'Islam, des Souahilis de la région de Tanga. A Madagascar, d'autres étymologies africaines peuvent être notées ; outre celle de Masikoro indiquée plus loin, relevons celle de Mikea (Kea : vivre de collecte) et peut-être même celle de Bara qui, en souahili, peut signifier la terre ferme comme dans l'expression Bara (ya) Arabu : "the Arabian main" (Prins).

(2) Un autre exemple d'attraction paronymique a été mis en lumière par Ferrand. Pour lui, amboalambo, chien-cochon, le mot par lequel les Sakalava désignant les Merina viendrait à l'origine d'un mot bantou "Ba lambu", c'est-à-dire "les hommes jaunes" (terme non retrouvé dans le dictionnaire de Saclaux).

FERRAND, dans ses documents sur les Musulmans (1891, p. 143), a rapporté cette origine mythique évoquée par les peuples du Sud-Est. RALAI VOLA l'a relatée à propos de Anjoaty.

" ... Selon M. Baobitahy Tsiasavika, Chef des Anjoaty ... ses ancêtres passèrent par Mijomby et débarquèrent à Ampasindava dans la sous-préfecture d'Ambilobe, en pays antankarana. Le roi de cette tribu leur assigna la région de Bobaomby au Cap d'Ambre, l'extrême Nord de l'île, pour leur refuge".

(Ralaivola 1970, p. 385)

A Beramanja, pays antankarana, on a le souvenir d'une reine nommée Volontarana qui serait venue il y a très longtemps avec son mari, un Arabe de Mojomby. L'informateur, un vieillard de l'endroit, me précisa même qu'en ce temps là on voyageait dans les grandes pirogues à balancier appelées *lakarakisy* qui pouvaient porter facilement vingt personnes. Des pirogues de cette taille ont été employées il y a un siècle et demi pour les incursions malgaches aux Comores.

Ch. POIRIER, dans son Etude sur le damier ethnique du pays sakalava, rapporte que les Mananandabo seraient venus de Mojomby (1953, p. 23-28) et MELLIS note encore ce mythe, cette fois associé aux débuts de la dynastie sakalava dans le Sud-Ouest. JULLY (1898) entendit relater le mythe trois quarts de siècle avant nous à la baie de Boina et MAZURIER y fait également allusion ...

" ... Les Antalaotse étaient originaires d'une grande île sablonneuse, Moudjumbi entre Mayotte et Madagascar.

La mer gagnant tous les jours la fit disparaître, et les habitants émigrèrent, partie aux Comores, partie à Madagascar".

(Mazurier 1899, p. 269)

Abdulatif MOUSSAFOUOMOU, dans son Histoire inédite de la Grande Comore, a aussi fait état de la destruction de Mojomby et l'immigration de ces habitants après les venues chiraziennes.

" ... Ensuite arrivèrent des gens de l'île appelée M'djoumbi située entre Mayotte et Madagascar. Cette île allait être engloutie par les flots et ses habitants prirent la fuite. Une partie de ses hommes arrivèrent à la Grande Comore du côté de Badjini".

L'intérêt du mythe de Mojomby n'a pas échappé à KENT qui l'a rapproché de l'ancienne prononciation locale de l'île de Mozambique "Mussambidji" (communication personnelle). Cette identification est possible. L'origine des gens de Mojomby n'est, en tout cas, pas sur ces hauts fonds entre Madagascar et Mayotte que les capitaines de navires vous montrent en évoquant le sort de ce qu'aurait été cette ville d'Ys de l'Océan Indien. Il est probable que le mythe fait allusion à un cataclysme survenu parmi la population d'une île de la côte d'Afrique. Une partie de l'ancien établissement de Kua a disparu dans un cyclone et, selon BARRADAS, un sort identique aurait été celui de l'île de Bangue dans l'archipel du Bazaruto, ainsi qu'à Mambone à l'embouchure du fleuve Save. Malgré son imprécision, la tradition de Mojomby à Madagascar est, pour nous, une précieuse indication de la coexistence des venues africaines et des Islamisés.

Il est donc vraisemblable que les Islamisés n'ont pas participé d'un phénomène surimposé, mais qu'ils ont pu jouer un rôle catalytique dans les migrations africaines à Madagascar. Mais, avant d'examiner ce qui est connu sur leurs installations, il convient de présenter leur territoire d'origine, et, particulièrement, le côté orientale d'Afrique.

Chapitre III

la côte africaine et la civilisation souahilie, berceau de la culture des échelles malgaches

"The History of Islam in East Africa belongs more to the history of the Indian Ocean than to African history"

Spencer TRIMINGHAM

8. LA CONTRIBUTION DU MOYEN ORIENT ET DE L'INDE A LA CIVILISATION SOUAHILIE

A partir du VIII^e siècle, les Islamisés vont prendre une place grandissante dans la vie commerciale de l'Ouest de l'Océan Indien. L'apport culturel et religieux du Golfe Persique, et dans une moindre mesure de l'Ouest de l'Inde et de l'Arabie Méridionale, vient fertiliser la côte orientale africaine. Cette combinaison engendre la civilisation souahilie de souche principalement bantoue, mais d'idéal islamique.

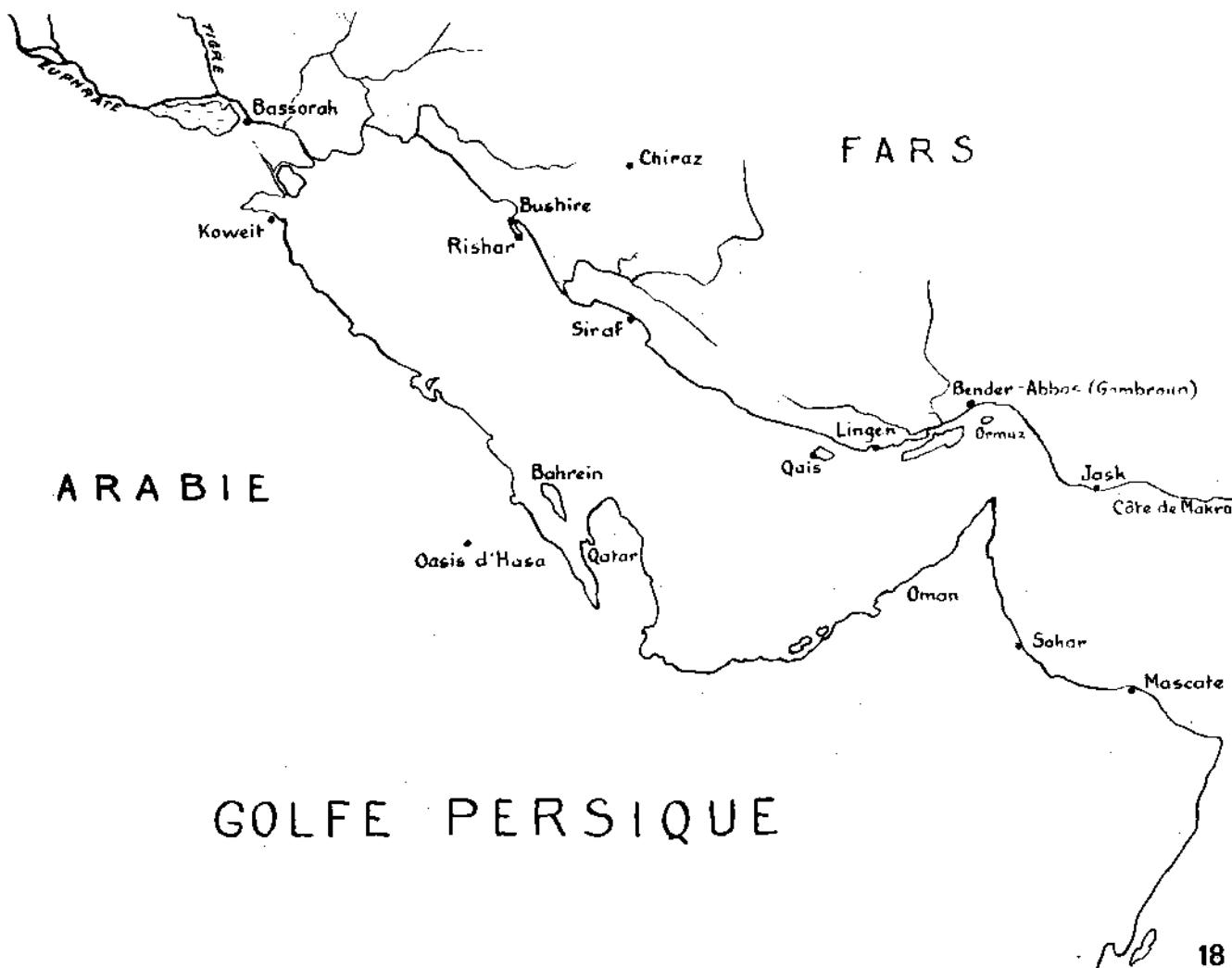
Cette civilisation souahilie de la côte africaine représente la racine essentielle des cultures qui s'épanouiront dans les échelles des côtes malgaches et sans doute, des Comores. Certes, Madagascar a eu, au Moyen Age, des rapports avec le Moyen-Orient, mais les Islamisés qui sont venus s'y établir et le commerce qui y aboutissait provenaient surtout de la côte africaine voisine. Rien ne montre que les échelles malgaches ont "court-circuité" ce flux du Moyen-Orient sans passer par l'Afrique à un quelconque moment. Tout au contraire, Madagascar apparaît comme un prolongement des cultures souahilie, touché souvent avec un certain décalage ou du moins avec beaucoup d'atténuation. Dans ce cul-de-sac, les innovations de la civilisation apparues sur la côte d'Afrique parviennent naturellement affaiblies : ainsi l'architecture domestique et religieuse y est parfaitement typique des styles du Suhail (1), mais plus simplifiée.

Cette filiation Afrique-Echelles malgaches explique pourquoi nous tenons tant, en prélude à l'Histoire des établissements du Nord, à présenter la côte orientale d'Afrique, plutôt que les autres territoires islamiques de l'Océan Indien auxquels Madagascar est toutefois aussi rattaché. Il s'agit, en effet, chaque fois que l'on évoque dans l'histoire ancienne les mythes des échelles successives (l'Inde, Chiraz ou à La Mecque) d'une paternité très lointaine idéalisée ; il y a rarement de filiation du premier degré.

Avec MOLLAT du JOURDIN (1969), nous ne pouvons nous arrêter longtemps sur un préjugé relatif à l'incapacité des Arabes de naviguer ; il y a toujours eu sur les côtes Sud de l'Arabie des communautés maritimes dont les membres, depuis

(1) Mot qui désigne la côte orientale d'Afrique. Voir son emploi constant dans le premier routier d'Ibn Madjid in Chumovsky (1960). On écrit aussi Sawahil.

l'époque du Périple, reliaient par embarcation leurs ports de la côte de la Mer Rouge à celle du Bénadir ; nous avons vu d'ailleurs que l'hybridation entre ces navigateurs et les habitants de la côte d'Azania était déjà entamée aux temps du Périple. Cependant, pour des raisons non encore éclaircies, les relations maritimes entre l'Asie du Sud-Ouest et la côte orientale d'Afrique deviennent importantes à partir du VIII^e siècle. La zone génératrice de ces relations semble alors être surtout le Golfe Persique.



Récemment, les fouilles faites par N. CHITTICK à Manda dans les îles Lamu (1967, p. 37-67), et par D. WHITEHOUSE à Siraf (1970, p. 141-158) ont montré que vers cette lointaine époque les rapports étroits existaient entre les deux sites ; Manda recevait de la poterie à couverte verte dite sassano-islamique, faite près de Siraf, du verre ayant sans doute la même origine et de la céramique chinoise qui transitait par le Golfe Persique ; cette constatation ne signifie pas forcément que l'Arabie du Sud était écartée du trafic ; elle jouait peut-être un rôle d'escale, comme on pourrait le croire d'après un passage du récit du marchand Suleyman (fin du IX^e siècle et début du X^e siècle) qui rapporte que les navires de Siraf n'allaitent pas plus loin que Djeddah. De toute façon, d'après ce même récit, on avait alors à Siraf une certaine connaissance de la côte orientale d'Afrique, ne serait-ce que par les esclaves que l'on réexportait vers Bassorah. Le texte fait état de cultures de sorgho et de

canne à sucre au pays des Zandj. Il y aurait eu là, toujours selon SULEYMAN, des combattants au nez perforé avec une chaîne, des nègres qui ont une grande vénération pour les Arabes et d'éloquents prêcheurs se vouant au culte d'Allah (Ferrand 1922).

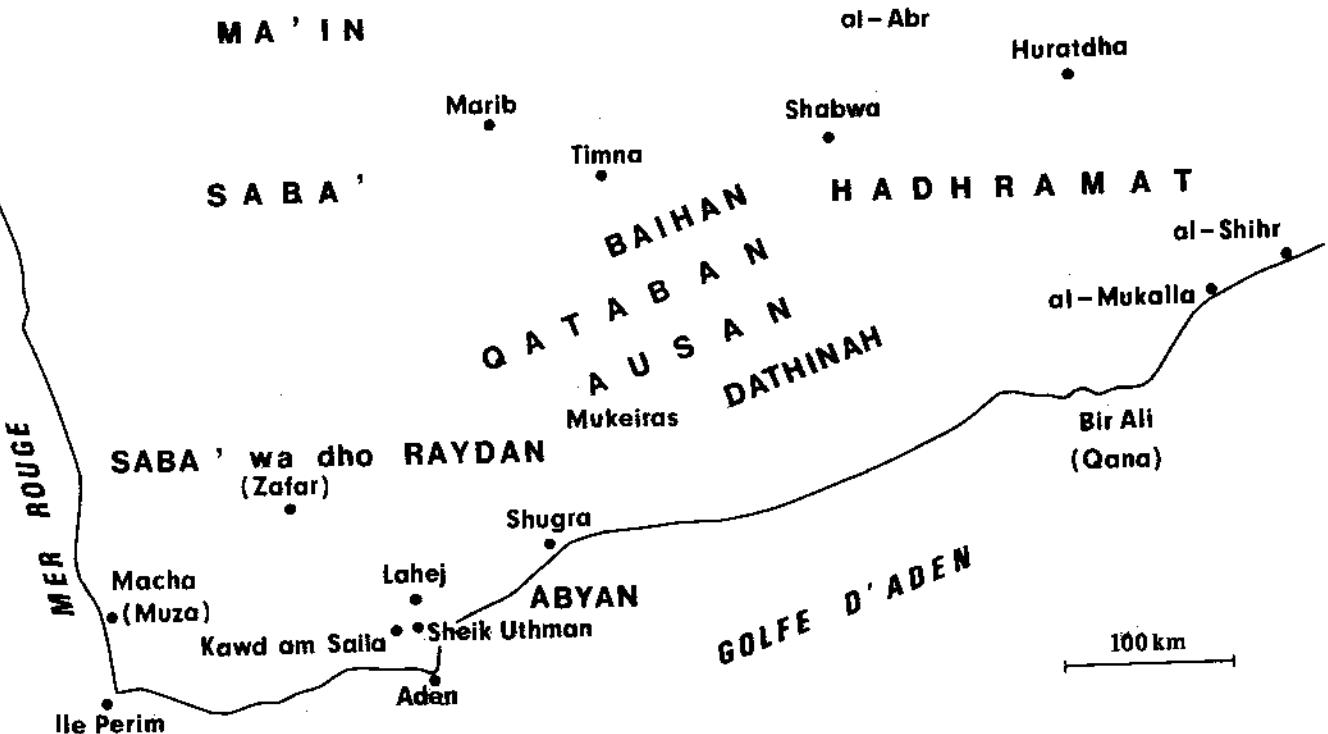
FERRAND avait pressenti au travers des documents linguistiques le rôle important joué par les Persans en Afrique. Le mot Zanj qui désigne la côte kenyane et tanzanienne est persan ainsi que divers termes souahilis touchant la navigation comme *nakhuda* (patron de bateau). Selon SERJEANT (Symposium Nairobi 1967), des termes de navigation en usage en Arabie du Sud (*sanjarah* : convoi), ont également la même origine ; l'archéologie et la linguistique viennent confirmer une observation faite depuis longtemps par les historiens de l'Islam, à savoir que le déclin de la puissance sassanide ne marqua pas la fin des navigations persanes ; le continuum de la stratigraphie à Siraf remonte au moins au Ve siècle ap. J.-C. pour se poursuivre pendant huit siècles.

Le rôle important du Golfe Persique, comme source d'impulsion de la culture souahilie, est à l'origine du mythe chirazien ; l'origine de certains colons établis au Bénadir et dont les descendants sont allés vers Kiloa et les Comores a toujours été ressentie comme émanant de la Perse elle-même. (1)

Le chronique de Kiloa fait état d'une migration de Zaidites venant du Golfe Persique à la fin du VIII^e siècle. CHITTICK a démontré que ces exilés avaient touché la côte de Somalie et que leur influence n'avait pas été aussi grande que voulait faire croire la chronique ; la portée réelle des traditions doit naturellement être contrôlée par l'archéologie ; mais on mesure l'importance insidérée qu'on a pu attribuer à cette migration des Zaidites, quand on constate que A. GRANDIDIER croyait qu'elle avait pu parvenir jusqu'à Madagascar.

Dans cette éclosion de la civilisation souahilie, l'Inde du Nord-Ouest a joué un rôle postérieur à celui du Golfe Persique, mais bien tangible. Les Histoires de la Côte orientale et des Comores mentionnent l'immigration des Wadebuli, qui seraient probablement des gens venus de l'ancienne Daybul, aujourd'hui Bhambore, où des fouilles (non publiées) ont mis à jour des tessons de sgraffiato et du chloritoschiste bien similaires à ceux découverts à Kiloa et dans le Nord de Madagascar.

(1) La place manque ici pour retracer en détail l'histoire du golfe dont les cités commercantes se développent de plus en plus près du détroit. Après Siraf abandonné vers le XII^e siècle, s'épanouit, Qais puis Ormuz.



CARTE DE L'ARABIE DU SUD-OUEST
(D'après Doe)

19

L'Arabie du Sud, surtout l'Hadramaout, n'a pas été seulement une escale entre l'Afrique et le Golfe Persique ; surtout à partir du XIe siècle où Aden se développe. Au XIIIe siècle, la dynastie Madhali d'origine yemenite, prend le contrôle de Kiloa, et, au début du XIVe siècle, la liaison entre Aden et Kiloa était établie, si l'on en croit le témoignage d'Ibn al Mujawir. L'interruption au XIVe siècle, des relations avec le Golfe Persique se traduit parallèlement sur la côte orientale d'Afrique et à la baie d'Ampasindava par l'importation de cette poterie jaune de Kaud am Saila identifiée par DOE (1961) ; les relations entre l'Hadramaout et la côte orientale d'Afrique resteront permanentes puisqu'aujourd'hui on entend encore parler le Souahili à Mukallah (Doe 1967). Enfin, à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle, l'influence de Mascate et de l'Oman ne cessera de s'accroître pour culminer avec le transfert par Sayid SAID de sa capitale à Zanzibar (1840).

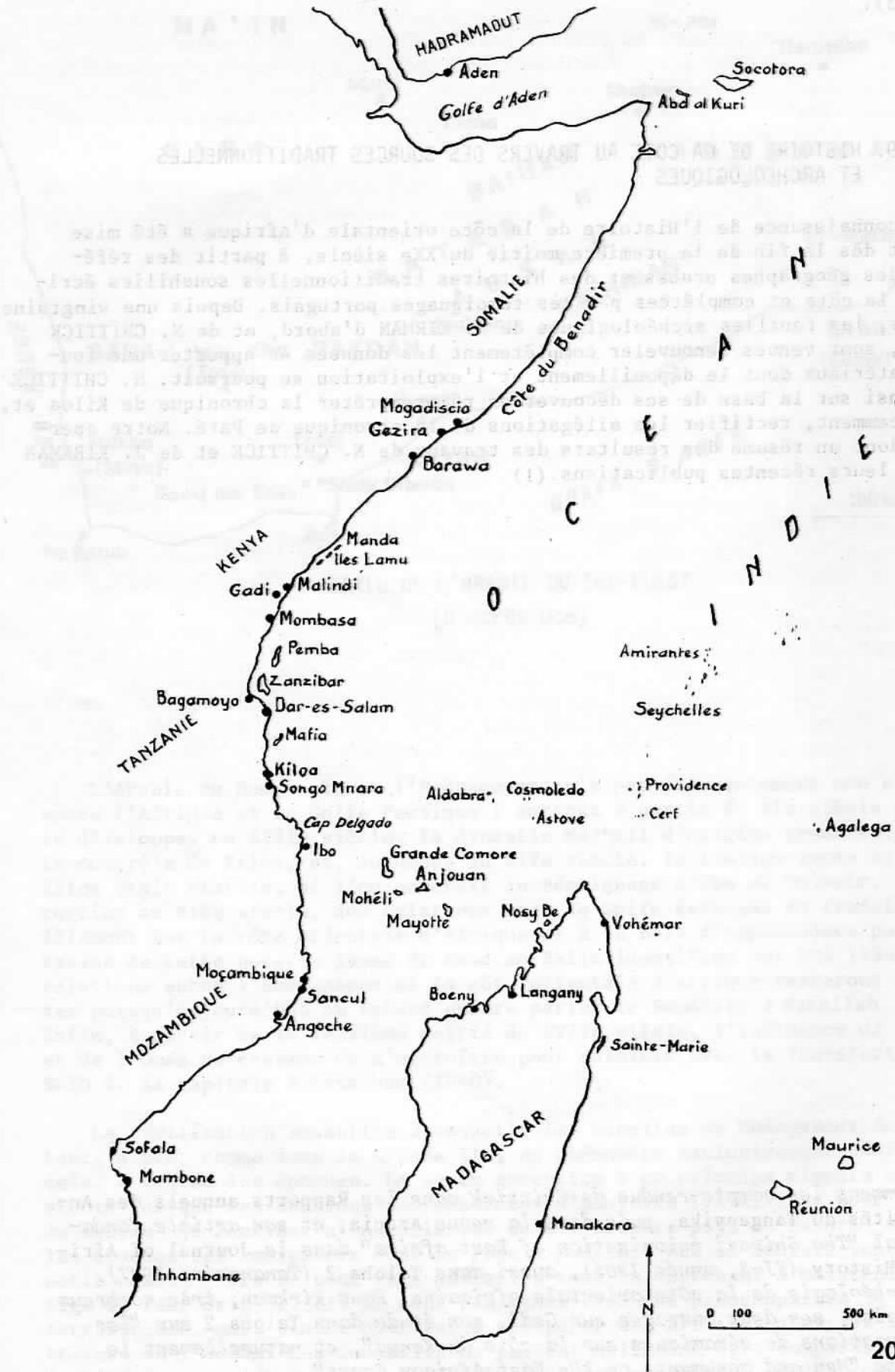
La civilisation souahilie à laquelle les échelles de Madagascar doivent tant, a été, comme dans la Grande Ile, un phénomène exclusivement côtier et, cela, à toutes les époques. La seule exception à ce principe viendra au XIXe siècle lorsque les stations de recherches d'esclaves travaillant pour le compte du sultan de Zanzibar s'installeront dans l'arrière-pays de Tabora. A toutes les époques les immigrants dont le rôle a pourtant été si décisif sont venus en petit nombre ; ils se sont vite assimilés tout en cherchant à maintenir le prestige de leur origine. Ils ne sont pas venus avec une préoccupation de conquête territoriale, mais plutôt pour faire prospérer des affaires d'export-import au travers de l'Océan. Les Souahilis ne peuvent nullement être comparés aux Diolas de l'Afrique occidentale qui sont à la fois des prosélytes et des commerçants. Ils se sont fixés sur les rivages ou plutôt dans les hameaux côtiers qui les

avaient accueillis. Ils n'ont pas fait de colportage entre de gros villages comme ceux que l'on rencontre en Afrique orientale. Le métissage des épouses locales a d'ailleurs été un facteur puissant de fixation (Trimingham 1964, p. 54-55).

9. HISTOIRE DE LA COTE AU TRAVERS DES SOURCES TRADITIONNELLES ET ARCHEOLOGIQUES

La connaissance de l'Histoire de la côte orientale d'Afrique a été mise au point dès la fin de la première moitié du XXe siècle, à partir des références des géographes arabes et des histoires traditionnelles souahilie érites sur la côte et complétées par les témoignages portugais. Depuis une vingtaine d'années, les fouilles archéologiques de J. KIRKMAN d'abord, et de N. CHITTICK ensuite, sont venues renouveler complètement les données et apporter une foule de matériaux dont le dépouillement et l'exploitation se poursuit. N. CHITTICK a pu ainsi sur la base de ses découvertes réinterpréter la chronique de Kilwa et, plus récemment, rectifier les allégations de la chronique de Paté. Notre aperçu est donc un résumé des résultats des travaux de N. CHITTICK et de J. KIRKMAN d'après leurs récentes publications.(1)

(1) Notamment les compte-rendus de Chittick dans les Rapports annuels des Antiquités du Tanganyika, puis dans la revue *Azania*, et son article fondamental "The Shirazi colonization of East Africa" dans le *Journal of African History* (VI-3, année 1965), aussi dans *Taloha 2* (Tananarive 1967). L'archéologie de la côte orientale africaine. Pour Kirkman, très nombreux articles, ses deux ouvrages sur Gedi, son étude dans *Taloha 2* sur "les importations de céramiques sur la côte du Kenya", et naturellement le volume "Men and monuments on the East African Coast".



Disons d'abord qu'au Moyen-Age islamique les renseignements apportés par des écrivains arabes sur la côte orientale d'Afrique sont parfois très précis. Les auteurs décrivent ou rapportent des témoignages de voyages faits par eux-mêmes ou par d'autres. On est loin des vagues références concernant Madagascar sur lesquelles les interprétations peuvent différer. Outre Bozorg Ibn CHAHRIYAR et Ibn HAUQAL, on dispose pour le Xe siècle des textes de Masoudi, qui fut un témoin oculaire et visita Qanbalou (Pemba). La géographie d'Edrisi parue en 1154 est un document de compilation citant des lieux qui sont tous de sites archéologiques. Au XIIIe siècle nous utilisons surtout les textes d'Ibn Said, de Yaqout et, surtout d'Ibn Batouta qui visita la côte, essentiellement Mogadiscio et Kiloa vers 1331.

Sur la période archaïque des premiers établissements islamiques, Maçoudi qui fit, en 916, le voyage entre Oman et Pemba, nous apprend que cette île avait déjà alors une population en partie islamisée qui parlait Zanj et une famille royale également islamisée ; c'est, sans doute, un des premiers cas de remplacement de rois locaux par des Musulmans, événement qui ira de pair avec l'islamisation de la côte et auquel TRIMINGHAN accorde une importance capitale. Il est vraisemblable que la fondation de cet établissement de Quanbalou remonte au milieu du VIIIe siècle.

Maçoudi insiste sur l'importance des exportations d'ivoire et parle également de la recherche de l'ambre, des peaux de léopard, des écailles de tortues et même de l'or qui pouvait avoir été découvert déjà dans l'arrière-pays de Sofala, mais ne faisait pas l'objet d'un commerce considérable comme ce sera le cas plus tard. Dans le livre des Merveilles de l'Inde (Devic 1883-1886, 3-27) l'indication que les Zanj considèrent le fer comme un ornement au même titre que l'or et l'argent nous laisse supposer que cette matière faisait l'objet d'un commerce. Selon Ibn HAUQAL, les rapports maritimes existaient entre le pays des Zanj et Siraf, et ce port importait de l'Afrique des bois de charpente, probablement des palétuviers.

Bien qu'aucun établissement n'ait été jusqu'ici découvert à Pemba remontant à une époque aussi ancienne, il existe sur la côte des vestiges de quelques établissements de cette période "souahilie archaïque" allant du VIIe au Xe siècle. A Unguja Ukuu, le vieux Zanzibar, à environ 30 km au Sud de l'ancienne capitale, on a signalé, en 1865, un dinar d'or de Djaffar al-Barmaki, Vizir de Haroun al Rachid, daté de 798 ap. J.-C. Cette pièce faisait partie d'un trésor à un endroit où l'on trouve encore de grandes quantités de fragments de jarres recouvertes d'un épais vernis bleu vert et, dont la plupart avaient une décoration en relief sous le vernis. Ces fragments que l'on retrouve à Siraf au VIIe ou au IXe siècle, appartiennent à une céramique que l'on a dénommée "sassano islamique".

Le site de Manda sur une île au Nord de Lamu a, également, livré des vestiges de cette période. Outre la poterie sassano-islamique, on y a trouvé du verre du Golfe Persique, un peu de céramique chinoise qui transitait par Siraf, des restes de travail de la forge, des perles de coquillages marins, des pesons de quenouilles. Les maisons de Manda avaient des soubassements de corail et la fabrication de briques était déjà pratiquée pour monter la partie supérieure.

Parmi les autres échelles de cette période, CHITTICK cite Gezira au Sud de Mogadiscio et un site au Nord de Begamoyo qui aurait été spécialisé dans la fabrication du sel.

Le trafic Golfe Persique/Manda-Pemba devait alors commencer et avoir des prolongements vers le Sud, car on a découvert un peu de cette poterie sassano-islamique dans les premiers niveaux de Kiloa et un tesson dans le vieux site d'Irodo à Madagascar.

Kiloa devait être alors un misérable établissement, non islamisé bien entendu. Par suite de l'accumulation de 4 à 5 m de débris entre cette période archai-

que et le XXe siècle, on a peine à imaginer que là où le premier établissement devait s'ériger, il n'existe qu'une basse étendue de sables dépassant seulement de peu le niveau des plus hautes marées.

Kiloa offre une stratigraphie ininterrompue depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours et, dans l'état actuel des recherches, nous devons avec CHITTICK, lui donner une place importante dans cette brève présentation de l'archéologie de la côte orientale d'Afrique. En particulier, la période qui suit la fondation de la ville et précède l'introduction des monnaies et l'arrivée de la dynastie chirazienne (deuxième moitié du XIIe siècle) est seulement connue dans le contexte stratigraphié de Kiloa. Près de la moitié des dépôts archéologiques (2 m à 2,50 m) concerne donc cette période pré-chirazienne, ils sont dus en partie aux anciennes constructions en pisé. Jusqu'au début du XIVe siècle, ces maisons rectangulaires en pisé, avec parfois un soubassement en corail, comme à Mandala, allaient demeurer le seul type de bâtiment.

La poterie locale était très abondante dans ces niveaux ; deux types morphologiques s'y rencontrent communément : des bois enduits de rouge et des marmites en forme de sac ; ces deux types se perpétueront au-delà des temps pré-chiraziens. Jusqu'au XIe siècle, les bols ont un motif décoré au graphite souvent en treillis ; les bols au rebord épaisse ont eu une large diffusion sur la côte kenyanne et tanzanienne, et ils se sont diffusés jusqu'à la région de Nosy-Be à Madagascar.

En plus de la poterie locale ou importée (islamique en faible quantité), on a trouvé à Kiloa des perles en achatine et en coquillage marin, des débris de produits de forge dont des râpes à coco mbuzi, des cuillers en coquillage, des tessons de verre islamique et un fragment d'ardoise portant des caractères arabes, précieuse indication que des musulmans étaient déjà parvenus à Kiloa.

Le début de la seconde phase pré-chirazienne vers l'an 1000 est marqué par l'introduction de la céramique islamique sgraffiato ; à cela s'ajoutent des tessons de chloritoschiste, peut-être malgaches, et des disques de fuseau en poterie locale ; l'apparition du sgraffiato semble coïncider avec ces fameux Wadebuli, peut-être des marchands de Daybul (Nord-Ouest de l'Inde) dont les traditions placent la venue avant celle des Chiraziens.

Le XIIe siècle est naturellement un moment de l'histoire où l'influence islamique se renforce ; la plus ancienne inscription, celle de Kizimkazi Dimbani (500 Hegire, soit 1106-1107), à Zanzibar, date de cette époque. EDRISI indique que vers le milieu du XIIe siècle Zanzibar était, en majeure partie, peuplée de Musulmans. Ce géographe mentionne plusieurs villes de la côte où le paganisme était actif, mais ne fait aucune mention de Mogadiscio. Le développement de cette dernière ville semble être intervenu, à partir de la deuxième moitié du XIIe siècle. YAQOUT, vers 1228, décrit Mogadiscio comme la ville la plus importante de la côte. Toujours, selon YAQOUT, Merka était également musulmane, ainsi que Zanzibar qui avait un roi Zanj et Pemba qui aurait été dirigée alors par un Arabe de Kufa.

Dans cette expansion que va connaître la civilisation souahilie au XIIe et au XIIIe siècle, un rôle très important paraît avoir été joué par Mogadiscio et la région du Bénadir. Cette région aurait bénéficié de la venue des migrants de la région d'al-Ahsa (près de Bahreïn), et, naturellement des Chiraziens (ce qui est peut-être la même chose). Ces Chiraziens qui deviennent sur la côte de Bénadir des Souahilis avec une faible ascendance étrangère émigrée au Sud. Leurs descendants ne sont pas des Persans ou des Arabes du Golfe Persique comme les générations voudraient complaisamment le faire croire. Ils vont développer leur négoce vers le Sud jusqu'au pays de Sofala où ils installèrent la traite de l'or, et à Anjouan aux îles Comores.

L'installation des Chiraziens à l'île de Mafia et à Kiloa, survenue à la fin du XIIe siècle, est caractérisée par l'apparition dans ces deux sites de pièces en cuivre et en argent portant le nom de Ali ibn al-Hasan ; ce personnage est le fondateur de la nouvelle dynastie chirazienne dont CHITTICK a montré que le règne a commencé bien postérieurement à la date que fournissait la chronique de Kiloa et qu'utilisent encore à tort certains historiens.

Au début de cette période chirazienne, l'usage de la pierre pour les constructions augmente considérablement, surtout sur la côte tanzanienne. Le corail et la pierre sont disposés en série d'assises bien horizontales superposées. Ce style est observable à Mahilaka, à Madagascar, qu'on date bien de cette période du XIIe - XIIIe siècle.

Les plus anciens tombeaux connus sur la côte orientale d'Afrique remontent à cette époque et n'ont été trouvés pour le moment qu'à Kiloa.

Le XIIIe siècle marque le début de la prospérité de nombreuses échelles commerçantes qui se maintinrent fort longtemps par la suite, de la Somalie jusqu'à Sofala ; les niveaux inférieurs de Gedi, Kilepwa et Ungwana au Kenya datent de cette époque. Mogadiscio, en pleine prospérité, possédait de belles mosquées avec des tours cylindriques comme minarets ; on y connaît aussi deux inscriptions chiraziennes concernant des individus venus de la Perse. A Kiloa, la mosquée avait un toit plat de pierres agglomérées soutenu par des poteaux en bois. Mafia, sur l'île du même nom, connaissait une prospérité supérieure à celle de Kiloa.

Ce siècle "chirazien" est naturellement celui du développement du commerce extérieur ; la porcelaine chinoise "bleu et blanc" et "vert céladon", apparaît en quantité notable bien que le sgraffiato d'origine islamique continue d'être plus abondant. Ces importations de Chine provenaient du flux commercial qui atteignait l'Inde et le Golfe Persique ; de là, les Islamisés réexportaient dans l'Ouest de l'Océan Indien. Il ne faut pas y voir une preuve de voyages chinois réguliers à la côte orientale d'Afrique, même si des navigations occasionnelles chinoises ont eu lieu, notamment au XIVe siècle (Duyvendak 1949, et discussion dans Grottanelli 1955, p. 63-70, ainsi que dans Filesi 1960).

De nombreux objets trouvés dans les fouilles attestent qu'alors le souci de parure se développe. Aux perles en coquillage s'ajoutent celles en pierre semi-précieuse et celles en verre "enroulé" venant probablement de Cambaye. Il y avait des miroirs en bronze, des aiguilles à kohl, des récipients en verre : flacon et ampoule à kohl. Les marmites en chloritoschiste sont nombreuses à Kiloa, sans doute importées du Nord-Est de Madagascar.

Parmi les nouvelles formes de poteries locales, on note des lampes, des fours gai et des creusets.

Le tournant du XIIIe au XIVe siècle est caractérisé par une coupure dans les traditions archéologiques qui s'accompagne, au moins pour Kiloa, de changements politiques. Une nouvelle dynastie royale s'y installe, celle des Mahdali, connue aussi sous le nom de Abu'l-Mawahib. Elle provient du Sud-Ouest du Yémen, et, à partir de son installation, la position, sans doute secondaire, de Kiloa, par rapport à Mogadiscio, va se renverser ; probablement parce que Kiloa peut désormais contrôler à son profit le commerce de l'or de Sofala au Mozambique. Le site de Sofala, détruit par l'érosion marine n'a pas, pour l'instant livré de vestiges antérieurs au XVIe siècle (Dickinson 1969), mais, à partir du XIIIe siècle, des échelles importantes se développèrent sur cette côte du Mozambique, sans doute, à Ilha de Moçambique et à Sancul (où l'on connaît une inscription funéraire du début du XIVe siècle, ainsi qu'aux îles Kerimba, peut-être à Matemo (Vérin 1970, p. 184-189)).

L'installation de cette dynastie yéménite n'est d'ailleurs qu'un des témoignages de l'influence grandissante exercée par l'Arabie méridionale à cette

époque. La poterie jaune de Kaud am Saila devient commune dans les importations sur toute la côte orientale d'Afrique et dans le Nord-Ouest de Madagascar. KIRKMAN a même supposé que ce développement avait pu se faire au Kenya aux dépens des relations avec le Golfe Persique.

Le XIV^e siècle voit sur toute la côte un usage étendu de la maçonnerie en pierre. Le palais de Husuni Kubwa, avec ses 80 pièces, date de cette époque, ainsi sans doute que la construction voisine de Husuni Ndogo qui est, peut-être, une mosquée non terminée. Des villes en pierre s'élèvent un peu partout. La maçonnerie n'est plus faite d'assises successives horizontales, mais d'éléments appareillés sans régularité, selon les possibilités des matériaux de construction. Le corail taillé est employé pour les montants des portes, des mihrabs et pour la décoration. Les maisons en pierre apparaissent assez nombreuses. Chacune présente un plan qui ne varie guère : il y a deux pièces longues et étroites, l'une derrière l'autre, la première donnant sur la cour, plus deux petites chambres à coucher à l'arrière.

Au XIV^e siècle apparaissent les premières tombes à panneaux. A Songo Mnara et au Nord de Dar-es-Salam, certaines tombes sont surmontées d'un pilier, une particularité que l'on a retrouvé aussi dans un cas à Kingany dans la baie de Boina, à Madagascar.

Le céladon chinois (bol à pétales de lotus sur la paroi externe) devient une importation, ainsi que les grandes jarres également chinoises en grès et à couverte brunâtre. On les trouvera encore au XV^e siècle jusqu'à Madagascar (Kingany). Le bleu et blanc chinois est encore peu courant. La poterie locale : lampes, récipients, disques de fuseau, est très variée ; l'importation des perles indiennes se poursuit, mais la variété tubulaire remplace de plus en plus la variété enrôlée. Elle coexiste à Kiloa avec des perles taillées dans le tridacne. Quatre des premiers sultans de la dynastie mahdali firent frapper des pièces de cuivre et on en fabriquait aussi à Mogadiscio.

Après une éclipse dans sa prospérité à la fin du XIV^e siècle, Kiloa connaît à nouveau une période brillante et la première moitié du XV^e siècle y fut marquée, comme d'ailleurs sur le reste de la côte, par une intense activité. Gedi au Kenya et Songo Mnara près de Kiloa qui furent abandonnés au XV^e siècle nous donnent une impression très réaliste de ce qu'étaient ces villes du XV^e siècle. Les demeures organisées, selon un plan déjà décrit au XIV^e siècle, avaient des toits plats reposant sur des poutres de palétuviers. Le poids de ces toits massifs et la forme des charpentes limitaient la largeur de la pièce qui n'excède guère 2,50 m. Les maisons étaient souvent adossées les unes aux autres ou séparées par des allées très étroites ; les portes s'ouvraient au Nord ou à l'Est et les principales entrées étaient agrémentées des bordures aux éléments en dégradé de corail taillé ; les façades avaient parfois également des bosses décoratives et des niches. Les appartements devaient être sombres, mais possédaient des facilités pour la toilette (latrines et bassin pour les ablutions). Dans quelques cas, il y avait des tentures décoratives aux murs et des bols sertis dans le toit. Cette ornementation de bols se trouve également dans les voûtes de la mosquée de Kiloa et dans les tympans des mihrabs (1).

(1) Une première liste des monuments a été donnée par Kirkman dans *Strandes* (1961, p. 102) et par Prins (1961). Pour plus exhaustif, voir Garlake (1966) ; sur la Somalie consulter Cerulli (1937) et Chittick (1969), sur le Mozambique note de Vérin (1970).

Chaque échelle avait sa mosquée du Vendredi. La salle principale de la mosquée soutenue par des piliers présente des variations selon les régions de la côte, mais l'ornementation est à peu près exclusivement réservée au mihrab entouré d'un cadre en moulure.

Au XVe siècle, l'importation de porcelaine chinoise augmente très sensiblement, surtout le bleu et blanc et le céladon. Mais la poterie islamique persane, à décoration florale, apparaît en assez grande abondance, ce qui permet de supposer qu'il y eut une reprise des relations avec le Golfe Persique. Parmi les céramiques locales le fourneau à quatre cornes représente une nouvelle invention qu'on n'a pas encore trouvée à Madagascar.

L'importation de perles indiennes, presque toutes tubulaires, surtout rouges dans le Nord et vertes dans le Sud, devient considérable.

10. TABLEAU DE LA CIVILISATION DE LA COTE AVANT LE XVI^e SIECLE

Lorsque les Portugais arrivèrent, ils trouvèrent une série de villes commercantes et non pas un état homogène. Parmi ces principautés figuraient Kiloa et ses satellites, (mais Sofala cherchait à se rendre indépendante), Mogadiscio et ses annexes de Merka et de Barawa, Mombasa et sa rivale Malindi qui avait, sans doute, Gedi dans sa sphère d'influence. Ces petites principautés étaient indépendantes les unes des autres et, bien qu'elles entretenaient des rapports avec le Moyen Orient, elles maintenaient aussi leur indépendance vis-à-vis de ces territoires d'où provenaient quelques-uns des ancêtres de leur élite.

Des descriptions que nous ont laissé les Portugais et des témoignages de l'archéologie, nous avons une idée assez complète de ce qu'était cette civilisation souahilie de la côte orientale d'Afrique avant qu'elle ne subisse les atteintes des envahisseurs européens.

La société se composait de trois catégories d'habitants : le groupe dirigeant arabo-africain (les Maures noirs), les Africains employés comme agriculteurs et comme serviteurs, dont la plus grande partie était esclave, et quelques Persans ou Arabes non encore assimilés. Les villes les plus importantes, comme Kiloa et Mombasa, devaient avoir 10 à 12 000 habitants.

Chacune des cités ou des principautés était dirigée par un souverain choisi dans une famille ou dans un groupe de familles ; il était secondé par des hauts fonctionnaires : cadi, amir et vizir, choisis eux aussi dans certaines familles privilégiées ; bien que l'on possède des références sur des expéditions contre les populations zanj de l'intérieur, il semble qu'il y ait eu une certaine symbiose entre les Africains et les gens de la côte. Les principautés côtières étaient fondées sur le commerce maritime et n'ont jamais cherché à s'étendre vers l'intérieur. Les fortifications, lorsqu'elles existaient, étaient peu importantes (à Ozi) ; il est vrai que les sites insulaires sur lesquels s'étaient installées les échelles étaient déjà eux-mêmes des fortifications. Les habitants possédaient des arcs, des lances et des boucliers, mais ne connaissaient pas les armes à feu.

Sur la base des indications de la chronique de Kiloa, on a cru longtemps que les dissensions religieuses entre les Musulmans avaient joué un rôle important dans le peuplement de la côte. J'ai moi-même écrit en préface au volume "Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien" : "Les sectes hérétiques devaient lorsqu'elles étaient vaincues, s'exiler, et les côtes africaine et malgaches jouèrent un rôle de refuge" (Vérin 1967). En fait, on

n'a guère de preuves de bouleversements religieux considérables, même si quelques Zaidites ou Carmathes sont allés se fondre dans l'Univers souahili.

Peut-être des Chiraziens étaient-ils Chiites, mais tous les documents que l'on possède montrent que, dans l'ensemble, les musulmans de la côte d'Afrique étaient sunnites et souvent de rite chafeïde. Selon Ibn al Mujawir, Kiloa était, à son époque, Kharedjite après avoir été chafeïte, mais la ville était revenue à la pratique de ce rite lorsque Ibn Battouta la visita au début du XIVe siècle. Selon l'illustre voyageur, il y avait à Kiloa et à Mogadiscio des cherifs, s'affirmant descendants du prophète, une tradition qui n'a pas manqué de se maintenir un peu partout, jusqu'aux Comores et dans le Nord-Ouest de Madagascar où certains Antalaotsa se disent encore *sarîfo*.

A la fin du XVe siècle, les plus grandes villes de la côte ont un aspect qu'évoque encore bien aujourd'hui des agglomérations comme Lamu au Kenya et Domoni à Anjouan : celui de l'agglutination de maisons sans plan d'ensemble avec des ruelles étroites et dont la mosquée du Vendredi paraît être le centre communautaire ; quelques espaces plus dégagés sont occupés par des petits cimetière. Dans les plus grosses villes il y avait des maisons à étage (jusqu'à 3 à Kiloa). Dans les petits villages, la plupart des maisons étaient en pisé avec des toits de feuilles et les seuls édifices de pierre étaient une mosquée, quelques tombeaux et une ou deux maisons appartenant aux notables. Dans les villes le palais des grands était une maison un peu plus importante que les autres. Seul le grand palais de Husuni Kubwa à Kiloa fait exception par sa magnificence.

L'architecture semble avoir été à son point culminant au XIVe siècle. L'utilisation de corail taillé pour les mihrabs de mosquée et les entrées principales des maisons est couramment pratiquée. Les motifs cordés, puis, plus tard, en arête de hareng, figurent sur les moulures ; on note aussi de belles niches ornementales, des bosses, des plaques et des fausses fenêtres. A partir du XIVe siècle, l'utilisation de céramiques chinoises et islamiques pour décorer les plafonds, les entrées et les mihrabs se répand.

Le commerce qui semble avoir été la raison d'être principale de ces villes est encore mal connu parce que beaucoup d'éléments périssables n'ont pas été retrouvés dans les fouilles. D'après plusieurs références arabes et portugaises, on peut supposer que l'importation de tissus était considérable. Des droits étaient perçus par les souverains et ceux-ci profitaient naturellement dans le Sud de l'intense activité que nourrissait la recherche de l'or de Sofala. Avec CHITTICK, on peut distinguer plusieurs catégories de marchandises dans ce commerce :

- Celles recherchées par les Islamisés pour l'exportation à l'extérieur de l'Afrique : l'or, mais aussi l'ivoire très demandé en Inde et en Chine, l'ambre, l'encens et la myrrhe provenant de la Corne d'Afrique, les bois de charpente et les poteaux de palétuviers destinés au Golfe Persique. Les esclaves africains furent assez nombreux dans le Golfe Persique, mais provenaient surtout de la Somalie. Enfin, le riz très demandé en Arabie et en Perse était importé des Comores et de Madagascar, puis réexporté depuis la côte orientale d'Afrique.
- Les biens importés pour le commerce avec le continent africain sont, surtout, les tissus, et, à partir du XIIIe siècle, les perles. Quant aux marchandises destinées aux villes elles-mêmes provenant de l'extérieur, il y a naturellement aussi les tissus, mais surtout de luxe (soie), la céramique chinoise et islamique, le chloritoschiste de Madagascar ; cette dernière importation cesse après le XIVe siècle pour des raisons inconnues.
- Les marchandises produites par les villes pour les échanges avec la région voisine étaient des tissus de coton tissés sur place, des perles de coquilla-

ge marin et des cauris. Le fer fut au premier millénaire importé de l'extérieur, puis fut produit sur place lorsque les échelles devinrent importantes (Manda). Dans la plupart des villes l'activité des forgerons était telle qu'ils devaient produire pour les échanges avec l'arrière-pays.

Le genre de vie des villes de la côte semble avoir été assez confortable, au moins pour les classes les plus favorisées. Les Portugais font part de leur étonnement de voir les Maures richement habillés d'étoffes de luxe et portant des bijoux. Le sorgho et le riz paraissent avoir été la base de cette nourriture, complétés par le poisson, les fruits et les légumes ; ceux-ci étaient produits dans des jardins irrigués par des puits. Les moutons, les volailles et même les chameaux fournissaient une source appréciée de protéine. On a retrouvé les ustensiles de cuisson, fourneaux à cornes, cavités aménagées dans le sol. Les poteries locales et importées révèlent suffisamment l'importance qu'on donnait à la préparation et à la présentation de la nourriture.

Cette civilisation était naturellement maritime et une proportion notable des activités étaient orientées vers la construction des navires. Ceux-ci liés par des coutures (comme les *mtepe*) évoluent très vite vers le type boute aux planches chevillées. Les boute pouvaient tenir la haute mer et possédaient une lourde voilure et un chateau arrière.

La culture souahilie dont est issue la civilisation des échelles avait, par certains côtés, un aspect colonial, puisque ses promoteurs venus de l'extérieur ont eu une position dominante qu'ils ont conservé pour leurs enfants. Cependant, ils se sont étroitement alliés à la masse africaine. Le mode de vie bourgeois a produit une subculture islamique, largement pourvue de commodités, mais qui n'a pas contribué comme les autres provinces de l'Islam au développement de l'art et des sciences.

11. LES TEMPS DE LA DOMINATION PORTUGAISE

Sur cette bourgeoisie confortablement installée, l'arrivée des Portugais va apporter des traumatismes considérables qui marqueront un déclin profond de la civilisation des côtes d'Afrique. L'irruption portugaise dans ces régions résulte d'une manœuvre de débordement de l'Islam poursuivie progressivement depuis fort longtemps. Après l'infant Don Henrique, le roi Jean II "fut le véritable instigateur du projet de contourner l'Afrique pour gagner par voie de mer l'Inde" (Bourdon 1970, p. 37) (1). Les buts de cette entreprise étaient à la fois religieux (prendre l'Islam à revers en s'appuyant sur le mystérieux royaume du prêtre Jean) et économique (s'approprier le trafic des épices, monopole des Turcs et des Vénitiens). Si Jean III ne put voir son œuvre complètement réalisée, c'est seulement trois ans après sa mort que Vasco de Gama, le 2 mars 1498, atteignait l'île de Mozambique, la place forte la plus méridionale des Islamisés dans l'Océan Indien (2) ; un peu plus tard, grâce au pilote Ibn Majid, engagé à Malindi, Vasco de Gama atteignait Calicut.

(1) Por mares nunca de antes navegado (par des mers sur lesquelles personne n'avait jamais navigué) dit le poète Camoens, ce qui est oublier trop facilement sept siècles de navigations antérieures des Islamisés de l'Océan Indien.

(2) Sur la civilisation des Islamisés du Mozambique, en 1498, on consultera avec intérêt Strandès (1961, p. 37).

Dès que la route de l'Inde fut reconnue, l'antagonisme religieux allait très vite se doubler d'une concurrence commerciale dont les Islamisés allaient être les victimes (1). Dès 1500, Pedro Alvares Cabral reçoit l'ordre de saisir tous les navires, à l'exception de ceux des alliés de Malindi, de Cochin et Cananore (Strandes 1961, p. 38). Afin de contrôler le commerce des Islamisés ou plutôt de prendre leur place, les Portugais vont établir une puissante thalassocratie reposant pour un temps sur la supériorité de leurs caravelles et de leur artillerie ; une série de raids sont entrepris sur les diverses villes de la côte d'Afrique pour les obliger à reconnaître la suzeraineté du roi du Portugal et à payer tribut ; la plupart des citadelles qui n'avaient jamais connu de danger venant de la mer seront soumises à l'exception de Mogadiscio qui défiera perpétuellement la suprématie portugaise. Très vite, les envahisseurs s'intéressent au commerce de l'or de Sofala et leur supériorité provoque peu d'enthousiasme à Kilwa où ils viennent régulièrement à partir de 1500. En 1503, Ruy Lourenço Ravasco exige un tribut de Zanzibar et soumet Barawa (2).

En 1505, Francisco de Almeida vient avec une escadre portant les instructions de "faire la guerre aux Musulmans et commerçer avec les païens" (Strandes 1961, p. 68). Après avoir pris Kilwa, il édifie un fort et réduit à sa merci Mombasa (3). La même année, Pero de Anaya construit la forteresse de Sofala qui restera perpétuellement un bastion de la présence portugaise, mais le fort de Kilwa sera abandonné en 1512.

Cette flotte transportait aussi le futur nouveau vice-roi de l'Inde, Alfonso de Albuquerque qui, à la différence de Francisco de Almeida, allait faire évoluer les objectifs de l'impérialisme portugais d'alors. Il ne s'agira plus seulement de bâtir un empire terrestre et de contrôler le commerce, mais on cherchera à se procurer les épices là où on les produit. Très rapidement, les Portugais vont mettre la main sur les principales places fortes du commerce des épices.

En 1506 et 1507, Tristan de Cunha et Alfonso de Albuquerque poursuivent les campagnes maritimes sur la côte d'Afrique et, dans un répit font explorer Madagascar. En 1507, les Portugais s'installent pour quelques années à Socotora (4), croyant depuis cette île contrôler la Mer Rouge, mais, dans leur effort

(1) Dans ses *Commentarias*, Alfonso de Albuquerque reconnaissait deux cents ans d'antériorité aux Musulmans en Inde par rapport à ses compatriotes. Mais il croyait que les Hindous avaient été subjugués parce que leur religion leur interdisait la possession d'armes. Il pensait que les Musulmans de Cambaye avaient contribué au peuplement des échelles à Madagascar (COACM I, p. 47-48 note).

(2) Sur les Portugais à Zanzibar et Pemba, consulter l'excellent "History of Zanzibar" de Gray (1962).

(3) A cette occasion les vaisseaux des attaquants bloquent le passage vers la terre ferme comme ils l'avaient fait à Kilwa et comme ils le feront l'année suivante à Nosy-Manja.

(4) Les vestiges de leurs constructions subsistent encore à Suk. Serjeant (1963, p. 157-159) pense qu'ils ont réutilisé un vieux fort arabe de tradition hadrami. Ce style d'enceinte carré avec tours dans les coins se retrouve dans la forteresse San Gaetano de Sofala, édifice à la même période.

d'assurer l'assujettissement de l'Océan Indien, ils se tournent très rapidement vers d'autres villes ayant une importance plus stratégique : Ormuz capturée en 1508, Diu en 1509, Goa en 1510, Malacca en 1511, ouvrant ainsi la route de la Chine et des Moluques. L'extension des conquêtes se poursuivit encore pendant plus d'un demi siècle vers l'Indonésie, la Chine (cession de Macao en 1557), et même vers le Japon où fut commencée l'évangélisation. Ces conquêtes pour aussi spectaculaires qu'elles aient été ne firent pas de l'Océan Indien une mer complètement portugaise. D'abord, la région de la Mer Rouge et de la Corne d'Afrique demeura pratiquement indépendante. Barawa, prise en 1507, ne fut jamais occupée d'une façon permanente, Mogadiscio resta libre, Socotra ne fut daucune utilité et Aden ne put être prise en 1513.

La situation devint difficile lorsque la concurrence des autres Européens vint se manifester : celle des Espagnols très tôt vers les Moluques, puis celle des Hollandais et des Anglais au début du XVII^e siècle (1).

Sur la côte d'Afrique, du Kenya au Mozambique, les Portugais étaient trop peu nombreux pour procéder à une occupation territoriale de la côte, mais ils comptaient sur un réseau de places fortes et sur leur flotte de guerre pour dominer le commerce. En fait, celui-ci se poursuivit moins prospère qu'avant, mais la contrebande de l'or de Sofala fut toujours courante par Angoche, vers l'actuelle Antonio Enes. Le souci de dominer ce commerce de l'or explique pourquoi les Portugais se maintinrent solidement au Mozambique, et même remontèrent dans l'intérieur jusqu'à l'actuelle Rhodésie.

Plus au Nord, la question des tributs exigés par les capitaines portugais rendait la situation des chefs islamisés bien précaire, même dans la ville alliée de Malindi à Zanzibar, puis, plus tard, à Faza, aux îles Lamu qui profiteront du nouvel ordre ; le déclin du commerce devint un sujet puissant de mécontentement pour les Islamisés, puisque l'or et les épices étaient monopolisés par les chrétiens ; en fait, le commerce portugais avec les villes fut faible : surtout des étoffes et des perles indiennes contre de l'ivoire et des provisions (2). La position portugaise devint si difficile au Nord du cap Delgado qu'il fallut élever un puissant fort à Mombasa à la fin du XVI^e siècle.

Pour dominer les zones où leur présence n'était pas permanente, les Portugais devaient à intervalles réguliers "faire de la présence" avec leurs flottes. Aussi, conçoit-on que leur occupation fut surtout efficace là où ils avaient une forteresse ou une garnison : à l'île de Mozambique, à Sofala, dans certaines des îles Kerimba et à Mombasa. Là où la domination portugaise n'était pas trop pesante, la vie se poursuivit dans chacune des petites bourgades commerciales de la côte. A la venue des Lusitaniens la civilisation souahilie n'avait su

(1) Pour des indications plus complètes, on se reporterà aux travaux exhaustifs de Godinho

(2) Boothby l'a jugé florissant en 1644, mais sur des rapports de seconde main. Il écrit : "Le commerce des Portugais est en effet très prospère sur la côte africaine depuis le 26° de latitude Sud jusqu'au 3° degré de latitude Nord ; ils en tirent de grandes quantités d'or, de défenses d'éléphant, de cire, d'ambre gris, diverses gommes précieuses et des marchandises de toutes sortes qui leur coûtent fort peu de chose, car ils payent en couteaux, en sonnettes, en pantothées, en étoffes de Barbarie, en calicots grossiers, en miroirs" (COACM III, p. 81).

s'unir pour faire face à l'envahisseur, car elle ne constituait pas une thalassocratie et, encore moins un état homogène. Mais maintenant, ce qui avait fait sa faiblesse devenait sa force ; chaque unité groupée autour de sa mosquée pouvait survivre si quelques liaisons avec l'extérieur étaient assurées ; nous savons par les découvertes d'objets qu'elles le furent, même avec les Comores et Madagascar.

Le plus grand danger pour les établissements islamiques à l'époque portugaise vint surtout des populations de l'intérieur. Au Kenya et en Somalie, Les Galla et les Segeju anéantirent la plupart des villes, dont Gedi, ne laissant survivre que les sites insulaires où les établissements les mieux défendus. En 1587, les hordes zimba saccagèrent Kiloa où leur visite se retrouve dans les fouilles par des traces d'incendie et des reliefs de repas cannibales.

12. L'EPOQUE OMANAISE ET LA TRAITE

L'affaiblissement causé par les Portugais aux échelles de la côte orientale d'Afrique allait faciliter la mainmise graduelle de l'Oman sur la côte orientale d'Afrique.

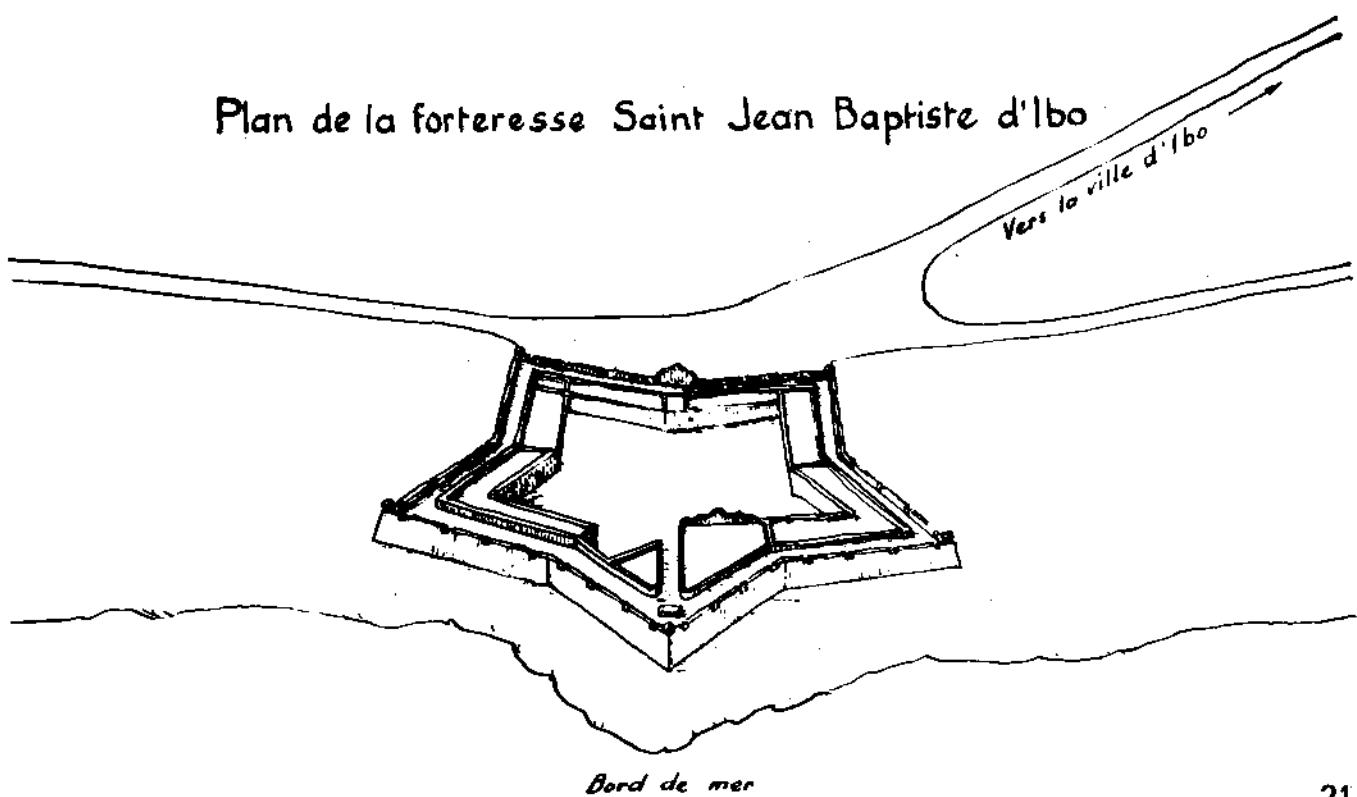
Dans la première moitié du XVIIe siècle, les Portugais déjà sérieusement malmenés par les Hollandais et par les Anglais subissent une série de revers dans le Golfe Persique et leur dernier établissement, Mascate, est capturé, en 1650, par les Arabes de l'Oman (1). Très vite, les Omanais font cause commune avec les mécontents de la côte souahilie et, en 1698, le Fort Jesus de Mombasa est pris. La chute du Fort marque en fait le transfert de la suzeraineté portugaise des territoires côtiers entre la Somalie et le cap Delgado au sultanat d'Oman.

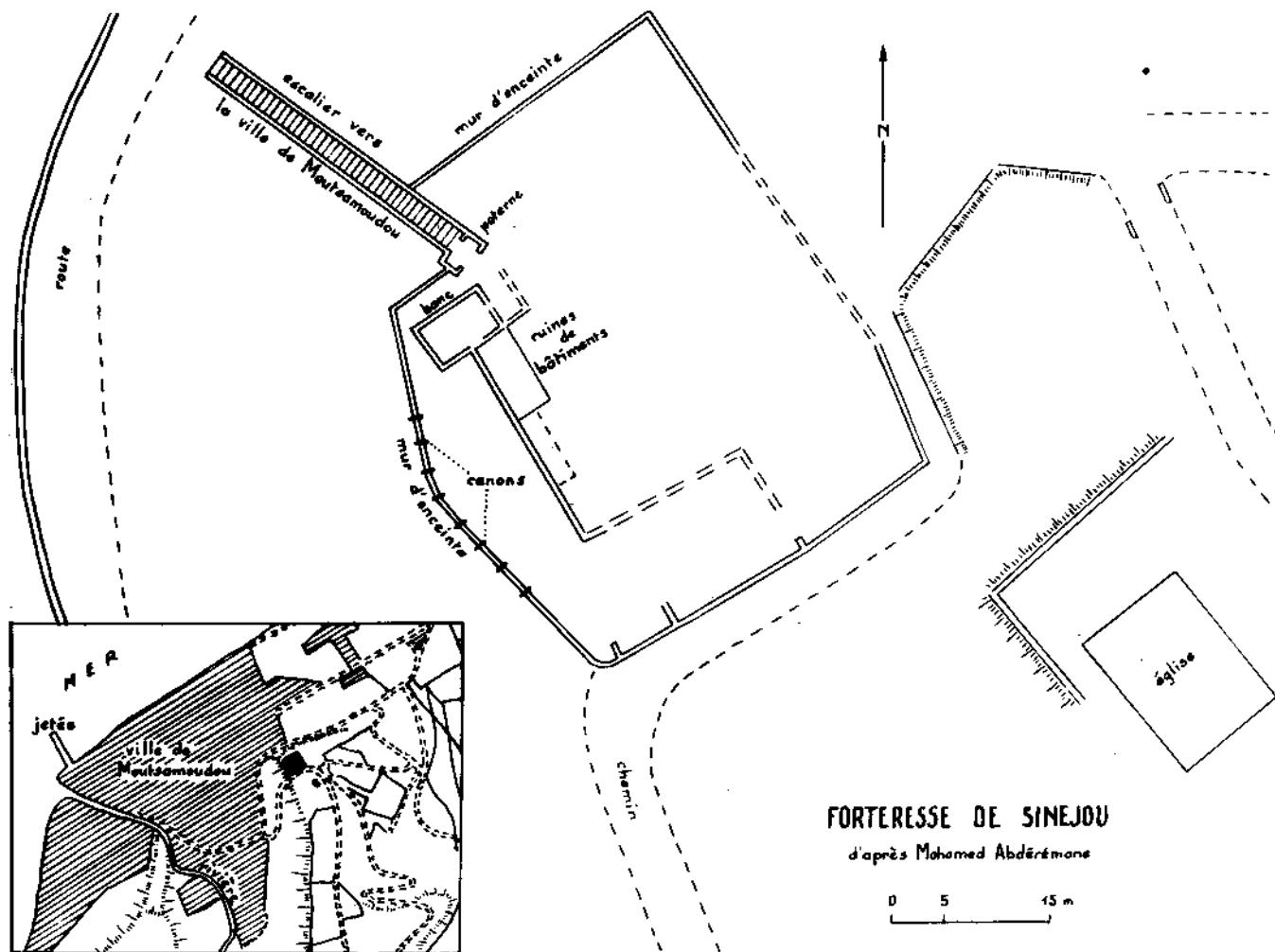
Les Souahilis qui avaient attiré l'alliance omanaise pour faire contre-poids à la domination portugaise vont à leur tour chercher à poursuivre la tradition des principautés indépendantes des temps pré-européens. Au XVIIIe siècle le commerce des esclaves devient massif, surtout à partir de 1753 (Alpers 1967, p. 6 et suivantes). Ce commerce est un des signes du renouveau d'activité sur la côte ; il est vrai que l'expulsion des Portugais des côtes kenyanes et tanzaniennes permit aux Souahilis de faire plus aisément du trafic avec l'Arabie du Sud et avec le Nord-Ouest de l'Inde. Les constructions de pierre reprennent à cette époque. Les nouveaux palais sont érigés à Paté, à Kua (Mafia), à Kiloa ; un peu partout les mosquées en ruine portent des traces de réparation et des nouvelles tombes en pierre s'élèvent auprès des anciens édifices religieux et des cimetières de l'époque pré-portugaise. Ces tombes tardives présentent des particularités de style bien reconnaissables : bordures en gradins, toits pyramidaux (Sutton 1966, p. 25). Le renouveau de la construction ne reprend toutefois pas les techniques de la décoration du XVe siècle. Les éléments en corail taillé sont remplacés par des ouvrages stuqués. Nous verrons que Madagascar a connu aussi ces remplacements, et que le travail du corail taillé s'y est poursuivi davantage. La situation politique de Madagascar a été différente, puisque jamais les gens de ses échelles n'y furent considérés comme sujets du roi du Portugal.

(1) Sur les Portugais en Arabie du Sud et dans le Golfe Persique, voir la très importante contribution de Serjeant (1963).

Le renouveau de prospérité des échelles de la côte fut un temps interrompu par les incursions malgaches au début du XIXe siècle, probablement, à partir de 1800. Les raids s'attaquèrent à la côte mozambicaine depuis Quelimane jusqu'aux Kerimba du Nord, mais même au-delà du cap Delgado, à Mikindani, à Kiloa et jusqu'à Mafia. De cette période date la construction de fortifications très importantes ; les Comores, beaucoup plus touchées, donnèrent l'exemple à Dzaoudzi, Domoni, Mutsamudu, Iconi, puis les villes d'Afrique : Fort Saint Jean-Baptiste de Ibo (Vérin 1970, p. 894-897), le Makutani à Kiloa.

Plan de la forteresse Saint Jean Baptiste d'Ibo





FORTERESSE DE SINEJOU

d'après Mohamed Abderrahmane

0 5 15 m

22

La période omanaise vit donc un développement considérable du commerce des esclaves et une certaine prospérité de la côte aux dépens de l'intérieur. Celui-ci s'appauvrit en hommes, mais reçut de grande quantité de marchandises : tissus, métaux, cauris et armes à feu. La prospérité commerciale croissante de la côte poussa les Omanais à renforcer leur politique d'assujettissement. Kiloa et Zanzibar devinrent étroitement dominées ; les souverains Mazrui, rebelles de Mombasa, furent chassés et, en 1840, Seyyid Said, sultan de Zanzibar et de Mascate, transféra sa capitale à Zanzibar. Said sut par la suite se concilier la protection anglaise et accroître sa position. L'extension de la puissance zanzibarite se traduisit jusque vers le cap Delgado où le sultan de Zanzibar possédait des vassaux à Thungi et à Mbuezi (Amaro Monteiro 1968), ainsi qu'à Madagascar. Des rapports furent noués avec Ranavalona I^e, puis les Zanzibarites tentèrent de créer un protectorat sur Nosy-Be et Ambavatoby.

L'évocation de l'histoire de la côte africaine va nous permettre de mieux comprendre l'histoire des établissements malgaches qui suivent le même destin ou en dépendent.

Chapitre IV

les venues des islamisés à madagascar

Ici ce n'est pas notre pays ; nous venons d'au-delà de la mer ; Dieu est le plus Grand, Dieu est le plus Grand, Dieu est le plus Grand ...

(Sorabe traduit par Ferrand
Les Musulmans à Madagascar
Vol. I, p. 143)

13. CHRONOLOGIE DES ETABLISSEMENTS D'APRES LES TRADITIONS ET L'ARCHEOLOGIE

Sur le canevas africano-indonésien qui se met en place à Madagascar, probablement un peu avant la fin du premier millénaire de notre ère, les Islamisés vont venir prendre place. On se rappelle que leurs migrations font partie de celles des Bantous-marins dont les navigations deviennent actives à partir du VIII^e siècle. Peu à peu, l'islamisation de la côte orientale d'Afrique se fait de plus en plus solide et à l'arrivée des Portugais, toutes les villes de la côte orientale d'Afrique étaient musulmanes. Il en était de même à la fin du XVe siècle à Madagascar où les principaux établissements commerçants étaient complètement dominés par les Islamisés.

Naturellement, ces venues de Bantous-marins à Madagascar, puis le va-et-vient de Souahilis islamisés entre la Grande Ile et la côte orientale du continent ont maintenu un courant d'immigrants africains dont les descendants fondèrent des civilisations particulièrement vigoureuses dans l'Ouest, vers Ankazoabo notamment (Véru 1971). Les découvertes de céramiques importées dans l'intérieur montrent bien que ces civilisations continuèrent d'entretenir des relations avec les établissements de la côte. Comme les échelles, et particulièrement celles du Nord-Ouest, dépendaient, par vocation, de rapports privilégiés avec l'Outre-Mer, leur caractère souahili se maintint assez bien.

Les migrations des Islamisés à Madagascar ont fait l'objet de comptes-rendus et d'interprétations diverses, essentiellement de la part de C. GUILLAIN, A. GRANDIDIER, M. LECLERC, G. FERRAND, A. JULLY, J. POIRIER et H. DESCHAMPS. Les plus anciens panoramas de ces apports islamiques se fondent surtout sur les indications des manuscrits arabico-malgaches et sur quelques données recueillies par FLACOURT. D'abord au fur et à mesure que se sont faites les découvertes archéologiques dans le Nord-Est, puis dans le Nord-Ouest, on a essayé de glisser ces nouveaux renseignements dans le cadre chronologique fourni par les traditions.

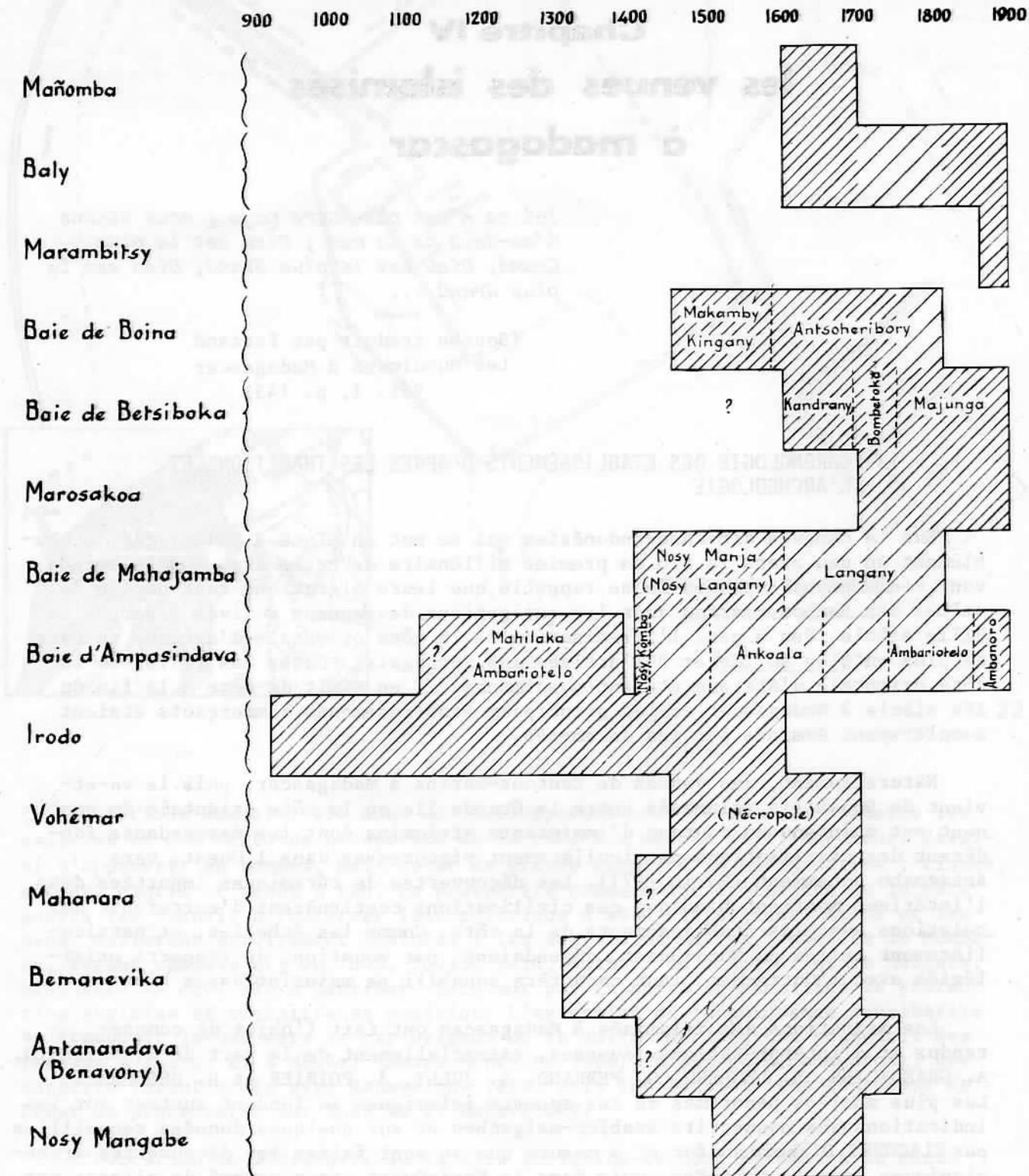


TABLEAU CHRONOLOGIQUE
DES ÉTABLISSEMENTS ISLAMIQUES
DE MAINTIRANO A LA BAIE D'ANTONGIL.

Période d'occupation marquée.
Période d'occupation faible.

A. GRANDIDIER (1) a, le premier, parlé de la venue possible des Emozeides ou Azd à une époque reculée, peut-être au VIII^e siècle. Il a tout simplement repris là une indication de la chronique de Kiloa telle qu'elle avait été transcrive par De BARROS. Les recherches à Kiloa n'ont pas confirmé la venue d'Emozeides à une si haute époque et on pense aujourd'hui qu'il pourrait s'agir d'une migration provenant de la côte Ouest du Golfe Persique qui aurait fait souche au Bénadir et dont le souvenir se serait perpétué par la suite sur la côte orientale d'Afrique. On ne voit pas pourquoi il faudrait abusivement l'étendre à Madagascar.

Au IX^e siècle, un établissement commerçant avec l'outre-mer existait déjà dans la région d'Irodo dans le Nord-Est de Madagascar. Les fouilles que j'ai faites avec R. BATTISTINI indiquent la présence d'une population depuis cette période pionnière jusqu'au XVI^e siècle au moins. Il y avait à Irodo un tesson de cette poterie sassano-islamique, si courante à Manda au IX^e siècle, et dont quelques tessons se trouvent aussi dans les couches les plus anciennes de Kiloa. Les premiers habitants d'Irodo n'ont pas plus qu'à Kiloa laissé de constructions et nous n'avons aucun élément pour décider si l'Islam s'était déjà infiltré là.

Les témoignages archéologiques d'installations d'échelles à Madagascar ultérieurs à Irodo se situent à Mahilaka et dans les niveaux profonds de l'île voisine d'Ambariotelo. Au XII^e siècle, peut-être dès le XI^e, prospérait dans la baie d'Ampasindava deux établissements qui contiennent de la poterie *sgraffiato*, venue probablement du Golfe Persique ou du Nord-Ouest de l'Inde. Cet établissement de Mahilaka poursuivit son existence jusqu'au XIV^e siècle, car on découvre dans les couches supérieures de Mahilaka cette poterie jaune de l'Hadramaout, que Brian DOE estime venir de Kawd am Saila, et que l'on retrouve également sur la côte orientale d'Afrique.

Dès le XII^e, ou au plus tard, au début du XIII^e siècle, les gens de l'échelle de Mahilaka édifièrent une fortification de plus de 150 m de côté, dont les murs en belles assises parallèles sont caractéristiques de ce style primitif de construction de la côte orientale d'Afrique. La forteresse de Mahilaka peut se comparer avec des vestiges de Somalie trouvés par CHITTICK à Bur Gao, ou mieux, à ceux du Munghia qui font 200 m de côté et qui sont associés à du *sgraffiato* du XI^e ou XII^e siècle.

L'activité des échelles de la baie d'Ampasindava du XI^e au XIV^e siècle devait être très étroitement apparentée à celle des Comores. EDRISI a bien connaissance d'Anjouan dans la première moitié du XII^e siècle. Cette île aurait reçu la migration chirazienne d'Ali bin Hassan qui vint aussi peupler à Kiloa, et, plus tard, au tournant du XIII^e siècle l'importance croissante de l'Hadramaout s'y fit également sentir. Le nom MAHDALI est porté par une illustre famille d'Anjouan, et l'on sait que c'est précisément cette dynastie Mahdali qui vint supplanter les Chiraziens de Kiloa. La poterie jaune de Kawd am Saila présente en abondance au Kenya, à Kiloa et dans la baie d'Ampasindava est à elle seule un signe suffisamment important du rôle qu'a eu l'Hadramaout dans les relations avec l'Ouest de l'Océan Indien.

(1) On consultera particulièrement son chapitre III. "Les immigrations sémites" dans le tome I de son Ethnographie. Grandidier distingue parmi les Musulmans-Malgaches quatre catégories : 1^o) Les Onjatsy - 2^o) Les Antambahoaka ou ZafindRamina - 3^o) Les Antimorona - 4^o) Les Antalaotra. Cette répartition intéressante du point de vue ethnographique n'explique guère ce processus d'installation des Islamisés. Aussi n'en sera-t-il point fait état ici.

Les traditions malgaches locales ont conservé le souvenir de légendes sous lesquelles on reconnaît les migrations dont sont responsables partiellement ou complètement les Islamisés : il s'agit du mythe de Mojomby pour la côte Nord-Ouest et de celui de Darafify pour le Nord-Est. La nature forcément imprécise de ces mythes rend leur interprétation chronologique difficile, mais les faits qui leur ont donné naissance ont sûrement commencé à se manifester avant la venue des Européens.

Nous avons, dans le chapitre précédent relatif à la mise en place des Africains, insisté sur l'importance de cette origine de "l'île disparue" qui se rapporte naturellement plutôt à des établissements du littoral africain détruits par des cyclones qu'à une quelconque ville d'Ys des hauts fonds intermédiaires entre Mayotte et Madagascar. Les migrations africaines ayant été associées à celles des Islamisés, il est normal que le mythe d'origine soit partagé par des gens aussi divers que les Antankarana d'Ambilobe, les Antalaotse de la baie de Boina et les Vezo du Menabe. Pour MELLIS (1938, p. 10) Mijomby signifierait le sultanat de Roma, c'est-à-dire Mascate. On doit rapprocher ce mot Roma de Iroma, le premier sultan Antalaotse que les gens de la baie de Boina prétendent enterré à l'île Makamby ou à Ambondro.

Dans le Nord-Est, on connaît encore le mythe de Darafify (1), géant fabuleux dont les exploits jalonnent les voyages qu'il fit depuis Vohémar jusqu'à Fort-Dauphin. J'aurai plus loin l'occasion de discuter ce mythe dans les paragraphes relatifs à l'extension de la civilisation des échelles du Nord en direction de la côte Est ; mais ce qui nous intéresse ici c'est l'origine ultra-marine de Darafify qui semble bien au début s'installer dans l'extrême Nord. Un passage d'une version de la légende de Darafify récueillie par DANDOUAU à Analalava est extrêmement significatif à cet égard.

"DARAFIFY était un Anjoaty (originnaire ou dont les parents sont originaires de l'Arabie) fameux par ses dons de prophétie. Il avait quatre frères et une soeur et dont il était l'aîné.

DARAFIFY demeura au Bobaomby avec sa soeur IMBOTY, qui ne voulut jamais se marier. Son premier frère demeura à Amboanio, le deuxième à Manambato et le troisième à Bemarivo ou Vohémar.

Au bout de quelque temps, les trois frères se rendirent au Bobaomby pour revendiquer leur part de troupeaux qui venaient de leurs parents. DARAFIFY s'opposa au partage en disant :

"Notre soeur n'est pas mariée ; il faut lui laisser le troupeau entier pour qu'elle puisse vivre".

Les trois frères refusèrent d'accepter cette proposition si juste et si raisonnable. Ne voulant pas assister à ce partage qu'il jugeait inique, il partit vers le Sud, emmenant avec lui une vache rouge aux huit pis. Cette vache avait été amenée d'Arabie et était la source de tout le troupeau de Bobaomby.

Un mois plus tard, IMBOTY, son troupeau et ses frères furent engloutis par la mer ...

(1) Sur l'etymologie de ce mot, voir l'Histoire de la Géographie de Madagascar par Granddidier (p. 105, note 5). Ferrand, dans son Etude sur l'origine africaine des Malgaches, constate que ce mot n'est pas malgache (1908, p. 440).

DARAFIFY a laissé des traces de son passage tout le long du chemin parcouru ..."

(Dandouau 1922)

Gabriel FERRAND reconnaît l'intérêt du mythe de Darafify, mais se refuse à juste raison d'extrapoler une chronologie fondée sur cette base. Pour lui,

"... Darafify, l'homme aux joues jaunes comme le fruit du dara dit M. Grandidier est, en réalité, la personnification des premiers colons venus de la côte Est d'Afrique à Madagascar au Xe siècle, et les combats légendaires de ce géant se rapportent à lutter de ces nouveaux venus avec les indigènes représentés par Fatrapaitanana. J'ignore sur quelle autorité M. Grandidier semble avoir définitivement adopté la date du Xe siècle".

(G. Ferrand 1902, Vol. III, p. 124)

L'installation de Darafify semble associée dans l'esprit des traditions du Nord avec la venue des premiers ancêtres des Anjoaty (Ce terme est naturellement apparenté à Onjatsy du Sud-Est) (!). En parlant avec Andriamafokovo, du village de Mafokovo, et avec des habitants du Bobaomby, j'ai été surpris de constater à quel point les traditions sur les Anjoaty étaient encore fraîches dans l'extrême Nord. Les Antankarana les considèrent comme des étrangers venus d'Arabie (certains disent de Mojomby, notamment RALAIVOLA), mais tous reconnaissent qu'ils sont arrivés il y a très longtemps. Les Anjoaty, actuellement, sont une dizaine de milliers entre le Cap d'Ambre et la région d'Ampanobe. Ils ignorent l'écriture arabe et, s'ils ne prétendent pas à une origine noble, il faut néanmoins avoir recours à eux pour saigner les boeufs. Pour A. GRANDIDIER, ce sont des descendants de simples matelots des bateaux des Islamisés. Se faisant l'écho des traditions locales, il écrit dans son Ethnographie :

"... Ils sont originaires de l'Arabie et ont d'abord habité une des îles du canal de Mozambique qu'ils ont dû quitter après des guerres longues et sanglantes ... Certains ont abordé dans le Nord-Ouest, d'autres au cap d'Ambre (baie d'Antsiramasina)".

(p. 121-122)

Un peu plus loin, A. GRANDIDIER fait même l'équation entre les descendants des mythiques Azd et les Onjatsy.

"... Les Onjatsy descendent des Arabes de la tribu d'Azd qui ont colonisé Anjouan vers 824 et en ont été chassés par les Sunnites de la côte de Malindi".

(p. 126-127)

On voudrait être aussi affirmatif que A. GRANDIDIER. Certes, il semble bien que les Anjoaty aient été submergés par les Zafiraminia, peut-être vers le XIII^e siècle. L'arrivée de ces nouveaux Islamisés plus prestigieux a été, sans doute, la cause de la relégation au rang de "matelots" des Anjoaty ; mais il nous paraît

(1) Il paraît peu fructueux de spéculer sur l'étymologie de Anjoaty (Nord), ou Onjatsy (Sud-Est). (L'alternance ts/t est régulière et le préfixe locatif on semble être une forme parallèle) certains ont pu y reconnaître le toponyme d'Anjouan. Julien comprenait le mot comme une contraction de olona zatse, c'est-à-dire "gens acclimatés".

vain d'essayer d'assigner une date précise à ces migrations que relatent les mythes et les *sorabe* (manuscrits du Sud-Est). A mon avis, les traditions de Darafify, des Anjoaty, puis des Zafiraminia, qui leur auraient succédé, doivent surtout être comprises comme de simples indices de la venue d'Islamisés provenant de la côte orientale d'Afrique et non comme un cadre chronologique rigide.

En ce qui concerne le Nord, l'archéologie nous apprend que la civilisation vohémarienne semble avoir pris son essor au XVe siècle, mais nous ne doutons pas qu'entre le XIIe et le XIVe siècle, il y a eu des établissements fort actifs à proximité. On a, en effet, découvert du sgraffiato à Bemanevika et même à Antanandava Benavony. Nous préférons donc ces témoignages stratigraphiques à la confusion des traditions.

Sur la base des documents des *sorabe* dépouillés par FERRAND et JULIEN, DESCHAMPS a cru que les Zafiraminia qui étaient venus submerger les Anjoaty dans le Nord-Est avaient ensuite quitté Iharana (Vohémar) vers le XIIIe siècle. L'absence d'objets archéologiques à Vohémar datant de ce temps ne permet pas de conclure forcément à l'erreur dans les traditions des *sorabe*. Iharana était peut-être un site installé ailleurs, et les découvertes de Bemanevika très proche de Vohémar nous rassurent sur la présence d'Islamisés dans la région à cette haute époque. En outre, la colonisation de la côte Est de Madagascar depuis le Nord-Est, comme nous le laisse entrevoir la légende de Darafify, constitue un événement bien confirmé par l'archéologie (cf infra parag. 14).

L'exploration des manuscrits arabico-malgaches *sorabe*, dont une partie seulement du corpus est connue, livrera à n'en pas douter de précieux renseignements.

A. GRANDIDIER, dans son Etude sur l'Origine des Malgaches, datant de 1901, avait cru reconnaître dans les moeurs de certains Malgaches islamisés et, particulièrement dans celles des Onjatsy, une origine carmathé. Les Carmathes, on le sait, ont été une secte ismaïlienne de Bahrein qui, au XIe siècle, fit alliance avec les Azd de l'Oman. G. FERRAND (1903) a retrouvé dans les *sorabe* pertinents aux Onjatsy des indications généalogiques qui font allusion à des ancêtres sunnites précisément ennemis des Carmathes. L'accusation de promiscuité ou d'inceste faite contre les Carmathes par les Sunnites et que ne reprend pas IBN HAUQAL, avait d'ailleurs été à l'origine du rapprochement fait par GRANDIDIER avec les Onjatsy ; on avait en effet cru aussi reconnaître chez ces derniers des pratiques incestueuses qui n'étaient que des mariages entre cousins croisés.

Dans ces déterminations d'origine ultramarine, on doit encore reconnaître à FERRAND le mérite d'avoir retrouvé dans les *sorabe* malgaches une *khotba* en persan, qui atteste la filiation "chirazienne" de certains islamisés.

Malgré ces recherches fructueuses de FERRAND et d'autres auteurs, il est un point qui ne doit pas faire illusion. Il serait vain d'essayer à tout prix de faire correspondre la chronologie des groupes les plus anciens avec certaines découvertes. L'histoire des *sorabe* a pu négliger des tranches importantes du passé dont le fossile directeur que représente la poterie importée nous rappelle la présence. En revanche, les venues récentes qui submergèrent les Zafiraminia dans le Sud-Est et celle des Zafikasinambo, sont vraiment des événements bien datables, grâce aux témoignages de FLACOURT et aux campagnes du Français La Case. Malheureusement, la succession de ces dominations ne se traduit pas forcément par des modifications du matériel archéologique.

Dans l'occupation du Nord-Est les Islamisés ont peut-être aussi utilisé la voie terrestre entre la baie d'Ampasindava et Vohémar. LODS (1955) étudiant un "atelier" de chloritoschiste dans la région de la Bebao, vers Ambilobe, a noté une tradition locale d'*olomalandy* (gens blancs, c'est-à-dire "purs") donc vrai-

semblablement musulmans) qui auraient repoussé les indigènes dans la forêt.

La fin du XIVe siècle et le XVe siècle semblent être une période particulièrement bien remplie en venues d'Islamisés à Madagascar. A cette époque, le chloritoschiste se fait rare dans les couches archéologiques de Kiloa, (1) alors qu'il se maintiendra dans l'Est de Madagascar jusqu'au XVIIIe siècle. On peut donc supposer que ces nouvelles venues ont pu interrompre un trafic avec le Sud de la Tanzanie. A. GRANDIDIER a supposé que des antagonismes religieux entre Chiites et Sunnites s'étaient produits. Une pareille supposition légitime est, dans certains cas, possible, mais faut-il l'appliquer aux Zafiraminia, comme le faisait A. GRANDIDIER qui croyait pouvoir écrire ?

"... Après y (à la côte Nord-Est de Madagascar) avoir demeuré deux ou trois siècles, ils en ont été chassés vers 1300 ou 1350 par les Sunnites venus de Malindi auxquels on doit des constructions de pierre, de Sahambavana, Mahanara, Vohémar". (2)

Sans être aussi précis, on peut dire qu'à la fin du XIVe siècle, et surtout pendant le XVe siècle, se développement des échelles islamiques extrêmement importantes dans le Nord-Ouest et dans le Nord-Est. Cette période est vraiment l'épanouissement de la civilisation antalaotse, notamment dans les baies de la Mahajamba et de Boina. GUILLAIN a recueilli auprès d'un lettré de Nosy-Be une tradition extrêmement importante sur cette immigration du XVe siècle. Ce document, comme les sorabe, est destiné à fournir la généalogie de dynasties. Dans ce cas, il a paru nécessaire de rattacher les illustres ancêtres aux pays du Golfe Persique. Selon GUILLAIN (1845, note 6 p. 357 et ss.).

"... La ville ou le district de Boukdadi, située aux environs des Basra (Bassora), était jadis sous l'autorité d'un cheik nommé Hassani, qui y vivait avec sa famille. Un jour, l'un de ses fils, ayant été réprimandé par lui dans une assemblée, en éprouva un tel ressentiment, qu'il s'emporta jusqu'à frapper son père au visage. Les assistants, indignés d'un attentat aussi odieux, allaient immédiatement mettre à mort le fils coupable ; mais Hassani les arrêta et se contenta de le faire incarcérer. Cependant le soin de sa dignité, profondément blessée par cet outrage, qu'il ne se sentait pas la force de laver dans le sang de son fils, lui faisait regarder comme impossible un plus long séjour dans le pays, et il conçut le projet de s'expatrier. Il fit donc toutes ses dispositions de départ, et, s'embarquant avec les gens qui devaient le suivre, ses esclaves et ses richesses, s'éloigne pour toujours des lieux témoins de son affront. La flotte qui portait les émigrants était composée de 7 daws : elle sortit du golfe Persique, se dirigea vers la côte orientale d'Afrique, et y aborda dans une petite baie située un peu au Sud de Monbaza".

Ces Persans s'établirent à Pangani et à Boeni sur la côte du Kenya, avant de venir "ricocher" à Madagascar. En fait, c'est tout simplement l'histoire même de la culture souahilie et de ses affinités arabo-persanes qui est singularisée dans ce mythe. Le séjour sur la côte kenyane se fit dans une région qui présente beaucoup d'affinités archéologiques avec la culture antalaotse.

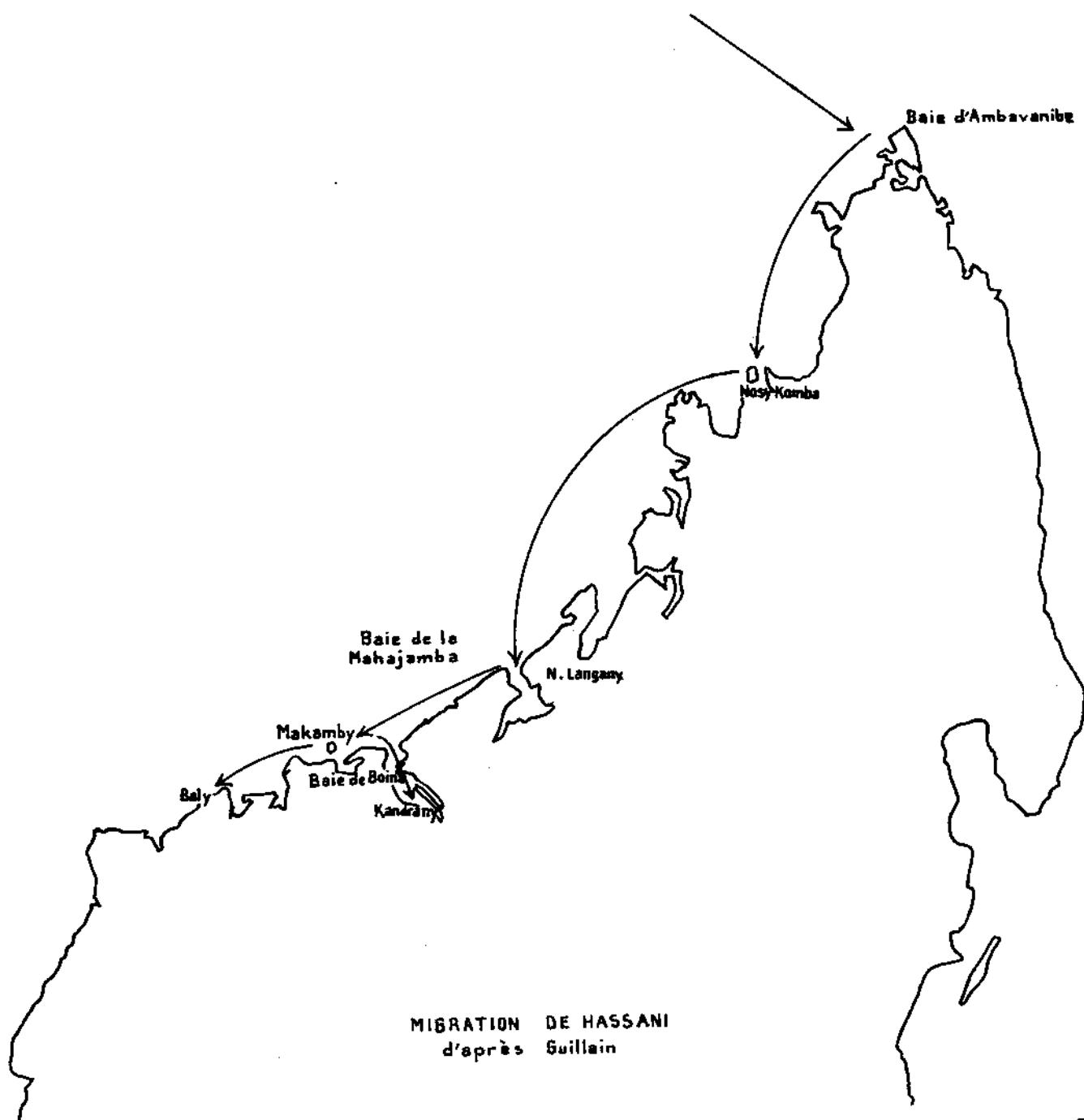
"... Hassani débarqua avec son monde, s'établit sur la rive gauche d'une rivière qui débouche dans cette baie, et y jeta les fondements d'un village qu'il nomma Pangani. On ne dit pas si ce nom était celui de la rivière, ou si le nom de Pangani, que celle-ci porte encore, lui est venu du nom donné au village par son fondateur.

(1) L'irruption portugaise amènera sa disparition au XVIème siècle.

(2) En réalité, on n'a trouvé de vestiges de pierre qu'à Mahanara.

A sa mort, Hassani laissa deux enfants mâles, dont l'aîné, nommé Amadi, hérita de l'autorité de son père ; l'autre nommé Kambamba se transporta avec ses partisans sur l'autre bord de la rivière, et y éleva le village de Bouéni.

Des guerres qui survinrent quelques années après dans le pays environnant, inspirant aux colons des craintes pour eux-mêmes, les décidèrent à quitter la côte d'Afrique et à chercher une contrée où ils pourraient vivre plus tranquilles. Les deux frères s'embarquèrent alors, avec tout leur monde, sur les bateaux qu'ils possédaient, et se dirigèrent vers la terre de Kom'ri, nom sous lequel Madagascar était alors désignée par les navigateurs arabes".



La venue sur les côtes malgaches de la migration de Hassani se serait effectuée selon un itinéraire dont l'Extrême Nord, puis Nosy Komba dans la baie d'Ampasindava et, enfin la Mahajamba auraient été les premiers jalons.

"... La flottille atterrit près de l'extrémité Nord de l'île, à Ampan'hassi (baie Jen'kinson d'Owen), où les émigrants débarquèrent, avec l'intention de s'établir dans les environs. Ils y avaient déjà fait quelques constructions et élevé une muraille autour de l'emplacement choisi pour leur village, mais, ayant reconnu plus tard que le terrain avoisinant était impropre à la culture, ils se transportèrent au Sud, d'abord sur l'île dite Nossi-Comba, qui fut elle-même bientôt abandonnée, et ensuite à la baie de Matzamba (baie Majambo d'Owen).

Là, ils fondèrent un nouveau village, qui fut appelé Pangani, du nom de leur premier établissement d'Afrique. Le nom de Langani sous lequel ce village fut désigné depuis, n'est qu'une corruption de Pangani".

Les ruines de l'Extrême Nord, dont GUILAIN, dans une note affirme avoir entendu parler dans la baie d'Ampanisana, n'ont pu être retrouvées à l'occasion de la prospection archéologique de Bobaomby). Il est vrai que les habitants actuels de cette région sont des arrivants de fraîche date ignorant tout du passé. Quant à l'établissement de Nosy Komba il en subsistait peut-être des vestiges lors de passage de MAYEUR, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Le voyageur français écrit en effet sur cette île :

"... J'y ai trouvé des ruines de bâtiments en maçonnerie de même grandeur et construction que ceux que j'avais vus à la baie de Vohémar ce qui me porte à croire qu'ils sont de même temps et de la même nation".

(Voyage dans le Nord-Est, du manuscrit par Lejas,
p. 62, note 2)

La raison de l'abandon de Nosy-Komba qui fut désertée par les colons pour la baie de la Mahajamba ne nous est pas connue ; elle pourrait résider dans une opposition du puissant royaume du Sambirano, que Mariano, moins d'un siècle plus tard, désigne sous le nom du pays d'Itongomaro, et dont la cohésion se maintiendra jusqu'à la conquête d'Andriamanisoarivo à la fin du XVII^e siècle.

C'est de l'établissement important de la Mahajamba que se détacheront les gens qui iront fonder les échelles de Boeny, puis de Kandrany et de Baly. Toujours, selon GUILAIN,

"... Les colons avaient toujours formé deux groupes, dont chacun était plus spécialement sous l'autorité de l'un des deux frères ; et, tandis que le plus considérable s'établissait à Langani, avec Amadi pour chef, l'autre, sous la direction de Kambamba, poussa plus au Sud, et s'arrêta sur la petite île Makambi (île Makamba d'Owen).

Kambamba avait deux enfants, un fils et une fille. A la mort de son père, celui-là, nommé Amadi, comme son oncle, conduisit le groupe dont il était chef dans la baie située sur la grande terre en face de Makambi. Ils s'établirent d'abord sur une petite île qui s'y trouve, puis ensuite au fond de la baie : le village qu'ils y élevèrent fut appelé Bouéni, du nom de celui que Kambamba avait fondé à la côte d'Afrique.

Amadi de Langani avait eu plusieurs enfants dont l'aîné Mikdadi lui avait succédé. Ce Mikdadi fut lui-même remplacé par son fils, aussi nommé Amadi, et c'était celui-ci qui commandait à Langani, lors de l'arrivée d'Andriamanissou-Arivou dans le pays. Amadi de Bouéni avait eu une fille nommée Mariamo, et un fils appelé Faki qui lui succéda. Enfin, la soeur de ce même Amadi avait eu deux enfants mâles, Bakari et Ibrahim, qui, devenus grands, étaient allés s'établir avec leurs gens, le premier dans la baie de Bombétok, où il fonda le

village de Kandrani ou Kiouandrani, le second dans celle où débouche la rivière Bâli, dont il donna le nom à son village. A leur arrivée, les colons arabes avaient reçu des indigènes le nom d'Anti-Alaoutsi (hommes d'outre-mer), dont le mot Antalaots' n'est qu'une contraction : ce nom servit depuis à les désigner, eux et leurs descendants, et à les distinguer des Arabes qui venaient habiter temporairement le pays pour y commercer.

Ces colons, actifs et industriels, s'adonnèrent surtout au commerce ; ils étendirent, en le régularisant, le système d'échange qui existait déjà dans la partie occidentale de l'île, et leurs établissements devinrent, en peu d'années, les lieux de rendez-vous de tous les marchands arabes, qui, depuis longtemps, fréquentaient cette côte".

Sur le plan archéologique, on constate que les débuts de Nosy Manja (ou Nosy Langany) dans la baie de la Mahajamba sont effectivement plus anciens que ceux des autres comptoirs, et, particulièrement, ceux de la baie de Boina (!). En outre, encore qu'aujourd'hui, la tradition orale antalaotse reconnaît la prééminence de Langany comme capitale des temps glorieux des Islamisés.

Cette tradition d'Hassani, malgré sa présentation simplifiée, rend assez bien compte de l'établissement des principales échelles du Nord-Ouest. L'étude archéologique des sites montre que Nosy Manja, c'est-à-dire Langany, dans la baie de la Mahajamba, n'est pas antérieure au XVe siècle. Kingany, à l'entrée de la baie de Boina, date également du XVe siècle. Les comptoirs de Baly et de Kandrany sont un peu plus tardifs (fin du XVIe et XVIIe siècle). Prise au pied de la lettre, la généalogie de la tradition de Hassani est un peu courte, mais on peut supposer que seuls les noms des personnages ayant joué un rôle décisif ont été retenus. Ajoutons qu'au XVIIe siècle, il y avait d'autres échelles, MARIANO en cite une série sur la côte entre Baly et le Tsiribihina, parmi lesquelles un village vers Nosy Voalavo, à l'embouchure de la rivière Sambao, et Kivinja, le vieux Maintirano. De cette époque d'épanouissement des Islamisés, dans le Nord-Ouest, j'ai moi-même retrouvé, à Manomba, au Nord de Maintirano, un autre établissement qui fut prospère jusqu'à la conquête sakalava dans le Menabe.

La fin du XVe siècle et le XVIe siècle ont donc été un moment particulièrement fécond en installations d'échelles. Les trouvailles archéologiques de Vohémar remontent à cette époque, et on sait que Diogo de COUTO réunissait dans son texte la fondation de Nosy-Manja et celle de Vohémar.

"... Les Maures de la côte de Malindi qui viennent d'ancienne date à Madagascar, y ont fondé deux villes, où vivent encore aujourd'hui leurs descendants sous l'autorité de Cheiks ; l'une est dans une île située au milieu d'une baie nommée Manzalage dont nous allons parler tout à l'heure, et l'autre sur la côte Nord-Est dans une autre baie nommée Bimaro".

(Diogo de Couto rapportant l'exploration de Lobo de Sousa en 1557 - COACM I, p. 99)

En plus des traditions et des découvertes archéologiques qui nous montrent Vohémar et les établissements de la baie de Boina et de la baie de Mahajamba en plein essor, nous pouvons avoir une bonne idée de la connaissance que les Islamisés avaient des côtes et des échelles qui y étaient installées en consultant les documents des routiers d'Ibn Majid et de Suleyman al Mahri. FERRAND avait le premier attiré l'attention sur l'importance de ces documents, archivés

(1) Kingany-Ambondro, dans cette baie, n'est que de très peu postérieur à Langany

à la Bibliothèque Nationale de Paris, dont on connaît seulement les données par un texte turc de seconde main, le *Muhit* de Sidi Ali.

Ibn Majid n'est autre que le célèbre pilote qui conduisit Vasco de Gama de Malindi à Calicut (Ferrand 1923). Les deux textes de Ibn Majid et de Suleyman al Mahri furent édités par FERRAND dans leur version arabe, mais la mort le surprit avant qu'il eut le temps de publier la traduction française. Aujourd'hui, nous disposons, heureusement, de la traduction de CHUMNOVSKY qui a utilisé le manuscrit dit de Leningrad ; les données maritimes ont été présentées cartographiquement par le Commandant GROSSET-GRANGE, dont je reproduis sa carte encore inédite.

Il apparaît que tout le littoral de Madagascar était bien connu jusqu'à l'Extrême Sud : Manakara devait être alors fréquenté, ainsi que d'autres échelles sur la côte Est, notamment Nesim et El Aïn, dont les fouilles nous révèlent bien un jour les vestiges. La baie d'Antongil était connue et le cap Masoala portait le nom de Saada, mot, qui, en Antalactse, évoque une forteresse et, a, depuis, été appliqué à d'autres endroits, notamment à l'ancienne Anorontsangana, et de nos jours, au cap Est de l'entrée de la baie de Baly.

Ben'Ismaël est peut-être l'ancien Vohémar et le terrible cap d'Ambre portait le nom de Khour Jabel.

Nosy Manja est désigné par Louloujan (un mot aussi attesté par les Portugais), mais curieusement Lanjani (que l'on peut rapprocher de Langani) est plutôt placé vers la baie de la Betsiboka. Ceci donne à penser qu'il y a eu peut-être de la part des auteurs des routiers compilation de plusieurs termes d'un même lieu pour les appliquer ensuite à des emplacements différents. Maintirano est, sans doute, Bender Noub, à moins qu'il ne s'agisse de Manomba.

Les Comores, beaucoup mieux connues des illustres pilotes (*muallim*) auteurs des routiers, sont assez bien placées. Angazidja désigne la Grande Comore avec le nom qu'elle porte aujourd'hui, et Dmouni se rapporte à Anjousan dont la principale ville était alors Domoni.

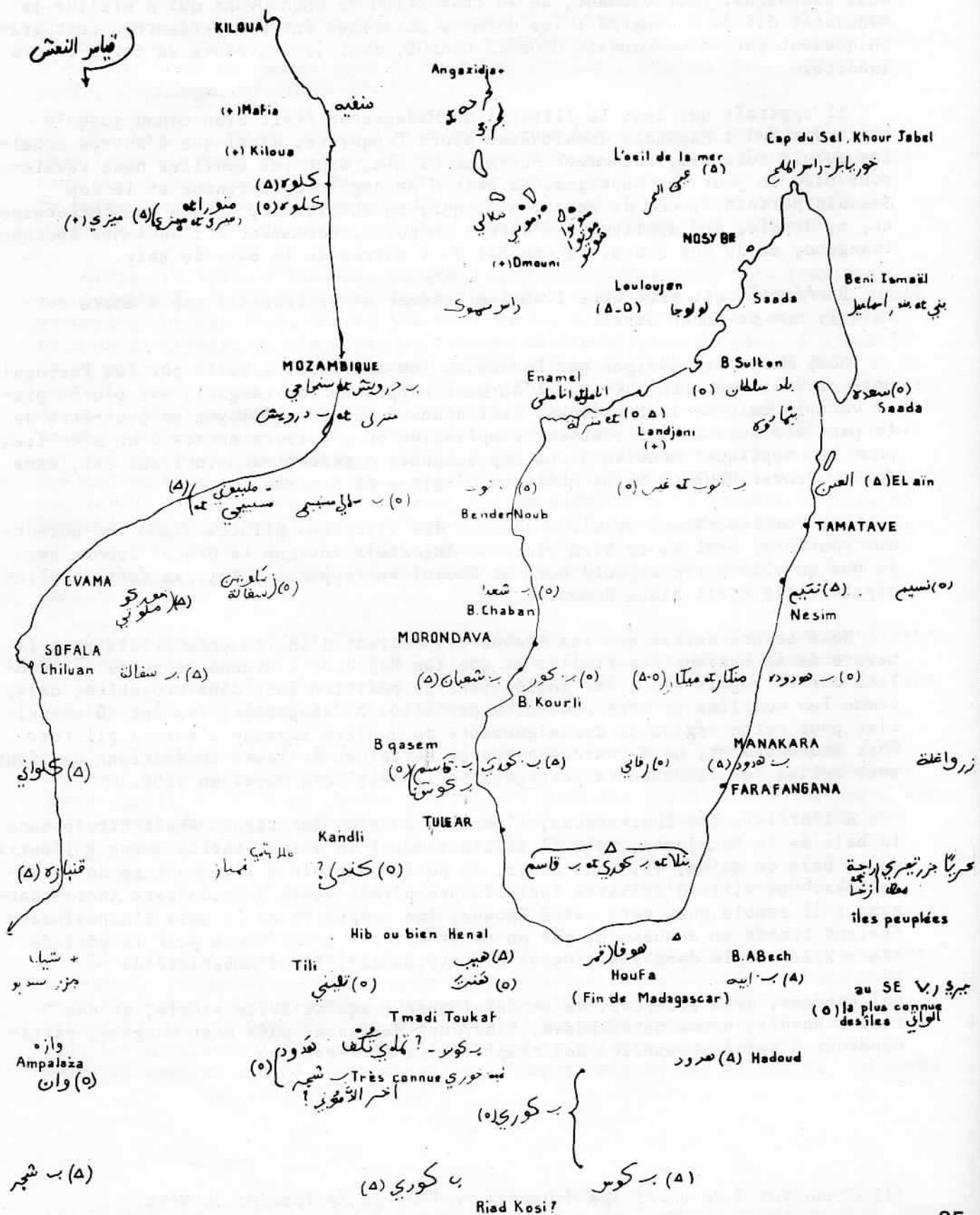
Nous savons certes que les Arabes disposaient d'instruments précis pour la mesure de la hauteur des étoiles et que Ibn Majid ne s'étonna guère de l'astrolabe des Portugais (!) ; les indications de position sont donc croyables, mais, comme les muallims ne sont peut-être pas allés à Madagascar, ils ont dû bénéficier pour cette région de renseignements de qualité moyenne d'autres pilotes. Fort heureusement, nous pouvons comparer certaines de leurs indications de lieux avec celles des découvreurs portugais de la côte Nord Ouest en 1506.

A l'arrivée des Lusitaniens, l'échelle la plus importante était située dans la baie de la Mahajanga, mais il existait aussi un autre établissement à l'entrée de la baie de Boina, et, sans doute, un petit comptoir à l'embouchure de la Betsiboka. Une ville d'esclaves fugitifs prospérait aussi à Saada vers Anorontsangana ; il semble que, vers cette époque, les comptoirs de la baie d'Ampasindava étaient tombés en désuétude, car on ne trouve pas grand'chose pour la période XVI^e - XVII^e siècle dans les niveaux stratifiés de l'île d'Ambariotelo.

Vohémar, déjà prospère, va se développer jusqu'au XVII^e siècle, et des villes soeurs, comme Antanandava, Benavony, Mahanara, puis Nosy Mangabe, participeront à cette prospérité des comptoirs du Nord-Est.

(1) Consultez à ce sujet les diverses recherches de Teixeira da Mota.

Indications des géographes arabes, d'après M. Grosset Grange
(Δ Suleyman al Mahri; o Ibn Madjid manuscrit Paris; + Ibn Madjid manuscrit de Leningrad).



A l'époque de la venue des Portugais, d'autres Islamisés continuent à arriver et même ceux de la baie de Boina vont fonder un comptoir à Mayotte (Gevrey 1870, p. 39). C'est à la même époque que, toujours dans la baie de Boina, s'effectue le transfert de l'établissement de Kingany dans l'île d'Antsoheribory.

Sans doute l'installation d'Islamisés était-elle aussi anarchique autrefois qu'aujourd'hui; ainsi, sur les rives de la baie d'Ampasindava, nous assistons encore au XXe siècle à l'installation de Comoriens, d'Antalaotse de Majunga, et même de Yemenites ayant transité par Zanzibar, comme le vieux Masody de l'île Kisimany, sans parler des Indiens venus du Goujerat.

Jadis des groupes venaient s'installer depuis les Comores ou l'Afrique orientale incluant quelques éléments de l'Arabie, du Golfe Persique ou de l'Inde, en se mêlant aux Malgaches islamisés ou non. La complexité de la situation a été bien perçue par DELAGRANGE, ancien Gouverneur de Sainte-Marie, qui écrivait dans un manuscrit peu connu de 1855 :

"... Au commencement du XVI^e siècle vers l'époque où les Portugais commençaient à se montrer dans la mer des Indes, une riche et nombreuse peuplade des Chiradzi, en Perse, immigré dans le canal de Mozambique. Plusieurs des chefs actuels des Comores sont les descendants de celui qui commandait à cette peuplade. C'est d'elle que venaient les Antalots (Antallaoutsi = hommes d'outre-mer). Ils s'établirent sur la côte Ouest de Madagascar, mais quoique s'unissant aux fils des naturels, ils se distinguèrent toujours des autres peuplades par leurs figures arabes, et surtout par leur langue le Saouèle".

(cité par M. Leclerc 1887, p. 47) (1)

Parmi les venues d'Islamisés en provenance de la côte orientale d'Afrique, le Mozambique a sûrement fourni une contribution notable ; BOGIMA, le pilote "maure" de Tristan da Cunha, en 1506, originaire de l'île du Mozambique, connaît aussi bien la Matitana, au Sud-Est que les comptoirs du Nord-Ouest. On se rappelle que Mijomby (devenu par assimilation Mojomby) a été de façon assez satisfaisante rapproché par KENT de l'ancien nom de Mozambique (Mussambidji). Le même KENT observe que, d'après FLEURY, les Anjoaty (Henesouastes) se prétendaient originaires de l'île de Mozambique (Kent 1970, p. 103).

GUILLAIN donne aussi une origine mozambicaine à certains Islamisés qui vinrent repeupler l'île d'Ambariotelo (ou Mamoko). Selon cet auteur,

"... Sur le même îlot (2), on trouve des vestiges d'habitations qui se rattachent probablement à l'occupation étrangère dont j'ai parlé. A la vue de ces ruines, d'une maçonnerie solide, il est facile de juger que les constructions auxquelles elles appartenaient, et dont les formes n'étaient pas dépour-

(1) Gevrey 1870, p.78-79, semble avoir consulté une source voisine. Selon cet auteur, après l'abandon de la Grande Comore par les Portugais, un parti de Chiraziens vint s'établir aux Comores. Un des sept navires de l'expédition alla à Boueni (Noeny) sur la côte malgache : "ceux qui sont arrivés à Bouéni ne régnèrent que fort peu de temps ; ils furent dominés par les Sakalava qui sont encore aujourd'hui leurs maîtres ; ils sont connus sous le nom d'Antalaoussi (Antalotes)".

(2) Celui d'Ambariotelo-ve ou de la Grande Mamoko.

vues d'un certain art, ne furent pas élevées par les indigènes. Quelques détails d'architecture, restés intacts dans les pans de murs qui ont résisté aux injures du temps, donneraient à penser en effet qu'elles sont dues à des Arabes, ou à quelques groupes de ces Maures qui occupaient les côtes du Mozambique et du Zanguebar quand les Portugais s'y établirent. La tradition semble venir à l'appui de cette opinion ; voici ce qu'elle raconte : "Pendant les guerres des Arabes d'Oman avec les Portugais, sous le règne de l'imam Séif-ben-Sultan-ben-Malek, qui chassa ces derniers de plusieurs points de la côte d'Afrique, des colons arabes abordèrent dans le fond de la baie de Passandava, où ils fondèrent le village de Tsada, et s'établirent aussi sur les îles Mamouko. Séif, toujours vainqueur, avait poursuivi les Portugais jusque sous les murs de Mozambique, leur principal boulevard ; mais, son armée ayant été anéantie par l'explosion d'une mine que firent habilement jouer les assiégés, la terreur se répandit dans les colonies arabes éparses sur les côtes voisines, et Tsada fut abandonné".

(Guillain 1845, p. 176)

Enfin, un texte des papiers de M. de VALIGNY qui fut commissaire provincial de l'artillerie de France et vint à Madagascar, vers 1689, nous lisons au sujet des Malgaches du Sud-Est :

"... Les habitants sont de deux sortes, les Noirs et les Blancs ; les premiers sont originaires du pays ; les autres sont venus autrefois de Mazambique, situés dans l'île de Frase, d'où ils furent chassés par le tiran de Quiloë, qui, s'étant rendu maître de leurs lieux et de leur pays, les obliga par ses persécutions d'en sortir ; ils s'embarquèrent dans le dessein de chercher quelques îles inhabitées, où leurs amis et eux pussent se retirer, et fonder un établissement : ils échouèrent en notre grande île ... ils s'y multiplièrent de telle sorte que leur nombre, en peu d'années, égala celui des naturels ; au reste, cette nation est beaucoup plus éclairée que les originaires ils savent lire et écrire en hébreu ..."

(Carpeau du Saussay 1722, ch. XXXVIII, p. 246-247)

Le texte que JULLY cite est quelque peu différent à partir du moment de l'arrivée des gens du Mozambique de Madagascar. On lit, en effet,

"... ils échouèrent en notre grande île qui leur parut propre pour ce qu'ils méditaient ; ils n'eurent pas de peine à s'emparer des meilleures places qu'ils occupent encore aujourd'hui et ils s'y multiplièrent de telle sorte que leur nombre, en peu d'années égala celui des naturels".

(Jully 1898, p. 440)

Il sera souhaitable de disposer dès que possible du texte de M. de VALIGNY qui se trouverait au Museum d'Histoire Naturelle d'après J.M. FILLIOT, mais n'a pu jusqu'à ce jour être communiqué.

Le va-et-vient d'Islamisés depuis la côte d'Afrique et les Comores vers Madagascar ne semble pas avoir subi d'interruption grave à la suite de l'intrusion des Portugais dans l'Océan Indien, sans doute parce que les Malgaches comme les Comoriens ne furent pas assujettis et considérés comme sujets du roi de Portugal. La venue des Portugais n'en constitue pas moins un événement fondamental dans la vie des échelles malgaches, même si les comptoirs ne connurent pas le déclin de ceux de la côte d'Afrique. Certes si les échelles n'ont pas directement gravité dans l'orbite colonial de Lisbonne, mais on peut néanmoins parler au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle de "période portugaise" qui, au paragraphe 17, a paru mériter, un développement spécial.

Mais avant d'entrer dans le détail de ce qui fut le rôle des étrangers européens dans la vie des échelles, il convient peut-être de jauger l'extension de la culture des Islamisés vers les autres régions.

14. L'EXPANSION DES ISLAMISES DU NORD ET DU NORD-EST SUR LA COTE ORIENTALE DE MADAGASCAR

Bien que ce travail soit limité aux côtes Nord de Madagascar, il serait injuste de passer sous silence le rôle des Islamisés dans les autres régions de la Grande Ile. Depuis le Nord-Ouest et le Nord-Est, ils se sont infiltrés le long des côtes et même dans l'intérieur.

Leur installation dans l'Est fera l'objet d'une étude ultérieure séparée, mais il paraît d'ores et déjà utile avant que cette nouvelle recherche ne soit entreprise de présenter les éléments connus. La zone islamisée qui s'est maintenue dans le Sud-Est (1) jusqu'à aujourd'hui est le terminus lointain d'une descente sur la côte orientale dont l'archéologie devra retrouver les jalons intermédiaires. La liste des sites connus sera donnée parmi les diversités régionales ultérieurement et mon but sera surtout ici de récapituler les renseignements historiques dont nous disposons, grâce à trois ensembles de matériau : les traditions orales, les *Sorabe* et les témoignages historiques.

- Les traditions orales

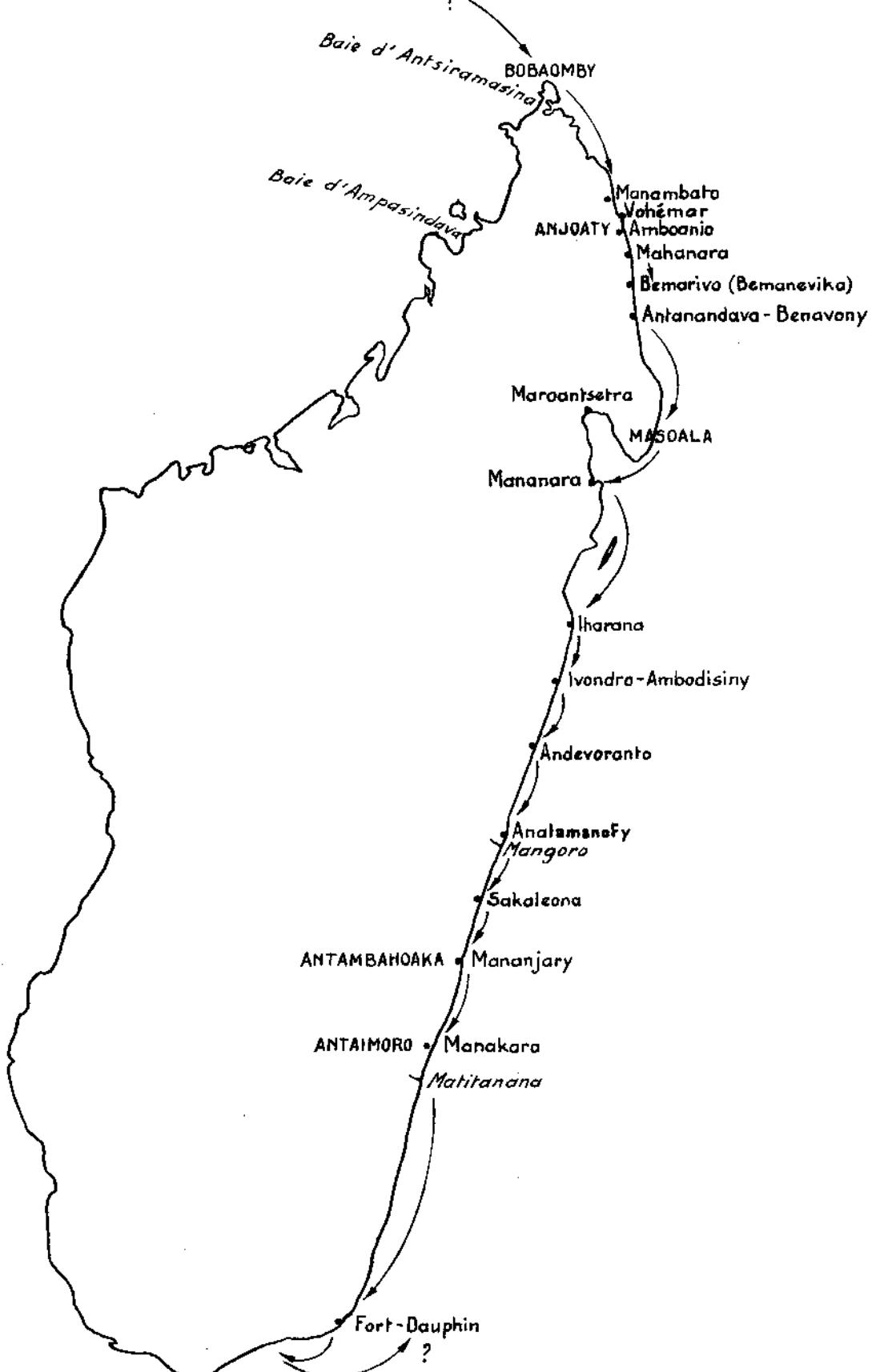
La légende de Darafify à laquelle il a déjà été fait allusion précédemment a été relatée sur la côte Est par divers auteurs, notamment CATAT, MACQUARIE et DANDOUAU.

- Les Sorabe

Ces manuscrits arabico-malgaches ne sont connus que dans le Sud-Est ; les plus anciens conservés ont été recueillis par les Pères Lazaristes au XVII^e siècle et ont trouvé leur chemin à la Bibliothèque Nationale de Paris (Ramiandrasoa 1967).

Un certain nombre de ces *Sorabe* a été traduit et étudié par FERRAND, GAUTIER, FROIDEVAUX, JULIEN et MONDAIN. Une excellente bibliographie de ces travaux se trouve à la fin de l'ouvrage de H. DESCHAMPS et S. VIANES (1959, p. 109-115). Actuellement, J. et M. FAUBLEE préparent une édition critique de

(1) Aujourd'hui cette aire des survivances islamiques s'étend surtout à la région de Vohipeno et de Mananjary. Les descendants des Zafiraminia de Fort-Dauphin ne connaissent plus et n'écrivent plus les *Sorabe* dont plusieurs exemplaires ont été déposés dans les sépultures des rois de l'Anosy au début du XX^e siècle. A la fin du XIX^e siècle, Catat (1891, p. 391) constate que les "Arabes" de l'Anosy jouissaient encore de prérogatives importantes.



Principaux lieux d'étapes des migrations de l'Est
avec "itinéraire" de Darafify.

nouveaux documents dont le besoin se fait sentir de façon urgente (1). On peut estimer, en effet, qu'il reste encore à traduire plus des trois quarts des documents de sorabe, même si, dans ce qu'on possède, certains manuscrits ne sont que des copies parallèles de manuscrits antérieurs. En outre, s'il est vrai que, selon le mot de GAUTIER, ils contiennent surtout "des listes de généalogie remaniées et falsifiées" (Gautier et Froidevaux 1907, p. 6), il n'en est pas moins exact que leurs informations sont plus utilisables que celles si vagues des traditions orales s'érodant avec le temps.

Les indications de FLACOURT mises en parallèle avec les renseignements des Sorabe ont permis à GAUTIER et FROIDEVAUX de donner un tableau très complet de la situation troublée qui existait à la Matitanana il y a plus de trois siècles et des conflits entre Anteony, Antemahazo, Antaisambo dont l'aventurier La CASE fut tirer parti (1907, p. 11).

Certes, on ne peut prendre au pied de la lettre l'opinion généralement admise chez les Antaimoro de l'origine mecquoise des lignées nobles. Plus intéressante sont les notions sur les stations faites par les migrants sur la côte Est.

- Les témoignages historiques

Essentiellement ceux de FLACOURT, ils permettent de fixer avec une certaine précision le recul des Zafiraminia depuis le pays Antaimoro jusqu'à Fort-Dauphin, l'arrivée dans le Sud-Est des Zafikazinambo et même la venue d'un orfèvre de Vohémar à Fort-Dauphin. Cependant, FLACOURT, comme d'ailleurs ROCHON et MAUDAVE ont été tributaires des détenteurs locaux des Sorabe de l'époque. La mystification mecquoise et les raccords intéressés de généalogie étaient déjà forcément effectués.

Les migrations telles que nous les connaissons, par les traditions orales concernent essentiellement Darafify (2). MACQUARIE y fait allusion lorsqu'il voyagea auprès des lacs de Rasoamasay et de Rasoabe, proches d'Andevoranto. Il rapporte la légende relative à ces deux lacs.

"... A la mort du géant Darafify qui habitait l'emplacement de ces lacs, ses deux femmes (la grande et la petite ou Rasoamasay) s'abîmèrent de douleurs au milieu des marais plantés de riz ; elles les remplirent d'eau par leurs larmes et se changèrent en sirènes. Les naturels tremblent en passant la nuit sur les bords de ces deux lacs s'ils entendent les voix plaintives des deux femmes du géant.

Radama aimait à gronder parfois les préjugés populaires ; ce prince viola le premier et détruisit le caractère sacré de ces lacs "fady" sur lesquels on ne pouvait faire passer ni porcs ni graisse".

(1) Un intéressant aperçu d'ensemble a été donné par ces auteurs des "Les Sorabe ou manuscrits arabico-malgaches" in Lumière, Fianarantsoa, n° 1549 du 19-XII-1965, p. 5. Dans la Revue de l'Ecole des Langues Orientales, vol. 4, 1967, il est signalé que ces auteurs préparent un lexique arabico-malgache, une édition critique de texte et une étude sur l'origine des mots malgaches venus de l'arabe avec des indications sur leurs voies d'introduction.

(2) Le Docteur Monnier a été une des premières personnes s'intéressant réellement à l'archéologie à faire une corrélation entre cette légende et les trouvailles archéologiques sur la côte Est (1910, p. 10).

Puis il mentionna le mythe du serpent dévastateur qui semble avoir été l'antagoniste de Darafify et symboliserait le combat de ce dernier contre des infidèles.

"... Sur la rive droit du lac Rasoabe s'élève le village d'Andavakimena-rana (le trou du serpent) dont la légende rappelle en tous points la fable d'Hercule et du serpent Python. Un serpent monstrueux habitait cet endroit et dévastait les pays d'alentour où il dévorait les hommes et les bœufs ; après une lutte incouïe, le géant de Vavony réussissait à vaincre le monstre ; il le coupa en petits morceaux et dispersa au loin les débris de son corps qui ne purent se retrouver pour se rejoindre".

(Macquarie 1884, p. 192-193)

CATAT rapporte aussi la légende de Darafify avec des variantes que la tradition populaire n'hésite pas à ajouter.

"... D'après une légende betsimalaraka, cette contrée était habitée il y a bien longtemps par le géant Darafify. Il y vivait très heureux avec ses deux épouses, Rasoabe et Rasoamasay. C'était un génie bienfaisant, Hercule malgache, il avait délivré la province des monstres terribles qui la désolaient, il avait été assez puissant pour couper en menus morceaux le grand serpent de Tanifotsy. Néanmoins, les travaux extraordinaires d'un de ses voisins vinrent troubler son repos en blessant son amour-propre. Darafely déclara la guerre à son frère, et dans une lutte héroïque, il réussit à le précipiter dans les flots, non sans perdre toutefois la main droite, que dans un dernier effort, le vaincu lui arracha. Quelque temps après Darafely mourut des suites de cette opération. La aextre puissante du géant forma l'île Fonga, et le lieu témoin de la lutte fut appelé Matitanana. Rasoabe et Rasoamasay, les veuves inconsolables de Darafify, versèrent des torrents de larmes qui changèrent en lacs immenses les forêts désertes où elles étaient venues cacher leur profonde douleur".

(Catat 1890, p. 25).

Il semble que c'est principalement sur les indications de CATAT que A. GRANDIDIER s'est intéressé à cette légende. Il a le premier vu que cette tradition orale était un souvenir des migrations des Islamisés sur la côte Est.

"... La légende très célèbre sur toute la côte orientale de Madagascar, des géants DARAFIFY et FATRAIPATANANA, est très probablement une simple remise en scène de l'exode des Zafindraminia du Nord au Sud, et de leur établissement dans le Sud-Est. Darafify (litt. l'homme aux joues de dara - c'est-à-dire aux joues d'un rouge clair comme le fruit mûr de ce petit dattier malgache) (1) personnifie les colons arabes, et les combats que relate la légende ont trait à la lutte de ces nouveaux venus avec les indigènes personnifiés par Fatrapaitanana" (2).

(1908, Vol. I, p. 135, note 1)

(1) Cette étymologie a été contestée et il est possible qu'originellement Darafify ne soit pas un mot malgache.

(2) Voir aussi sur la légende de Darafify dans le Sud-Est les souvenirs de A. Grandidier (1970, p. 47).

Depuis que la légende de Darafify fait partie des manuels scolaires de Madagascar, les informations que l'on peut recueillir aujourd'hui sur le mythe sont forcément contaminées par les nécessités de l'instruction publique. Aussi est-il nécessaire de retourner aux plus anciennes sources pour tirer parti de la tradition orale.

A. DANDOUAU, dans son recueil de Contes populaires des Sakalava et des Tsimihety de la région d'Analalava a annoté deux versions des pérégrinations de Darafify. Toutes les deux mentionnent la côte Est, mais de façon quelque peu différente. Dans la première version, le personnage est présenté comme suit :

"... Darafify est, dit-on, un étranger Anakara. Il aborda à Vohémar avec RAMALIAVARATRA, apportant avec lui une vache rouge à huit pis. Désirant trouver un endroit à sa convenance, il se dirigea vers le Sud en compagnie de Ramaliavaratra et de sa vache".

Il arrive directement dans le Sud-Est dont il parcourt les diverses étapes. Les jeux de mot qu'il prononce sont fort typiques de l'explication magique des récits et des justifications après coup de toponymes.

"... Arrivés à SAKALEONA, celle-ci beugla et DARAFIFY dit : "Ne nous arrêtons pas ici, car les rois qui régneront sur cette région ne pourront pas conserver leurs peuples, puisque le SAKALEONA est un fleuve à deux embouchures".

Arrivés à FANANTARA, la vache beugla encore et DARAFIFY dit : "Le Fanantara est un fleuve dont l'embouchure est trop près de la source. Les habitants de cette région auront la tête près du bonnet et seront peu faciles à gouverner".

A Mananjary, ils firent la même prophétie, le Mananjary étant un fleuve au cours très rapide.

DARAFIFY continua ainsi sa route, et à chaque fleuve traversé, la vache beuglait et DARAFIFY tirait un horoscope.

A NAMORONA, il dit : "Cette contrée est sous l'influence du destin d'Asombola, les gens qui l'habitent étant têtus, il fait pas bon de demeurer avec eux".

A FARAOINY : "Petite embouchure, petite embouchure, les gens du pays se révolteront facilement".

A MATITANA : "Le relief de ce pays rappelle la nuque du hibou, les rois de cette contrée ne pourront dormir sur leurs deux oreilles" (littéralement : tsy mandry tadiny, ne pourront pas dormir sur le trou du lobe de l'oreille, seront toujours sur le qui-vive)".

A MANANKARA : "Pays où l'embouchure du fleuve est obstruée par un banc rocheux ; les habitants ne deviendront jamais célèbres par leurs richesses".

A MATITANA : "Pays malsain dont il faut soigner les habitants si on ne veut pas les voir décimer par la maladie. Cependant, ce pays est bien digne d'un roi, car tous ceux qui l'habiteront seront des "ombiasy" (Sorciers, médecins, devins)".

A MANAMPATRANA : "Vrai grenier d'abondance, mais pays où les sagaies seront constamment dressées (jamais en paix)".

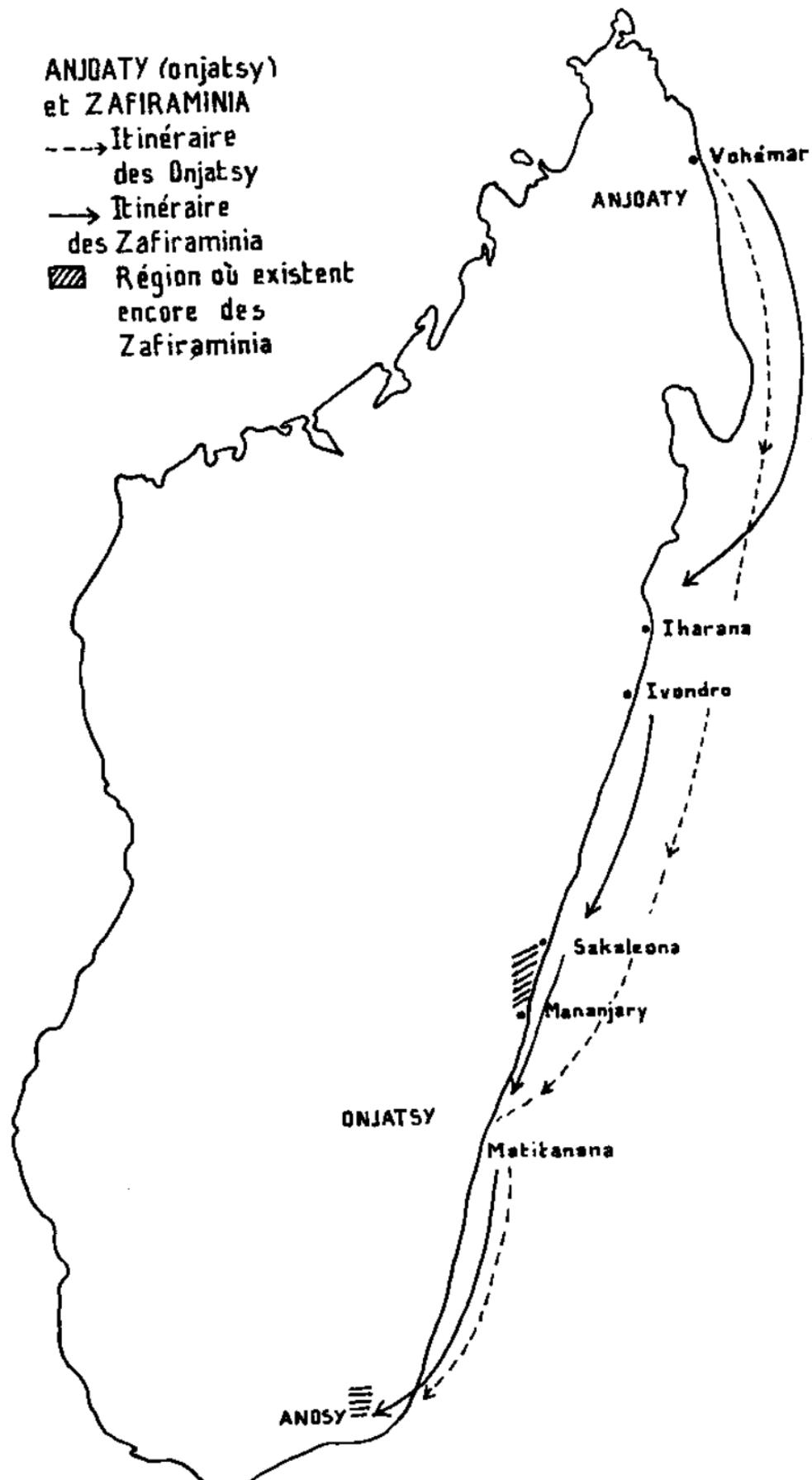
La fin du texte fait une allusion à la poursuite du voyage dans le Sud, sans doute vers Fort-Dauphin bien que le mot mahafaly soit indiqué.

ANJQATY (anjatsy)
et ZAFIRAMINIA

---> Itinéraire
des Onjatsy

→ Itinéraire
des Zafiraminia

■ Région où existent
encore des
Zafiraminia



"... Arrivés là, ils se dirigèrent vers l'Ouest à travers toute l'île et arrivèrent à Man (??) dans le pays MAHAFALY.

C'est là seulement que la vache rouge aux huit pis satisfit à ses besoins naturels.

"C'est ici, dit DARAFIFY, le pays des boeufs par excellence".

Le passage final de la légende fait allusion à un retour dans le Sud-Est, puis au Nord de Madagascar.

"... Au bout de quelque temps, la vache aux huit pis mourut. DARAFIFY et RAMALIAVARATRA retournèrent sur leurs pas. Ce dernier se fixa à Matitana, tandis que DARAFIFY, poursuivant sa route vers le Nord, alla se fixer au Bobaomby (cap d'Ambre) où il mourut".

Dans la deuxième version, DANDOUAU a recueilli des détails nombreux sur le séjour de Darafify dans le Nord-Est (voir plus haut). Puis, venant du cap Masoala et de la région de Mananara, le géant

"marqua ensuite son passage à Ambodisiny en y laissant son siny ou cruche à eau. A l'Ouest de cet endroit, il fit enterrer son beau-père et on montre encore incrustée dans les rochers les traces de pieds de DARAFIFY, l'empreinte des sabots de boeuf qu'il fit tuer pour les funérailles et les marques laissées par la corde qui avait servi à attacher le boeuf.

Puis il s'installa pendant quelques années entre Tamatave et Andevoranto. En ce temps là, le lac Rasocamasay était une riziére appartenant à sa première femme. DARAFIFY avait bâti sa demeure entre les deux rizières et il établit un immense parc à boeufs derrière la case.

Lorsqu'il quitta cette résidence pour se rendre dans le Sud, le parc et les rizières disparurent et se changèrent en lacs profonds.

DARAFIFY se fixa ensuite pendant quelque temps à Ampanotona (district de Mahanoro). Un jour il alla se promener à l'Ouest de ce village pour voir de près un rocher ressemblant de loin à un navire. Il traversa le lac d'Antsambo et eut de l'eau jusqu'à hauteur des seins.

"Jusqu'ici, remarqua-t-il, toutes les rivières, tous les lacs que j'ai eus à traverser étaient loin d'avoir la profondeur de ce lac-ci qui, assurément, est le plus profond de tous les pays"."

(Dandouau 1922, p. 380-385)

De toutes ces citations que nous avons cru bon de présenter in extenso, on peut déduire quelques faits généraux.

- Darafify vient du Nord-Est et descend jusqu'à la Matitanana, ou même jusqu'à Fort-Dauphin. Le parallèle avec la tradition des Zafiraminia est évident. Pour nous, le principal des voyages dans le sens Nord-Sud compte beaucoup plus que les différentes étapes ; certaines peuvent avoir été effectivement faites par les Islamisés, mais d'autres ont pu être ajoutées par l'imagination des auteurs parce qu'on avait remarqué un phénomène naturel (cavité en forme de pied par exemple) qui pouvait être attribué à Darafify.
- Certes les luttes que Darafify mène peuvent se rapporter à des relations difficiles entre Bestimisaraka du lieu et Islamisés ; mais elles peuvent tout aussi bien faire allusion à des rivalités entre Islamisés eux-mêmes. Nous avons suffisamment de témoignages sur les luttes entre Islamisés dans le Sud-

Est il y a plus de trois siècles pour soupçonner que de pareils déchirements se sont produits ailleurs.

- Le rôle de la vache associée à la légende de Darafify peut être une indication que les Islamisés apportèrent du bétail (1) ou du moins qu'ils considéraient sa propriété comme un élément important de leur vie. Ceci n'est pas pour nous surprendre si les Darafify étaient à l'origine issus des groupes du Nord-Ouest ou trafiquant avec cette région.

Les migrations d'après les données des historiens et des Sorabe paraissent être plus explicites que le récit vague et général des exploits des Darafify. Elles méritent d'être retracées, mais à une condition : en aucun cas l'histoire de quelques familles dont l'ancêtre vient du Nord de Madagascar, des Comores, de la côte orientale d'Afrique ou même d'une région entre l'Arabie et l'Inde, ne peut être ramenée à l'histoire d'un peuple. Il y avait sur la côte Est et dans le Sud-Est un fonds autochtone malgache bien installé quand les Islamisés descendirent du Nord-Est pour commencer ou s'établir. Des descendants des unions de ces colons on ne peut évidemment conclure que tout le peuple provient en masse de ces alluvions. Pourtant les versions des historiens locaux se complaisent à présenter les tribus ou les groupes ethniques comme issus de la souche d'un patriarche étranger (2). Ainsi, Evariste LAKA commence son manuscrit sur l'histoire Antambahoaka par la phrase "*l'Antambahoaka est originaire de la Mecque*". Armand RAOMELINA, après avoir rappelé la légende relative à la fondation de Masindrano (Mananjary) par RAVALARIVO, ajoute :

"... C'est là que le patriarche Ravalario vécut heureux, entouré de ses enfants et au milieu de ses partisans auprès desquels sa grande popularité lui valut le surnom de Ratiambahoaka, celui qui est aimé du peuple, d'où le nom Antambahoaka par lequel on désigne ses descendants".

(Raomelina 1969, p. 586)

FLACOURT, dans l'Avant-Propos de son Histoire de la Grande Isle de Madagascar, compte trois migrations d'étrangers à la côte orientale :

"... Ceux que j'estime y estre venus les premiers, dit-il, ce sont les Zaffe-Hibrahim, ou de la lignée d'Abraham, habitants de l'Isle de Saincte-Marie".

Pour FLACOURT, ce sont des Juifs, mais en réalité, les preuves qu'il avance permettent plutôt de penser qu'il s'agissait de Malgaches pratiquant la circoncision et le fady du samedi, mais ayant eu du contact avec des Islamisés auxquels ils ont emprunté des noms qui sont communs à tous les Sémites.

La deuxième migration est celle des "blancs nommés Zaferamini" qui "y sont venus depuis cinq cents ans" ; la troisième a eu pour auteur "les Zafecasimambou des Matatanes qui sont les Escrivains" qui "n'y sont venus que depuis cent cinquante ans" (Flacourt, Avant-Propos non paginé 1660). Ainsi, mis à part les my-

(1) Cf aussi supra la légende des boeufs sortis de la mer dans le Nord-Est.

(2) Une pareille distorsion de l'histoire n'existe pas seulement sur la côte Est puisqu'en Imerina on affecte volontiers de croire par exemple que les Zanadralambo sont des descendants du roi Ralambo, alors que pour la majorité ils représentent en fait la postérité du dème sur lequel régnait originellement Ralambo.

thiques Zafibrahims, il y avait eu déjà au temps de FLACOURT, l'ancienne venue des Zafiraminia qui s'étaient vus submergés par les Zafikazinambo à une date plus récente.

H. DESCHAMPS a, brièvement, mais clairement dans son Histoire de Madagascar, donné le tableau des couches culturelles du Sud-Est qui sont responsables du damier ethnique de la région (!).

- Quelques Anjoaty de la région de Vohémar "sont établis à l'embouchure de la Matitanana où ils sont arrivés avant les Antaimoro".
- Deux groupes qui se disent Zafi-Raminia sont venus ensuite et ont donné naissance aux Antambahoaka "qui occupent la basse-vallée du fleuve Mananjary et quelques villages au Nord de la rivière Sakalaeona" et "la caste noble de peuple Antanosy" (2).
- Les groupes Antaimoro :
 - . les nobles (Anteony, Kazinambo, Antemahazo, Antesambo) "parmi lesquels étaient pris les souverains".
 - . les Antalaotra, Anakara, Tsimeto, Zafimbolazy, Anterotry. En général, ils sont arrivés après les Zafiraminia et les nobles Anteony et Kazinambo seraient les derniers.

(H. Deschamps 1960, p. 48-49-53)

A mon avis, la présentation la plus complète de l'histoire des Islamisés du Sud-Est sur le fondement des textes du Sorabe et des traditions se trouve dans l'Ethnographie de GRANDIDIER (3). Elle nous paraît mériter d'être reprise en détail dans ses passages les plus significatifs, en la complétant par quelques autres passages essentiels.

La couche la plus ancienne se révèle être celle des Onjatsy que les Zafiraminia trouvèrent plus au Nord et qu'ils amenèrent avec eux. Onjatsy est naturellement une variante de prononciation d'Anjoaty (voir aussi les Zanakongatsy Ferrand 1902, Vol. III, p. 95).

Selon GRANDIDIER,

"... On sait toutefois que leurs ancêtres, comme ceux des Onjatsy de l'Ankarana, étaient des matelots arabes et qui sont venus du Nord de l'île dans la province de Matitanana avant les Antimorona, auxquels ils ont fourni des femmes

(1) Pour une description détaillée de la répartition des groupes islamisés du Sud-Est, on consultera avec fruit Ferrand 1891, p. 1 et suivantes, Grandidier (divers passages du Vol. I de l'Ethnographie), Julien 1929, 1933, Deschamps et Vianes 1959 et Kent 1969, p. 45-65.

(2) Gevrey (1870, p. 77) reprend la tradition notée par Flacourt selon laquelle Rahadzi, ancêtre des ZafiRaminia se serait arrêté aux Comores venant de Mangadsini (Mogadiscio ?) sur son itinéraire le menant au Sud-Est de Madagascar.

(3) Il a naturellement tiré un grand parti des traductions de Ferrand. La querelle sur l'origine des Malgaches entre les deux hommes n'a pas aveuglé Grandidier au point de méconnaître les travaux sur les Islamisés de Ferrand.

et dont ils sont aujourd'hui les vassaux. Ce sont des pêcheurs ...".

"Quant à ceux de la région de Fort-Dauphin où ils sont venus avec les Zafiraminia ils y forment la troisième caste". (1)

(1908, p. 124-125-126)

Ces Onjatsy dont des noyaux cohérents existaient encore entre la rivière Mananjary et la rivière Matitanana en 1929 (cf carte de Julien) semblent avoir, du fait de leur ancienneté à Madagascar, possédé un Islam si dégénéré qu'ils furent ultérieurement assimilés à des infidèles par les Antaimoro arrivant par la suite. Peut-être les Zafibrahim se rattachent-ils à cette couche islamique la plus reculée (2).

En ce qui concerne la deuxième couche culturelle pertinente aux Antaimbohoaka et aux Zafiraminia, elle émane

"d'un chef nommé Raminia qu'ils disent être allé avec sa soeur Ravahinia d'abord de Médine et de la Mecque dans l'Inde, puis de Mangalore, grand port situé sur la côte de Malabar à l'une des îles Comores et ensuite à Iharana (3) (Vohémar) sur la côte Nord-Est de Madagascar, à la suite d'événements mal définis dans leurs récits qui les ont forcé à s'expatrier avec leurs vassaux (Antivadrika, Mofia, et peut-être Tsimeto - mais cela est contesté, ils seraient arrivés après -) et leurs esclaves".

(p. 129 - 130)

L'étape d'Iharana est-elle Iharambazaha, c'est-à-dire effectivement Vohémar comme le croyait GRANDIDIER ou un petit village près de Foulpointe comme le pensait FERRAND ? La question est peu importante, car un même toponyme a pu être donné à la localité la plus méridionale, en souvenir de celle où les ancêtres avaient précédemment habité (4). D'ailleurs, GRANDIDIER lui-même n'y attachait pas beaucoup d'importance puisqu'il poursuit dans ces termes :

(1) G. Ferrand (1893, Vol. 2, p. 45) traduisant les manuscrits, remarque bien que les Onjatsy sont venus les premiers, et que le texte ne mentionne pas leur origine.

(2) Cette communauté entre Anjoaty de Vohémar et Onjatsy du Sud-Est est aujourd'hui pour les Malgaches de la côte instruits un fait bien connu. En août 1971, le Président de la République s'est écrit à Vohipeno "En se mariant avec un Antaimoro de la Matitanana, ma fille Honorine revient au berceau de mes ancêtres maternels. J'en suis heureux. En réalité Antaimoro de la Matitanana et Antaimoro de Vohémar ne font qu'un comme notre peuple forme un tout indivisible" (Info. Madag. du 11 au 17 août 1971).

(3) Cf aussi Ferrand 1893, Vol. II, p. 13 "Raminia (à son arrivée à la Mekke) atterrit (d'abord) à Aharana dans l'île de Madagascar ; puis il se dirigea vers le Sud et atterrit de nouveau à Ivondrona". En note, Ferrand indique que ce Aharana est un petit village betsimitaraka près de Foulpointe.

(4) Voir toutefois à la fin de ce chapitre la mention faite en 1777 par le Chevalier de la Serre d'un chef Zaffé-ramini à Iaran près de Foulpointe.

"... La tradition nous apprend quelles ont été leurs divers étapes (aux Zafiraminia) sur la côte Est de Madagascar. D'Iharana ou de tout autre point voisin où il avait abordé sans qu'elle donne les raisons de cet exode qui a été certainement occasionné par l'arrivée d'Arabes d'un autre secte, Raminia est descendu vers le Sud et s'est établi à l'embouchure de l'Ivondrona, où, dit-on, il a laissé la grande jarre de terre cuite qu'on y voit encore aujourd'hui au lieu dit Ambodisiny, puis il est allé successivement à Analamananofy (un peu au nord de Mahanoro), à Sakaleona, où il a abandonné le fameux éléphant et de nombreux vases de pierre, à Ambalatany (près du Faraony) et enfin à Matitanana ... Ce voyage a eu lieu par mer avec des Onjatsy".

(1908, p. 129 - 134)

GRANDIDIER estime que cette descente des Zafiraminia a pu se produire vers le XIV^e siècle (1).

A propos du passage de la migration Zafiraminia vers la Sakaleona et Mananjary, FLACOURT a indiqué une tradition qui s'est maintenue sous une forme voisine dans les Sorabe actuels. Harangazavao à une lieue de là (de la rivière de Mananjary) jusqu'à Manghourou (Mangoro) est le pays où peupla Rahazi et son navire échoua dans la rivière de Manghourou. (Flacourt COACM VIII p. 44).

Par la suite les Zafiraminia sont arrivés dans la région de la Matitanana,

"où étaient déjà des Arabes Sunnites (2) de Malindi, les Tsimeto qui ont d'abord vécu en bon accord avec eux et ont été leurs scribes et leurs prêtres ou devins, mais qui les ont chassé vers le Sud dès que les Anakara et les Anteony leur ont apporté leur appui ; ils se sont réfugiés dans l'Anosy où ils se sont établis au commencement du XVI^e siècle" (3).

(Grandidier 1908, p. 141)

Les Zafiraminia, dans le Sud-Est, ont donc été, il y a trois siècles et demi, submergés ou repoussés par d'autres groupes islamisés que l'on appelle Antaimorona ou Antalaotra. Ce sont les Tsimeto, les Anakara et les Anteony-Zafikasinambo. Ces trois grandes familles, admet GRANDIDIER, "ne sont pas venus ensemble à Madagascar". (p. 143).

Les Tsimeto sont les plus anciens (4), puisque nous avons vu que, selon les manuscrits, ils se sont installés peu de temps avant les Zafiraminia ou simultanément à ceux-ci.

(1) A. Jully (1903, p. 741) a cru que la migration Zafiraminia était d'origine indienne. La mention de la ville de Mangalane et les bijoux de Benavony sont des arguments à mon avis bien tenus.

(2) Nous n'avons aucune preuve que ces Islamisés étaient Sunnites plutôt que Chiites. La filiation religieuse des Tsimeto est une interprétation de Grandidier.

(3) L'auteur de l'Ethnographie estime qu'il y avait à la venue des Zafiraminia des descendants d'Indiens naufragés dans l'Anosy les Voajiry. Nous ne trouvons aucune preuve que ces Voajiry étaient indiens. Le mot est courant en Souahili. Aujourd'hui, aux Comores, il désigne un ministre.

(4) Les généalogies des Antalaotra du Sud-Est sont données dans une contribution peu connue de G. Ferrand "Généalogies et légendes arabico-malgaches" d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. (Ferrand 1902, p. 385-402).

Ultérieurement,

"sont venus les Anakara qui ont, sans succès, tenté d'imposer leur autorité aux Tsimeto et qui, successivement chassés par eux, de Mahatsara et d'Ambato ont été repoussés jusqu'à Vatomasina ... Ils habitent aujourd'hui sur les bords du Manankara, à Mangatsiotra et à Vatomasina sur la Matitanana".

(1908, p. 145 - 147)

Les Anteony et les Zafikazinambo qui en sont la branche cadette figureraient parmi les derniers arrivants. Ils seraient descendus par la côte Est sous la conduite de Ramakararo qui engendra Ramarohala (1), l'ancêtre des Anteony et Kazinambo, l'ancêtre des Zafikazinambo.

Dans certains manuscrits, on fait de Ramakararo un originaire de la Mecque (une opinion fort courante pour tous les fondateurs de lignées nobles) ; mais, dans d'autres textes, il serait seulement le dixième successeur de cet expatrié Arabe.

"... Il aborda sur la côte orientale à Marcantsetra d'où il descendit à Mahavelona, à Tamatave, à Tandroho (un peu au Nord de Mahanoro), à Fanivelona, à Maranjary et, enfin, à Matitanana où il aurait épousé une femme du pays".

FLACOURT nous rapporte que les Anteony-Kazinambo seraient arrivés au XVI^e siècle. Ils auraient vaincu les Tsimeto et les Anakara, puis, vers 1625, les Zafiraminia, établis alors entre la Matitanana et le Faraony. La défaite des Zafiraminia par les Zafikazinambo est présentée par FLACOURT de façon très explicite.

"... Les Blancs de Matatana, qui sont Zafferahimina, ont été ravalés de telle sorte par les Zaffecasinambou ou Casinambou, qui sont Blancs aussi, mais tous Ombiasses et écrivains, qu'ils ne sont plus que leurs esclaves. Et il y a vingt-cinq ou trente ans que les Zaffecasinambou voyant que les Zafferahimina les voulaient maîtriser, les tuèrent tous et conservèrent les enfants avec les femmes ... Les Casinambou sont venus en cette île dans les grands canots ayant été envoyés par les califes de la Mecque à ce qu'ils disent, pour instruire ces peuples, depuis cent cinquante ans seulement. Et le principal et commandant se maria à la fille d'un grand seigneur, prince du pays de la Matatana et nègre, à la charge que la lignée qui en proviendrait se nommerait du nom de cette fille, qui se nommait Casinambou car c'est la coutume que dans toute cette île du côté du Sud le nom de la lignée se prend de la femme".

(COACM VIII, p. 40)

FERRAND a fait observer que les califes ne résidaient plus à la Mecque depuis la fin du VII^e siècle et le califat ayant été anéanti par les Moghols en 1258 .

"... Les Zafikazinambo ne pouvaient donc pas avoir été envoyés à Madagascar deux siècles et demi plus tard par "le calife de la Mecque"."

FERRAND ajoute même à propos du nom Zafikasimambo :

"leur nom même n'a rien d'Arabe. J'y verrai volontiers une altération d'un

(1) Ou Andriamarohala dont le tombeau est à Ambohabe à l'embouchure de la Matitanana ; voir infra le parag. sur les jalons archéologiques de la côte Est.

nom propre souahili très commun, Kazambo".

(Ferrand 1893, Vol. II, p. 64)

Effectivement, l'origine souahilie n'a rien d'improbable. On a vu qu'ultérieurement les Zafikazinambo et les Anteony ont eu des discordes dont la fréquence illustre bien le principe qu'à Madagascar les conflits ne sont pas seulement nés entre Islamisés et "infidèles", mais aussi parmi les Islamisés eux-mêmes dans des luttes fratricides.

Ainsi, les Islamisés semblent avoir modelé leur organisation socio-politique en fonction de deux forces :

- Leur puissance militaire, commerciale ou économique.
- Leur capacité à représenter la foi ou la science de l'Islam ; c'est pourquoi les nouveaux arrivants dont les croyances musulmanes sont moins acculturées au contact du milieu, cherchent à se prévaloir d'une supériorité et souvent y réussissent ; c'est également pour cette raison que la connaissance de l'écriture est un privilège des plus favorisés.

On pourra ainsi comprendre le statut qu'un groupe a atteint au travers des péripéties historiques en examinant ses priviléges : connaissance et propriété de Sorabe, droit de couper la gorge aux animaux (*sombily*), droit de porter de l'or, etc ...

La hiérarchisation politico-religieuse qui s'est opérée au travers de l'histoire a aussi tenu compte de la descendance par rapport à la souche "arabe" originelle. D'où l'importance des généalogies, d'où la place que les métis occupent en seconde ou en troisième place, selon leur proximité de la souche pure.

Une illustration de cette dernière règle est donnée par la description de la stratification sociale qui existait, selon FLACOURT, dans l'Anosy, au milieu du XVII^e siècle.

"... Dans cette province, il y a deux sortes de genres d'hommes, savoir les Blancs et les Noirs. Les Blancs sont divisés en trois sortes, savoir en Roandrian, Anacandrian et Ondzatsi. Les Noirs Lohavohits, Ontsoa et Ondevès. Les Roandrian sont ceux qui sont comme les princes et de la race des princes. Les Anacandrian sont descendus des Grands, mais ont dégénéré et sont comme descendus, c'est-à-dire hommes du sable de la Mecque, d'où ils se disent venus avec les Roandrian. Les Ondzatsi ont la peau rouge aussi, les cheveux longs comme les Roandrian et Anacandrian, mais plus vils et plus bas, étant descendus des matelots qui ont leur ancêtre : ceux-ci sont pêcheurs pour la plupart et gardiens des cimetières des Grands.

Les Voadziry sont les plus grands et les plus riches d'entre les noirs et sont maîtres d'un ou plusieurs villages, ayant dans ceux-ci le privilège de couper la gorge aux bêtes qui leur appartiennent à eux comme à leurs sujets et à leurs esclaves. Ceux-ci sont de la race des maîtres de cette terre, avant que les Zafferamini y vinssent et, depuis, leurs ancêtres se sont soumis sous eux.

Les Lohavohits sont grands aussi entre les noirs, mais ils ne peuvent pas couper la gorge à un boeuf ou une vache qui leur appartienne, il faut qu'ils aillent querir un Roandrian ou Anacandrian pour lui couper la gorge, quoiqu'il y en ait qui possèdent plus de huit cents bêtes.

Les Ontsoa sont au-dessous des Lohavohits et leurs parents.

Les Ondoves sont les esclaves de père et de mère, achetés ou pris en guerre".

(Flacourt in COACM VIII p. 78-80)

Cette stratification où joue la proximité généalogique et religieuse par rapport à la souche islamique n'a pas seulement existé que vers Fort-Dauphin ; elle est restée courante dans le Sud-Est, et elle devait aussi se présenter de façon analogue dans la baie d'Antongil pour laquelle les Mémoires de Benyowski mentionnent la présence de Roandriana et d'Anakandriana ; l'illustre aventurier polonais a lui-même cherché à se faire passer pour un descendant de Ramina. Aujourd'hui encore le mot Raondriana désigne chez les Antandroy et chez les Mahafaly les personnes de très haute condition.

Dans le passé, des Zafiraminia ont existé ailleurs que dans le Nord-Est et dans le Sud-Est de Madagascar. Le Chevalier de la Serre, en 1777, rencontra au village d'Iaran près de Foulpointe un chef "*issu d'une race de Zafferamini*" (Mantaux 1970 p. 491).

Le panorama que nous avons cherché à retracer de l'histoire des Islamisés à la côte Est donne l'impression au lecteur que, malgré les insuffisances de la tradition et des Sorabe, des migrations entraînant la création d'échelles ont bien eu lieu. Il est nécessaire d'examiner les témoignages archéologiques qui peuvent surgir là où la tradition mentionne des atterrages ou des installations des colons arabes. Aucune recherche archéologique systématique n'a été faite encore sur cette côte orientale, comme je l'ai effectuée sur la côte Nord occidentale ; néanmoins les indices sont apparus et, en particulier, les découvertes de sites ou d'ateliers à chloritoschiste ont été opérées, formant de véritables jalons témoins de ces cultures issues du Nord-Est. La nomenclature de ces gisements est donnée dans les ouvrages qui font suite à celui-ci.

15. INFLUENCES DES ISLAMISES DANS L'OUEST

Bien que les établissements des échelles islamiques ne se soient installés de façon solide et quasi-permanente qu'au Nord de la Tsiribihina ou du Manambolo, il n'est pas douteux que des tentatives d'établissements commerciaux ont eu lieu plus au Sud. A mon avis, deux raisons expliquent leur moindre importance par rapport aux échelles du Nord-Ouest et de l'Est :

- La pauvreté des ressources de cette côte, où les seuls produits susceptibles d'intéresser les "Arabes" étaient les boeufs et l'écaille de tortue déjà abondants dans le Nord-Ouest. Avant que soit opéré le synécisme des Sakalava, la majorité des populations de cette région semble avoir été composée de pêcheurs et de chasseurs vivant par petits groupes en auto-subsistance ; ces groupes étaient donc assez peu susceptibles de s'intéresser à des transactions de l'extérieur.
- L'instabilité politique et l'état de guerre particulièrement chronique entre ces populations toujours préoccupées de se voler les boeufs : lorsqu'une domination politique est établie, son centre de gravité est déjà aussi haut que Mahabo.

Dans le Sud, certaines influences des gens des échelles sont parvenues depuis Fort-Dauphin. La dynastie mahafaly de Maroseranana et la dynastie ancienne du Mangoky (Bengy) d'où est issu Andriandahifotsy (litt. le "seigneur blanc", peut-être un descendant d'Arabe ?) a pu provenir du Sud-Est. Vers 1645,

INFLUENCES ISLAMIQUES DANS L'INTERIEUR



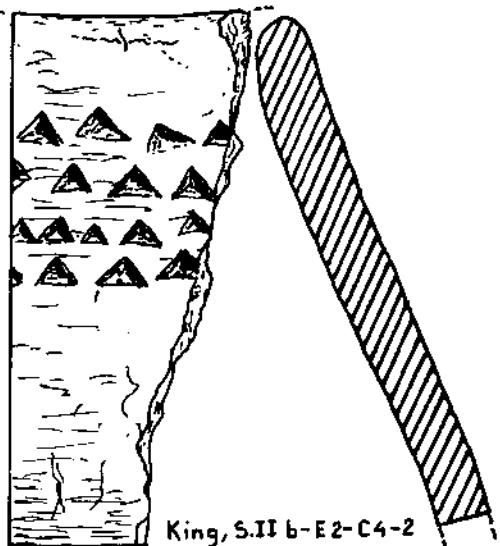
BOOTHBY vit à la baie de Saint-Augustin un manuscrit arabico-malgache, sans doute venu de Fort-Dauphin.

Deux faits archéologiques nous permettent d'affirmer que les gens de l'Ouest vers XVe ou le XVIe siècle entretenaient, par des voies que nous ignorons, quelques contacts avec le commerce extérieur de Madagascar, donc avec certaines échelles :

- La présence de céramiques islamiques et de grès chinois dans les sites archéologiques de la région d'Ankazoabo.



Rzky, S.II - Ca. 2 m - 1



King, S.II b-E2-C4-2

Céramiques de Kingany et de Rezoky

29

- L'existence au XVIe siècle à Teniky, en plein pays bara actuel, d'une civilisation dont quelques traits sont proches de ce qu'on trouve dans les échelles du Nord-Ouest.

Dans la région d'Ankazoabo, à Rezoky et à Asambalahy, on a découvert des sites appartenant à une civilisation qui produisait une poterie locale assez élaborée et vivait de chasse et d'élevage. Les déchets de forge y sont abondants. J'ai eu la surprise de découvrir dans les deux sites quelques tessons de poterie chinoise (céladon, vernissé et brun) et islamique (bleu et blanc à enduit fragile). Cette civilisation a prospéré au XVe et peut-être au XVIe siècle. La poterie locale présente quelques affinités avec celle du site de Kingany (bain de Boina) qui date de la même époque.

Sans doute, ces populations de l'Ouest avaient quelque chose en commun, ne serait-ce qu'une tradition de poterie locale apparentée, mais aussi, elles bénéficiaient du commerce d'objets importés extérieur dont, à cette époque, les Islamisés avaient le monopole.

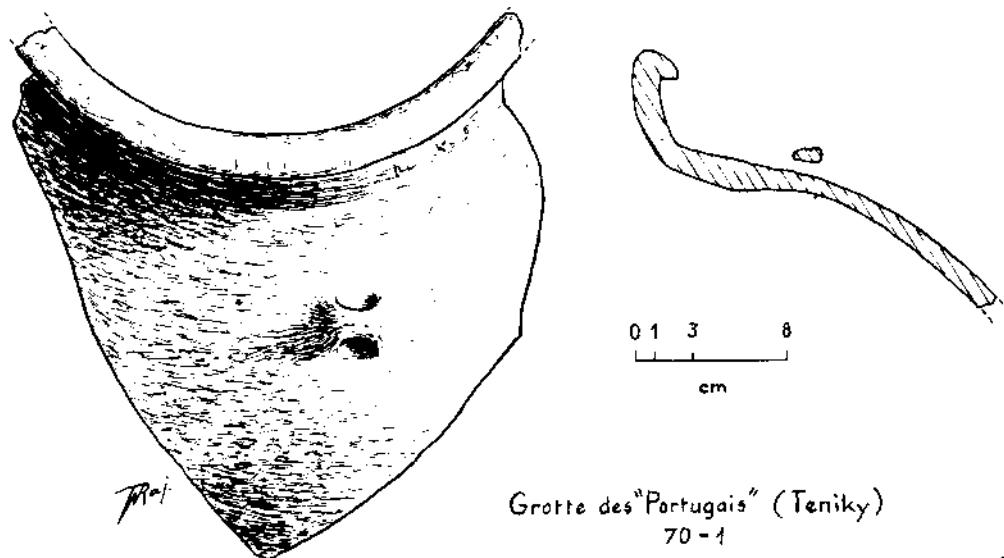
Le site de Teniky localisé au centre de l'Isalo, au Nord de Ranohira et à l'Ouest de Tameantsoa, près de l'ancien village de Sahanafo, a reçu le nom de "Grottes des Portugais", il a fait l'objet de recherches archéologiques de la

part de R. PAULIAN et DOMMERGUES, ainsi que de GINTHER et de HEBERT. Les vestiges, jusqu'ici signalés, se composent d'un grand abri sous roche barré par une double muraille, une petite grotte artificielle évidée à flanc de falaise, et d'autres excavations artificielles dans des blocs ou dans l'abrupt rocheux.

Certes, il serait tentant d'attribuer la paternité de ces vestiges à des naufragés portugais venus de la région de Morombe ou de la baie de Saint-Augustin. On sait de source écrite que des naufragés, vers 1527, se seraient enfouis à l'intérieur des terres, peut-être pour gagner la région de Matitanana que les Portugais fréquentaient épisodiquement et, où ils eurent même un comptoir en 1515 (1). Cependant, le mystérieux cirque de Teniky ne contient pas seulement deux petites grottes aménagées. Tout le pourtour de la Haute-vallée est parsemé de terrasses de soutènement de maisons assez typiques des anciens établissements sakalava sur des pentes (voir à titre de comparaison la description d'Ampasitsaika dans la région de la Betsiboka). Il y a sûrement eu à Teniky un gros village de Malgaches.

Les aménagements de la grande grotte ne sont pas dans leur principe fort différents de l'arrangement de certaines grottes betsileo de la région d'Andoharanomaitso ou d'Isandra ; les différences existent dans les détails : pierres retaillées soigneusement ajustées (parfois avec des tenons) et, surtout, porte avec moulure et arche. Mais une cavité nord de la grande grotte possède, taillées dans le roc, des panneaux rectangulaires décoratifs. L'ornementation et la position de cette cavité fait penser à un mihrab. La grande grotte aurait donc pu être une mosquée. La fouille de son sol n'y a mis en évidence aucune couche archéologique d'ancien habitat.

Un tesson de jarre importée que m'a aimablement confié M. GINTHER, a été identifié par M. KIRKMAN comme ayant appartenu à une jarre chinoise et datant du XVIe siècle. Il provient de la surface de la pente nord du cirque et représente un précieux repère chronologique. Ainsi, en même temps que prospéraient Rezoky et Asambalahy, il y avait encore plus à l'Est un gros village de Sakalava (2) et d'Islamisés. Les motifs de leur établissement sont encore énigmatiques : refuge (?) ou tout simplement élevage et embouche de zébus dans un cadre où des pâturages bien délimités par les montagnes et l'eau étaient abondants ?



Grotte des "Portugais" (Teniky)
70-1

30

- (1) Ces marins savaient évidemment évaluer la latitude à laquelle ils se trouvaient et devaient posséder une boussole. Teniky se trouve sur la même latitude que Morombe et la Matitanana.
- (2) J'emploie ce mot bien qu'alors l'entité politique sakalava ne soit pas encore apparue.

Lorsque les rois Maroseranana domineront le pays mahafaly, le Fihera et le Menabe, ces établissements du pays bara occidental que fréquentaient quelques Islamisés vont disparaître. Il semble que, dans la baie de Saint-Augustin et vers Morondava, les visites des navires européens aient suffi au XVIIe et au XVIIIe siècle à assurer le trafic et à fournir les armes et les munitions contre les esclaves. Mais il est probable qu'à chaque période pacifique ou de moindre arbitraire, les Islamisés ont tenté d'aller au delà de Maintirano et de l'embouchure de la Tsiribihina. Ainsi, un peu avant le milieu du XIXe siècle, nous voyons, si l'on en croit, BRON de VEXELA (1846, p. 62) les "chelingues" antalaotse fréquenter Morondava et la baie de Saint-Augustin à la recherche d'écailler de tortue.

16. LA PENETRATION DES ISLAMISES VERS L'INTERIEUR

Bien que la vocation des Islamisés ait surtout résidé dans la fondation d'échelles sur les côtes, il n'est pas douteux que leur tempérament actif a entraîné ces commerçants, parfois lettrés ou manieurs de magie, à s'infiltrer dans l'intérieur de l'île. Leur influence a pu aussi s'exercer par contact avec les Indonésiens les plus récemment arrivés sur la côte Est.

FAUBLEE a, le premier, pressenti dans son Ethnographie cette interférence possible entre les échelles et les civilisations des Hautes Terres. Il écrit à ce propos :

"... Quand on pense que les Merina sont les seuls Malgaches qui taillent les lampes de pierre, qui découpent des dalles de pierre au feu ... on peut se demander si ces techniques n'ont pas été introduites par ceux dont on trouve les sépultures près de Vohémar".

(Faublée 1946, p. 127)

Cet aspect ne peut guère, pour l'instant, être approfondi car nos connaissances sur la période archaïque de peuplement des Hautes Terres sont quasi nulles. On n'a pas encore découvert de sites antérieurs au XVIe siècle en Imerina ou au Betsileo. On dispose seulement d'indices fragmentaires épars permettant de penser que les ancêtres des Merina lorsqu'ils abordèrent entre Maroantsetra et le Mangoro furent en contact avec la culture "Rasikajy". Le mythe du géant Rapeto parcourant d'immenses distances et laissant ses empreintes de pas évoque bien celui de Darafify. Plus important me paraît être, comme à FAUBLEE, l'utilisation par les Merina et par les Rasikajy de la pierre tendre pour façonner des objets. Les carrières des vatodidy merina n'ont jamais été étudiées, mais de vieux informateurs ont entendu dire que parfois le sol qui en était retiré avait une consistance un peu molle, comme pour le chloritoschiste. Outre les lampes, d'autres récipients en pierre ont pu être fabriqués ; j'ai retrouvé à Ambositra-Taloha les débris d'une assiette en pierre du XVIIIe siècle.

La collusion archéologique merina-rasikajy sera bien établie si l'on découvre des objets en pierre faits sur la côte Est dans une tombe merina très ancienne ; cette possibilité est à conserver à l'esprit pour des sites très archaïques de l'Est de l'Imerina comme ceux d'Ambohidratrimo an'Ala, Ambohitsitsakatra et à Vohidrazana où des niveaux du XVe siècle peuvent être rencontrés.

La pénétration de commerçants ou de devins d'origine islamisée est, elle, un fait beaucoup mieux attesté à toutes les époques ; il semble que, par suite de leur prestige, les Islamisés aient réussi à s'allier avec un certain nombre

de familles royales. Ainsi, les Zafirambo parmi les Tanala-Ikongo (1) se réclament d'une origine "arabe" (Vérin 1962), mais aussi certaines dynasties betsileo de la région d'Ambositra (Delord 1960, p. 69-71) et du Fisakana (Ratsimbazafimaha 1971). Il est très probable que les Maroseranana du Sud-Ouest étaient conseillés par des devins zafiraminia venus du Sud-Est.

Mais les Islamisés de la Matitanana semblent avoir été des manieurs de divination, puis d'idoles particulièrement redoutés. Une tradition merina vivante encore aujourd'hui à Ambohimanambola, veut que la fameuse idole Rakelimalaza ait été importée par un Antaimoro nommé Kalobe.

Au début du XIXe siècle, les devins Anakara et Antetsimeto étaient tout puissants à la cour d'Andrianampoinimerina et de Radama et ils accompagnaient les rois dans les campagnes militaires. Un des meilleurs documents que nous possédions sur celles-ci est d'ailleurs précisément un *Sorabe* (Ferrand 1891, p. 123-129).

Par le Nord-Ouest sont venus en Imerina des Antalaotse marchands de perles. La tradition nous en est rapportée dans les *Tantaran'ny Andriana*, et, il est probable qu'une bonne partie des perles des tombeaux royaux et des collections du palais sont venues par cette voie (2), cependant cette diffusion de perles n'atteignit jamais sur les Hauts-Plateaux l'importance qu'elle connut à la côte. Les fouilles des sites des Hautes-Terres ne fournissent qu'une quantité infime de ces objets (cf par exemple fouille d'Ambohitritakady).

On manque de preuves pour attribuer aux Islamisés l'introduction de quelques céramiques chinoises sur les Hautes-Terres comme celle qui a été retrouvée RUUD à Antsitondroina. A partir de cette époque, les Malgaches multiplient l'activité du trafic intérieur.

Parmi les traces d'Arabes ou d'Islamisés de l'intérieur, il convient de ne pas prêter attention aux fameux "signes" rupestres d'Ivolamena et d'Ambohimiera dans le Betsileo. En 1953, on crut discerner sur la falaise des hauts rochers d'Ivolamena (près d'Alakamisy-Ambohimaha, à 25 km, au Nord de Fianarantsoa) une série de "signes" disposés sur un même niveau à 30 m du sol, qui furent d'abord identifiés comme une inscription composée de caractères d'une écriture inconnue, peut-être sud-arabique ... DEVIC (1954, p. 59) dirigea une expédition au cours de laquelle un alpiniste atteignit la zone des "signes" d'Ivolamena, puis une autre "inscription" à Ambohimiera dans la région d'Ifandiana. Les avis restent partagés sur l'interprétation des "signes" d'Ivolamena et d'Ambohimiera, ainsi que sur ceux d'Ivondro (canton d'Ambatovinaky, près de Fianarantsoa) découverts peu de temps après. Les spécialistes de géologie estiment qu'il ne s'agit que d'un phénomène naturel d'érosion (A. Ichon 1954). Th. MONOD (communication manuscrite au chef de la section Sciences Humaines de l'IRSM) a rappelé le précédent d'une pseudo-inscription tifinar d'une île du Cap Vert possédant elle aussi des "signes" horizontaux et latéraux sur le même plan qu'il faudrait, elle aussi, attribuer à un phénomène naturel ainsi que l'a montré le géologue J. BACELAR BEBIANO (1932).

(1) Chez ceux-ci, il y a eu même des manuscrits sorabe . Ardant du Picq en a étudié quelques feuillets en 1911 pour le compte de l'Académie Malgache.

(2) Leguevel de Lacombe (1840) laisse entendre que ces Islamisés venaient aussi en Imerina depuis Marovoay par Vohilena ; mais il s'agit d'une époque plus tardive que celle à laquelle font allusion les *Tantara ny Andriana* et on sait que les renseignements de Leguevel de Lacombe ne sont pas de première main.